

L'Ombre du Shrander

Harrison,M. John

VISIT...

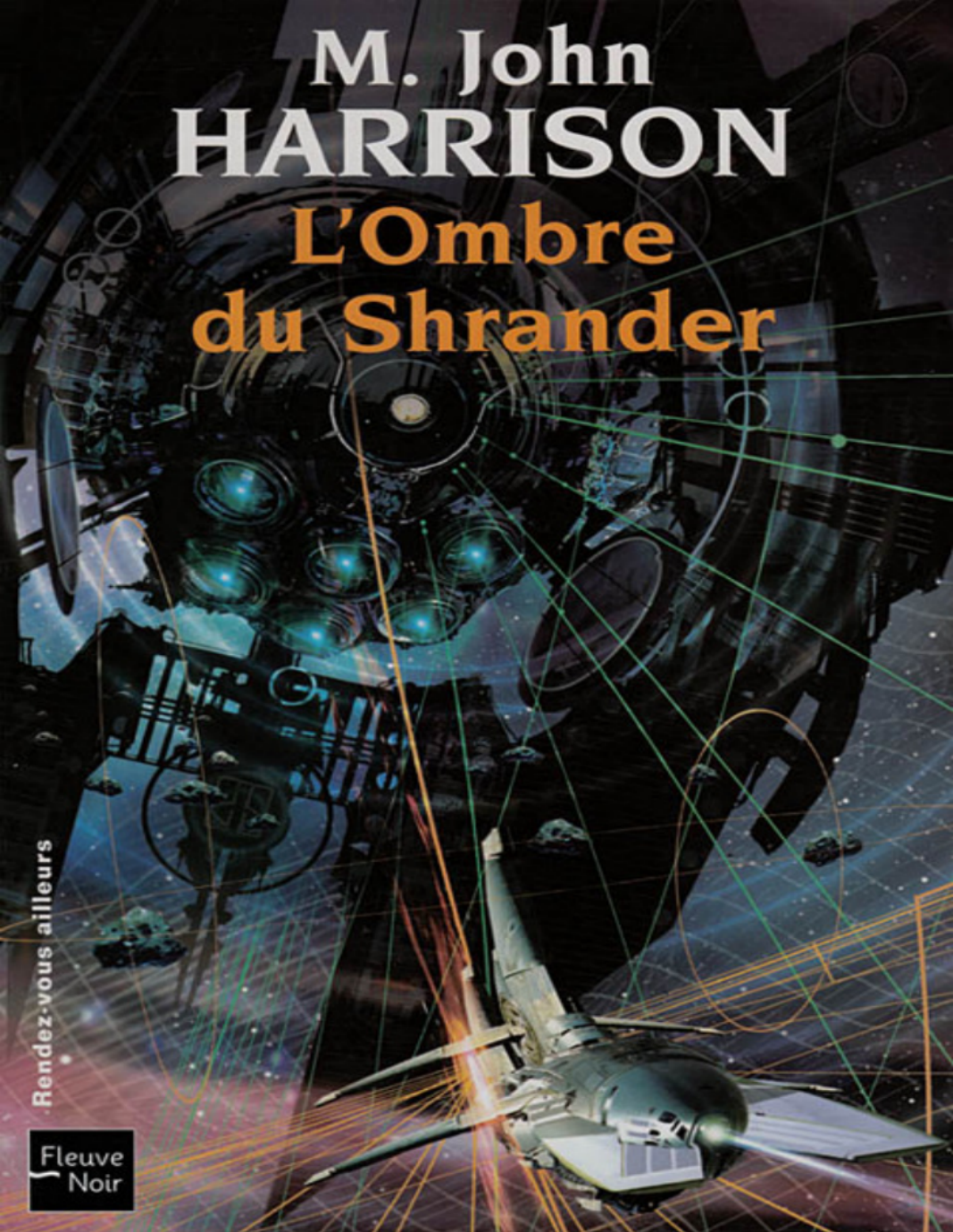
LANZAROTE
Caliente.COM

M. John
HARRISON

**L'Ombre
du Shrande**

Rendez-vous ailleurs

Fleuve
Noir



M. JOHN HARRISON

L'OMBRE DU SHRANDER

*Traduit de l'anglais
par Bernard Sigaud*



Fleuve Noir

Titre original :
Light

© 2002, M. John Harrison
© 2004, Éditions Fleuve Noir,
pour la traduction française.
ISBN 2-265-07726-7

Pour Cath, avec tout mon amour

Déçu par le réel

1999 :

Vers la fin, quelqu'un demanda à Michael Kearney :

— Comment vous imaginez-vous en train de passer la première minute du nouveau millénaire ?

C'était tout ce qu'ils avaient trouvé comme jeu de société après le déjeuner dans cette sinistre ville des Midlands où il était venu faire une conférence. Une pluie hivernale battait les vitres de la salle à manger réservée et dégoulinait à la lueur orange de l'éclairage urbain. Des réponses se succédèrent autour de la table avec une lumineuse prévisibilité, certaines espiègles, d'autres pudiques, toutes optimistes. On boirait jusqu'à ce qu'on roule par terre, on ferait l'amour, on regarderait les feux d'artifice ou le soleil qui n'en finirait pas de se lever depuis un jet en plein vol. Puis quelqu'un se lança :

— Avec les enfants, nom de Dieu, y me semble.

Proposition qui suscita un éclat de rire général et fut suivie par :

— Avec quelqu'un d'assez jeune pour être un de mes enfants.

Nouveaux éclats de rire. Applaudissements dans la salle.

La plupart des convives – une douzaine – avaient une idée similaire. Kearney n'avait pas une très haute opinion d'eux, et il voulait qu'ils le sachent ; il était en colère contre la femme qui l'avait amené ici, et il voulait qu'elle le sache. Alors, quand vint son tour, il dit :

— Être au volant de la voiture de quelqu'un d'autre entre deux villes que je ne connais pas.

Il laissa le silence s'installer, puis ajouta délibérément :

— Il faudrait que ce soit une bonne voiture.

Il y eut des rires dispersés.

— Mon Dieu, dit une femme en souriant à la ronde. Comme c'est sérieux.

Quelqu'un d'autre détourna la conversation.

Kearney les laissa partir. Il alluma une cigarette et envisagea cette idée, qui l'avait quelque peu surpris. Au moment où il l'avait

exprimée – où il se l'était avouée –, il avait reconnu à quel point elle était corrosive. Pas à cause de la solitude, de l'égoïsme, de l'image projetée dans cette enclave de légère autosatisfaction universitaire et politique, mais à cause de sa puérilité. Les libertés représentées – la chaleur et le vide du véhicule, son odeur de plastique et de cigarette, le son de la radio jouant en sourdine dans la nuit, la lueur verte des cadrans, l'impression qu'il donnait d'être un instrument ou une série de décisions instrumentales, visées et utilisées à chaque tournant de la route – étaient tout aussi puériles qu'elles étaient satisfaisantes. Elles étaient une description de sa vie à cette date.

Tandis qu'ils partaient, sa compagne dit :

— Eh bien, ce n'était pas tellement adulte.

Kearney lui adressa son sourire le plus juvénile.

— Pas vraiment, n'est-ce pas ?

Elle s'appelait Clara. Rousse, entre trente-cinq et quarante ans, encore très jeune de corps, mais avec un visage qui commençait déjà à être ridé et hagard à force d'essayer de rester à la hauteur. Il fallait qu'elle ait une carrière active. Il fallait qu'elle soit une mère célibataire modèle. Il fallait qu'elle abatte huit kilomètres de jogging tous les matins. Il fallait qu'elle fasse bien l'amour, qu'elle ait encore besoin de ça et qu'elle y prenne plaisir, et qu'elle sache comment dire, dans une sorte de murmure pleurnichard « Oh ! Comme ça ! Oh oui, comme ça ! » en pleine nuit. Était-elle gênée de se trouver ici dans un hôtel victorien – briques rouges et parements de terre cuite –, avec un homme qui semblait insensible à toutes ces prouesses ? Kearney n'en savait rien. Il se retourna pour contempler la surface luisante des murs blanc cassé du couloir, qui lui rappelaient les écoles primaires de son enfance.

— C'est pas gai, ce bled, dit-il.

Il la prit par la main, l'obligea à dévaler l'escalier avec lui, puis l'entraîna dans une pièce vide qui contenait deux ou trois tables de billard. C'est là qu'il la tua, aussi rapidement que toutes les autres. Elle le regarda, la perplexité remplaçant l'intérêt dans ses yeux avant qu'ils se voilent. Cela faisait peut-être quatre mois qu'il la connaissait. Au début de leur relation, elle l'avait qualifié de « monogame à répétition », et il espérait qu'elle verrait peut-être enfin l'ironie de ce terme, sinon l'inflation linguistique qu'il représentait.

Dehors, dans la rue, il haussait les épaules en se passant vivement plusieurs fois la main sur la bouche lorsqu'il crut voir un mouvement, une ombre sur le mur, la suggestion d'un déplacement dans la clarté orange de l'éclairage urbain. Tout à coup, ce fut comme si la pluie, de la neige fondue et de vrais flocons tombaient en même temps. Dans le mélange, il lui sembla discerner des douzaines de petits points

lumineux. Des étincelles, songea-t-il. Des étincelles partout. Puis il releva le col de son manteau et s'éloigna rapidement. À la recherche de l'endroit où il avait laissé sa voiture, il ne tarda pas à se perdre dans le dédale de rues et de zones piétonnières qui menait à la gare. Il prit donc le train et ne revint pas pendant quelques jours. À son retour, la voiture était encore là, une Lancia Integrale rouge dont la possession lui avait donné un plaisir certain.

Kearney laissa choir ses bagages – un vieil ordinateur portable, deux volumes de *La Ronde de la musique du temps* – sur la banquette arrière de l'Integrale. Il ramena la voiture à Londres et l'abandonna dans une rue de South Tottenham en veillant à ne pas verrouiller les portières et à laisser la clé sur le contact. Puis il prit le métro pour se rendre au laboratoire privé où il effectuait la plupart de ses travaux. Des complexités de financement trop byzantines à expliciter l'avaient délocalisé dans une rue transversale entre Gower Street et Tottenham Court Road. C'est là que lui et un physicien appelé Brian Tate disposaient de trois pièces tout en longueur remplies de superordinateurs tournant sous Beowulf et boulonnés à un matériel qui, espérait Tate, finirait par isoler des interactions d'ions appariés du bruit magnétique ambiant. Ce qui, théoriquement, leur permettrait d'encoder des données dans des événements quantiques. Kearney en doutait, mais Tate était venu de Cambridge via le MIT et – plus important, peut-être – Los Alamos, et il fallait donc respecter ses attentes.

À l'époque où il abritait une équipe de neurobiologistes travaillant sur des chats vivants, le laboratoire avait été incendié à de nombreuses reprises par des factions extrémistes de défenseurs des animaux. Les matins humides, une légère odeur de bois et de plastique calciné était encore perceptible. Conscient de l'indignation de la communauté scientifique, Kearney avait fait savoir qu'il souscrivait aux idées du Front de libération des animaux et avait jeté de l'huile sur le feu en important un couple de chatons asiatiques, un mâle noir, une femelle blanche. Avec leurs longues pattes et leurs corps sauvagement élancés, ils se pavanaient comme des mannequins en état de frustration permanente, prenant des poses bizarres et se faufilant sous les pieds de Tate.

Kearney souleva la femelle. Elle se débattit une seconde puis ronronna et se laissa installer sur son épaule. Le mâle, lorgnant Kearney comme s'il ne l'avait jamais vu, aplatit les oreilles et se réfugia sous une banquette.

- Ils sont énervés, aujourd'hui, remarqua Kearney.
- Gordon Meadows était ici. Ils savent qu'il ne les aime pas.
- Gordon ? Qu'est-ce qu'il voulait ?
- Il se demandait si nous serions d'attaque pour une

présentation.

— C'est comme ça qu'il l'a formulé ? demanda Kearney.

Et lorsque Tate se mit à rire, il ajouta :

— Pour qui ?

— Des gens de chez Sony, je crois.

Kearney rit à son tour.

— Gordon est une andouille, dit-il.

— Gordon, dit Tate, est le financement. Tu veux que je te fasse un dessin ?

— Ton dessin, tu peux te le mettre, l'informa Kearney. Sony pourrait avaler Gordon tout cru.

Il promena son regard sur le matériel.

— Ils doivent désespérer. Nous avons abouti à quoi, cette semaine ?

Tate haussa les épaules.

— Toujours le même problème, dit-il.

C'était un homme de haute taille aux yeux doux qui consacrait ses loisirs – dans la mesure où il en avait – à concevoir un système architectural fondé sur la complexité, plein de formes et de courbes qu'il qualifiait de « naturelles ». Il habitait à Croydon, sa femme avait dix ans de plus que lui et deux enfants d'un précédent mariage. Peut-être en souvenir de son passé à Los Alamos, Tate préférait les chemises de bowling, les lunettes à grosse monture et une coupe de cheveux soignée qui le faisait ressembler à Buddy Holly.

— Nous pouvons diminuer la vitesse à laquelle les bits quantiques montent en phase. En fait, là, nous nous en tirons mieux que Kielpinski : j'ai eu des facteurs de quatre et plus, cette semaine.

Il haussa les épaules.

— Ensuite, c'est le bruit qui gagne. Pas de bit quantique. Pas d'ordinateur quantique.

— Et c'est tout ?

— C'est tout.

Tate retira ses lunettes et se frotta l'arête du nez.

— Oh. Il y avait autre chose, dit-il.

— Quoi ?

— Viens voir.

Tate avait installé un moniteur extra-plat de soixante-quinze centimètres de diagonale sur un bahut au fond de la pièce. Il pianota sur un clavier et l'écran s'illumina en bleu glacial. Quelque part dans ses labyrinthes parallèles, le système Beowulf commença à modéliser le sous-espace libre de décohérence – l'espace Kielpinski – d'une paire d'ions. Ses extensions vaporeuses et énergiques évoquaient pour Kearney l'aurore boréale.

— Ça, on l'a déjà vu, dit-il.

— Mais regarde ! le prévint Tate. Juste avant que ça se décompose. Je l'ai ralenti un million de fois environ, mais c'est toujours aussi difficile à saisir... là !

Une cascade de fractales comme une aile d'oiseau, tellement minuscule que Kearney la remarqua à peine. Mais la chatte asiatique, dont l'assimilation sensorimotrice avait été paramétrée sur des considérations biologiques différentes, quitta son épaule instantanément, s'approcha de l'écran, à présent vide, et le frappa à maintes reprises de ses pattes antérieures, s'interrompant plus d'une fois pour les regarder comme si elle s'attendait à avoir capturé quelque chose. Au bout d'un moment, le mâle sortit de sa cachette et tenta de participer. Elle le regarda de haut avec un chuintement courroucé.

Tate éteignit le moniteur en riant.

— Elle fait ça toutes les fois, dit-il.

— Elle voit quelque chose que nous ne voyons pas. Ce qui se passe après la séquence que nous pouvons voir.

— Il n'y a vraiment rien du tout là-dedans.

— Relance le programme.

— Ce n'est rien qu'un artefact, souligna Tate. Il n'est pas dans les données réelles. Si j'avais pensé le contraire, je ne te l'aurais pas montré.

Kearney rit.

— C'est encourageant, dit-il. Est-ce que tu pourras le ralentir encore plus ?

— Je suppose que je pourrais essayer. Mais pourquoi prendre cette peine ? Ce n'est rien qu'un bogue.

— Essaie, dit Kearney. Rien que pour voir.

Il caressa la chatte. D'un bond, elle se percha à nouveau sur son épaule.

— Tu es gentille, dit-il distraitemment.

Il tira quelques objets d'un tiroir de son bureau. Parmi eux, une pochette en cuir décoloré contenant les dés qu'il avait volés au Shrandar vingt-cinq ans plus tôt. Il mit la main à l'intérieur. Les dés étaient chauds contre ses doigts. Kearney frissonna : il vit brusquement et distinctement la femme dans les Midlands, agenouillée sur un lit, en train de murmurer « J'ai tellement envie de jouir ! » toute seule au milieu de la nuit. Puis il dit :

— Il se pourrait que je sois obligé de m'absenter quelque temps.

— Tu viens seulement de revenir, lui rappela Tate. On avancerait plus vite si tu étais là plus souvent. Les gens qui bossent sur les gaz froids sont sur nos talons. Ils peuvent obtenir des états stables là où nous n'y arrivons pas : s'ils font encore des progrès, c'est nous qui allons être largués. Tu le sais ?

— Je le sais.

Kearney, devant la porte, lui présenta la chatte blanche. Elle se tortilla dans ses mains. Son frère contemplait toujours l'écran vide du moniteur.

— Tu leur as déjà trouvé des noms ?

Tate eut l'air embarrassé.

— Seulement pour la femelle, dit-il. J'ai pensé qu'on pourrait l'appeler Justine.

— Ça lui va très bien, concéda Kearney.

Ce soir-là, plutôt qu'affronter une maison vide, il appela sa première femme, Anna.

Chercheurs d'or de l'an 2400

La capitaine classe K Seria Mau Genlicher était en planque dans le Halo avec son vaisseau, la *Chatte Blanche*, à l'affût de clients.

Là-haut, à mille allus du Noyau galactique, le Secteur Kefahuchi se répand sur la moitié du ciel, où il laisse traîner ses vastes panaches invisibles de matière noire. Seria Mau aimait bien l'endroit. Elle aimait le Halo. Elle aimait les confins déchiquetés du Secteur lui-même, zone que tout le monde appelait « la Plage », où les vieux observatoires pré-humains corrodés tissaient leurs orbites chaotiques, plates-formes d'outillage et laboratoires abandonnés des millions d'années auparavant par des entités qui ne savaient pas du tout où elles étaient – ou, peut-être, ne savaient plus du tout ce qu'elles étaient. Toutes avaient voulu voir le Secteur de plus près. Certaines avaient repositionné des planètes entières à cet effet, puis étaient parties ailleurs ou s'étaient éteintes. D'autres avaient repositionné des systèmes solaires tout entiers, puis les avaient perdus.

Même sans tous ces débris, le Halo aurait été un endroit difficile pour la navigation. Ce qui en faisait un bon terrain de chasse pour Seria Mau, qui reposait à présent dans une manière de stase non newtonienne à l'intérieur d'un enchevêtrement orbital classique de naines blanches, prête à bondir sur sa proie. Elle aimait par-dessus tout ce moment. Les moteurs étaient éteints. Les télécoms étaient coupées. Tout était désactivé pour qu'elle puisse écouter.

Quelques heures plus tôt, elle avait attiré un petit convoi – trois cargos dynaflux, vaisseaux civils transportant des artefacts « archéologiques » extraits d'une ceinture d'astéroïdes miniers à vingt allus plus loin sur la Plage sous la conduite impatiente d'une yole armée rapide baptisée *La Vie Féerique* – dans ces parages arriérés et l'y avait laissé pour vaquer à d'autres occupations. Les mathématiques de son vaisseau savaient exactement comment les retrouver. Eux, en revanche, ligotés par les transformations Tate-Kearney standard, savaient à peine quel jour il était. Lorsque Seria Mau rentra, la yole, dépassée par ses obligations de protection, avait poussé les cargos dans l'ombre d'une vieille géante gazeuse tandis qu'elle essayait de

calculer la trajectoire qui les sortirait du piège. Seria Mau les observa avec curiosité. Elle était calme, eux pas. Elle captait leurs communications. Ils commençaient à soupçonner sa présence. *La Vie Féérique* avait envoyé des drones. De minuscules paillettes de lumière actinique indiquaient les endroits où ceux-ci avaient commencé à rencontrer les champs de mines qu'elle avait semées dans les courants gravitationnels secondaires de l'amas, bien des jours avant l'arrivée des cargos.

— Ah, dit Seria Mau Genlicher comme s'ils pouvaient l'entendre, vous devriez faire plus attention. C'est le grand vide de l'espace, ici.

Comme elle prononçait ces paroles, la *Chatte Blanche* se glissa dans un nuage de bric-à-brac non baryonique qui, réagissant mollement à son passage, lui caressa la coque comme un fantôme. Quelques cadrans se réveillèrent chez les systèmes de secours manuel dans le compartiment désert du personnel humain, clignotèrent puis retombèrent à zéro. En tant que matière, ce nuage existait à peine, mais les opérateurs fantômes ressentaient son attraction. Rassemblés près des hublots, ils disposèrent la lumière qui tombait sur eux de façon à former le plus tragique des tableaux, se regardèrent dans les miroirs, chuchotèrent et passèrent leurs doigts maigres sur leur bouche ou dans leur chevelure, firent bruire leurs ailes sèches.

— Si seulement tu avais pu grandir comme cela, Cendrillon, déplorèrent-ils dans la langue ancienne.

— Quel bonheur c'eût été ! dirent-ils.

Ne m'obligez pas à m'occuper de ça maintenant, songea-t-elle.

— Retournez à vos postes, leur ordonna-t-elle, ou sinon je fais enlever les hublots.

— Nous sommes toujours à nos postes...

— Loin de nous de vouloir vous chagriner, ma chère.

— ... Toujours à nos postes, ma chère.

Comme si ç'avait été un signal, *La Vie Féérique*, en transit supérieur rapide autour du soleil local, se fourvoya dans un champ de mines.

Les mines, deux microgrammes d'antimatière guidés sur site par des moteurs à hydrazine gravés dans des gaufres en silicium d'un centimètre carré, n'étaient guère plus intelligentes qu'une souris ; mais une fois qu'elles savaient que vous étiez là, vous étiez mort. Toujours le même dilemme. Vous n'osiez pas bouger et vous n'osiez pas vous arrêter. À bord de *La Vie Féérique*, les membres de l'équipage comprirent ce qui leur arrivait, même si ce fut très rapide. Seria Mau les entendit s'interpeller en hurlant tandis que la yole se fendait dans le sens de la longueur et se disloquait sous sa propre poussée. Peu après, deux des cargos entrèrent en collision, lorsque, leurs propulseurs dynaflux griffant le tissu de l'espace, ils sortirent de leur

cache sur des trajectoires d'évitement et d'évasion désespérées, à moitié calculées. Le troisième s'éclipsa tranquillement au milieu des débris entourant la géante gazeuse ; il désactiva tous ses systèmes et se prépara à avoir Seria Mau à l'usure.

— Oh, non, dit-elle, ce n'est pas ainsi que nous procédons, vilaine petite barrique.

Elle apparut de nulle part sur bâbord arrière et se laissa détecter, suscitant une explosion de communications internes et une tentative de fuite bien opportune, à laquelle elle mit fin avec certaines de ses munitions moins sophistiquées, peut-être, mais plus conséquentes. La lueur de cette explosion illumina plusieurs modestes astéroïdes et, brièvement, l'épave de la yole, qui, capturée par l'attracteur chaotique local, passait en culbutant, ceinte d'une gloire radioactive assez esthétique.

— Ça veut dire quoi, « *La Vie Féérique* » ? demanda Seria Mau aux opérateurs fantômes.

Pas de réponse.

Un peu plus tard, elle aligna sa vitesse sur celle de l'épave et se stabilisa tandis que les débris tournaient lentement autour d'elle : plaques de coque pliées, articles monolithiques de propulseurs dynaflux et ce qui ressemblait à des kilomètres d'un câble en lent déroulement.

— Du câble ? s'esclaffa Seria Mau. Tu parles d'une technologie !

On pouvait trouver toutes sortes de trucs bizarres là-haut sur la Plage, des idées échouées là depuis un million d'années, modifiées pour équiper des petits vaisseaux ventrus comme ceux-ci. En fin de compte, *tout* fonctionnait. Partout où on regardait, on trouvait quelque chose. C'était pour tout le monde le pire des cauchemars. Préoccupée par ces pensées, elle laissa la *Chatte Blanche* s'approcher un peu plus, jusqu'à l'endroit où les cadavres tournaient dans le vide. Ils étaient humains. Hommes et femmes à peu près de son âge, boursoufflés, congelés, les membres figés sous des angles sexuellement bizarres, pirouettant lentement dans une atmosphère composée de leurs propres possessions, ils défilèrent devant son étrave. Elle fureta parmi eux, cherchant quelque chose dans leurs expressions de peur et de résignation bornées, bien qu'elle ne sache pas précisément quoi. Des preuves. Des preuves de sa propre existence.

— Des preuves de ma propre existence, rêva-t-elle tout haut.

— Tout autour de vous, chuchotèrent les opérateurs fantômes en lui lançant des regards tragiques entre leurs doigts effilés. Et regardez !

Ils avaient localisé un unique survivant en combinaison spatiale, volumineuse silhouette blanche dont les bras faisaient des moulinets et qui essayait de marcher sur du néant, s'ouvrant et se refermant,

comme une sorte d'animal sous-marin, plié en deux par la douleur ou, peut-être, seulement par la peur, la désorientation et le refus. Je suppose, songea Seria Mau en écoutant ses émissions, qu'on fermerait les yeux en se disant : « Je peux m'en sortir si je reste calme » ; et qu'ensuite on les rouvrirait et comprendrait à nouveau toute l'horreur de la situation. De quoi susciter des hurlements pareils.

Elle se demandait comment achever le survivant lorsqu'une fraction d'ombre passa sur elle. C'était un autre vaisseau. Il était énorme. Des alarmes résonnèrent d'un bout à l'autre du classe K. Les opérateurs fantômes se répandirent. La *Chatte Blanche* fonça vers la droite, puis la gauche, disparut de l'espace local dans une mousse d'événements quantiques, de microgéométries non commutatives et d'éphémères états de vide exotiques, puis réapparut à un kilomètre de sa position d'origine, toutes ressources amorcées et parées à l'attaque. Écœurée, Seria Mau vit qu'elle était encore dans l'ombre de l'intrus. Il était tellement gros qu'il ne pouvait appartenir qu'à ses employeurs. Elle tira quand même un coup de semonce devant son étrave. Irrité, le commandant nastic éloigna lentement son vaisseau du sien. Au même moment, il expédia à la *Chatte Blanche* un sim holographique de sa personne. Le sim s'accroupit devant le caisson où vivait Seria Mau, suintant avec réalisme par les articulations de ses nombreuses pattes jaunâtres et stridulant de temps à autre sans raison apparente. Sa tête osseuse exhibait plus de palpes, d'yeux à facettes et de mucosités baveuses qu'elle n'aurait aimé en contempler. Pas question de l'ignorer.

— Vous savez qui nous sommes, dit le sim.

— Vous croyez que c'est malin de surprendre un vaisseau classe K comme ça ?

Le sim cliqueta patiemment.

— Nous n'essayons pas de vous mettre dans l'embarras, dit-il. Nous nous sommes approchés tout à fait ouvertement. Vous ignorez nos messages depuis que vous avez fait...

Il se tut, comme s'il cherchait ses mots, puis, sans doute à court d'inspiration, il conclut malaisément :

— Ceci.

— C'était il y a un instant.

— C'était il y a cinq heures, dit le sim. Nous n'avons cessé d'essayer d'entrer en communication avec vous.

Seria Mau en fut tellement ébranlée qu'elle coupa le contact et – tandis que le sim se dissipait dans une sorte de fumée brune, image transparente de lui-même – elle cacha la *Chatte Blanche* dans un nuage d'astéroïdes à bonne distance de là, histoire de se donner le temps de réfléchir. Elle avait honte. Pourquoi avait-elle agi ainsi ? À quoi avait-elle pu penser pour rester aussi vulnérable, privée de sens dans le vide

pendant cinq heures. Tandis qu'elle essayait de se souvenir, les mathématiques du vaisseau nastic se remirent à la traquer, essayant de calculer sa position à la cadence de deux ou trois milliards de conjectures par nanoseconde. Au bout d'une ou deux secondes, elle se laissa détecter. Le sim se reforma immédiatement.

— Qu'entendriez-vous, lui demanda Seria Mau, par le concept « Preuves de mon existence » ?

— Pas grand-chose, dit le sim. C'est dans ce but que vous avez fait ça ? Pour laisser des preuves de votre existence ? Ici, nous nous demandons pourquoi vous tuez si impitoyablement ceux de votre propre espèce.

— Ils ne sont pas de mon espèce.

— Ils sont tous humains.

Elle accueillit cet argument avec le silence qu'il méritait, puis finit par demander :

— Où est l'argent ?

— Ah, l'argent. Là où il est toujours.

— Je ne veux pas de monnaie locale.

— Nous n'utilisons presque jamais de monnaies locales, dit le sim, bien qu'il nous arrive d'en faire commerce.

Ses articulations les plus grosses semblèrent expulser une sorte de gaz.

— Êtes-vous prête à repartir au combat ? Nous avons plusieurs missions à effectuer à quarante allus plus loin sur la Plage. Vous affronteriez des vaisseaux militaires. Il s'agit de véritables opérations de guerre ; pas question de tendre des embuscades à des civils comme vous venez de le faire.

— Oh, votre guerre, dit-elle dédaigneusement.

Cinquante guerres, grandes et petites, se déroulaient ici, à proximité immédiate du Secteur Kefahuchi ; mais on ne se battait que pour une seule chose : le butin. Elle ne leur avait même jamais demandé qui était leur ennemi. Elle ne voulait pas le savoir. Les Nastic étaient déjà assez bizarres comme ça. En général, il était impossible de comprendre les motivations des extraterrestres.

Les motivations, songea-t-elle en contemplant la collection de pattes et d'yeux devant elle, ça relève du sensoriel. Ça relève de l'*Umwelt*. C'est difficile pour un chat d'imaginer les motivations de la mouche domestique qu'il tient dans sa gueule. Elle y réfléchit. C'est encore plus difficile pour la mouche, conclut-elle.

— J'ai ce qu'il faut, maintenant, informa-t-elle le sim. Je ne me battraï plus pour vous.

— Nous pourrions vous offrir plus.

— Ça ne servirait à rien.

— Nous pourrions vous obliger à faire ce que nous voulons.

Seria Mau éclata de rire.

— Je serai partie d'ici avant que votre vaisseau commence à penser. Et comment allez-vous me retrouver ensuite ? C'est à un classe K que vous causez.

Le sim se ménagea une pause calculée.

— Nous savons où vous allez, dit-il.

Seria Mau en eut froid dans le dos, mais pendant une fraction de seconde seulement. Elle avait obtenu des Nastic ce qu'elle voulait. Qu'ils essaient. Elle coupa le contact et ouvrit l'espace mathématique du vaisseau.

— Regardez-moi ça ! dirent chaleureusement les mathématiques. Nous pourrions aller là. Ou là. Ou encore là, voyez-vous. Nous pourrions aller n'importe où. Allons donc quelque part !

Les choses se déroulèrent exactement comme elle l'avait prédit. Avant que le vaisseau nastic puisse réagir, Seria Mau avait enclenché les mathématiques ; les mathématiques avaient embrayé sur ce qui passait pour la réalité ; et la *Chatte Blanche* avait disparu de ces parages de l'espace, ne laissant pour toute trace qu'un tourbillon de particules chargées en déliquescence.

— Vous voyez ? dit Seria Mau.

Après quoi, ce fut le transit barbant habituel. L'imposant appareillage de la *Chatte Blanche* – des antennes longues d'une unité astronomique, fractalement repliées sous une dimension et demie pour pouvoir être stratifiées sur vingt mètres de coque – ne détecta qu'un chuchotis de photinos. Quelques opérateurs fantômes, maugréant des propos désapprobateurs, se rassemblèrent près des hublots et contemplèrent le dynaflux comme s'ils avaient perdu quelque chose dedans. Peut-être était-ce le cas.

— En cet instant, annoncèrent les mathématiques, nous résolvons l'équation de Schrödinger pour chaque point d'une matrice de dix dimensions spatiales sur quatre dimensions temporelles. Personne d'autre ne peut le faire.

New Venusport, 2400

Tig Vesicule tenait un parc de caissons sur Pierpoint Street.

C'était un Homme Nouveau typique : grand, le visage blanc, avec cette tignasse orange caractéristique qui donne l'impression qu'ils sont en permanence surpris par la vie. Ce parc de caissons était trop loin sur Pierpoint Street pour attirer beaucoup de clientèle. Il se situait vers les numéros 750-800, là où le quartier des banques cédait la place à des établissements d'habillage génétique, de retaille et de recoupe deuxième choix qui franchisaient des cultivars périmés et des tatouages pensants démodés.

Ce qui signifiait que Vesicule avait forcément d'autres activités.

Il encaissait des loyers pour le compte des sœurs Cray. Il jouait les intermédiaires dans ce qu'on appelait parfois les « importations extraplanétaires » – biens et services interdits par les Contrats militaires terrestres. Il trafiquait un peu de H spéciale, coupée avec des sous-produits de l'adrénaline animale locale. Rien de tout cela ne lui prenait beaucoup de temps. Il passait le plus clair de sa journée dans le parc de caissons à se masturber toutes les vingt minutes environ devant les holofilms porno. Les Hommes Nouveaux étaient de grands masturbateurs. Il avait ses caissons à l'œil. Le reste du temps, il dormait.

Comme la plupart des Hommes Nouveaux, Tig Vesicule ne dormait pas bien. C'était comme s'il lui manquait quelque chose, quelque chose qu'une planète de type terrestre ne pourrait jamais fournir, et dont son corps avait moins besoin en état de veille. (Même dans la chaleur et l'obscurité du terrier, qu'il considérait comme son domicile, il tressautait et miaulait dans son sommeil, battant l'air de ses longues jambes émaciées. Sa femme avait les mêmes problèmes.) Il faisait de mauvais rêves. Dans le pire de tous, il essayait d'encaisser l'argent pour les sœurs Cray, mais il avait été troublé par Pierpoint Street qui, dans le rêve, était une rue consciente de lui, une rue pleine de trahison et d'intelligence malfaisante.

C'était le milieu de la matinée, et déjà deux gros flics s'affairaient à extraire d'entre les brancards d'un pousse-pousse sa conductrice

agitée de spasmes. Elle se débattait comme un cheval, les quatre fers en l'air, le contour des lèvres de plus en plus cyanosé à mesure qu'elle prenait congé d'un monde devenu trop petit pour être visible. Sa bande originale personnelle jouait la Mélodie de la Rue et le *café électrique* avait défoncé un cœur vaillant de plus. Pénétrant dans Pierpoint à peu près dans son milieu, Vesicule s'aperçut qu'il n'y avait pas de numéros sur les immeubles, rien qu'il puisse reconnaître. Devait-il prendre à droite pour aller vers les derniers numéros, ou à gauche ? Il se sentit stupide. Cette impression se transforma progressivement en panique, et il se mit à changer constamment de direction au milieu de la circulation. Par conséquent, il ne progressa pas plus d'un bloc ou deux à partir de la rue transversale d'où il était sorti. Au bout d'un moment, il commença à entrevoir les sœurs Cray elles-mêmes, qui siégeaient devant un bar à falafels en attendant leurs loyers. Il était certain qu'elles l'avaient repéré. Il se détourna. Il était censé avoir terminé avant l'heure du déjeuner, et il n'avait même pas commencé. Finalement, il entra dans un restaurant, demanda où il était à la première personne qu'il vit et découvrit que ce n'était pas du tout Pierpoint Street. *C'était une rue complètement différente.* Il lui faudrait des heures pour arriver là où il était censé être. C'était sa faute. Il avait commencé trop tard dans la journée.

Vesicule s'éveilla de ce rêve en pleurant. Il ne pouvait s'empêcher de s'identifier à la conductrice de pousse-pousse moribonde : pis encore, quelque part entre l'état de veille et le sommeil, les alarmants loyers s'étaient délayés en larmes, ce qui – il en avait l'impression – résumait la vie de toute sa race. Il se leva, s'essuya la bouche sur la manche de son manteau et sortit dans la rue. Il avait la démarche traînante et apparemment désarticulée qu'ont tous les Hommes Nouveaux. Deux blocs plus loin en descendant vers l'Hôpital des maladies exotiques, il s'acheta un curry de poisson muranien, qu'il mangea avec une fourchette en bois à jeter, serrant le récipient en plastique sous son menton et fourrant la nourriture dans sa bouche avec des mouvements maladroits et voraces. Puis il retourna au parc de caissons et songea aux sœurs Cray.

Les Cray, Evie et Bella, avaient débuté dans le rétoporno artistique numérisé – se spécialisant dans une surface si réaliste qu'elle retirait toute familiarité à l'acte sexuel pour en faire un objet machinique et intéressant – puis avaient diversifié leurs activités, après l'effondrement du marché haussier de 2397, dans les parcs de caissons et les arnaques associées. À présent, elles étaient riches. Vesicule les craignait moins qu'il ne les respectait. Il était ébloui chaque fois qu'elles débarquaient dans sa boutique pour récupérer les loyers ou vérifier sa comptée. Il était capable de vous raconter en détail tout ce qu'elles faisaient, et il essayait toujours d'imiter leur

façon de parler.

Après avoir dormi un peu plus, Vesicule fit le tour du parc et inspecta les caissons. Un pressentiment le fit s'arrêter près de l'un deux et il posa la main dessus. Le caisson était chaud comme s'il y avait un surcroît d'activité à l'intérieur. Comme si c'était un œuf.

Voici ce qui se passait à l'intérieur du caisson :

Quand Ed-le-Chinois ouvrit les yeux, rien ne marchait dans sa maison. Le réveille-matin sur la table de nuit n'avait pas sonné, l'écran de la télé était plein de grisaille et son réfrigérateur refusait de lui causer. Les choses empirèrent après qu'il eut pris sa première tasse de café : deux mecs du bureau du Procureur frappèrent à sa porte. Ils portaient des costumes croisés en peau de requin, la veste entrouverte pour qu'on puisse voir qu'ils étaient enfouraillés. Ed les connaissait du temps où il avait lui-même bossé au bureau du Procureur. C'étaient des crétins. Ils s'appelaient Hanson et Rank. Hanson était un bon gros à la coule, mais Otto Rank était comme la rouille. Il ne dormait jamais. On disait qu'il avait l'ambition de devenir Procureur lui-même. Ces deux gus se posèrent sur des tabourets devant le bar dans la cuisine d'Ed, et il leur fit du café.

— Hé ! dit Hanson. Ed-le-Chinois.

— Hanson, dit Ed.

— Alors, qu'est-ce que tu sais, Ed ? dit Rank. On nous dit que tu t'intéresses à l'affaire Brady.

Il sourit. Il se pencha en avant jusqu'à ce que son visage soit près de celui d'Ed et ajouta :

— On s'y intéresse, nous aussi.

Hanson avait l'air à cran. Il dit :

— Nous savons que t'étais sur les lieux, Ed.

— Rien à foutre, dit immédiatement Rank. On a pas besoin de *discuter* de ça avec lui.

Il grimaça un sourire.

— Pourquoi tu l'aurais liquidé, Ed ?

— Liquidé qui ?

Rank secoua la tête à l'intention de Hanson, comme pour lui dire : « Qu'est-ce que tu ferais de ce tas de merde ? »

— Ta question, tu peux te la mettre, Rank, dit Ed. Tu veux encore un peu de caoua ?

— Hé ! dit Rank, c'est toi qui peux te la mettre.

Il sortit une poignée de douilles en cuivre et les jeta sur le bar.

— Colt calibre 45, dit-il. Provenance militaire. Balles dum-dum. Deux armes distinctes.

Les douilles en cuivre dansèrent et cliquetèrent.

— Tu veux me montrer tes flingues, Ed ? Ces deux Colts de merde

que tu trimballes comme un flic de télé ? Qu'est-ce que tu paries qu'on trouve une correspondance ?

Ed montra les dents.

— Faudrait que vous ayez les flingues pour ça. Tu veux me les enlever, comme ça ? Tu crois que tu peux faire ça, Otto ?

Hanson avait l'air anxieux.

— C'est pas la peine, Ed, dit-il.

— On peut se tirer et aller chercher un putain de mandat, Ed, et ensuite on pourra revenir prendre les flingues, dit Rank en haussant les épaules. On peut te prendre toi. On peut prendre ta bicoque. On pourrait prendre ta femme, si t'en avais encore une, et faire du toboggan dessus jusqu'à samedi prochain. Tu veux qu'on règle ça à la manière forte, Ed, ou à la manière douce ?

— À la manière que vous voudrez, dit Ed.

— Non, Ed, on peut pas, dit Otto Rank. Pas cette fois-ci. Ça m'étonne que tu le saches pas.

Il haussa les épaules.

— Hé ! dit-il, je crois que tu le sais quand même.

Il leva l'index vers le visage d'Ed et le braqua comme une arme.

— À plus !

— Va te faire foutre, Rank, dit Ed.

Il comprit que quelque chose ne tournait pas rond lorsque Rank se contenta d'éclater de rire et de partir.

— Merde, Ed, dit Hanson.

Il haussa les épaules puis s'en alla à son tour.

Après s'être assuré qu'ils s'étaient tirés, Ed sortit prendre sa bagnole, une Dodge 1947 à boîte manuelle quatre rapports dans laquelle on avait coincé le 409 pouces cubiques d'une Cadillac 1952. Il lança le moulin et resta un moment à écouter le quadruple carbu aspirer l'air. Il regarda ses mains.

— On fera ça comme vous voudrez, connards, chuchota-t-il.

Puis il embraya sec et se dirigea vers le centre-ville.

Il fallait qu'il sache de quoi il en retournait. Il connaissait une grognasse au bureau du Procureur. Robinson, elle s'appelait. Il la persuada d'aller déjeuner avec lui chez Sullivan. C'était une grande femme, avec un sourire extensible, une belle paire de nichons et une manière de lécher la mayonnaise au coin de sa bouche qui suggérait qu'elle saurait tout aussi bien lécher la mayonnaise au coin de la vôtre. Ed savait qu'il pourrait le vérifier s'il s'en donnait la peine. Il pourrait le vérifier, mais il s'intéressait plus à l'affaire Brady et à ce que Rank et Hanson savaient.

— Hé ! dit-il. Rita.

— Arrête ton boniment, Ed-le-Chinois, dit Rita.

Elle tambourina avec ses doigts et regarda par la fenêtre la foule

dans la rue. Elle était venue de Détroit pour trouver ici du nouveau. Mais ce n'était qu'une poche d'anhydride sulfureux parmi d'autres – encore une –, une ville sans espoir, pleine de la brume noire des moteurs.

— *Pas la Peine de M'Passer Ta Pommade, chantonna-t-elle.*

Ed-le-Chinois haussa les épaules. Il était presque sorti de chez Sullivan lorsqu'il l'entendit dire :

— Hé ! Ed. Tu baisses toujours ?

Il rebroussa chemin. Peut-être que la journée se terminerait mieux qu'elle avait commencé. Rita Robinson lui souriait et il s'avancait vers elle lorsqu'il se produisit quelque chose d'insolite. L'entrée de chez Sullivan fut privée de lumière. Rita, qui voyait pourquoi, regarda fixement par-dessus l'épaule d'Ed avec une sorte de frayeur naissante ; Ed, qui ne voyait rien, s'apprêta à lui demander ce qui clochait. Rita leva la main et tendit l'index.

— Mon Dieu, Ed, dit-elle. Vise un peu.

Il se retourna. Un canard jaune géant essayait d'entrer de force dans le restaurant.

Opérations du cœur

- Mais tu ne téléphones jamais ! dit Anna Kearney.
- Je téléphone maintenant, lui expliqua-t-il comme à une enfant.
- Tu ne viens jamais me voir.

Anna Kearney habitait à Grove Park, dans un enchevêtrement de rues entre la voie ferrée et le fleuve. Cette femme maigre qui tombait facilement en anorexie affichait une expression de perplexité permanente ; elle conservait son patronyme à lui parce qu'elle le préférait au sien. Son appartement – une HLM à l'origine – était sombre et encombré. Il sentait le savon artisanal, le thé Earl Grey, le lait rance. À ses débuts de locataire, elle avait peint des poissons sur les murs de la salle de bains, tapissé l'intérieur de toutes les portes avec des lettres de ses amis, des photos Polaroid et des mementos adressés à elle-même. C'était une vieille habitude, mais beaucoup de ces mementos étaient nouveaux.

Si tu ne veux pas faire quelque chose, tu n'es pas obligée de le faire, lut Kearney. Ne fais que ce que tu peux faire. Laisse tomber le reste.

— Tu as bonne mine, lui dit-il.

— Tu veux dire que j'ai l'air grosse. Je me rends toujours compte que je suis trop grosse quand les gens disent ça.

Il haussa les épaules.

— Bon, ça fait plaisir de te voir quand même, dit-il.

— Je vais prendre un bain. J'étais en train de le faire couler quand tu as appelé.

Elle gardait quelques affaires pour lui dans une pièce au fond de l'appartement : un lit, une chaise, une petite commode peinte en vert sur laquelle étaient posés deux ou trois plumes teintes, un morceau d'une bougie parfumée triangulaire et une poignée de galets qui sentaient encore légèrement la mer, soigneusement disposés devant une photo encadrée de lui-même à l'âge de sept ans.

Bien que ce fût la sienne, la vie que représentaient ces objets semblait indéchiffrable et impassible. Après les avoir contemplés un moment, il se frotta le visage avec les mains et alluma la bougie. D'une secousse, il expulsa les dés du Shrande de leur petite bourse en

cuir, puis les lança à maintes reprises. Plus volumineux qu'on pouvait s'y attendre, faits d'une sorte de substance brune polie dont il soupçonnait que c'était de l'os humain, ils glissèrent et roulèrent entre les autres objets selon des trajectoires qu'il ne pouvait interpréter. Avant de voler les dés, il tirait les cartes du tarot dans le même esprit. Il y en avait deux ou trois jeux dans un des tiroirs de la commode, crasseux à force d'être manipulés, mais encore dans leur étui cartonné d'origine.

— Tu veux manger quelque chose ? cria Anna depuis la salle de bains.

Il l'entendit bouger dans l'eau.

— Si tu veux, je peux te faire quelque chose.

Kearney soupira.

— Ça serait sympa, dit-il.

Il lança les dés à nouveau, puis les rangea et examina la pièce. Elle était petite, les lames du parquet nu n'étaient pas vernies, la fenêtre donnait sur les volumineuses canalisations sanitaires noires d'autres appartements. Sur le mur blanc cassé au-dessus de la commode, Kearney avait, bien des années auparavant, dessiné deux ou trois schémas à la craie de couleur. Il ne pouvait pas les interpréter eux non plus.

Quand ils eurent mangé, elle alluma des bougies et le persuada de se mettre au lit avec elle.

— Je suis vraiment fatiguée, dit-elle. Vraiment épuisée.

Elle soupira et se colla à lui. Sa peau était encore mouillée et rougie après le bain. Kearney lui passa la main entre les fesses. Elle inspira brusquement, se détacha de lui, roula sur le ventre et s'agenouilla à moitié, se soulevant pour qu'il puisse mieux l'atteindre. Son sexe était très doux à l'intérieur, comme un gant de suède. Il le frotta jusqu'à ce que tout le corps d'Anna soit rigide et qu'elle jouisse, haletante, avec une sorte de minuscule gémissement entrecoupé de hoquets. Contre toute attente, cela lui donna une érection. Il attendit qu'elle se résorbe – l'affaire de quelques minutes –, puis dit :

— Je vais probablement être obligé de partir.

Elle le regarda fixement.

— Et moi, alors ?

— Anna, il y a longtemps que je t'ai quittée, lui rappela-t-il.

— Mais tu es encore là. Tu es heureux de venir me baiser ; c'est pour ça que tu viens.

— C'est toi qui en as envie.

Elle étreignit sa main.

— Mais je vois ce truc, dit-elle. Je le vois tous les jours, maintenant.

— Tu le vois quand ? Ce n'est pas toi qu'il veut. Ça n'a jamais été

le cas.

— Je suis tellement épuisée, aujourd'hui. Je ne sais vraiment pas ce que j'ai.

— Si tu mangeais plus...

Elle se retourna brusquement vers lui.

— Je ne sais pas pourquoi tu viens ici, chuchota-t-elle. Puis elle dit, avec véhémence :

— Je l'ai vu. Je l'ai vu ici, dans cette pièce. Il est là, debout, il regarde par la fenêtre.

— Mon Dieu, dit-il. Pourquoi tu ne m'en as jamais parlé ?

— Pourquoi je te parlerais de quoi que ce soit ?

Elle s'endormit peu après. Kearney s'éloigna d'elle et resta allongé à contempler le plafond en écoutant la circulation sur le pont de Chiswick. Il mit longtemps à trouver le sommeil. C'est alors qu'il revêcut un souvenir d'enfance sous forme d'un rêve.

Un rêve très clair. Il avait trois ans, peut-être moins, et il ramassait des galets sur la plage. Tous les paramètres visuels du paysage étaient forcés, comme dans une publicité, si bien que les choses semblaient un peu trop nettes, un peu trop brillantes, un peu trop distinctes. La mer se retirait, le soleil étincelait sur les vagues. Le sable s'incurvait doucement vers l'horizon ; il était de la couleur de la toile de lin dont on fait des stores. Des mouettes s'alignaient sur le brise-lames proche. Michael Kearney était assis au milieu des galets. Encore humides, calibrés par le reflux en bandes et traînées, ils gisaient autour de lui comme des bijoux, des fruits secs, des morceaux d'os. Il les fit ruisseler entre ses doigts et se mit à les trier, alternant un moment sélection et élimination. Il en vit des crème, des blancs, des gris ; il en vit des tigrés. Il en vit des rouge rubis. Il les voulait tous ! Il leva les yeux pour s'assurer que sa mère faisait attention à lui, et lorsqu'il regarda le sol à nouveau, une sorte de décalage visuel avait modifié sa perspective : il voyait clairement que les interstices séparant les plus gros cailloux avaient le même type de forme que ceux séparant les cailloux plus petits. Plus il regardait, plus cette configuration se répétait. Soudain, il comprit ce phénomène comme une condition de la réalité : si on pouvait voir les motifs produits par les vagues ou se rappeler la forme d'un million de petits nuages blancs, elle serait là – une similitude bouillonnante, inexplicable, vertigineuse dans tous les processus du monde, s'éloignant dans un fracas silencieux en répétitions sans cesse changeantes : c'était toujours pareil, sans jamais que la même chose se produise deux fois.

À ce moment-là, il était perdu. Du sable, du ciel, des galets – de ce qu'il concevrait plus tard comme la fractalité voulue des choses – émergea le Shrandar. Il n'avait pas encore de nom. Il n'avait pas

encore de forme pour lui. Mais ensuite, il apparut dans ses rêves, comme un creux, une absence, une ombre sur une porte. Il s'éveilla de ce dernier rêve, quarante ans plus tard, dans un matin pâle et humide, du brouillard accroché dans les arbres de l'autre côté de la rue. Anna Kearney l'agrippait en l'appelant par son nom.

— J'étais très mal fichue hier soir, n'est-ce pas ? Je me sens beaucoup mieux maintenant.

Il la fit jouir encore une fois, puis partit. Sur le pas de la porte, elle dit :

— Les gens croient que vivre seul est un échec, mais c'est faux.

L'échec, c'est de vivre avec quelqu'un parce qu'on n'est pas capable d'affronter autre chose.

Une autre note était punaisée derrière la porte : *Quelqu'un t'aime*. Toute sa vie, Kearney avait préféré les femmes aux hommes. C'était un choix viscéral ou génétique, précoce, en tout cas. Les femmes le calmaient tout autant qu'il les excitait. Ce qui expliquait peut-être que ses rapports avec les hommes étaient vite devenus maladroits, improductifs, irritants.

Que lui avaient conseillé les dés ? Il n'en était pas plus certain que d'habitude. Il décida d'essayer de trouver Valentine Sprake. Sprake, qui l'avait aidé de temps en temps au fil des années, habitait quelque part dans le nord de Londres. Kearney avait un numéro de téléphone pour lui, mais il n'était pas sûr qu'il soit valable. Il l'essaya quand même, à partir de la gare de Victoria. Il y eut un silence à l'autre bout du fil, puis une voix féminine énonça :

— Vous êtes en communication avec la messagerie vocale du réseau Cellnet de British Telecom.

— Allô ? dit Kearney. Il vérifia le numéro qu'il avait composé.

— Tu n'as pas de portable, dit-il. Ce n'est pas un numéro de portable. Allô ?

À l'autre bout du fil, le silence se prolongeait. Très loin, songea Kearney, il entendait comme une respiration.

— Sprake ?

Rien. Il raccrocha et descendit jusqu'aux quais de la Victoria Line. Il changea à Green Park, et encore une fois à Baker Street, progressant en oblique vers le centre de la capitale, où il interrogerait les buveurs de l'après-midi au Lymph Club, sur Greek Street, au moins un endroit où il pourrait espérer avoir des nouvelles de Sprake.

Soho Square était plein de schizophrènes. Dérivant à la charge de la communauté avec leurs petits chiens sales et leurs balluchons de vêtements, ces épaves se rassemblaient dans ce genre de lieux en vertu de l'attraction qu'exerçaient sur elles le mouvement, la foule, le commerce. Une femme entre deux âges avec un accent qu'il ne put

identifier avait annexé un banc près de la baraque style pseudo-élysabéthain au centre de la place ; elle regardait de tous côtés d'un œil vif, mais peu concentré. De temps à autre, sa lèvre supérieure se retroussait et un son stupide, non prémédité, s'échappait de sa bouche – plus qu'une exclamation, moins qu'un mot. Lorsque Kearney apparut, débouchant à grands pas du côté d'Oxford Street, une expression intelligente jaillit de nulle part dans son regard et elle se lança dans un soliloque où divers sujets s'enchaînaient en ordre décousu. Kearney passa près d'elle sans ralentir, puis rebroussa chemin instinctivement.

Il avait entendu des mots qu'il ne comprenait pas.

Secteur Kefahuchi.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda-t-il. Qu'est-ce que vous voulez dire par là ?

Prenant sa question pour une accusation, la femme se tut et fixa le sol près des pieds de Kearney. Elle portait un curieux assortiment de manteaux et de gilets ; des bottes en caoutchouc vertes ; des mitaines tricotées main. Contrairement aux autres, elle n'avait pas de bagages. Son visage, tanné par les gaz d'échappement, l'alcool et le vent qui souffle en permanence au pied du gratte-ciel de Centre Point, affichait une bonne santé insolite, rurale. Lorsqu'elle leva enfin les yeux, ils étaient bleu pâle.

— Je me demande si vous pourriez me donner de quoi me payer une tasse de thé, dit-elle.

— Je vais faire mieux que ça, lui promit Kearney. Je veux savoir ce que vous voulez dire, c'est tout.

Elle cilla.

— Attendez ici ! lui ordonna-t-il.

Au Prêt À Manger le plus proche, il acheta trois All Day Breakfast, qu'il mit dans un sac avec un grand caffè latte. Quand il retourna à Soho Square, la femme, toujours assise sur son banc, clignait des yeux sous le pâle soleil ; elle apostrophait de temps en temps les passants, mais réservait l'essentiel de son attention à deux ou trois pigeons qui sautillaient devant elle. Kearney lui tendit le sac.

— Maintenant, dites-moi ce que vous voyez.

Elle lui adressa un sourire encourageant.

— Je ne vois rien, dit-elle. Je prends mon médicament. Je le prends toujours.

Elle tint le sac du Prêt À Manger un instant puis le lui rendit.

— Je n'ai pas besoin de ça.

— Mais si, dit-il en lui montrant le contenu, regardez ! Un All Day Breakfast !

— Mangez-le, dit-elle.

Il posa le sac sur le banc à côté d'elle et la prit par les épaules. Il

savait que s'il disait la formule ad hoc elle se mettrait à prophétiser.

— Écoutez, lui assura-t-il avec toute la conviction dont il était capable, je sais ce que vous savez. Vous voyez ?

— Qu'est-ce que vous voulez ? J'ai peur de vous.

Kearney éclata de rire.

— C'est moi qui ai peur, dit-il. Allez, c'est pour vous. Mangez ça.

La femme jeta un coup d'œil aux sandwiches qu'il lui présentait, puis regarda par-dessus son épaule gauche comme si elle avait reconnu quelqu'un.

— Je n'en veux pas. Je n'en veux pas de ces machins.

Elle se forçait à ne pas le regarder.

— Je veux partir, maintenant.

— Qu'est-ce que vous voyez ? insista-t-il.

— Rien.

— Qu'est-ce que vous voyez ?

— Quelque chose qui descend. Du feu qui descend.

— Quel feu ?

— Laissez-moi partir.

— Quel genre de feu ?

— Laissez-moi partir, maintenant. Laissez-moi partir.

Kearney la laissa partir et s'éloigna. À dix-huit ans, il s'était vu en rêve à la fin d'une vie comme celle de cette créature. Il descendait une petite rue en titubant, affligé de révélations comme d'une maladie. Il était vieux et plein de regrets, mais, depuis des années, quelque chose brûlait du tréfonds de son être vers son enveloppe externe et jaillissait irrésistiblement du bout de ses doigts, de ses yeux, de sa bouche, de son sexe, mettait le feu à ses vêtements. Plus tard, il avait constaté à quel point c'était invraisemblable. Si singulier fût-il, il n'était ni fou, ni alcoolique, ni même malchanceux. Se retournant vers Soho Square, il vit les schizophrènes se passer ses sandwiches de main en main, les déballer et les ouvrir pour en examiner le contenu. Il les avait remués comme de la soupe. Qui sait ce qui pourrait remonter à la surface ? En théorie, il avait pitié d'eux, se montrait même aimable. En pratique, c'était moins réjouissant. Ils étaient aussi décevants que des enfants. On voyait une lueur dans leurs yeux, mais c'était celle des feux follets. Finalement, ils en savaient encore moins que Brian Tate, et lui ne savait rien du tout.

Valentine Sprake, qui prétendait en savoir autant que Kearney, sinon plus, n'était pas au Lymph Club ; on ne l'y avait pas vu depuis un mois. Tout en contemplant les murs jaunis, les buveurs de l'après-midi et la télévision au-dessus du bar, Kearney prit une consommation et se demanda où il devrait chercher ensuite. Dehors, l'après-midi avait viré à la pluie, les rues étaient pleines de gens qui parlaient dans leurs téléphones portables. Sachant qu'il serait forcé, tôt ou tard,

d'affronter seul un appartement vide, il poussa un soupir d'impatience, remonta le col de sa veste et rentra chez lui. Là, mal à l'aise, mais épuisé par ce qu'il considérait comme les exigences affectives de Brian Tate, d'Anna Kearney et de la femme de Soho Square, il alluma toutes les lumières et s'endormit dans un fauteuil.

— Tes cousines vont bientôt être là, lui dit sa mère.

Il avait huit ans. Il était tellement excité qu'il s'échappa en courant dès qu'elles furent arrivées, traversant les champs devant la maison et une parcelle de terrain boisé jusqu'à ce qu'il parvienne à une mare ou un lac peu profond entouré de saules. C'était son endroit favori. Là, il n'y avait jamais personne. En hiver, des roseaux bruns émergeaient de la mince pellicule de glace, à sa périphérie ; en été, des insectes bourdonnaient parmi les saules. Kearney resta longtemps immobile, debout, à écouter les cris de plus en plus faibles des autres enfants. Dès qu'il fut certain qu'ils ne le suivraient pas, il fut envahi par une sorte de tranquillité hypnotique. Il baissa son short et resta les jambes écartées au soleil à regarder le bas de son corps. Quelqu'un à l'école lui avait appris comment se toucher. Son truc grossit, mais il n'arrivait pas à lui faire faire autre chose. Il finit par se lasser, et sortit en escaladant le tronc fendu d'un saule. Il s'allongea à l'ombre et regarda l'eau, qui grouillait de poissons minuscules et très réels.

Il ne pouvait jamais affronter d'autres enfants. Ils l'excitaient trop. Il ne pouvait jamais affronter ses cousines. Deux ou trois ans plus tard, il inventerait la maison qu'il appelait « Les Ajoncs » – parfois, « Les Bruyères » –, dans laquelle les rêves où il les impliquait, lascifs et cependant transfigurateurs, pouvaient s'élaborer dans un paysage dépourvu de menaces.

Aux Ajoncs, c'était toujours le plein été. Depuis la route, les gens ne voyaient que des arbres, surchargés de lierre, quelques mètres d'une allée moussue, la plaque avec le nom sur le vieux portail en bois. Tous les après-midi, les créatures pâles, à peine adolescentes, qu'étaient devenues ses cousines, s'accroupissaient dans la pénombre chaude tavelée de soleil ; leurs pieds sales légèrement écartés, leurs genoux égratignés et leurs jupes retroussées contre leurs poitrines, elles frottaient rapidement et habilement le tissu blanc tendu entre leurs jambes tandis que Michael les observait depuis le couvert des arbres, douloureusement ému sous son épais caleçon et son short scolaire gris.

Sentant obscurément sa présence, elles levaient brusquement les yeux, sans savoir que faire !

La mystérieuse impulsion qui l'avait mené jusqu'à ce terrain vague de l'existence l'avait déjà, à huit ans, rendu vulnérable aux attentions du Shrandar. Il avait nagé avec les petits poissons à l'ombre

du saule, tout comme il avait trié les galets sur la plage lorsque Kearney avait deux ans. Il informait tous les paysages. Ces attentions s'étaient d'abord manifestées par des rêves dans lesquels il marchait sur la surface verte et plate de l'eau d'un canal, ou avait l'impression qu'une horrible entité vivait dans une pile de briques de Lego. Des dragons s'exprimaient comme de la fumée crachée par les locomotives, tandis que les pièces en rotation des machines elles-mêmes se mouvaient avec une sorte de lenteur huileuse et écœurante, et Kearney trouva à son réveil une chose en caoutchouc qui trempait dans l'évier de la salle de bains.

Le Shrandar était dans tout cela.

Oncle Zip le tailleur

Le Halo contient principalement de la matière consommée, des détritiques des premiers temps de l'évolution galactique. Les soleils jeunes sont très cotés, mais on en trouve. Comme ils marchent toujours à l'hydrogène, ils accueillent le visiteur humain avec une confortable chaleur, à l'instar des hostelleries mythiques de la Terre Ancienne. Deux jours plus tard, la *Chatte Blanche* se matérialisa à proximité de l'un d'eux, éteignit ses propulseurs dynaflux et se gara modestement au-dessus de sa quatrième planète, dénommée Motel Splendido en l'honneur de ses généreuses installations.

Sous l'angle de l'implantation humaine, Motel Splendido était aussi vieille que n'importe quel autre caillou dans ce secteur de la Plage. Elle avait un climat soigné, des océans, une atmosphère que personne n'avait encore bousillée, des spatioports sur ses deux continents, certains intégralement publics, d'autres moins. Elle avait eu son lot d'expéditions, constituées, équipées et envoyées sous la lumière décapante de l'éblouissant Secteur Kefahuchi, qui sévissait d'un bout à l'autre du ciel nocturne comme une aurore boréale. Elle avait eu – et avait encore – son lot de héros. Ces chercheurs d'or de l'an 2400 risquaient tout sur un coup de dés. Ils se prenaient pour des scientifiques, ils se prenaient pour des chercheurs, mais c'étaient en réalité des voleurs, des spéculateurs, des rigolos intellectuels. Ils avaient hérité de la science telle qu'elle s'était définie quatre cents ans plus tôt. C'étaient des ratisseurs de plages. Ils partaient un beau matin complètement lessivés et rentraient le soir P.-D.G. lestés de brevets – la trajectoire typique sur Motel Splendido. C'était dans le sens des choses. Bref, une bonne planète pour faire du fric. Un ou deux mystérieux artefacts demeuraient en quarantaine dans ses déserts, lesquels n'étaient pas des déserts jusqu'au jour où, quarante ans plus tôt, s'échappa un programme de manip génétique, vieux de deux millions d'années, qu'un quidam avait récupéré sur une épave à moins de deux allus plus loin sur la Plage. Ç'avait été la Grande Découverte de cette génération.

Les grandes découvertes étaient à la mode sur Motel Splendido.

Chaque jour, dans n'importe quel bar, on pouvait entendre parler de la toute dernière. Quelqu'un avait trouvé dans tout ce bric-à-brac extraterrestre quelque chose qui ferait marcher sur la tête la physique, la cosmologie ou l'univers lui-même. Mais les vrais secrets, les secrets longue durée – s'ils étaient vraiment quelque part –, étaient dans le Secteur, et personne n'en était jamais revenu.

Personne n'en reviendrait jamais.

La plupart des gens débarquaient sur Motel Splendido pour faire fortune ou se faire un nom. Seria Mau Genlicher était venue chercher un indice. Elle était venue pour traiter avec Oncle Zip le tailleur. Elle lui parla en sim depuis l'orbite de parking, mais pas avant que les opérateurs fantômes aient tenté de la persuader de descendre à la surface en personne.

— La surface ? s'exclama-t-elle avec un rire plutôt décalé. *Moi ?*

— Mais ça vous plairait beaucoup. Regardez !

— Laissez ça, les prévint-elle.

Ils lui montrèrent quand même à quel point elle prendrait son pied en bas, là où Carmody, qui fut un port de mer bien avant de devenir un spatioport, ouvrait ses ailes gluantes et parfumées en prévision de la nuit tombante...

Les lumières s'étaient allumées dans ces ridicules tours de verre qui poussent comme des champignons partout où l'humain mâle fait des affaires. Les rues du port en contrebas étaient remplies d'une pénombre fumeuse, agréablement chaude, dans laquelle flottait toute la vie intelligente de Carmody, le long de Moneytown et de la Corniche, vers la vapeur des restaurants à soba sur Free Key Avenue. Cultivars et chimères haut de gamme de toutes tailles et de tous types – énormes et cornus, ou nains et colorés, avec des bites d'éléphant, des ailes de cygne ou de libellule, torses nus encollés de tatouages dernier cri style chasse au trésor – se pavanaient sur les trottoirs en reluquant mutuellement leurs élégants piercings. Des conductrices de pousse-pousse, triceps et quadiceps modifiés pour avoir la fibre musculaire à contraction lente d'une jument et les protocoles de transfert ATP d'un guépard en accélération, sprintaient ça et là entre eux, réconfortées par l'opium local, défoncées au *café électrique*. Et partout, bien sûr, des mêmes fantômes, vifs jusqu'à l'invisibilité, clignotaient dans les coins, se matérialisaient dans des ruelles et chuchotaient leur invitation permanente :

Nous avons les moyens de vous fournir tout ce que vous désirez.

Les salons d'encodage, les salons de tatouage – tous tenus par des poètes borgnes sexagénaires carburant au bourbon Carmody Rose –, les officines de retaille et de recoupe génétique en pas-de-porte, leurs minuscules vitrines bourrées de graphiques animés – timbres postaux,

insignes de campagnes militaires imaginaires, ou sacs de bonbons aux couleurs innocentes –, étaient déjà bondés de clients, tandis que, descendus des enclaves industrielles qui s'élevaient en terrasses au-dessus de la Corniche, des hommes et des femmes en sapes de marque sautillaient, pleins de confiance, en direction des restaurants sur le front de mer, la tête levée en imaginant par avance la cuisine terrestre, les lumières du port sur l'océan sombre couleur de vin, puis une virée à Moneytown, tard dans la nuit – créateurs de richesses, faiseurs de prospérités, un peu trop au-dessus de tout ça, à les entendre, et pourtant mystérieusement stimulés par tout ce qui est bon marché et de mauvais goût. De la foule s'élevaient des voix. Et puis des rires. Partout de la musique. Le dub transformationnel maltraitait les oreilles, sa ligne de basse antagoniste s'entendait à vingt milles en mer. Au-dessus de cette clameur montait la phéromone tranchante et anxieuse des attentes humaines, effluve moins à base de sexe, de convoitise ou d'agressivité que de substances d'abus, de falafels deuxième choix et de parfums de luxe.

Seria Mau disposait de l'odorat, tout comme elle disposait de la vue et de l'ouïe.

— Vous faites comme si je ne connaissais rien de tout ça, dit-elle aux opérateurs fantômes. Erreur ! Des conductrices de pousse-pousse et des tatoueurs ! Des corps ! J'y étais, j'ai fait des trucs. J'ai tout vu et je n'en ai pas voulu.

— Vous pourriez au moins vous programmer un cultivar. Vous seriez si jolie !

Ils lui apportèrent un cultivar. C'était elle-même à sept ans. Ils avaient décoré ses mains pâles de spirales complexes tracées au henné, puis l'avaient mis dans une robe en satin blanc qui tombait jusqu'au sol, gansée de rubans en mousseline et drapée de dentelle crème. Il contempla timidement ses propres pieds et chuchota :

— Ce qui fut délaissé s'en revient.

Seria Mau chassa les opérateurs fantômes.

— Je ne veux pas de corps ! vociféra-t-elle. Je ne veux pas être jolie. Je ne veux pas avoir les sensations d'un corps.

Le cultivar retomba contre une cloison étanche et se laissa glisser sur le pont avec un air perplexe.

— Vous ne voulez pas de moi ? demanda-t-il.

Il ne cessait de regarder vers le haut, puis vers le bas, sans pouvoir s'empêcher d'essuyer le visage.

— Je ne sais pas très bien où je suis, dit-il.

Puis ses yeux fatigués se fermèrent et il ne bougea plus. Voyant cela, les opérateurs fantômes se cachèrent la tête derrière leurs pattes maigres et battirent en retraite dans les coins en bruissant :

— *Zzh zzh zzh.*

— Branchez-moi sur Oncle Zip, dit Seria Mau.

Oncle Zip le tailleur opérait à partir d'un salon sur Henry Street, près de la Jetée. Ce styliste du gène avait eu son heure de célébrité, ses coupes étaient franchisées dans tous les grands ports. Cet homme replet, obsédé par la réussite, aux yeux bleu porcelaine, aux joues blanches et gonflées, à la bouche en cerise et au ventre aussi dur qu'un noyau de pêche, prétendait avoir découvert les origines de la vie, encodées dans des protéines fossiles sur un système à Radio Bay, à moins de vingt allus du bord du Secteur lui-même. Le degré de crédibilité qu'on pouvait lui accorder à ce sujet dépendait de la connaissance qu'on avait de lui. Une chose était certaine : parti talentueux, il était revenu focalisé. Les codes qu'il avait pu découvrir l'avaient seulement rendu aussi riche que n'importe quel autre tailleur. Oncle Zip ne voulait rien de plus, du moins le prétendait-il. Il habitait avec sa famille au-dessus de sa boutique, avec un certain cérémonial. Sa femme portait des jupes flamenco rouge vif. Tous ses enfants étaient des filles.

Lorsque Seria Mau se matérialisa en sim dans son salon, au milieu du parquet, Oncle Zip recevait.

— Rien que quelques amis, dit-il quand il la vit à ses pieds. Tu peux rester et apprendre deux ou trois trucs. Ou alors, tu peux revenir plus tard.

Affublé d'une chemise de soirée blanche et d'un pantalon noir dont la taille lui arrivait jusqu'aux aisselles, il jouait de l'accordéon. Les taches rondes de fard rose sur ses joues blanches comme craie le faisaient ressembler à une poupée en porcelaine géante, vernissée de sueur. Son instrument, une antiquité complexe avec des touches en ivoire et des boutons chromés étincelants, scintillait et jetait des éclairs sous les néons de Carmody. Tout en jouant, il tapait du pied de droite à gauche pour battre la mesure. Lorsqu'il chantait, c'était d'une voix de haute-contre, pure et explosive. Qui ne le voyait pas n'aurait pas immédiatement su s'il écoutait un homme ou une femme. Ce n'était que plus tard que l'agressivité à peine contrôlée de sa voix vous convainquait qu'elle appartenait à un humain mâle. Ses auditeurs, trois ou quatre hommes maigres à la peau sombre – pantalons serrés, chemises en lurex, bananes d'un noir de jais –, buvaient et bavardaient sans lui prêter apparemment beaucoup d'attention, mais ils se fendirent quand même d'un sourire approbateur lorsqu'il piqua son célèbre vibrato furieusement haut perché. De temps en temps, deux ou trois enfants venaient devant la porte ouverte du salon et l'encourageaient en battant des mains et en l'appelant Papa. Oncle Zip tapait du pied, martelait ses claviers et secouait la sueur sur son front de porcelaine.

Quand il jugea le moment venu, il congédia ses auditeurs – qui disparurent dans la nuit de Moneytown avec une grâce de zonards polie et sournoise comme s'ils n'étaient jamais venus –, et s'assit sur un tabouret, tout essoufflé. Puis il agita un de ses gros doigts en direction de Seria Mau Genlicher.

— Hé, dit-il. Tu descends me voir en sim ?

— Arrête tes salades, dit Seria Mau. Des critiques, j'en ai ma claque.

Le sim de Seria Mau avait l'apparence d'un chat. C'était un modèle bas de gamme doté de couleurs qu'on pouvait modifier au gré de son humeur. Sinon, il évoquait un des chats domestiques de la Terre Ancienne : petit, nerveux, la tête pointue, avec une tendance à frotter son museau contre un peu tout.

— C'est une insulte au coupeur, un sim. Viens voir Oncle Zip en personne ou pas du tout.

Il s'épongea le front avec un immense mouchoir et partit d'un rire agréablement aigu.

— Tu veux être une chatte, lui suggéra-t-il. Moi, je te change en chatte sans problème.

Il se pencha et passa plusieurs fois la main dans l'hologramme.

— C'est quoi, ça ? Un fantôme, mademoiselle. Sans corps, tu n'es qu'un photino, tu réagis faiblement au monde physique. Je ne peux même pas t'offrir à boire.

— J'ai déjà un corps, mon oncle, lui rappela-t-elle tranquillement.

— Alors, pourquoi tu es revenue ici ?

— Le logiciel intégré ne marche pas. Il ne veut pas me parler. Il ne veut même pas avouer à quoi il sert.

— Je t'ai dit que c'était un truc complexe. J'ai dit qu'il pourrait y avoir des problèmes.

— Tu n'as pas dit qu'il ne t'appartenait pas.

D'infimes rides de désagrément se dessinèrent sur le front blafard d'Oncle Zip.

— J'ai dit que j'en étais le propriétaire, reconnut-il sans hésiter. Mais je n'ai pas dit que je l'ai fabriqué. En fait, c'est Billy Anker qui me l'a refilé. Ce mec a dit qu'à son avis, c'était du moderne. Il pensait que c'était de la techno classe K. Il pensait que c'était du militaire.

Il haussa les épaules, secoua la tête et pinça ses lèvres menues dans une moue judiciaire.

— Des mecs comme ça, nuança-t-il, sont capables de dire n'importe quoi, même si ce Billy est très perspicace, très fiable, d'habitude.

Cette pensée ne menant nulle part, il haussa les épaules.

— Il l'a eu à Radio Bay, mais il n'a pas pu trouver à quoi il servait.

— Et toi ?

— Je n'ai pas reconnu la patte du coupeur, dit Oncle Zip en étalant ses propres mains comme pour les examiner. Mais j'ai compris la retaille dans la journée.

Il était fier de ses doigts grassouilleux et de leurs ongles propres et spatulés, aussi fier de son toucher que s'il tranchait les gènes directement, comme un cordonnier sur une forme.

— Je l'ai pigée de bout en bout. C'est exactement ce qu'il te faut : pas de problème.

— Mais alors, pourquoi ça ne marche pas ?

— Il faudrait que tu le rapportes. Peut-être que je vais y jeter encore un coup d'œil.

— Il n'arrête pas de me demander à voir le Dr Haends.

En rêves

D'abord, on aurait cru que les sœurs Cray s'autoprogrammaient sur une sorte de cultivar à usage unique. On s'apercevait bientôt qu'elles prenaient beaucoup trop de soin de leur personne pour faire un truc pareil. N'empêche qu'elles étaient volumineuses, avec ce look sensuel et plus vivant que nature qu'ont les cultivars parce que leurs usagers se fichent carrément de ce qui peut leur arriver. Elles avaient de gros derrières puissants, par-dessus lesquels elles portaient des mini-jupes en nylon noir. Elles avaient des jambes courtes et massives, les mollets raidis et moulés par toute une vie passée sur des talons de dix centimètres. Les grosses épaules de leurs corsages « secrétaire » blancs à manches courtes étaient rembourrées et ornées de volants. Des serpents tatoués s'enroulaient et se déroulaient paresseusement autour de leurs biceps charnus et découverts.

Un jour, elles se pointèrent dans la boutique et Evie demanda à Tig Vesicule s'il avait un bulleur nommé Ed Chirnois dans un des caissons. Ce bulleur serait à peu près grand comme ça (elle indiqua cinq centimètres de plus qu'elle), avec une iroquoise décolorée en voie de formation et deux tatouages au rabais. Elle dit qu'il devait être pas mal baraqué, du moins avant de connaître la vie en caisson.

— J'ai jamais vu personne comme ça, mentit Vesicule.

Il fut immédiatement saisi de terreur. On ne mentait pas aux sœurs Cray si on pouvait éviter de le faire. Elles s'appliquaient chaque matin une couche de fard blanc sur le visage et y traçaient de grosses lèvres rouges, voluptueuses, irritées et clownesques à la fois. Avec ces bouches, elles rançonnaient Pierpoint Street tous azimuts. Elles avaient d'innombrables nervis, mêmes fantômes en cultivars et zonards porte-flingue adolescents sous-payés. En plus, dans leurs antiques serviettes ou dans leurs gros sacs à main en cuir souple, elles transportaient chacune un pistolet Chambers à réaction. Elles semblaient d'abord être tout en contradictions, mais on comprenait assez vite que ce n'était pas le cas.

La vérité était que ce bulleur de Chirnois était le seul habitué chez Tig Vesicule. Qui fréquenterait un parc de caissons au-delà des

numéros 750-800 en haut de Pierpoint Street ? Personne. Toute la clientèle se concentrait en bas, à l'autre bout, où on trouvait abondance de banquiers d'affaires, et aussi de femmes qui portaient encore le deuil d'un toutou mort depuis dix ans. La clientèle de midi se concentrait donc là-bas, entre les premiers numéros de la rue et ceux du milieu. Sans Chirnois, qui bullait trois semaines d'affilée quand il en avait les moyens, la boutique de Vesicule ferait faillite. Il serait toute la journée dans la rue à essayer de fourguer des amphés terriennes et des AbH à des mômes qui ne s'intéressaient qu'à des transdermiques génétiques en kit vendus par un gus de l'autre côté du Halo, un certain Oncle Zip.

Les Cray adressèrent à Tig un regard qui signifiait : « Si t'as menti dans cette affaire, tu passeras à la cuve pour extraction de tes protéines les plus recherchées. »

— C'est vrai, dit-il.

Evie Cray finit par hausser les épaules.

— Si tu vois un mec comme ça, dit-elle, on est les premières à le savoir, hein ? Les premières.

Elle examina le parc de caissons, avec son sol gris nu et ses pubs de défonce qui se décollaient des murs, et posa sur Vesicule un regard chargé de mépris.

— Mon Dieu, Tig, dit-elle. Tu pourrais pas rendre cet endroit un peu moins accueillant ? Tu crois que tu pourrais faire ça ?

Bella Cray éclata de rire.

— Tu crois que tu pourrais faire ça pour elle ? dit-elle.

Après leur départ, Vesicule s'assit dans son fauteuil et répéta « Tu crois que tu pourrais faire ça » et « Si tu vois un mec comme ça, on est les premières à le savoir, hein ? » jusqu'à ce qu'il ait l'impression d'avoir trouvé l'intonation correcte. Ensuite, il se déplaça pour jeter un coup d'œil aux caissons. Il tira un chiffon d'un placard et les épousseta. Il nettoyait le caisson de Chirnois lorsqu'il se rendit compte que c'était l'exemplaire qui chauffait. « C'est qui, ce mec ? se demanda-t-il. Voilà que tout à coup les sœurs Cray s'intéressent à lui. C'est bien la première fois. » Il essaya de se rappeler à quoi ressemblait Chirnois, mais en vain. Tous les bulleurs étaient pareils pour lui.

Il sortit s'acheter à manger et reprit du curry au poisson.

— Si tu vois un mec comme ça, dit-il expérimentalement à la tenancière après avoir payé, on sera les premières à le savoir, hein ?

La tenancière le dévisagea.

— Les premières, dit Vesicule.

Ces Hommes Nouveaux, songea-t-elle en le regardant remonter Pierpoint Street avec une jambe à un angle insolite. À quoi ils se défoncent ?

Attirés par les pubs radiophoniques et télévisuelles du XX^e siècle, qui leur étaient parvenues sous forme de filaments vacillants de communications, (toiles d'araignée aux coins du néant, certes, mais encore pleines d'une mystérieuse vitalité d'outre-espace), les Hommes Nouveaux avaient envahi la Terre vers 2150. Ils étaient bipèdes, humanoïdes – si on cherchait bien –, uniformément blancs et de haute stature, tous pourvus d'une tignasse d'un rouge flamboyant. On pouvait les confondre avec certaines variétés de camés irlandais. Il était malaisé de distinguer les sexes. Il y avait dans leurs membres comme une flexibilité décadente. Pour commencer, ils avaient de l'optimisme et de l'énergie à revendre. Tout ce qui concernait la Terre les stupéfiait. Ils s'assurèrent le contrôle de tout et, sur un mode aimablement paternaliste, comprirent et gèrent tout de travers. C'était, semble-t-il, une tentative pour appréhender la race humaine sous l'angle d'une pub Coca-Cola de 1982. Ils produisirent des aliments que personne ne pouvait manger, interdirent la politique pour la remplacer par le genre de bureaucratie qu'on rencontre dans les arts subventionnés et ensevelirent sous l'écorce terrestre des machines gigantesques qui finirent par tuer des millions de personnes. Après quoi, ce fut comme si, gênés, ils s'évaporaient dans la drogue, la pop et les caissons à buller, qui représentaient alors une nouvelle technologie de loisirs – excitante malgré sa fiabilité douteuse.

Ils se répandirent ensuite avec l'humanité, en une sorte de commentaire torturé de l'expansion et du libre-échange. On les trouvait souvent aux échelons subalternes de la grande délinquance. Leur projet était de s'intégrer, mais la rétromanie leur était fatale. Ils n'arrêtaient pas de dire : « Tu sais quoi, mec, tes flocons d'avoine, là, j'adore. »

Vesicule retourna au parc de caissons. Tels des cercueils en cuivre stupidement baroques couverts de détails décoratifs, les coffrages des bustes saillaient horizontalement d'une soixantaine de centimètres hors des boxes en contreplaqué qui montaient à hauteur d'épaule, VOUS POUVEZ ÊTRE TOUT CE QUE VOUS VOULEZ, proclamaient les pubs de défonce sur la paroi postérieure de chaque box. Le caisson de Chirnois était plus chaud qu'avant. Vesicule voyait bien pourquoi : le bulleur avait épuisé son crédit. Il lui restait peut-être une demi-journée – d'après les indications sur le tableau de bord du caisson –, ensuite ce serait pour lui l'univers du froid. Le protéome du caisson, boue mucoïde de nutriments et d'hormones de synthèse, commençait à préparer son corps pour la vie qu'il laisserait derrière lui.

Trois heures trente de l'après-midi un vendredi gris du mois de mars. L'East River était de la couleur du fer puddlé. Depuis midi, ça bouchonnait dans le sens est-ouest depuis Honaluchi Bridge. Ed-le-

Chinois baissa la glace de sa Dodge customisée, sortit la tête dans l'odeur de plomb et de gas-oil brûlé et tenta de voir ce qu'il y avait devant. Rien. Quelque chose s'était rompu du côté de l'ouest, les lumières étaient éteintes, quelqu'un avait disjoncté ; là-haut, les gens étaient en surtension : le bureau saturait, les 2,4 gosses par foyer crevaient le plafond, les chiottes refoulaient. Ils avaient donc abandonné leurs bagnoles et se cognaient mollement dessus sans raison valable. Qui sait ce qui s'était passé ? Connerie de vie. Ça ne changerait donc jamais ? Ed secoua la tête devant la futilité de l'espèce humaine, coupa les infos-circulation de Radio Capitale et se brancha sur Rita Robinson.

— Hé ! Rita, dit-il.

Deux ou trois minutes plus tard, sa jupe à rayures vert menthe et blanc s'envolait au-dessus de sa taille.

— Pas si vite, Ed, lui conseilla Rita. Y se pourrait qu'on passe un petit moment ici.

— Ouais, dit-il en rigolant. Alors je m'appelle plus Speedy Eddy.

Rita rit, elle aussi.

— Tu l'as dit, Eddy. C'est parti, Eddy.

Il s'avéra que Rita avait vu juste.

Deux heures plus tard, ils étaient encore là.

— Ce que ça peut être chiant ! dit une femme en sortant de la Mustang rose garée deux bagnoles devant la Dodge d'Ed-le-Chinois.

Elle jeta un coup d'œil plongeant sur Rita – qui avait rabattu sa jupe et rajusté son porte-jarretelles et s'examinait maintenant avec une sorte de professionnalisme morose dans le miroir de courtoisie –, puis regarda ailleurs.

— Bonjour, ma jolie, dit-elle. On est en train de se refaire une beauté ?

Tout le monde avait éteint les moteurs. Les gens se dégourdisaient les jambes en arpentant le trottoir. Un vendeur de hot-dogs remontait la queue vers l'ouest par blocs de dix à douze véhicules.

— J'ai encore jamais vu ça, dit la femme à la Mustang.

Elle rit, retira un filament de tabac de sa lèvre inférieure, l'examina.

— Peut-être que les Russes ont débarqué, hasarda-t-elle.

— Ça se pourrait bien, lui dit Ed.

Elle lui sourit, écrasa son mégot et retourna à sa voiture. Ed alluma la radio. Les Russes n'avaient pas débarqué. Les Martiens non plus. Il n'y avait pas de nouvelles du tout.

— Alors, cette affaire Brady, dit-il à Rita. Qu'est-ce qu'on en dit au bureau du Procureur ?

— Hé ! Eddy, dit Rita.

Elle le regarda quelques secondes, puis secoua la tête et se retourna vers le miroir. Elle avait sorti son bâton de rouge à lèvres.

— Je croyais que t'allais oublier de me le demander, dit-elle d'une voix neutre.

Le rouge à lèvres ne devait pas lui convenir, car elle le rangea d'un geste irrité et regarda le fleuve qui coulait juste à côté.

— Je croyais que t'allais oublier de me le demander, répéta-t-elle amèrement.

C'est à ce moment-là que le gros canard jaune commença à enfoncer sa tête dans la voiture par la vitre qu'Ed avait laissée ouverte de son côté. Cette fois-ci, Rita sembla ne pas remarquer le volatile, alors même qu'il parlait.

— Amène-toi, Numéro Sept, disait-il. Ton heure est arrivée.

Ed fouilla dans sa veste de base-ball, dont le dos affichait LUNGERS 8-BALL SUPERSTOX, et sortit un de ses Colts.

— Hé ! dit le canard. Je plaisante. C'est juste un rappel. Il te reste dix minutes sur ton compte avant la fermeture de l'établissement. Ed, en tant qu'estimable client de notre organisation, tu peux soit alimenter ton compte, soit tirer le meilleur parti de l'argent qui te reste.

Le canard pencha la tête sur le côté et regarda Rita d'un œil unique et brillant.

— Je sais ce que je ferais à ta place, dit-il.

La recherche de Dieu

Lorsque Michael Kearney s'éveilla, il faisait nuit noire dehors. Les lumières étaient éteintes. Il entendait quelqu'un respirer d'un souffle rauque.

— Qui est là ? dit-il sèchement. Lizzie ?

Le bruit cessa.

Grande pièce au mobilier minimal avec des sols en bois dur jaune paille, un coin-cuisine, une chambre à l'étage au-dessus, l'appartement était celui de sa deuxième femme, Elizabeth, qui était retournée aux USA après le divorce. Des fenêtres supérieures, on voyait, par-delà l'îlot de Chiswick, jusqu'à Castelnau. Kearney se frotta les yeux, se leva de son fauteuil et monta à l'étage. La chambre était vide ; la lumière de la rue inondait le lit en désordre et le parfum des vêtements d'Elizabeth, qui hantait Kearney depuis son départ, était encore légèrement perceptible. Il redescendit et alluma les lumières. Une tête sans corps était juchée en équilibre sur le dossier du sofa Heals. Elle était ravagée et avait un aspect sinistre. Toute la chair s'était rétractée sur les saillants du visage, dont elle soulignait la charpente osseuse, à nu sous une peau grisâtre. Il ne savait pas trop à qui elle appartenait ni même de quel sexe elle était. Dès qu'elle l'aperçut, elle se mit à déglutir et à s'humecter les lèvres frénétiquement, comme si elle n'avait pas assez de salive pour parler.

— C'est à peine si je peux décrire la frustration de mon existence ! glapit-elle brusquement. Ça ne t'arrive jamais, Kearney, d'avoir l'impression que ta vie est usée jusqu'à la corde ? Qu'elle est ce rideau élimé qui cache à peine toute la rage, la jalousie, l'impression d'échec, toutes ces ambitions et ces appétits autodévorants qui n'ont jamais osé se montrer ?

— Mon Dieu, dit Kearney en reculant.

La tête eut un sourire méprisant.

— C'était déjà un rideau au rabais. C'est bien ton avis, hein, Kearney ? Tout comme les rideaux de ces fenêtres, taillés dans une saleté de tissu orange qui peluche déjà le lendemain du jour où on l'a accroché.

Kearney essaya de parler, mais s'aperçut qu'il avait lui-même la gorge sèche.

— Elizabeth n'a jamais mis de rideaux, dit-il finalement.

La tête se passa la langue sur les lèvres.

— Alors, laisse-moi te dire quelque chose, Kearney : de toute façon, il ne te cachait pas ! Derrière lui, ton horrible corps maigre se tortille et se pavane depuis quarante-deux ans, il rigole, il grimace, face à fesse avec le monde (mais si, Kearney !), il agite dans tous les coins sa grosse bite à la Aubrey Beardsley – n'importe quoi, pourvu qu'il se fasse remarquer, se fasse reconnaître. Mais tu ne veux pas regarder dehors, pas vrai ? Parce que si tu ouvrais ce rideau une seule fois, tu serais grillé comme une patate rien que par l'énergie qui est refoulée derrière.

La tête examina la chambre d'un air las. Au bout d'un moment, elle dit, d'une voix plus calme :

— T'as déjà eu cette impression, Kearney ?

Kearney réfléchit.

— Non.

Le visage de Valentine Sprake semblait éclairé de l'intérieur par une pâle fluorescence.

— Non ? dit-il. Ah bon.

Il se leva, quittant sa position accroupie derrière le sofa. C'était un homme d'aspect énergique, d'une cinquantaine d'années, aux épaules voûtées, avec des cheveux blonds tirant sur l'orange et un bouc. Ses yeux incolores étaient à la fois volontaires et distraits. Il portait une veste en molleton marron trop longue pour lui, un vieux Levis moulant qui lui faisait des cuisses maigres et arquées, et des chaussures de randonnée Merrell. Il sentait le tabac à rouler et le whisky démarqué. D'une main – les jointures agrandies par des années de travail ou de maladie – il tenait un livre. Il le regarda d'un air perplexe, puis l'offrit à Kearney.

— Lis ça.

— Je n'en ai pas besoin, dit Kearney en reculant. Je n'en veux pas.

— Ce que tu es bête, dit Valentine Sprake. Je l'ai pris sur l'étagère, là.

Il arracha deux ou trois pages du volume – que Kearney reconnut alors comme étant l'édition Penguin Classics de *Madame Bovary*, vieille de trente ans, à laquelle Elizabeth tenait tant –, et commença à les fourrer dans différentes poches de sa veste.

— Je n'ai pas de temps à perdre avec des gens qui ne savent pas ce qu'ils veulent, dit-il.

— Qu'est-ce que tu veux de moi ?

Sprake haussa les épaules.

— Tu m’as téléphoné. Si j’ai bien entendu.

— Non, dit Kearney. Je suis tombé sur une sorte de répondeur, mais je n’ai pas laissé de message.

Sprake éclata de rire.

— Mais si. Alice s’est souvenue de toi. Elle t’aime bien, Alice.

Il se frotta activement les mains.

— Qu’est-ce que tu dirais d’une tasse de thé ?

— Je ne suis même pas sûr que tu sois là, dit Kearney en jetant un regard inquiet en direction du sofa. Est-ce que tu comprenais quoi que ce soit à ce que tu racontais là-bas ?

Un silence, puis :

— Il m’a encore rattrapé. Dans les Midlands, il y a deux jours. J’ai pensé que tu saurais peut-être ce qu’il faut faire.

Sprake haussa les épaules.

— Tu sais déjà ce qu’il faut faire, suggéra-t-il.

— J’en ai marre de le faire, Valentine.

— Tu ferais mieux de t’en sortir, alors. Quoi que tu fasses, je ne crois pas que tu puisses complètement sauver ta peau.

— Ça ne marche plus. Je me demande même si ça a jamais marché.

Sprake lui adressa un petit sourire incolore.

— Oh, ça marche, dit-il. T’es rien qu’un branleur.

Il leva la main comme si Kearney risquait de se sentir insulté.

— Je plaisante. Je plaisante.

Il maintint son sourire quelques instants, puis ajouta :

— Ça te fait rien si j’en roule une ?

À l’intérieur du poignet gauche, il s’était tatoué le mot FUGA ; l’encre bleu-noir était délavée. Kearney haussa les épaules et se dirigea vers le coin-cuisine. Tandis qu’il préparait le thé, Sprake marchait de long en large et fumait nerveusement tout en retirant des grains de tabac de sa lèvre inférieure. Il éteignit les lumières et attendit d’un air satisfait que l’appartement soit baigné par l’éclairage de la rue.

À un moment, il dit :

— Tu sais, les Gnostiques se sont trompés.

Puis, comme Kearney ne répondait pas :

— Il y a une brume qui remonte le fleuve.

Ensuite, une longue pause. Kearney entendit deux ou trois mouvements de faible amplitude, comme si on retirait un livre d’une étagère ; puis un bruit de respiration.

— Écoute ça, commença Sprake.

Mais il se tut aussitôt. Lorsque Kearney ressortit de la cuisine, la porte donnant sur la rue était ouverte et l’appartement était vide. Deux ou trois livres gisaient sur le plancher, entourés des pages déchirées qui s’incurvaient comme des ailes. Sur le mur blanc uni au-

dessus du sofa, dans un brillant parallélogramme de lumière au sodium, quelque chose, dehors, projetait l'ombre d'une tête gigantesque pourvue d'un bec. Elle ne ressemblait en rien à une tête d'oiseau.

— Bon Dieu, dit Kearney.

Son cœur battait si fort qu'il le sentait ébranler la partie supérieure de son corps.

— Bon Dieu !

L'ombre commença à pivoter, comme si son propriétaire, flottant en l'air deux étages au-dessus d'une rue de Chiswick à deux heures du matin, se tournait pour regarder Kearney. Ou, pis encore, comme si ce n'était pas une ombre du tout.

— Sprake, nom de Dieu ! cria Kearney. Il est là !

Il sortit en courant de l'appartement. Il entendait les pas légers de Sprake sur le trottoir quelque part devant lui ; mais il ne put jamais le rattraper.

Centre de Londres, trois heures du matin.

Des fractales se répandaient sur le bleu glacial des écrans dans un enchaînement saccadé comme le ralenti image par image d'un média bien plus ancien. Brian Tate se frotta les yeux et contempla le spectacle. Derrière lui, le laboratoire était dans le noir. Il sentait la malbouffe et le café froid. Le chat reniflait les gobelets en polystyrène et les cartons de hamburgers qui jonchaient le sol aux pieds de Tate. Tranquillement perchée sur son épaule, la chatte regardait avec une sorte de complicité sociable le monstre mathématique se dévider sur les écrans devant eux. De temps à autre, elle levait brusquement une patte avec un miaulement d'impatience, comme pour attirer l'attention de Tate sur quelque chose qui lui aurait échappé. Elle savait de quoi il en retournait. Tate retira ses lunettes et les posa devant lui sur le bureau. Même à ces vitesses, il n'y avait rien à voir.

Ou presque rien. À Los Alamos, fatigué – même s'il ne l'aurait jamais avoué à personne –, des conversations roulant continuellement sur la physique et l'argent, il avait passé le plus clair de son temps libre dans sa chambre, zappant sans trêve d'une chaîne de télévision à une autre avec le volume au minimum. Ce qui l'amena à réfléchir au choix. L'instant du choix, pensait-il, pouvait être déterminé avec exactitude lorsqu'une image papillotait, se disloquait et était remplacée par une autre. Si on mettait la séquence à plat, si on pouvait entrer dans l'instant exact de la transition, que trouverait-on ? Caressant le fantasme d'une station inconnue – quelque chose de plus regardable que des rediffusions de *Buffy contre les vampires* – émettant dans cette brèche, il avait essayé d'enregistrer au magnétoscope une série de changements de canal et de les repasser en mode image par

image. La chose s'était révélée impossible.

Il tendit la main en arrière pour caresser les oreilles de la chatte. Elle se déroba, sauta sur le parquet, où elle feula à l'adresse du mâle jusqu'à ce qu'il batte en retraite sous la chaise de Tate.

Tate, entre-temps, décrocha le téléphone et essaya d'appeler Kearney à son domicile. Pas de réponse.

Il laissa encore un message.

La coupe du tailleur

Lorsque Oncle Zip entendit Seria Mau prononcer « Dr Haends », il resta parfaitement immobile sur sa chaise une fraction de seconde. Puis il haussa les épaules.

— Il faudrait que tu le rapportes, répéta-t-il en guise d'excuse. Je serai généreux avec toi.

— Oncle Zip ? Tu connais un Dr Haends ?

— Je n'ai jamais entendu parler de lui, dit rapidement Oncle Zip, et je connais tous les tailleurs d'ici jusqu'au Noyau.

— Tu crois que c'est du militaire ?

— Non.

— Tu crois que c'est du moderne ?

— Non.

— Alors, qu'est-ce que je peux faire ?

Oncle Zip soupira.

— Je te l'ai déjà dit : tu me le rapportes.

Seria Mau était réticente. Elle avait l'impression qu'une autre possibilité aurait dû se présenter à ce stade. Elle dit :

— Tu as perdu ta crédibilité ici...

Oncle Zip leva les mains et éclata de rire.

— ... Et je veux rencontrer ce mec, ce Billy Anker.

— Je suis bien bête de discuter avec un sim, dit-il.

Il la dévisagea, encore amusé, mais brusquement sur ses gardes.

— Primo, Billy Anker n'a pas la réputation de rembourser les clients mécontents, dit-il tranquillement. Secundo, c'est un mec à moi, pas à toi. Tertio, ce n'est pas un coupeur. Tu comprends ? Qu'est-ce que tu crois pouvoir obtenir de lui que tu ne peux pas obtenir de moi, ma petite dame ?

— Je n'en sais rien, Oncle Zip. Quelque chose. Je ne sais pas quoi. Mais tu ne me dis pas tout ce que tu sais. Et il faut bien que je commence quelque part.

Il la regarda fixement un instant de plus, et elle vit qu'il réfléchissait.

Puis il dit, d'une voix neutre :

— D'ac.

— J'ai de l'argent.

— Je ne veux pas d'argent pour ça, dit Oncle Zip. Quand j'y réfléchis, ça pourrait marcher pour nous tous. Même pour Billy.

Il sourit tout seul.

— Je vais te faire une fleur : je te donne Billy. Peut-être que tu pourras me renvoyer l'ascenseur un jour ou l'autre.

Il agita la main dédaigneusement.

— Ça ne sera pas grand-chose. Pas de problème.

— Je préfère payer.

Oncle Zip se releva d'un mouvement gracieux.

— Ne sois pas trop regardante quand on te sert ça sur un plateau, lui conseilla-t-il sèchement. Accepte ma proposition et je vais te tuyauter sur les coordonnées de Billy. Et peut-être aussi sur ses ambitions actuelles.

— Je vais y réfléchir.

— Hé ! Ne réfléchis pas trop longtemps.

Quand il était assis, il avait tenu son accordéon en équilibre sur ses cuisses puissantes. À présent, il le souleva, passa les bretelles sur ses épaules et tira de l'instrument un long accord préliminaire.

— Et d'ailleurs, c'est quoi le fric ? dit-il. Le fric n'est pas tout. Si je vais jusqu'au Noyau, c'est du fric sur cinq cents allus. Du fric de bout en bout. Ils ont des systèmes planétaires intégralement homologués en ZLE. Ils exploitent des bonnes femmes avec deux jours de formation derrière elles pour fabriquer de minables petits kits d'épissage à bricoler chez soi. Et pourquoi elles font ça ? Pour que leurs mêmes puissent bouffer. Oh, et puis aussi pour que les mêmes de la *Terre* puissent se coller des transdermiques en toute légalité avec cinq cents pour cent de marge pour le business. Et les voilà qui sortent le code de l'enveloppe scellée et se paient un collapsus métabolique un samedi soir. Tu sais ce que disent les gens du business ?

— Ils disent quoi, Oncle Zip ?

— Ils disent : « L'argent n'a pas de moralité » avec des voix qui donnent envie de dégueuler. Ils en sont fiers.

Il était deux heures du matin à Carmody et le Secteur Kefahuchi scintillait en travers du ciel comme l'accordéon d'Oncle Zip. Il joua un autre accord, puis une série de vigoureux arpèges comme autant de vaguelettes enchaînées. Il gonfla les joues et commença à taper des pieds. Un par un, ses auditeurs réintégrèrent discrètement la boutique en adressant de minces sourires contrits au sim de Seria Mau. C'était comme s'ils avaient poireauté dans quelque bar non loin de là sur Henry Street en attendant que la musique recommence. Ils apportaient des bouteilles dans des sacs en papier kraft et, cette fois-ci, deux ou trois femmes timides les accompagnaient ; du coin de l'œil, elles

coulaient des regards rapides en direction d'Oncle Zip puis se détournèrent tout aussi vite. Seria Mau écouta encore une chanson puis se dissipa en fumée brune.

À première vue, Oncle Zip était une valeur sûre. Il satisfaisait les besoins de la clientèle de passage : des cultivars pour le plaisir, des tatouages pensants, et puis toutes les variations de l'accrochage-épissage superstitieux, comme, par exemple, le mixage *ad hoc* pour que votre premier-né chope le gène de la chance du grand Elvis. Tous les après-midi, sa boutique était remplie de futures mères anxieuses qui voulaient concevoir des petits génies. « Tout le monde veut être riche, se plaignait-il. Et des génies, j'en ai fait un million. Et puis tout le monde veut être Buddy Holly, Barbra Streisand, Shakespeare. Je vais vous dire une chose : ces mecs, personne ne sait à quoi ils ressemblaient. » C'était à peine illégal. Tout ça, c'était de la rigolade, comme il disait. Ses talents avaient des limites. C'était l'équivalent moderne, disait-il, des chapeaux « Embrasse-Moi, Chérie » qu'on achetait à la Fête du travail. Ou, peut-être, de ces tatouages primitifs qui se faisaient à l'époque. N'empêche qu'au labo il coupait pour n'importe qui. Il coupait pour les militaires, il coupait pour les mêmes fantômes. Il coupait pour les camés viraux à la recherche du tout dernier intradermique pour la maladie cérébrale de leur choix. Il coupait l'ADN extraterrestre. Peu lui importait ce qu'il coupait, ou pour qui il coupait du moment que le client avait les moyens de payer.

Quant à son public, c'étaient des cultivars : tous clonés – même les timides jeunes femmes en jupe tube noire – à partir de ses propres cellules souches, assurance congelée qu'il avait prise le jour où il était allé à Radio Bay. Ils étaient sa personne juvénile, avant qu'il trouve son grand secret, et venaient l'adorer deux fois par soirée dans le sanctuaire qu'il avait édifié sur son succès.

Motel Splendido tournait en dessous de la *Chatte Blanche* en lui présentant sa face nocturne. Seria Mau contempla le spectacle depuis l'orbite de parking. Carmody apparaissait comme une tache lumineuse, gluante et abrégée, à la couleur et aux dimensions incertaines, posée sur cette île dans l'arrondi de l'océan austral. Seria promena nonchalamment son sim au long de ses rues magiquement illuminées. Le centre-ville : tours noir et or, produits de marque dans les galeries marchandes désertes aux tons pastel, lumière fluorescente dérapant en silence sur les courbes précises de surfaces plastiques mates, écumes de dentelle et de satin moiré. Au bord de l'océan, le dub transformationnel, le dub d'eau salée puisaient depuis les bars, bande sonore d'une vie humaine, avec des chansons comme « Dark Night, Bright Light » et d'autres encore. Des êtres humains ! Elle pouvait presque flairer l'excitation qui les saisissait à la pensée d'être

en vie là-bas au cœur chaud et obscur de l'action dans ce paysage urbain pittoresque. Elle pouvait presque renifler leur culpabilité. Que cherchait-elle ? Elle ne pouvait le dire. Tout ce dont elle était sûre, c'était que l'hypocrisie d'Oncle Zip lui avait donné la bougeotte.

Soudain, ce fut l'aube et, dans un coin du mur littoral, où un escalier descendait jusqu'à ce qui était maintenant du sable fraîchement lavé, gris dans la lumière ténue du point du jour, elle tomba sur trois mêmes fantômes. Tournant sur des cultivars à usage unique – la variété à jeter au bout de vingt-quatre heures, avec leurs excroissances cornées et leurs muscles malodorants, leurs vestes en jean sans manches exhibant les plaies dues à des obstacles négligemment abordés –, ils jouaient au Vaisseau sur une couverture, accroupis sous le vent matinal. Ils grognaient lorsque les dés en os culbutaient et se renversaient, échangeaient des flux de données à haut débit comme autant de couinements de rage. Des paris complexes étaient en cours, centrés moins sur le jeu lui-même que sur les contingences du monde alentour : le vol d'un oiseau, la hauteur d'une vague, la couleur de la lumière solaire. Après chaque lancer de dés, ils se disputaient théâtralement à grands coups de pattes et se jetaient des liasses de billets à la figure en riant et reniflant.

— Hé ! s'écrièrent-ils lorsque le sim de Seria Mau se matérialisa. Minou ! Minou, viens ici !

Ils ne pouvaient rien lui faire. Avec eux, elle ne risquait rien. C'était comme si elle avait des grands frères adultes. Pendant quelques instants, ils lancèrent les dés à une vitesse vertigineuse. Puis l'un d'eux dit, sans lever les yeux :

— T'en as pas marre, d'être *pas réelle* comme ça ?

Ils rirent tellement qu'ils n'arrivaient plus à jouer.

Seria Mau regarda la partie jusqu'à ce que le doux son d'une cloche résonne sur la *Chatte Blanche* et la détourne de ce spectacle.

Dès qu'elle eut disparu, deux des mêmes fantômes s'en prirent au troisième et lui tranchèrent la gorge pour cause de tricherie, puis, subjugués par la pureté existentielle de ce moment, ils lui tinrent la tête dans leurs mains sous la chaude lumière dorée tandis qu'il souriait doucement au néant, répandant sur eux sa vie à gros bouillons comme une bénédiction.

— Hé ! toi ! lui dirent-ils en guise de consolation, tu pourras recommencer. Tu pourras recommencer ce soir.

Là-haut sur l'orbite de parking, Seria Mau soupira et leur tourna le dos.

— Tu vois ? dit-elle à son vaisseau désert. Ça se termine toujours comme ça. Toute cette baise et toutes ces bagarres, ça n'aboutit à rien. Toute cette bousculade, tous ces tiraillements. Tous les trucs qu'ils se

donnent entre eux. Si j'avais un moment cru que...

Pouvait-elle encore pleurer ? Elle dit, à propos de rien :

— Ces beaux garçons sous le soleil.

Ça lui fit penser à ce qu'elle avait dit au commandant nastic, là-bas dans l'ombre de son vaisseau stupidement volumineux. Ça lui fit penser au logiciel intégré qu'elle avait acheté à Oncle Zip, et à ce qu'elle avait l'intention d'en faire. Ça lui fit penser à la proposition d'Oncle Zip. Elle se brancha sur lui et dit :

— O.K., dis-moi où est ce Billy Anker.

Elle rit et ajouta, en imitant l'intonation du tailleur :

— Et ses ambitions actuelles également.

Oncle Zip rit lui aussi. Puis il laissa son visage perdre toute expression.

— Tu as attendu trop longtemps pour accepter ma proposition gratuite, l'informa-t-il. J'ai changé d'avis à ce sujet.

Il était assis sur un tabouret dans la pièce de devant au-dessus de sa boutique. Il portait un costume de marin à manches courtes avec le calot assorti. Un pantalon moulant en toile blanche était près d'éclater sur ses cuisses écartées. Sur chaque cuisse, il avait fait asseoir une de ses filles, petites personnes dodues au visage rouge, aux yeux bleus, aux joues luisantes et aux boucles blondes, saisies comme sur un instantané photographique en train de rire et d'essayer d'attraper son chapeau. Toute la chair dans cette image était vivace et vernissée. Toutes les couleurs étaient forcées et saturées. Les gros bras d'Oncle Zip s'incurvaient autour de ses filles, les mains placées sur la chute de leurs reins comme sur les extrémités du soufflet de son accordéon. Derrière lui, la salle était laquée en rouge et en vert ; il y avait des étagères sur lesquelles il avait disposé ses collections de pièces détachées de motos bien astiquées et d'autres objets kitsch de l'histoire de la Terre. Vous pouviez voir ce que vous vouliez chez Oncle Zip, mais il ne vous laissait jamais voir sa femme, ni ne vous laissait jamais ne serait-ce qu'une fois apercevoir son outillage professionnel.

— Quant aux coordonnées de ce mec, dit-il, voilà l'adresse...

Il lui donna le nom d'un système et d'une planète.

— Sur les cartes, elle s'appelle 3-alpha-Ferris VII. Les autochtones – qui ne sont pas nombreux – l'appellent Redline.

— Mais c'est à...

— Radio Bay, dit-il en haussant les épaules. Rien ne s'obtient facilement dans ce monde, petite. À toi de décider à quel point tu tiens à ce que tu veux.

Seria Mau abrégea la conversation.

— Au revoir, Oncle Zip, dit-elle.

Et elle le laissa là avec sa famille coûteuse et sa rhétorique bon

marché.

Deux ou trois jours plus tard, le vaisseau classe K *Chatte Blanche*, immatriculé comme corsaire à Venusport, New Sol, quitta l'orbite de parking de Motel Splendido et s'enfonça doucement dans la longue nuit du Halo. Il s'était ravitaillé en carburant et en munitions. Suite à l'inspection des autorités portuaires, il avait accepté de légères opérations d'entretien de la coque et acquitté les taxes scandaleuses qui leur étaient associées. Il avait payé son écot. Au dernier moment, pour des raisons que sa capitaine comprenait à peine, il avait également accepté une cargaison : une équipe d'exogéologues d'entreprise et leur matériel, qui allaient à Suntory IV. Pour la première fois depuis un an, la lumière était allumée dans les compartiments du vaisseau réservés aux humains. Les opérateurs fantômes broyaient du noir. Réfugiés dans les coins, ils chuchotaient, les mains jointes dans une sorte de délice osseux.

Qu'étaient-ils ? Des algorithmes doués de vie. On les trouvait dans des vaisseaux intersidéraux comme la *Chatte Blanche*, dans les villes, partout où il y avait des gens. Ils faisaient le travail. Étaient-ils depuis toujours tapis dans la galaxie en attendant que s'installent des êtres humains ? Des extraterrestres qui se seraient téléportés dans le vide spatial ? D'antiques programmes informatiques dépossédés par leurs propres logiciels, qui erraient, moitié perdus, moitié utiles, en espérant trouver quelqu'un de qui s'occuper ? En quelques centaines d'années seulement, ils avaient investi le substrat mécanique de l'existence. Rien ne marchait sans eux. Ils pouvaient même fonctionner sur du tissu biologique, en tant que mêmes fantômes pleins de crimes, de beauté et de motifs inexplicables. Ils pouvaient, s'ils le désiraient, chuchotaient-ils parfois à Seria Mau, fonctionner avec des *lampes*.

Réveille-toi, c'est l'heure

Tig Vesicule tenait un parc de caissons, mais il ne touchait pas au truc lui-même, pas plus qu'il ne se shootait aux AbH. Il voyait les choses comme ceci : sa vie, c'était de la merde, mais c'était une vie quand même. Le genre de porno qu'il aimait regarder était de l'holographie ordinaire, bon marché, sans immersion – ce que la pub présentait souvent comme du porno d'intrusion. À la base du fantasme, la chambre d'une nana était truffée de microcaméras à son insu. Vous pouviez la voir faire un peu de tout, bien que, d'ordinaire, l'épisode se termine par l'arrivée d'un cultivar quelconque – hérissé de défenses et doté d'une bite de cheval –, qui la surprenait sous la douche. Vesicule zappait souvent cette séquence. Sa série préférée était rediffusée à partir du Halo et avait comme vedette une fille appelée Myolène, qui était censée habiter une enclave d'entreprise quelque part sur Motel Splendido. Principe de l'histoire : son mari était toujours en déplacement (bien qu'en fait il revienne souvent sans prévenir, accompagné de cinq collègues de bureau, dont une autre femme). Myolène portait des mini-jupes en latex rose avec des hauts tube et des socquettes blanches. Elle s'ennuyait, paraît-il, elle était agile, elle était gâtée. Vesicule préférait la voir faire des choses ordinaires, comme se passer du vernis à ongles sur les doigts de pied, entièrement nue, ou essayer de se regarder dans la glace par-dessus son épaule. Myolène était spéciale : c'était peut-être une clone, mais son corps avait l'air réel. Elle n'était en aucune manière reconstruite. La pub disait qu'elle « n'était jamais passée chez le tailleur », et Tig pouvait le croire.

Son autre particularité était qu'elle avait conscience de votre présence, alors même qu'elle ne savait pas que vous étiez là.

Pouvait-on aller voir derrière ce paradoxe ? Vesicule pensait que si. Une fois qu'il l'aurait compris, ça lui apprendrait des choses sur l'univers, ou, tout aussi important, sur les êtres humains. Il avait l'impression qu'elle savait qu'il était là. *C'est pas une star du porno !* se disait-il.

Il était en train de rêver ce malheureux rêve d'Homme Nouveau –

tandis que Myolène, de son côté, bâillait et essayait un short Mickey jaune tout neuf avec de gros boutons et des bretelles assorties –, lorsque la porte donnant sur la rue s'ouvrit en claquant, laissant entrer une rafale de vent froid et gris suivie de six ou sept mômes minuscules, avec des cheveux noirs coupés ras et des visages asiatiques tendus par la colère. La neige fondait sur les épaules de leurs cirés noirs. La plus grande avait peut-être huit ans ; elle arborait des éclairs gravés dans les cheveux au-dessus des oreilles et serrait à deux mains un Nagasaki Hi-Lite à recharge automatique. Ils se déployèrent et commencèrent à examiner les boxes comme s'ils cherchaient quelque chose. Hurlant et baragouinant avec des voix poisseuses, ils débranchaient les câbles d'alimentation et les caissons se mettaient en phase de réveil d'urgence l'un après l'autre.

— Hé ! dit Tig Vesicule.

Ils s'interrompirent en plein travail et se turent. Hurlant et gesticulant, la grande houspilla ses camarades. Leurs regards prudents oscillèrent entre elle et Vesicule, puis revinrent sur elle. Après quoi, ils se remirent à farfouiller au milieu des boxes ; ils trouvèrent une barre à mine et commencèrent à essayer de soulever le couvercle du caisson numéro sept. Entre-temps, la fille s'approcha et se planta devant Vesicule. Elle était pratiquement deux fois plus petite que lui. Le *café électrique* avait déjà pourri ses petites dents inégales. Elle était défoncée jusqu'aux yeux. Ses poignets tremblaient sous le poids du Nagasaki, mais elle réussit à le soulever jusqu'à ce que le collimateur laser se balade quelque part au niveau du diaphragme de Vesicule, puis elle dit quelque chose comme :

— Tchou-an twa qualante ? Euh ?

Elle mangeait ses mots aussi vite qu'elle les prononçait.

— Excuse-moi, je suis pas sûr d'avoir compris ce que tu dis.

Elle en piqua une colère démesurée.

— Qualante ! hurla-t-elle.

Cherchant désespérément une réponse, Vesicule se rappela un truc que ce bulleur de Chirnois lui avait dit un jour. Ça faisait partie d'une anecdote du temps que le bulleur avait encore une vie... bla-bla-bla, ils prétendaient tous avoir des souvenirs. Vesicule, lassé par l'histoire mais intrigué par les situations extrêmes qu'on pouvait comprimer en une seule réplique, s'était empressé de retenir cette dernière. Il passa un moment à retrouver le geste désinvolte exact dont Chirnois avait accompagné ses paroles, puis baissa les yeux sur la fille et dit :

— J'ai tellement la trouille que je sais plus si je dois rigoler ou chier dans mon froc.

La fille écarquilla les yeux de plus belle. Il constata qu'elle tripotait la détente du Hi-Lite. Il ouvrit la bouche, se demandant ce

qu'il pouvait bien dire pour neutraliser ce nouvel accès de rage, mais il était trop tard pour dire quoi que ce soit. Il y eut une gigantesque explosion qui, bizarrement, sembla provenir d'un point situé quelque part vers la porte donnant sur la rue. Les globes oculaires de la fille enflèrent encore plus, puis se détachèrent des orbites de toute la longueur du nerf optique. Au même instant, sa tête s'évapora dans une sorte de bouillie rouge grisâtre. Vesicule recula en titubant, plus ou moins couvert de cette matière, et tomba à la renverse en se demandant ce qui se passait.

Il se passait ceci :

Des cultivars à usage unique faisaient la queue devant le parc de caissons dans la nuit de Pierpoint Street. Ils étaient dix ou douze à battre la semelle sous la neige et à armer leurs pistolets à réaction compacts. Ils portaient des pantalons en cuir maculés, lacés par-devant sur une fente de sept centimètres de large qui faisait toute la longueur de la jambe, et des boléros en cuir. Leur respiration se condensait dans l'air glacial comme l'haleine de grands animaux rassurants. Même leurs ombres avaient des défenses. Leurs bras énormes étaient bleuis par le froid, mais ils bandaient trop pour s'en préoccuper.

— Hé ! s'interpellaient-ils, tu sais quoi ? Je crois que j'suis trop habillé.

La séquence d'entrée fut la suivante : ils forcèrent la porte du boui-boui à bulleurs deux par deux, et les mêmes à l'intérieur les allumèrent, planqués derrière les cercueils.

Ce fut très vite le bordel là-dedans une fois que les autres eurent tué la fille au Hi-Lite, avec les arcs moussants à tir tendu des balles à réaction, le scintillement des collimateurs à laser et l'odeur puissante des fluides humains. La vitre de façade était en miettes. Il y avait de gros trous fumants dans les murs. Deux des caissons étaient tombés de leurs tréteaux ; les autres, égayés par des affichages d'alerte en rose outré, se réchauffaient à toute allure. Tig Vesicule avait l'impression que tout tournait autour du caisson numéro sept. Les mêmes avaient renoncé à l'ouvrir, mais ils ne voulaient pas le laisser à qui que ce soit. Vesicule, qui l'avait compris assez tôt, s'en était éloigné en rampant aussi loin que possible et s'était planqué dans un coin, les mains sur les yeux, tandis que les cultivars fondaient dans la fumée en criant : « Hé ! pas la peine de me couvrir ! » et se faisaient descendre. Là, les mêmes avaient un avantage tactique, mais, manque de pot, ils avaient le dessous quant à la puissance de feu et ils se faisaient repousser. Ils hurlaient dans leur argot poisseux. Ils tirèrent de nouveaux flingues de dessous leurs cirés. Regardant par-dessus leur épaule pour voir s'il y avait une autre sortie, ils se firent plomber dans les jambes, ou dans la colonne vertébrale, et ils furent bientôt dans un état qu'aucun tailleur ne pourrait rectifier. Ça se présentait vraiment mal, lorsqu'il se passa

deux choses :

Quelqu'un toucha le caisson numéro sept avec une balle à réaction rapide.

Et les sœurs Cray apparurent sur le seuil de l'établissement, hochant la tête et cherchant leurs flingues dans leurs sacs à main.

Ed-le-Chinois et Rita Robinson étaient en cavale quelque part dans les hautes herbes derrière la station de lavage en flammes. Hanson était mort, devina Ed, et le Procureur également, donc pas question d'attendre de l'aide de ce côté. Otto Rank avait l'avantage du terrain. Il avait aussi la 30/06 qu'il avait prise dans la cuisine de Hogfat Wisconsin après avoir torturé et tué la fille adolescente de Hogfat. La manière dont il l'avait étendue sur le carreau était la pièce manquante du puzzle, songea Ed. J'aurais dû voir ça, mais j'étais trop occupé à jouer les détectives futés. Cette négligence allait coûter encore deux vies humaines, mais, au moins, l'une d'elles était la sienne.

La tête d'Ed dépassa un peu trop des hautes herbes. Le claquement cinglant de la 30/06 trancha dans la torpeur de l'après-midi. Des oiseaux s'envolèrent de la berge du fleuve à cinq cents mètres de là.

Seize coups. *Seize balles d'une trente-zéro-six*, songea Ed. Peut-être qu'il doit économiser les munitions, maintenant.

La Dodge customisée d'Ed était là où il l'avait garée, sur la route de service de l'autre côté du terrain. Ils n'arriveraient jamais jusque-là. Rita était blessée. Ed aussi, mais pas aussi grièvement. À son actif, il lui restait encore deux balles dans l'un de ses Colts. Il courut plus vite, seulement, ça semblait rouvrir la blessure de Rita.

— Hé ! Ed, dit-elle. Dépose-moi. On fait ça ici.

Elle rit, mais son visage était gris et défait.

— Mon Dieu, Rita ! dit Ed.

— Je sais. Tu es désolé. Eh bien, y a pas de raison, Ed. Je me suis fait descendre avec toi, et ça arrive pas à toutes les filles.

Elle tenta de rire à nouveau.

— Tu veux pas faire ça avec moi dans les herbes ?

— Rita...

— Je suis fatiguée, Ed.

Elle ne dit plus rien, et son expression ne changea plus. Finalement, il la déposa dans les herbes et se mit à pleurer. Au bout d'une minute ou deux, il cria :

— Otto, espèce d'enculé !

— Yo ! dit Rank.

— Elle est morte.

Un silence. Au bout d'un moment, Rank dit :

— Tu veux te rendre ?

— Elle est morte, Otto. T'es le suivant.

On entendit un rire.

— Si tu te rends... commença Otto.

Puis il sembla réfléchir.

— Qu'est-ce que je fais ? cria-t-il. Hé ! Aide-moi un peu, Ed. Oh, attends... Non, j'y suis : *Si tu te rends, je te promets un procès équitable.*

Il tira au jugé, là où le crâne d'Ed devait se trouver la dernière fois.

— Tu sais quoi ? dit-il quand les échos de la détonation se furent éteints. Je suis blessé moi aussi. C'est Rita qui m'a touché, en plein cœur, bien avant qu'elle fasse ta connaissance. Ah, ces femmes ! *À Bout Portant*, Ed. Qu'est-ce que t'en dis ?

— Je t'en dis que tu peux te sucer la bite avec, dit Ed.

Il se leva aussi tranquillement qu'il le put. Il repéra Otto Rank sur le toit de la station de lavage, tout au bord, agenouillé dans la posture classique du fantassin, la 30/06 en joue, la bandoulière enroulée autour de son coude. Ed leva le Colt soigneusement, à deux mains. Il lui restait deux balles, et il était important qu'il rate son premier coup. Il cilla pour chasser la sueur de ses yeux et pressa délicatement la détente. La balle passa à trois, quatre mètres de Rank ; Ed laissa retomber le long du corps le bras qui tenait l'arme. Otto, qui avait été surpris de le voir sortir des herbes comme un pantin de sa boîte, se fendit d'un féroce rire de soulagement.

— T'as pas le flingue qu'il faut, Ed ! cria-t-il.

Il se releva.

— Hé ! dit-il. Recommence. C'est gratuit !

Il écarta les bras largement.

— Personne peut faire un carton à quatre-vingts mètres avec un Colt 45, dit-il.

Ed visa à nouveau et tira.

Touché en pleine tête, Rank fut projeté en arrière, les pieds en l'air. Il tomba du toit et atterrit dans les herbes.

— Va te faire foutre, Ed ! hurla-t-il.

Mais il lui manquait la moitié de la tête et il était déjà mort. Ed-le-Chinois baissa les yeux sur son Colt. Il fit le geste de le jeter. Il commençait à dire « Pardonne-moi, Rita » lorsque le ciel derrière la station de lavage prit la couleur de l'acier et se déchira comme une page de journal bon marché. Cette fois, le canard était gigantesque. Quelque chose clochait chez lui. Ses plumes jaunes avaient un aspect grasseyé et une langue humaine pendait mollement d'un côté de son bec.

— Il va y avoir une interruption du service, dit-il. En tant qu'estimable client...

Sur quoi la conscience d'Ed-le-Chinois se disloqua et il fut accueilli par toute la misère et la douleur de l'univers. Toutes les couleurs disparurent de son petit monde, et toutes les belles et simples ironies avec, ensuite ce monde lui-même se replia jusqu'à ce qu'au travers, malgré tous ses efforts, il ne voie plus que les néons pisseux du parc à caissons de Tig Vesicule. Jaillissant des débris du numéro sept, il vomit, désorienté et horrifié, à moitié noyé. Il promena son regard sur les volutes de fumée, les cadavres des mômes, et les cultivars apparemment assommés. Le protéome dégoulinait paresseusement de sa personne comme l'albumen d'un œuf pourri. La pauvre Rita était morte pour de bon et il n'était même plus Ed-le-Chinois, détective. Il était Ed Chirnois, bulleur.

— Je suis *chez moi*, les mecs, dit-il. Vous auriez pu frapper, non ?

Il entendit rire du côté de la porte.

— Tu nous dois du fric, Ed Chirnois, dit Bella Cray.

Elle regarda pensivement en direction des deux mômes flingueurs survivants à l'autre bout de la salle.

— Ces petites frappes bossent pas pour moi, dit-elle à Tig Vesicule, qui s'était relevé et avait discrètement regagné son poste derrière son méchant comptoir en contreplaqué.

— Pour moi non plus, dit Evie Cray en riant.

Elle les tua d'une balle en plein visage, l'un après l'autre, avec son pistolet Chambers, puis montra les dents.

— Voilà ce qui t'arrivera si tu nous paies pas, Ed, expliqua-t-elle.

— Hé ! dit Bella. Je voulais le faire.

— C'étaient des voyous de la bande à Fedora Gash, dit Evie à Tig Vesicule. Pourquoi tu les as laissés entrer ?

Vesicule haussa les épaules, leur indiquant par là qu'il n'avait pas eu le choix.

À présent, les cultivars quittaient l'établissement, traînant d'une main leurs morts et leurs blessés derrière eux. Les blessés regardaient leur personne, agitaient les mains et disaient des trucs comme : « Tu sais quoi ? Je pourrais me faire descendre comme ça toute la journée. » Ed Chirnois les regarda passer en file indienne et frissonna. Il sortit du caisson détruit, arracha les câbles en caoutchouc de son épine dorsale et tenta d'essuyer le protéome à mains nues. Il percevait déjà la voix ténébreuse du sevrage, une sorte de personnage qui lui tenait des discours persuasifs, très loin dans sa tête.

— Je vous connais pas, dit-il. Je vous dois rien.

Evie lui décocha son grand sourire souligné en rouge.

— On a racheté tes dettes à Fedy Gash, expliqua-t-elle.

Elle examina ce qui restait du parc de caissons.

— On dirait qu'elle avait pas vraiment envie de vendre, constata-

t-elle.

Elle se permit un nouveau sourire et dit :

— N'empêche. Un bulleur comme toi fait des dettes dans tout l'univers, Ed. C'est ça, un bulleur : une miette de protoplasme dans l'océan.

Elle haussa les épaules.

— Qu'est-ce qu'on peut faire, Ed ? On est *vraiment* tous des poissons.

Ed savait qu'elle avait raison. Il recommença à s'essuyer désespérément, puis, apercevant Vesicule derrière son comptoir, il s'approcha de lui et demanda :

— T'as des mouchoirs en papier, là derrière, ou quelque chose dans ce genre ?

— Hé ! Ed, dit Vesicule. J'ai ça.

Il sortit le Hi-Lite automatique qu'il avait récupéré sur le cadavre de la fille et tira dans le plafond.

— J'ai tellement la frousse que je pourrais chier dans mon froc ! hurla-t-il à l'attention des sœurs Cray.

Elles n'en revenaient pas, apparemment.

— Alors, maintenant, vous le savez : allez vous faire *foutre* ! lança-t-il.

D'une secousse, il sortit de derrière son comptoir et se mit à bondir, tous ses nerfs déchargeant leur influx au hasard. C'est à peine s'il pouvait contrôler ses membres.

— Hé ! Ed, je t'emmerde ! C'est moi l'plus beau, pas vrai ? hurla-t-il.

Ed, qui était aussi surpris que les sœurs Cray, le regardait, médusé. D'un moment à l'autre, Bella et Evie reviendraient de leur surprise et sortiraient de leur transe. Elles époussetteraient les débris de plâtre sur leurs épaules et il risquerait de se passer quelque chose de très vilain.

— Nom de Dieu, Tig ! dit Ed.

Nu, puant le fluide thanatopraxique et perforé pour le caisson à des « sites énergétiques neurotypiques », Terrien épuisé arborant une iroquoise en voie de formation et deux tatouages de serpents, il se précipita dans la rue. Pierpoint était déserte. Au bout d'un moment, des explosions et des éclairs illuminèrent les fenêtres du parc de caissons. Puis Tig Vesicule sortit à reculons en titubant, les manches de sa veste enflammées par la rétrocombustion du pistolet à réaction, et en criant : « Bordel de merde, je suis complètement pété ! » Ed et lui se dévisagèrent avec des expressions de terreur et de soulagement. Chirnois étouffa le feu du plat de la main. Enlacés, les bras autour des épaules, ils sortirent dans la nuit à l'aveuglette, momentanément sous l'influence de leur propre chimie corporelle et ivres de camaraderie.

Agents de fortune

Trois heures du matin. Valentine Sprake était parti depuis longtemps. Michael Kearney longea en titubant la rive nord de la Tamise puis resta caché dans un bouquet d'arbres jusqu'à ce qu'il croie entendre une voix. À nouveau frappé de terreur, il courut sans s'arrêter jusqu'à Twickenham dans l'obscurité et la tourmente avant de pouvoir se ressaisir. Il essaya alors de penser, mais tout ce qui lui vint à l'esprit fut l'image du Shrande. Il décida d'appeler Anna. Puis il décida d'appeler un taxi. Mais ses mains tremblaient trop pour qu'il puisse utiliser son portable, donc, finalement, il n'appela personne, mais retourna vers l'est par le chemin de halage. Une heure plus tard, Anna le rencontra sur le pas de sa porte, vêtue d'une longue chemise de nuit en coton. Elle était toute rouge et il sentait la chaleur de son corps à soixante centimètres.

— Tim est avec moi, dit-elle nerveusement.

Kearney la regarda fixement.

— Qui est Tim ? demanda-t-il.

Anna se retourna vers l'intérieur de l'appartement.

— Ça va, c'est Michael, cria-t-elle. (Puis, s'adressant à Kearney :) Tu ne pourrais pas revenir dans la matinée ?

— J'ai juste besoin de quelques bricoles, dit Kearney. Je ne vais pas en avoir pour longtemps.

— Michael...

Il la bouscula et entra. L'appartement sentait fortement l'encens et la cire à bougie. Pour aller dans la pièce où il avait ses affaires, il fut obligé de passer devant la chambre d'Anna, dont la porte était partiellement ouverte. L'énigmatique Tim était assis, calé contre le mur, à la tête du lit, le visage tourné de trois quarts dans la lueur jaune de trois bougies-veilleuses. Il avait environ trente-cinq ans, une peau saine et une carrure légère – mais athlétique – qui contribueraient à lui donner une apparence juvénile jusqu'à une quarantaine bien avancée. Il avait en main un verre de vin qu'il contemplait d'un air songeur.

Kearney le détailla de la tête aux pieds.

- Merde, qui c'est, celui-là ? dit-il.
- Michael, je te présente Tim. Tim, je te présente Michael.
- Salut, fit Tim en tendant la main. Je ne me lève pas.
- Nom de Dieu, Anna, dit Kearney.

Il traversa l'appartement et entra dans la pièce du fond, où il trouva sans trop chercher un Levis propre et un vieux blouson de cuir noir qu'il avait jadis trop aimé pour pouvoir s'en débarrasser. Il les enfila. Il y avait aussi une sacoche de coursier à bicyclette avec le logo des VTT Marin sur le rabat ; il commença à y déverser le contenu de la petite commode verte. Levant les yeux distraitemment, il s'aperçut qu'Anna avait effacé les schémas qu'il avait dessinés à la craie au-dessus du meuble. Il se demanda pourquoi elle ferait une chose pareille. Il l'entendait parler dans la chambre. Chaque fois qu'elle essayait d'expliquer quelque chose, sa voix adoptait le ton de la persuasion enfantine. Au bout d'un moment, elle sembla abandonner et dit sèchement :

- Bien sûr que non ! Pour qui me prends-tu ?

Kearney se rappela qu'elle avait essayé de lui expliquer des choses similaires. Il y eut du bruit devant la porte et Tim passa la tête par l'embrasure.

- Ne faites pas ça, dit Kearney. Je suis déjà énervé.

- Je me demandais si je pouvais vous aider.

- Non, merci.

— C'est qu'il est cinq heures du matin, voyez-vous, et vous débarquez ici tout couvert de boue.

Kearney haussa les épaules.

- Je le vois, dit-il. Je le vois bien.

Anna, furieuse, se posta sur le seuil pour observer son départ.

- Au revoir, lui dit-il aussi chaleureusement qu'il le put.

Il avait déjà descendu deux volées de marches sur l'escalier en pierre lorsqu'il entendit le bruit de ses pas derrière lui.

- Michael ! cria-t-elle. Michael !

Comme il ne répondait pas, elle le suivit jusque dans la rue et resta sur le trottoir à l'invectiver, pieds nus dans sa chemise de nuit blanche.

- Tu es revenu pour baiser encore une fois, hein ?

Sa voix se répercutait d'un bout à l'autre de la rue dans cette banlieue déserte.

- C'est ça que tu voulais ?

- Anna, dit-il, il est cinq heures du matin.

— Je m'en fiche. S'il te plaît, Michael, ne reviens plus ici. Tim est gentil et il m'aime vraiment.

Kearney sourit.

- J'en suis heureux pour toi.

— Non, c'est pas vrai ! cria-t-elle. Non, c'est pas vrai !

Tim sortit de l'immeuble derrière elle. Il était habillé et avait ses clefs de voiture à la main. Il franchit le trottoir sans regarder ni Anna ni Kearney et monta dans sa voiture. Il baissa la glace comme s'il songeait à dire quelque chose à lui ou à elle, mais finalement il secoua la tête et démarra. Anna le regarda s'éloigner d'un air perplexe puis fondit en larmes. Kearney lui passa un bras autour des épaules. Elle se laissa aller contre lui.

— Ou alors, tu es revenu pour me tuer ? dit-elle tranquillement. Comme tu as tué toutes les autres ?

Kearney se dirigea vers la station de métro Gunnersbury. Son portable pépia brusquement, mais il l'ignora.

L'aérogare numéro trois de Heathrow, encore silencieuse après la longue nuit, maintenait une chaleur sèche et paresseuse. Kearney acheta des sous-vêtements et des articles de toilette, s'assit dans un des bars franchisés devant la salle des départs et parcourut le *Guardian* en sirotant à petites gorgées un double espresso.

Les femmes derrière le comptoir discutaient d'une information entendue aux actualités.

— Moi, j'aurais horreur de vivre éternellement, dit l'une. (Puis, plus fort :) Voilà votre monnaie, jeune homme.

Kearney, qui s'attendait à découvrir son nom en page deux du quotidien, leva la tête. La femme lui sourit.

— N'oubliez pas votre monnaie.

Il n'avait trouvé que le nom de la femme qu'il avait tuée dans les Midlands ; personne ne recherchait une Lancia Integrale. Il replia le journal et contempla un petit groupe d'Asiatiques qui traversait la salle des départs pour Los Angeles-LAX. Son portable pépia à nouveau. Il décrocha :

— Salut, dit la voix irritée de Brian Tate sur sa boîte vocale. J'ai essayé de te joindre chez toi. Il y a deux heures, une idée m'est venue. Appelle-moi si tu reçois ce message.

Il y eut une pause, et Kearney crut que l'enregistrement était terminé. Puis Tate ajouta :

— Je suis vraiment un peu inquiet. Gordon est encore passé juste après ton départ. Alors, appelle-moi.

Kearney éteignit le portable et le regarda fixement. Derrière la voix de Tate, il avait entendu la chatte blanche miauler pour attirer son attention.

« Justine ! » songea-t-il. Cette pensée lui arracha un sourire.

Il fouilla dans la sacoche de coursier jusqu'à ce qu'il trouve les dés du Shrandar. Il les tint dans sa main. Ils étaient toujours chauds. Les symboles qu'ils portaient ne se rencontraient dans aucune langue

ou système numérique qu'il connaisse, anciens ou modernes. Sur une paire de dés ordinaire, chaque symbole serait présent deux fois ; ici, aucun ne l'était. Kearney les regarda s'entrechoquer sur le dessus de la table et s'immobiliser dans le café renversé près de sa tasse vide. Il les examina un instant puis les ramassa, fourra à la hâte journal et téléphone dans la sacoche, et partit.

— Votre monnaie, jeune homme !

Les femmes le suivirent des yeux, puis se regardèrent. L'une d'elles haussa les épaules. Kearney était déjà dans les toilettes et vomissait, secoué de frissons. Lorsqu'il ressortit, il trouva Anna qui l'attendait. Heathrow était réveillé à présent. Les gens se hâtaient de prendre leur avion, de prendre des appels, de prendre de l'avance. Anna se tenait, fragile et apathique, au milieu du hall, examinant de temps à autre les gens qui la frôlaient. Chaque fois qu'elle croyait voir Kearney, son visage s'illuminait. Il se souvint d'elle quand ils étaient à Cambridge. Peu après leur rencontre, un ami d'Anna lui avait dit : « Nous avons failli la perdre une fois. Tu vas t'occuper d'elle, n'est-ce pas ? » Cet avertissement l'avait laissé perplexe – avec cette image d'Anna comme un paquet qui pourrait facilement échapper à son attention – jusqu'à ce qu'il la trouve dans la salle de bains, un mois plus tard, en pleurs, les yeux dans le vague, les poignets tendus devant elle. Maintenant, elle le regarda et dit :

— Je savais que tu serais ici.

Kearney la fixa, incrédule. Il se mit à rire.

Anna rit elle aussi.

— Je savais que tu viendrais ici, dit-elle. Je t'ai apporté quelques affaires.

— Anna...

— Tu ne peux pas continuer éternellement à fuir devant lui, tu sais.

Ce qui le fit rire plus fort un instant, puis se taire.

L'adolescence de Kearney s'était passée comme un rêve. Quand il n'était pas dans les champs, il était dans la maison imaginaire qu'il appelait Les Ajoncs, avec ses bouquets de pins, ses soudaines étendues de lande sableuse, ses vallées escarpées semées de fleurs et de rochers. C'était toujours le plein été. Il regardait ses cousines – longues jambes et silhouette élégante –, se promener nues sur la plage à l'aube ; il les entendait chuchoter dans le grenier. Il avait tout le temps mal à force de se masturber. Aux Ajoncs, ça ne s'arrêtait jamais ; ça ne s'arrêtait pas de recommencer. Une respiration internalisée, des effluves salins impromptus dans une pièce vide. Un murmure de surprise.

— Toutes ces rêveries ne te mènent nulle part, disait sa mère.

Tout le monde le lui disait. Mais il avait déjà découvert les

nombres. Il avait vu comment les mêmes séquences sous-tendaient la structure d'une galaxie et d'une coquille spiralée. Le hasard et la nécessité, le chaos et l'ordre émergent : les nouveaux outils de la physique et de la biologie. Des années avant que la modélisation informatique tire de mauvais graphismes du monstre tapi au fond de l'ensemble de Mandelbrot, Kearney l'avait vu bouillonner, fluide et turbulent, au cœur de la réalité. Les nombres l'obligeaient à plus se concentrer : ils l'encourageaient à faire attention. Il accueillait maintenant à bras ouverts l'ambiance scolaire qui l'avait révolté avec son mélange d'ennui et de sauvagerie. Sans ce bagage, lui disaient les nombres, il n'irait pas à Cambridge, où il pourrait commencer à travailler sur les structures véritables du monde.

Il avait découvert les nombres. Lors de sa première année à Trinity College, quelqu'un lui montra le Tarot.

Elle s'appelait Inge. Il l'emmena boire un pot au Brown's, et sur sa demande, voir un film d'Emir Kusturica appelé *Chat noir, chat blanc*. Elle avait de longues mains et un rire irritant. Elle était d'un autre collège.

— Regarde ! lui ordonna-t-elle.

Il se pencha en avant. Des cartes se répandirent sur la vieille nappe en chenille, fluorescentes dans la lumière de fin d'après-midi comme autant de fenêtres ouvertes sur la grandiose et minable vie des symboles. Kearney était stupéfait.

— Je n'ai encore jamais vu ça, dit-il.

— Fais attention !

L'Arcane Majeur s'ouvrit comme une fleur et son sens se constitua à mesure qu'Inge parlait.

— Mais c'est ridicule, reprit-il.

Elle tourna vers lui ses yeux sombres et ne cilla absolument pas.

Les mathématiques et la prophétie : Kearney avait instantanément compris que ces deux démarches étaient liées, mais il ne pouvait dire comment. Puis, le lendemain matin, alors qu'il attendait le train pour Londres-King's Cross, il identifia une relation entre le papillotement des cartes tombant dans une pièce calme et le papillotement des destinations changeantes sur les tableaux indicateurs à lamelles de la gare. Cette similitude reposait, il était prêt à l'admettre, sur une métaphore (car, tandis qu'un tirage de tarot était – ou semblait – de nature aléatoire, la suite des destinations était – ou semblait – déterminée) : toutefois, c'est sur cette base qu'il décida de se lancer immédiatement dans une série de voyages suggérés par la cartomancie. Quelques règles simples détermineraient la direction de chacun des voyages, mais – en l'honneur de la métaphore, peut-être –, ils s'effectueraient toujours en train.

Il essaya d'expliquer cela à Inge.

— Des événements que nous qualifions d'aléatoires ne le sont souvent pas, dit-il en regardant les mains d'Inge battre et donner les cartes inlassablement. Ils sont simplement imprévisibles.

Il tenait beaucoup à ce qu'elle comprenne cette distinction.

— C'est pour s'amuser un peu, c'est tout, dit-elle.

Elle l'avait finalement attiré dans son lit, mais fut déconcertée lorsqu'il refusa de la pénétrer. En ce qui la concernait, dit-elle, cela signifiait que la relation était terminée. Pour Kearney, cela se révéla être le commencement de tout le reste. Il s'était acheté un jeu de tarot selon Aleister Crowley, aux images saturées de toute la testostérone de ce vieux fou visionnaire. Tous les voyages qu'il entreprit ensuite et tout ce qu'il apprit l'avaient rapproché du Shrandeur.

— À quoi penses-tu ? lui demanda Anna après qu'ils eurent atterri à New York.

— Je pensais que la lumière du soleil peut transformer n'importe quoi.

En réalité, il avait songé à la manière dont la peur transformait les choses. Un verre d'eau minérale, les poils sur le dos d'une main, des visages dans une rue du centre-ville : la peur les avait rendus tellement réels que, temporairement, il lui était impossible de les décrire. Même les imperfections du verre d'eau, les macules et les minuscules éraflures, s'étaient en quelque sorte chargées d'un sens autonome plutôt que de renvoyer à l'usage ou à l'usure.

— Oh oui, dit Anna. C'est sûrement à ça que tu pensais.

Ils étaient assis dans un restaurant en bordure de Fulton Market. Six heures de vol l'avaient rendue aussi difficile qu'un enfant.

— Tu devrais toujours dire la vérité, expliqua-t-elle avec un de ces sourires lumineux et hagards qui l'avaient tellement captivé quand ils avaient tous les deux vingt ans.

Ils avaient été obligés d'attendre quatre heures le départ de l'avion. Elle avait somméillé pendant la plus grande partie du trajet, puis s'était réveillée, fatiguée et de mauvaise humeur. Kearney se demanda ce qu'il allait faire d'elle à New York. Il se demanda pourquoi il avait accepté qu'elle vienne avec lui.

— Tu pensais à quoi, en réalité ? demanda-t-elle.

— Je me demandais comment me débarrasser de toi.

Elle rit et lui toucha le bras.

— Tu ne plaisantes pas vraiment, n'est-ce pas ?

— Mais si, dit Kearney. Regarde !

Une conduite de vapeur s'était rompue dans un antique système de chauffage central sous la chaussée. De la fumée montait du trottoir au coin de Fulton Street. Le goudron était en train de fondre. Ce spectacle n'avait rien d'extraordinaire, mais Anna, enchantée,

s'accrocha au bras de Kearney.

— Nous sommes dans une chanson de Tom Waits, s'exclama-t-elle.

En général, plus son sourire était lumineux, plus elle semblait proche de la catastrophe. Kearney secoua la tête. Au bout d'un moment, il sortit la pochette en cuir qui contenait les dés du Shrandar. Il desserra le cordon et laissa les dés tomber dans sa main. Anna cessa de sourire et lui jeta un regard sinistre. Elle étira ses longues jambes et se renversa sur sa chaise dans un mouvement de recul.

— Si tu lances ces machins, dit-elle, je ne te dérangerai pas. Je te laisserai tout seul.

Cette menace aurait pu être formulée avec moins de conviction.

Kearney considéra Anna, puis la chaussée fumante.

— Je ne le sens pas dans les parages, avoua-t-il. Pour une fois. Peut-être que je ne vais pas avoir besoin d'eux.

Il remit lentement les dés dans leur pochette.

— À Grove Park, dit-il, dans ton appartement, dans la pièce où je gardais mes affaires, il y avait des marques à la craie sur le mur au-dessus de la commode verte. Dis-moi pourquoi tu les as effacées.

— Comment le saurais-je ? dit-elle d'une voix indifférente. Peut-être que j'en avais marre de les regarder. Peut-être que j'ai pensé qu'elles étaient là depuis assez longtemps. Michael, qu'est-ce qu'on fait ici ?

Kearney rit.

— Je n'en sais rien, dit-il.

Il venait de faire une cavale de cinq mille kilomètres, et maintenant que la peur s'atténuait, il ne savait absolument pas pourquoi il était venu ici plutôt qu'ailleurs.

Plus tard, le même après-midi, ils s'installèrent dans l'appartement d'un ami de Kearney à Morningside Heights. La première chose que fit Kearney fut d'appeler Brian Tate à Londres. Quand personne ne répondit au laboratoire, il essaya d'appeler Tate chez lui. Mais, là aussi, il tomba sur le répondeur. Kearney reposa le téléphone et se frotta le visage nerveusement.

Les jours suivants, il s'acheta des vêtements neufs chez Daffy's, des livres chez Barnes & Noble, et un ordinateur portable chez un soldeur du côté d'Union Square. Anna fit aussi des emplettes. Ils visitèrent la Mary Boone Gallery, et le cloître médiéval de Saint-Michel-de-Cuxa dans l'annexe du Metropolitan Museum à Fort Tryon Park. Anna était déçue.

— Je m'attendais à quelque chose de plus vieux, expliqua-t-elle. De plus usagé.

Lorsqu'ils ne trouvèrent plus rien d'autre à faire, ils s'assirent pour boire de la bière New Amsterdam à West End Gate. La nuit, dans

la chaleur brune de l'appartement, Anna soupirait et marchait de long en large en maugréant, s'habillait et se déshabillait.

Rêves machiniques

Le lieu de résidence de Billy Anker, tel qu'il avait été révélé à Seria Mau par Oncle Zip, se trouvait à plusieurs jours de transit sur la Plage au départ de Motel Splendido. Il n'y aurait guère d'exigences en matière de navigation jusqu'à ce qu'ils rencontrent les hauts-fonds gravitationnels complexes et les vents de particules corrosives de Radio Bay. Seria Mau logea sa cargaison surnuméraire dans le compartiment réservé aux humains et se retrouva avec rien à faire. Les mathématiques de la *Chatte Blanche* prirent le contrôle du vaisseau et la mirent en phase sommeil. Elle ne put opposer aucune résistance. Rêves et cauchemars remontèrent du tréfonds de son être comme du goudron chaud.

Le plus souvent, Seria Mau rêvait d'une enfance. Elle supposait que c'était la sienne. Bizarrement éclairées mais néanmoins précises, les images de ce rêve apparaissaient et disparaissaient, encadrées comme d'archaïques photographies posées sur un piano. Il y avait des gens et des événements. Il y avait une belle journée. Un animal de compagnie. Un bateau. Un rire. Tout cela ne rimait à rien. Il y avait un visage près du sien, dont les lèvres bougeaient impatiemment, déterminées à lui communiquer une révélation qu'elle ne voulait pas entendre. Quelque chose essayait de se faire connaître d'elle, à la manière dont un récit essaie de se manifester. L'image finale était celle-ci : un jardin, assombri par des lauriers et des bouleaux blancs plantés en bouquets rapprochés ; et une famille, centrée sur une séduisante femme aux cheveux noirs, aux yeux bruns, ronds et francs. Son sourire était à la fois enchanté et ironique – le sourire d'une étudiante pleine de vie, quelque peu surprise de se retrouver mère. Devant elle se tenaient deux enfants de sept et dix ans, une fille et un garçon – la ressemblance était frappante au niveau des yeux. Le garçon avait des cheveux très noirs et tenait un chaton. Et là, derrière ce trio, la main sur l'épaule de la femme, le visage légèrement flou, se tenait un homme. Était-ce le père ? Comment Seria Mau le saurait-elle ? Cela semblait très important. Elle fixa profondément la photographie comme elle aurait fixé un visage et l'image se dissipa

lentement en volutes d'une fumée grise qui fit larmoyer ses yeux.

Le rêve suivant fut une sorte de commentaire du premier :

Seria Mau regardait un mur intérieur couvert de soie moirée à ruchés. Au bout d'un certain temps, la partie supérieure du corps d'un homme se pencha lentement dans le cadre de l'image. Il était grand et maigre ; il portait un habit à queue-de-pie noir sur une chemise blanche empesée. D'une main gantée de blanc, il tenait un chapeau haut de forme par le bord ; dans l'autre, il serrait une courte canne en ébène. Ses cheveux noirs comme jais étaient plaqués sur sa tête par la brillantine. Il avait des yeux d'un bleu clair pénétrant et une mince moustache noire. Elle s'aperçut qu'il était en train de s'incliner. Au bout d'un long moment, quand il se fut penché au maximum dans son champ de vision sans toutefois marcher dedans pour de bon, il lui sourit. Sur quoi l'arrière-plan de soie ruchée fut remplacé par un groupe de trois fenêtres cintrées ouvertes sur l'éblouissante clarté du magistral Secteur Kefahuchi. La photo, constata-t-elle, avait été prise dans une pièce qui basculait dans l'espace. Lentement, l'homme en habit noir tira sa révérence et sortit de l'image à reculons.

Si le but de ce rêve était d'élucider celui qui l'avait précédé, il n'y était en rien parvenu. Seria Mau s'éveilla dans son caisson et éprouva un instant de profonde vacuité.

— Me revoilà, dit-elle aux mathématiques du vaisseau d'une voix irritée. Pourquoi m'avoir expédiée là ? Quel intérêt ?

Pas de réponse.

Les mathématiques l'avaient réveillée, lui avaient cédé le contrôle du vaisseau et avaient tranquillement regagné leur espace personnel, où elles commencèrent à trier les quanta émanant d'événements navigationnels significatifs dans l'espace non local à l'aide d'une technique appelée résonance stochastique. Sans trop savoir pourquoi, Mau restait sur sa colère, insatisfaite. Les mathématiques pouvaient l'envoyer en phase sommeil quand elles le voulaient. Elles pouvaient la réveiller quand elles le voulaient. Elles étaient en quelque sorte le centre du vaisseau qu'elle ne pourrait jamais être. Elle n'avait aucune idée de ce qu'elles étaient avant que la technologie classe K les ait pour toujours liées à sa personne en une trame unique. Les mathématiques l'enveloppaient de toutes parts – affectueuses, patientes, aimables, inhumaines, aussi vieilles que le Halo. Elles s'occuperaient toujours d'elle. Mais leurs motivations étaient totalement insondables.

— Il y a des moments où je vous déteste, leur suggéra-t-elle.

L'honnêteté l'obligea à nuancer cette affirmation.

— Il y a des moments où je me déteste.

Seria Mau avait sept ans la première fois qu'elle vit un vaisseau classe K. Impressionnée malgré elle par ses contours fonctionnels, elle

s'écria, tout excitée :

— Je ne veux pas en *avoir* un comme ça. Je veux en *être* un.

C'était une enfant calme, déjà confrontée aux forces à l'intérieur d'elle.

— Regardez. Regardez donc !

Quelque chose s'empara d'elle et la secoua comme un chiffon ; quelque chose – un sentiment qui commanderait plus tard à tous ses autres sentiments – la traversa comme un frisson. C'était ce qu'elle voulait alors.

À présent qu'elle avait changé d'avis, elle craignait qu'il ne soit trop tard. Le logiciel d'Oncle Zip l'avait provoquée avec ses promesses et ne lui avait rien donné ensuite. La prudence l'avait conduite à l'isoler du reste du vaisseau.

La partie visible reposait sur le sol métallique d'une petite pièce dans le compartiment des humains, au fond d'une mince boîte en carton rouge attachée par du ruban vert brillant. Oncle Zip lui en avait fait cadeau à sa manière inimitable, avec une carte dédicacée représentant des angelots, des couronnes de laurier et des bougies allumées, accompagnée de deux douzaines de roses à longue tige. Les roses étaient maintenant dispersées sur le sol, leurs pétales noirs légèrement agités comme par un courant d'air froid.

La boîte, toutefois, était d'une importance mineure. Tout ce qui était à l'intérieur était très vieux. Oncle Zip avait eu beau soigner l'emballage, ni lui ni personne n'était certain de la destination originelle du contenu. Certains de ces artefacts avaient une identité propre, chargée d'attentes dépassées depuis un million d'années. Ils étaient fous, ou hors service, ou alors avaient été fabriqués pour accomplir des tâches inimaginables. Ils avaient été abandonnés, ou avaient survécu à leurs utilisateurs. Toute tentative pour les comprendre relevait de la pure conjecture. Des ponts logiciels pourraient être installés par des hommes comme Oncle Zip, mais qui pourrait dire avec certitude ce qui se trouvait de l'autre côté ? Il y avait du code dans la boîte, ce qui, en soi, était déjà dangereux : mais il y avait aussi un substrat nano-tech quelconque, sur lequel le code était censé tourner. Le logiciel était censé construire quelque chose. Mais quand on composait le code, une sonnerie polie tintait dans l'air désert. Une sorte d'écume blanche semblait jaillir et se répandre sur les roses ; ensuite, une douce voix féminine, plutôt lointaine, demandait le Dr Haends.

— Je ne sais pas qui c'est, dit Seria Mau au logiciel, furieuse. Je ne sais pas qui c'est.

— Docteur Haends, s'il vous plaît ! répéta le logiciel comme s'il ne l'avait pas entendue.

— Je ne sais pas ce que vous voulez ! dit Seria Mau.

— Le Dr Haends est prié de se rendre en salle de chirurgie.

L'écume continua de recouvrir le sol jusqu'à ce que Seria Mau désactive à nouveau le logiciel. Si elle pouvait en percevoir l'odeur, songea-t-elle, ce serait un fort parfum d'amandes et de vanille. Un instant, elle se remémora ces odeurs avec tant de précision qu'elle en eut la nausée. L'intégralité de son sensorium semblait rompre son association de vingt ans avec la *Chatte Blanche*, basculant dans la nuit, le vertige et l'impuissance. Seria Mau se démena à l'intérieur de son caisson. Elle était aveugle. Elle était prise au dépourvu. Elle était terrifiée à la pensée de perdre sa personne, de mourir et de n'être plus rien du tout. Les opérateurs fantômes se rassemblèrent, anxieux, s'accrochant dans les coins comme des toiles d'araignée, chuchotant et murmurant, les mains jointes.

— Ce qui est fait, rappela un opérateur à un autre, et ce qui demeure défait.

— Elle est encore si petite, dirent-ils à l'unisson.

Elle répondit par un cri qui pouvait à peine contenir la force de tout son chagrin, de tout son dégoût envers elle-même et de toute sa rage non exprimée. Quoi qu'elle ait pu leur raconter lorsqu'ils étaient en orbite de parking autour de Motel Splendido, elle avait changé d'avis. Seria Mau Genlicher voulait redevenir humaine. Même si, quand elle regardait ses passagers, elle se demandait souvent pourquoi.

Il y en avait quatre ou cinq, estima-t-elle. Dès le début, elle avait eu du mal à les compter, car l'une des femmes était une clone de l'autre. Ils étaient montés à bord avec une tonne de matériel de génération de champs et un sautillement plein d'assurance. Leurs vêtements semblaient fonctionnels tant qu'on n'avait pas vu à quel point les tissus étaient mous. Les cheveux des femmes, mis en forme à la brosse, étaient légèrement gonflés pour produire une sémiotique d'assertion. Les hommes portaient discrètement des implants de marques ou des logos animés, hommages aux grandioses entreprises du passé. La *Chatte Blanche*, avec son côté furtif et son origine militaire manifeste, sollicitait leur virilité. Aucun d'eux n'avait encore jamais parlé à une capitaine classe K.

— Salut, dirent-ils timidement, ne sachant pas où regarder lorsque Seria Mau parlait.

Ensuite, entre eux, dès qu'ils se crurent seuls :

— Hé ! Ça alors ! Bizarre, non ?

— S'il vous plaît, veuillez à la propreté des cabines, interrompit Seria Mau.

Elle surveillait leurs agissements, notamment leur activité

sexuelle quasi continue, grâce à des nanocaméras logées dans des recoins, ou dans des plis de vêtements, ou qui voletaient dans le compartiment des humains comme des grains de poussière. Pratiquement à n'importe quelle heure, une connexion ramenait des images sous-marines et mal éclairées de la vie humaine : ils mangeaient, ils prenaient de l'exercice, ils déféquaient. Ils copulaient, se lavaient, puis copulaient à nouveau. Seria Mau renonça à dénombrer les combinaisons, les fesses soulevées et les jambes écartées. Si elle augmentait le volume sonore, il y aurait toujours quelqu'un en train de chuchoter : « Oui. » Tous les hommes baisèrent une des femmes ; puis la femme baisa avec sa clone tandis que les hommes les regardaient. Dans la vie quotidienne, la clone était docile, tendre, sujette à des crises de larmes soudaines ou portée à demander des conseils financiers. Elle était tellement peu sûre de rien, disait-elle. Ils la baisèrent, dormirent et demandèrent ensuite à Seria Mau si elle pouvait désactiver la pesanteur artificielle.

— Malheureusement non, mentit Seria Mau.

Elle était à la fois dégoûtée et fascinée par eux. La médiocre résolution des nanocaméras conférait à leurs ébats un peu de la qualité de ses rêves. Y avait-il un rapport quelconque ?

Elle s'entraîna à murmurer : « Oui, comme ça ! »

Dans le même temps, elle examina le matériel entreposé dans la soute de la *Chatte Blanche*. Autant qu'elle puisse s'en rendre compte, il n'avait pas grand-chose à voir avec l'exogéologie, mais était conçu pour maintenir de petites quantités d'isotopes dans des états stables terriblement exotiques. Ses passagers étaient des prospecteurs. Ils faisaient la Plage, comme tout le monde, dans l'espoir de ramasser du pognon. Elle fut prise d'une colère inexplicable et les mathématiques du vaisseau la renvoyèrent en phase sommeil.

Elles la réveillèrent presque immédiatement.

— Regardez ceci, dirent-elles.

— Quoi ?

— Il y a deux jours, nous avons déployé des détecteurs de particules droit derrière, dirent-elles (bien que « droit derrière », se crurent-elles obligées de l'avertir, soit une direction pratiquement vide de sens sous l'angle des géométries alors impliquées), et avons commencé à dénombrer des événements quantiques significatifs.

— Il y a deux jours ?

— La résonance stochastique prend du temps.

Seria Mau se fit envoyer les données dans son caisson sous forme d'un diagramme de signatures et les étudia. Ce qu'elle vit était limité par la capacité de la *Chatte Blanche* à représenter dix dimensions spatiales par quatre seulement : un espace gris d'apparence irradiée,

près du centre duquel on discernait, noués ensemble, quelques brins vermiformes de lumière spectrale jaune qui ne cessaient de bouger, de puiser, de bifurquer et de changer de couleur. Diverses grilles pouvaient être superposées à ce modèle pour représenter différents régimes et analyses.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

— Nous croyons que c'est un vaisseau.

Seria Mau examina à nouveau l'image. Elle effectua des études comparatives.

— Ce n'est pas un type de vaisseau que je connais. Il est vieux ? Qu'est-ce qu'il fait dans ces parages ?

— Nous ne pouvons répondre à cette question.

— Pourquoi ?

— Nous ne savons pas encore avec certitude où se trouvent « ces parages ».

— Abrégez, dit Seria Mau. Vous savez quelque chose d'utile, au fait ?

— Il marche à la même allure que nous.

Seria Mau contempla le diagramme.

— C'est impossible, dit-elle. Ça n'a rien à voir avec un classe K. Qu'est-ce qu'on fait ?

— On continue à trier les quanta, dirent les mathématicques.

Seria Mau se brancha sur le compartiment humain du vaisseau.

Un des hommes avait démarré une visualisation holographique et était manifestement en train de faire une sorte de présentation devant les autres, tandis que la clone, assise dans un coin, se moquait de ses propos avec une sorte de méchanceté peu convaincante et ajoutait des commentaires intempestifs tout en se peignant les ongles.

— Ce que je comprends pas, disait-elle, c'est pourquoi elle est jamais obligée de faire ça, elle. C'est toujours moi qui dois y passer.

La visu était une sorte de gros cube fumeux montrant des images de survols dans l'amas de Radio Bay, qui contenait, entre autres, Suntory IV et 3-alpha-Ferris VII. Des nuages gazeux à basse température bouillonnaient et tournoyaient, de vieilles naines brunes ratées clignotaient derrière eux comme des ivrognes traversant une autoroute dans le brouillard. Une planète surgit dans le plan focal, couleur de champignon, rayée de bandes crème à l'aspect sulfureux. Puis il y eut des images de la surface : des nuages, une pluie tombant à flots chaotiques, moins une intempérie qu'un processus chimique. Un éparpillement de constructions non humaines, abandonnées deux cent mille ans plus tôt : une sorte de labyrinthe. Ils laissaient souvent des labyrinthes derrière eux.

— Ce que nous avons ici est ancien, conclut l'homme. Ça pourrait être très ancien.

La caméra montra brusquement un astéroïde en plein sous les feux du Secteur, lequel resplendissait dans la visu comme des bijoux fantaisie posés sur du velours noir.

— Je crois que nous allons laisser ça pour un prochain voyage, dit-il.

Tout le monde rit, sauf la clone, qui étala les mains devant elle.

— Pourquoi vous me détestez tous, dit-elle en regardant l'homme par-dessus ses ongles rouge vif, au point de m'obliger moi à faire ça, et pas elle ?

Il s'approcha d'elle et la releva doucement. Il l'embrassa.

— On aime que ce soit toi qui le fasses parce qu'on t'adore, dit-il. On t'adore tous.

Il lui prit la main et examina ses ongles.

— C'est très historique, dit-il.

L'hologramme clignota, grossit jusqu'à atteindre un mètre vingt ou un mètre cinquante de côté, et montra soudain le visage de la clone dans les affres de l'excitation sexuelle. Sa bouche était ouverte, ses yeux écarquillés – par la douleur ou le plaisir, Seria Mau ne pouvait le dire. On ne voyait pas ce qu'on lui faisait. Ils s'assirent tous et regardèrent, accordant leur totale attention à l'hologramme comme s'il montrait encore des images de Radio Bay, de vieux artefacts extraterrestres, de grands secrets, des choses qu'ils désiraient le plus. Mais ils ne tardèrent pas à se remettre à baiser.

Seria Mau, qui avait commencé à se demander si elle connaissait les vraies raisons de leur présence à bord, les observa d'un œil soupçonneux quelques minutes encore. Puis elle se déconnecta.

Ses rêves continuaient de la rendre malheureuse.

Ils lui donnaient l'impression d'être une sorte d'origami revêche, un espace plié en accordéon pour contenir plus de choses qu'il n'était possible ou raisonnable, aussi chargé de matière invisible que le Halo lui-même. Était-ce ainsi que les êtres humains rêvaient d'eux-mêmes ? Elle n'en savait rien.

Au dixième jour du transit, elle rêva d'une promenade en bateau sur une rivière. Elle s'appelait la New Pearl River et sa largeur, lui apprit sa mère, excédait seize cents mètres. Sur chaque berge, une végétation inoffensive mais exotiquement recréée, pendait jusque dans l'eau, dont les rides superficielles, apparemment fermes et nacrées, embaumaient les amandes et la vanille. La mère l'adorait autant que les enfants. En riant, elle laissait pendre ses pieds nus dans l'eau fraîche et irisée.

— Quelle chance nous avons ! répétait-elle. Quelle chance nous avons !

Les enfants adoraient ses yeux bruns. Ils adoraient l'enthousiasme qu'elle portait à tout ce qu'il y avait dans le monde.

— Quelle chance nous avons !

L'écho de ces paroles accompagna un changement de décor : après un fondu au noir, le jardin réapparut, avec ses lauriers sombres.

C'était l'après-midi. Il pleuvait. Le vieil homme – c'était le père, et on voyait à quel point cette responsabilité le rendait perplexe, à quel point ça lui coûtait des efforts – avait allumé un feu dans le jardin. Les deux enfants, immobiles, le regardaient jeter des affaires dedans. Des caisses, des papiers, des photographies, des vêtements. La fumée pesait sur le jardin en couches longilignes, piégée par les inversions de température d'un hiver précoce. Ils observaient le centre incandescent du brasier. L'odeur, qui était celle de n'importe quel autre feu de jardin, les excitait malgré eux. Immobiles dans leurs manteaux, avec gants et écharpes, tristes et pleins de regrets dans le froid après-midi déclinant, ils regardaient les flammes et toussaient dans la fumée grise.

Il était trop vieux pour être père, semblait-il dire comme pour sa défense. Trop vieux.

Juste au moment où il devenait intenable, ce rêve cessa comme si on le lui avait dérobé. Seria Mau se surprit à contempler une vitrine illuminée. C'était une vitrine rétro, pleine d'objets rétro. Ils provenaient de la Terre – accessoires de prestidigitation, jouets pour enfants en mauvais plastique, plumes, caoutchouc vulgaire, objets triviaux à leur époque, mais qui avaient maintenant une grande valeur pour les collectionneurs. Il y avait des écheveaux de fausse réglette. Il y avait un cœur que des diodes illuminaient amoureusement de l'intérieur. Il y avait des « lunettes à rayons X » et des chaussures à hauteur variable. Il y avait un coffret en laque de Chine rouge sombre, dans lequel vous placiez une boule de billard que vous ne retrouveriez plus, bien que vous l'entendiez s'agiter à jamais contre les parois. Il y avait une tasse dont le fond reflétait un visage qui s'avérerait ne pas être le vôtre. Il y avait les alliances prétendument éternelles et les menottes qu'on ne pouvait pas retirer. Sous ses yeux, l'homme en habit noir et haut-de-forme inclina lentement la partie supérieure de son corps dans l'encadrement de la vitrine. Il avait son chapeau sur la tête. Il avait retiré ses gants blancs en peau de chevreau et les tenait à présent dans la même main que son élégante canne en ébène. Son sourire n'avait pas changé : chaleureux et pourtant plein d'une scintillante ironie. C'était un homme qui en savait trop. Lentement, d'un geste large et généreux, il retira son chapeau avec sa main libre et s'en servit pour balayer le contenu de la vitrine, comme pour offrir à Seria Mau les objets qu'elle recelait. En même temps, reconnut-elle, c'était lui-même qu'il offrait. En quelque sorte, il était ces objets. Son sourire ne changea absolument pas. Il replaça son chapeau lentement sur sa tête, se redressa dans un silence courtois et disparut.

— Chaque jour, la vie du corps doit usurper et déshériter le rêve, dit une voix. Bien que tu n'aies jamais grandi, ceci est la dernière chose que tu aies vue en tant qu'enfant.

Seria Mau s'éveilla en tremblant.

Elle ne cessa de trembler que lorsque les mathématiques du vaisseau eurent pitié d'elle et vidangèrent le caisson afin que des zones spécifiques de son protéome soient inondées de protéines artificielles complexes.

— Écoutez, dirent-elles. Nous avons un problème.

— Montrez-moi, dit Seria Mau.

Le diagramme des signatures réapparut.

En son centre – à supposer que dix dimensions réduites à quatre puissent avoir un centre –, les lignes de possibilité étaient si proches les unes des autres qu'elles devenaient une masse compacte : un objet inerte en forme de noix, qui ne changeait plus tellement. Seria Mau pensa d'abord que trop de conjectures avaient été émises. En se compliquant à l'infini, le signal originel s'était effondré dans cette pépite stochastique et était devenu encore plus illisible.

— Ce diagramme est inutile, se plaignit-elle.

— C'est l'impression qu'il donne, dirent calmement les mathématiques. Mais si nous passons dans un régime qui corrige le décalage du dynaflux, et donnons à N une valeur très élevée, nous obtenons ceci...

Dans une brusque secousse, l'aléatoire s'ordonna. Le signal se simplifia et se scinda en deux composantes, dont la plus ténue – teintée en violet foncé – clignotait rapidement.

— Qu'est-ce que je suis censée voir ici ? demanda Seria Mau.

— Deux vaisseaux, lui dirent les mathématiques. Le tracé continu est un vaisseau classe K. Une espèce de gros engin nastic, un croiseur, peut-être, s'accroche à ses mathématiques avec verrouillage en phase. Un avantage évident de cette situation est que personne ne peut interpréter leur signature, mais c'est accessoire. L'essentiel, c'est ceci : ils se servent du classe K comme d'un outil de navigation. Nous ne l'avons encore jamais vu faire. Quiconque a écrit le code est presque aussi compétent que nous.

Seria Mau contempla l'affichage.

— Qu'est-ce qu'ils font ? murmura-t-elle.

— Oh, ils nous suivent, dirent les mathématiques.

Le terrier

Tig Vesicule, qui sombrait dans une sorte de passivité tendue à mesure que son pic d'adrénaline retombait, s'était perdu, mais refusait de l'accepter. Ed Chirnois, les oreilles pleines des voix lointaines et assourdies des démons, continuait de suivre Vesicule parce qu'il n'avait rien trouvé de mieux à faire. Il avait faim, et il était légèrement gêné par sa propre personne. Après avoir échappé aux sœurs Cray, ils avaient erré dans les rues à l'est de Pierpoint jusqu'à ce qu'ils se retrouvent sur un lieu élevé près du croisement Yulgrave-Demesne. De là, ils voyaient toute la ville s'incurver en descendant jusqu'aux docks, engorgée de caillots lumineux aux principales intersections. Vesicule avait apparemment retrouvé toute son assurance ; il ouvrit les bras en grand et annonça :

— Le terrier !

Ils dévalèrent la pente du labyrinthe d'ombre et de lumière et furent à nouveau nulle part, errant sans but d'un coin de rue à l'autre sous la brusque morsure du vent jusqu'à ce qu'ils se retrouvent sur Yulgrave, dont la perspective noire et pleine d'échos, absolument déserte, s'étirait apparemment à l'infini entre des hangars et des dépôts de marchandises. C'est là qu'ils furent témoins d'un événement si étrange que Chirnois se retint d'y penser pendant très longtemps. Trop longtemps, en fait. Sur le coup, il ne pensait qu'une chose :

Il ne se passe rien.

Puis il se dit : il se passe quelque chose, mais je suis encore dans le caisson.

— Je suis toujours dans le caisson ? demanda-t-il à haute voix.

Pas de réponse. Peut-être que je suis quelqu'un d'autre, se dit-il.

La neige tombait toujours, mais l'air chaud de Clinker Bay, souillé par l'odeur des derricks et des installations de raffinage en bord de mer, l'avait délayée, et les flocons fondus tombaient à la lumière des lampes à vapeur de mercure comme des gerbes d'étincelles jaillies de quelque enclume invisible. Traversant ces étincelles, une femme s'approcha d'eux : petite, boulotte, de type oriental, enveloppée d'un cheongsam en lamé d'or fendu sur la cuisse. Sa démarche avait

l'irritabilité véloce que confèrent les talons hauts par mauvais temps. Un instant, Chirnois en était sûr, elle avait disparu ; une minute plus tard, elle réapparaissait. Il cilla. Il se frotta les yeux. Des flashbacks, des hallucinations, tous les mauvais trips d'un bulleur.

— Tu la vois, toi aussi ? demanda-t-il à Vesicule.

— Je sais pas, dit mollement Vesicule.

Ed Chirnois toisa la femme de haut, et elle leva les yeux vers lui. Il y avait quelque chose qui clochait salement dans son visage. Sous un certain angle, il avait la beauté orientale typique que donnent la forme ovale et les pommettes hautes. Ensuite, elle se tourna, ou alors Ed la vit sous un autre angle, et son visage sembla perdre sa netteté puis devenir jaune et ridé par la vieillesse. C'était le même visage. Aucun doute là-dessus. Mais il était toujours en mouvement, toujours flou. Parfois il était jeune et vieux en même temps. Le contraste était extrême.

— Comment vous faites ça ? demanda Ed.

Sans la quitter des yeux, il tendit la main vers Tig Vesicule.

— Donne-moi le flingue, dit-il.

— Pourquoi ? dit Vesicule. C'est le mien.

— Donne-moi-le-flingue, énonça soigneusement Chirnois.

La femme sortit un petit étui en or, l'ouvrit et en tira une cigarette ovale.

— Vous avez du feu ? dit-elle. Ed Chirnois ?

Elle le regarda dans les yeux. Son visage ne cessait de se transformer, alternant entre flou et netteté. Une soudaine rafale de neige fondue les enveloppa tous les deux d'étincelles orange brûlantes jaillies de l'enclume du hasard. Ed prit le Hi-Lite automatique des mains de Tig Vesicule et tira à bout portant.

« Juste entre les deux yeux, dirait-il plus tard. Je l'ai flinguée à bout portant, ouais, juste entre les deux yeux. »

Pendant un moment, il ne se passa rien. Elle resta plantée devant lui à le regarder. Puis elle sembla se désagréger en un flux de minuscules et énergiques particules dorées qui se déversèrent à partir du point d'impact pour rejoindre les étincelles de la pluie. Sa tête se délita, puis son corps. Elle brûla très lentement, telle une pièce d'artifice qui se consume pour produire de la lumière. Il n'y avait absolument aucun son.

Puis Ed entendit sa voix, un chuchotement à effet d'écho.

— Ed, dit-elle. Ed Chirnois.

La rue était à nouveau déserte. Ed regarda l'arme dans sa main, puis se tourna vers Tig Vesicule, qui contemplait le ciel, le visage incliné, si bien que la pluie tombait dans sa bouche ouverte.

— Nom de Dieu, dit Ed.

Il rangea l'arme et ils se mirent à courir. Au bout d'une minute ou

deux, Ed s'arrêta et s'appuya contre un mur.

— Je suis pas taillé pour ça, avoua-t-il. Et toi ?

Il s'essuya la bouche et dit :

— Et merde, les haut-le-cœur qui tuent, c'est pas mon truc.

Saisi de vertige, il contempla les étoiles. Comme des étincelles, elles aussi, elles fondaient dans le ciel en tournoyant pour s'amalgamer, juste au-dessus des toits des entrepôts, à la masse floue et rosée du Secteur. Ce qui rappela à Ed un truc qu'il voulait demander depuis longtemps.

— Hé ! dit-il. Je suis sur quelle planète, là ?

Vesicule le regarda fixement.

— Allons, dit Ed. Sois sympa. Ça peut arriver à tout le monde d'oublier.

New Venusport, avant-poste originel de la Terre dans le Halo :

Les villes militaires se répandaient sur tout l'hémisphère austral. C'était moins des agglomérations que des enceintes gérées par les Contrats militaires terrestres sous forme de zones de libre-échange qui attiraient la main-d'œuvre immigrée d'un bout à l'autre du Halo comme un trou noir aspire les gaz d'un disque d'accrétion. Les ZLE attiraient les races vaincues. Elles attiraient les faibles et les imbéciles. Elles attiraient les Hommes Nouveaux comme la flamme attire les papillons de nuit. On allait sur New Venusport parce qu'on ne pouvait aller nulle part ailleurs.

L'hémisphère austral de New Venusport était essentiellement un complexe d'installations d'entretien. Les vaisseaux classe K remplissaient ses cieux ou fondaient verticalement à Mach 50 pour rejoindre leur orbite. De nuit comme de jour, ils se vautraient dans les aires de maintenance, leurs flancs gris sombre lissés par la lumière des lampes à arc. Ils ne restaient pas en place. Ils papillotaient entre le visible et l'invisible tandis que leurs systèmes de navigation ratissaient dix dimensions spatiales à la fois. Ils ne déconnectaient jamais leurs défenses ni leurs systèmes d'acquisition de cibles, si bien que l'air qui les entourait pétillait en permanence de radiations, depuis les rayons gamma jusqu'aux micro-ondes. Pour travailler à proximité, il fallait un scaphandre plombé. Même la peinture sur leur coque était mortelle. Il n'y avait pas que des aires d'entretien : ailleurs, les gestionnaires de ressources CMT avaient attaqué le régolithe de l'hémisphère austral en y creusant des mines à ciel ouvert aussi vastes que des États-nations, grâce à des machines alimentées et contrôlées par l'ancienne technologie extraterrestre. Ils mettaient le contact, reculaient et échangeaient des regards chargés d'une délicieuse anticipation.

— Hé ! Avec ce zinzin, on pourrait *peler une planète* !

Dans les villes, l'air et la nourriture étaient pollués et on ne savait

pas trop ce qui tombait en prime avec la pluie. Les Hommes Nouveaux, entassés dans leurs terriers, rackettés par la trinité habituelle des truands, des politiciens fanatiques médiatisés et des flics des CMT, allaient au turbin dans l'aube grise, tout frissonnants, secoués de quintes de toux, perplexes, les épaules gauchement rentrées. Mais tout n'était pas si noir dans ce tableau. De nouvelles directives internes en matière de sécurité sur le lieu de travail, auto-imposées et autocontrôlées, avaient relevé de deux points l'espérance de vie d'un travailleur du sexe masculin, la portant à vingt-quatre ans. C'était un progrès, personne ne pouvait dire le contraire.

Entre-temps, dispersées sur l'hémisphère boréal, les enclaves d'entreprise s'édifièrent à l'image de la Terre Ancienne.

Elles préféraient de petites villes – avec leur petite place du Marché – appelées Saulsignon ou Brandett Hersham ; de petits trains propres traversant des champs de terre labourée couleur chocolat. Les gens des CMT choisissaient de grandes et belles femmes et leur donnaient des manteaux d'hiver couleur miel en fourrure véritable. Les femmes choisissaient des cadres supérieurs, qu'elles aimaient avec une fidélité farouche et délirante, et leur donnaient de beaux enfants aux cheveux couleur miel. Il y avait des églises en pierre grise avec des clochers en chapeau de sorcière, des châteaux, des affûts pour chasseurs. Des prairies inondables bordaient les affluents de la New Pearl River – il y avait des fleurs sauvages tout l'été et de grandes étendues d'eau gelée pour patiner chaque hiver. Vous alliez sur Venusport si vous aviez de la chance et si vous travailliez dur. L'entreprise vous y envoyait occuper un poste, mais vous y alliez pour le ciel bleu délavé par la pluie et les blancs cumulus. Pour les chevaux, si bien soignés. Pour les sports et loisirs de campagne. Et la cuisine était si bonne à Saulsignon... avec toutes ces variétés *de fromages* !

New Venusport, disaient les brochures de recrutement, La Planète de Votre Choix.

Le terrier occupait tout un bloc, délimité par les docks sur deux côtés, par un terrain vague – vestige d'un accident industriel ancien – sur un troisième et, sur le quatrième, par Straint Street, la frontière ouest du quartier de la retaille.

À l'intérieur, il y avait de la lumière en permanence, mais uniquement celle des canaux holovisuels ou de lampes conçues pour les yeux des Hommes Nouveaux, si bien qu'il y régnait en fait une sorte de pénombre gris-bleu, comme la lueur de quelque antique moniteur. À l'intérieur, c'était la chaleur et la surpopulation : un chaos de boxes en contreplaqué démunis de portes. Ces boxes n'étaient pas reliés par des couloirs. On ne savait jamais où on était. Pour passer de l'un à l'autre, il fallait en traverser un troisième. Il arrivait qu'on

traverse trente pièces minuscules pour parvenir à une porte ouvrant sur l'extérieur. Parfois, les boxes eux-mêmes étaient cloisonnés.

— Eh bien, on est chez soi, dit Tig Vesicule.

Ed Chirnois, malmené par le syndrome du sevrage des caissons, regarda autour de lui.

— Sympa, dit-il. C'est sympa.

À l'intérieur des pièces, il y avait toujours huit ou neuf personnes s'adonnant à une occupation quelconque – on ne savait pas exactement si c'était la cuisine ou la lessive. Parfois, il y en avait plus. Leur odeur était difficile à décrire : c'était comme un mélange de lard et de cannelle. Ils dormaient sur des matelas à même le plancher. Les hommes battaient des jambes à leur manière maladroite, si bien qu'il n'était pas exclu de trébucher sur leurs pieds quand on se frayait un chemin d'un box à l'autre : ils vous regardaient une seconde sans cesser de se masturber, les yeux aussi vides et réfléchissants que ceux des animaux dans cette bizarre lumière grise. Les femmes peignaient leurs cheveux en une sorte de court duvet soyeux sur leur crâne ovale assez gracieux. Elles portaient des robes en coton sans manches de couleur ocre, qui leur tombaient des épaules sans élégance aucune. Leur langage corporel disait que, si elles ne restaient pas constamment occupées, il serait trop facile de se rappeler où elles étaient. Des gosses couraient de tous les côtés en feignant d'être des vaisseaux classe K. Des posters du Secteur Kefahuchi étaient scotchés sur tous les murs. Les Hommes Nouveaux avaient une sorte de culte centré sur l'idée que c'était de là qu'ils étaient venus, à l'origine. C'était aussi triste que tout le reste de ce qu'on savait sur eux. Chaque enfant savait d'où il venait, et ce n'était pas de là.

Tig Vesicule finit par s'arrêter, sans montrer trop de conviction, dans un box qui ressemblait à tous les autres.

— Oui, dit-il. Je suis chez moi.

Une créature qui était tout son portrait contemplait vaguement un hologramme perché dans un coin du box.

— Voilà Neena, dit Tig Vesicule. C'est ma femme.

Ed la considéra et se fendit d'un grand sourire.

— Hé ! dit-il. Ça me fait plaisir de te voir, Neena. Y a à manger chez toi ?

Chaque box était pourvu d'une cuisinière rudimentaire. Les Hommes Nouveaux mangeaient une sorte de soupe aux nouilles. (Il y nageait parfois des objets qui ressemblaient à des glaçons, sauf qu'ils étaient tièdes et bleuâtres.) Ed resta quatre semaines dans leur terrier. Pendant la journée, quand Tig Vesicule était en ville – occupé à fourguer un peu d'AbH par ici, un peu d'amphés diluées par là tout en essayant d'éviter les sœurs Cray –, Ed regardait les holofilms et

mangeait la nourriture que préparait Neena. Le temps passait lentement, en général. Ed était en manque. C'était douloureux ; en plus, la réalité était souvent très lointaine et l'étrangeté même de son hébergement chez les Hommes Nouveaux n'arrangeait rien. Il essayait constamment de se rappeler qui il était réellement. Il ne se souvenait que de l'Ed fictif, assemblage d'événements, limpides comme du diamant, qui ne s'étaient jamais produits. L'après-midi de son troisième jour dans le terrier, il était assis sur le matelas lorsque Neena Vesicule s'agenouilla près de lui.

— Est-ce que je peux faire quelque chose pour toi ? dit-elle.

Ed leva les yeux.

— Je crois bien que oui, dit-il.

Il tendit les bras, posa les mains sur ses côtes, puis, avec une légère pression latérale, il tenta de la faire s'agenouiller sur lui. Il fallut à Neena un moment pour comprendre ce qu'il lui suggérait. Ensuite, maladroite et sérieuse, elle essaya de s'y plier.

— Je suis tout en bras et jambes, dit-elle.

Elle n'avait pratiquement pas d'odeur jusqu'à ce qu'il la touche. Puis une sorte de douceur épaisse se dégagea d'elle. Chaque fois qu'il la touchait à un autre endroit, une de ses jambes s'agitait, elle retrouvait son souffle tout en poussant un cri, ou alors elle frissonnait et se mettait presque en boule. Elle regarda les mains d'Ed qui soulevaient sa robe de coton jusqu'à la taille.

— Oh, dit-elle. Qu'est-ce que je fais ?

Elle rit.

— Je veux dire : qu'est-ce que tu fais ?

Ses côtes s'articulaient d'une manière qu'il n'arrivait pas tout à fait à comprendre.

Plus tard, elle dit :

— C'est bien, comme ça ? Nous faisons ça de travers pour toi. Un peu de travers.

Elle siffla entre ses dents. Elle se passa la main sur le visage puis sur le crâne.

— C'est bien, comme ça ?

Le syndrome du sevrage des caissons vous rentrait sous la peau. C'était du cellulaire, de l'organique. C'était un cri prolongé, le désir de retourner dans un monde perdu qu'on avait adoré. Il n'y avait pas de remède, mais le sexe aidait un peu. Les bulleurs en manque avaient désespérément besoin de sexe. Pour eux, c'était comme de la morphine.

— C'est bon, dit Ed. Oh, oui. C'est super.

Pendant les quatre semaines qu'il passa dans le terrier, tous les résidents l'imitèrent. Avaient-ils jamais vu un être humain d'aussi près ? Que signifiait-il exactement pour eux ? Ils venaient jusque sur le

seuil du box et l'observaient avec une espèce de sombre passivité. Un geste ou une manière de parler typiques de lui faisaient le tour du terrier en une heure. Les gosses circulaient d'une pièce à l'autre en l'imitant. Neena Vesicule l'imitait même quand il était en train de la baiser.

« Ouvre-toi un peu plus », suggérait-elle. Ou bien : « Maintenant, moi en toi », puis elle riait. « Je veux dire, toi en moi. Mon Dieu. Oh, baise. *Baise !* »

Pour lui, elle était parfaite, car elle était plus étrange et même plus difficile à comprendre que lui. Quand ils eurent terminé, elle s'allongea – non sans difficulté, manifestement – dans ses bras.

— Oh non, dit-elle, c'est agréable, c'est très confortable.

Puis elle demanda :

— Tu es qui au juste, Ed Chirnois ?

Il y avait plusieurs manières de répondre à cette question, mais Neena avait ses préférences. S'il disait : « Je suis qu'un bulleur ». elle avait l'air en colère pour de bon. Au bout de quelques jours, il se sentit revenir du caisson. D'abord, il était très loin, ensuite il fut tout proche et c'étaient les voix du sevrage qui avaient reculé tout au bord de sa conscience. Il commença à se souvenir par bribes du véritable Ed Chirnois.

— J'ai des dettes, expliqua-t-il. J'ai probablement contracté des dettes dans tout l'univers.

Il la regarda fixement. Elle l'observa un moment puis se détourna brusquement, comme si elle regrettait ce regard.

— Chut, dit-il distraitemment.

Un silence, puis :

— Je crois qu'ils veulent tous récupérer leur fric ou me baiser jusqu'au trognon. Ce qui s'est passé dans le parc de caissons, c'était une bagarre pour savoir qui serait le premier à me baiser.

Neena posa sa main sur la sienne.

— Ce n'est pas ce que tu es, dit-elle.

Au bout d'une minute, il dit :

— Je me souviens d'avoir été même.

— C'était comment ?

— Je sais pas. Ma mère est morte, ma sœur est partie. Tout ce que je voulais faire, c'est monter dans les fusées spatiales.

Neena sourit.

— Les petits garçons veulent ça, dit-elle.

Monster Beach

Kearney et Anna restèrent une semaine à New York. Puis Kearney aperçut à nouveau le Shrandeur. Il était au métro Cathedral Parkway sur la 110^e Rue, pendant une sorte de stase ou de hiatus temporel, une heure creuse au milieu de la journée. Les quais étaient déserts, bien qu'on eût l'impression qu'ils avaient été récemment bondés ; à droite et à gauche, les poutres centrales aux rivets massifs s'éloignaient sur leurs jambes d'acier dans l'obscurité sonore. Kearney crut entendre voleter un oiseau entre elles. Lorsqu'il leva les yeux, il vit flotter le Shrandeur, ou, en tout cas, sa tête.

« Essaie d'imaginer, avait-il dit un jour à Anna, une sorte de crâne de cheval. Pas une *tête* de cheval, lui avait-il rappelé, mais un crâne. » Le crâne d'un cheval ne ressemble pas du tout à la tête, mais aux mâchoires d'énormes cisailles incurvées, ou à un bec d'os dont les deux moitiés ne sont jointes qu'à leurs extrémités. « Imagine, lui avait-il dit, une chose méchante, intelligente, apparemment sans finalité et qui ne semble pas pouvoir parler. Quelques lambeaux ou filets de chair tremblotants y sont accrochés. Même l'ombre de cette chose est plus qu'on en peut supporter de voir. » C'était plus qu'il n'en pouvait supporter de voir, seul sur le quai à Cathedral Parkway. Il leva les yeux un instant, puis s'enfuit à toutes jambes. L'entité n'avait pas de voix, mais elle lui avait certainement dit quelque chose. Un peu plus tard, il se surprit en train de trébucher dans Central Park. Il pleuvait. Encore un peu plus tard, il retourna à l'appartement. Il frissonnait, et il avait vomi sur lui.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'enquit Anna. Qu'est-ce que tu as, nom de Dieu ?

— Fais les valises, lui dit-il.

— Change-toi, au moins, dit-elle.

Il se changea, elle fit les valises, ils louèrent une voiture chez Avis et Kearney rejoignit aussi vite qu'il osa se le permettre la Henry Hudson Parkway, puis sortit de la ville par le nord. La circulation était agressive, les autoroutes, sombres et sales, se nouaient d'intersection en intersection comme les nerfs de Kearney, et, au bout de moins

d'une heure, Anna fut obligée de prendre le volant parce que, bien que Kearney refuse de s'arrêter, il ne voyait plus rien, aveuglé par son mal de tête et les phares des véhicules en sens inverse. Même l'intérieur de la voiture semblait rempli par la nuit et les intempéries. Les stations radio locales ne s'identifiaient pas, se contentant de sécréter du gangsta rap comme une nouvelle forme de vie.

— On est où ? s'interpellèrent Kearney et Anna par-dessus la musique.

— Prends à gauche ! À *gauche* !

— Je m'arrête.

— Non, non, continue !

Ils étaient comme deux marins dans le brouillard ; impuissant, Kearney scrutait la route à travers le pare-brise. Puis il s'extirpa du siège du passager, atterrit sur la banquette arrière et s'endormit immédiatement.

Plusieurs heures plus tard, il s'éveilla sur une aire de stationnement au bord de l'Interstate 93. Il avait entendu une sorte de lamentation, un son animal, gothique. C'était Anna, à genoux sur le siège du passager avant, le dos tourné au pare-brise, qui déchirait au hasard des pages du guide routier de l'AAA qu'ils avaient eu avec la voiture. Tandis qu'elle en froissait une et la jetait sous le tableau de bord, elle chuchota, pour elle seule :

— Je ne sais pas où je suis, je ne sais pas où je suis.

La Pontiac bleue bas de gamme était tellement pleine de rage et de détresse – parce que Anna avait été paumée toute sa vie et qu'elle n'allait jamais plus retrouver ses repères – qu'il se rendormit. La dernière chose qu'il vit fut un panneau directionnel de l'autoroute, à quatre cents mètres devant eux, ondulant et lumineux sous les phares des camions. Puis le jour se leva et ils étaient au Massachusetts.

Anna leur trouva une chambre dans un motel de Mann Hill Beach, pas très loin au sud de Boston. Elle s'était apparemment remise de ses dépressions nocturnes. Debout dans le parking sous le pâle soleil, cillant devant les reflets éblouissants de la mer, elle agita les clefs de la chambre à l'intention de Kearney jusqu'à ce qu'il bâille et se décide à quitter la banquette arrière.

— Viens voir, dit-elle. C'est sympa, non ?

— C'est une chambre de motel, concéda Kearney, observant d'un oeil méfiant les rideaux à fronces en faux vichy.

— C'est une chambre de motel à *Boston*.

Ils restèrent à Mann Hill Beach plus longtemps qu'à New York. Le matin, la côte était dans le brouillard, mais il ne tardait pas à se dissiper, et tout était délavé par le soleil clair de l'hiver pendant le reste de la journée. La nuit, ils voyaient les lumières de Provincetown

de l'autre côté de la baie. Personne ne s'approcha d'eux. Au début, Kearney fouillait la pièce toutes les deux heures et ne voulait dormir qu'avec l'applique de chevet allumée. Finalement, il se calma. Pendant ce temps, Anna arpentait la plage au hasard, ramassant avec une sorte d'enthousiasme sans but les objets rejetés par la mer ; ou alors, elle prenait la Pontiac et se risquait jusqu'au centre de Boston, où elle s'offrait de modestes repas dans des restaurants italiens.

— Tu devrais venir avec moi, dit-elle. C'est comme des vacances. Ça te ferait du bien.

Puis elle s'examinait dans la glace.

— J'ai de la graisse, non ? Je suis trop grosse ?

Kearney restait dans la chambre avec la télévision allumée et le son coupé – habitude qu'il avait empruntée à Brian Tate –, ou écoutait une station de radio locale spécialisée dans la musique des années 1980. Il trouvait ça plutôt agréable, parce qu'il avait l'impression d'être convalescent, à moitié endormi. Et puis, un soir, ils passèrent la vieille chanson de Tom Waits, « Downtown Train ».

Ce n'était même pas une de ses chansons préférées ; mais, dès le premier accord, il fut projeté si totalement dans une vision antérieure de lui-même qu'il fut assailli par une affreuse perplexité. Il n'arrivait pas à comprendre comment il avait pu vieillir si sauvagement, ou comment il avait fini par se retrouver dans une chambre de motel avec quelqu'un qu'il ne connaissait pas, quelqu'un qu'il n'avait pas encore rencontré, une femme plus âgée que lui qui, lorsqu'il touchait son épaule maigre, le regardait de côté en souriant. Les larmes lui vinrent aux yeux. Ce n'était qu'un instant de confusion, mais un instant Carnivore, et il sentit obscurément qu'en en prenant acte il lui avait ouvert la porte. Ensuite, il le suivrait aussi implacablement que le Shrandor. Il ne cesserait de le guetter pour se jeter sur lui. Peut-être que, d'une certaine manière, *c'était* le Shrandor, et qu'il allait le dévorer d'un moment à l'autre s'il ne réagissait pas. Alors, le lendemain matin, il se leva avant Anna et prit la Pontiac pour aller à Boston.

C'est là qu'il acheta un caméscope Sony. Il passa un certain temps à chercher du fil de fer gainé de plastique comme en utilisent les jardiniers ; mais il n'eut aucun mal à trouver un couteau de cuisinier à lame en acier au carbone. Mû par une inspiration soudaine, il alla à Beacon Hill acheter deux bouteilles de Montrachet. En revenant à la voiture, il s'attarda un moment sur le côté sud du Charles River Basin à contempler le MIT sur l'autre rive, puis, spontanément, il essaya d'appeler Brian Tate. Pas de réponse. Quand il rentra au motel, Anna était assise en tailleur sur le lit, nue, en train de pleurer. Il n'était que dix heures du matin et elle avait déjà punaisé des notes sur les portes et les murs. *Pourquoi es-tu anxieuse ?* ou *N'en fais jamais plus que tu ne*

le peux. C'était comme des balises pour un marin incompetent, capable de se perdre même dans un détroit familial. Dans la salle de bains flottait une légère odeur de vomir, qu'elle avait tenté de cacher en vaporisant du parfum. Elle avait déjà l'air plus maigre. Il passa un bras autour de ses épaules.

— Courage ! lui dit-il.

— Tu aurais pu me dire que tu sortais.

Kearney brandit le Sony.

— Regarde ! On va se promener sur la plage.

— Je ne te parle pas.

Mais Anna adorait être filmée. Le reste de la journée, tandis que les oiseaux de mer rasaient les hauts-fonds d'une aile vacillante ou planaient tels des cerfs-volants au-dessus de la plage, elle posa assise, en courant, en cabriolant, en regardant la mer sur fond de sable blanc dans la diaphanéité littorale de la lumière.

— Je veux voir ! implorait-elle. Je veux voir !

Puis elle hurlait de rire tandis que les images cascadaient comme un flot de bijoux sur le petit écran de contrôle. Elle ne voulait pas attendre de les découvrir sur le téléviseur. Elle avait l'impatience d'une adolescente de quatorze ans – elle était parfois capable d'insinuer que sa tragédie personnelle était que la vie ne lui avait pas permis d'avoir quatorze ans une fois pour toutes.

— Il y a ici quelque chose que tu ne sais pas, dit-elle.

Ils restèrent assis un moment sur une dune, et elle lui conta l'histoire du Monstre marin de Mann Hill...

Novembre 1970 : une tonne et demie de chair pourrie est rejetée par la mer sur le sable du Massachusetts. Le lendemain, sans discontinuer, les foules arrivent en voiture de Providence au sud et de Boston au nord. Les parents ouvrent de grands yeux, déconcertés par les ailerons bouffis de graisse. Les mômes courent et sautillent assez près pour se faire peur. Mais la chose est trop décomposée pour être jamais identifiable ; et bien que sa structure osseuse l'apparente au plésiosaure, on s'accorde à conclure que la tempête n'a ramené rien de plus exotique que la dépouille d'un requin pèlerin. Finalement, tout le monde rentre chez soi, mais la polémique continue pendant trente ans...

— Je parie que tu n'étais pas au courant ! lança Anna en se laissant aller contre la poitrine de Kearney et en l'encourageant à la prendre dans ses bras. Même si tu dis que tu l'étais.

Elle bâilla et promena son regard sur la baie, qui s'assombrissait comme une mince croûte en formation sur une gouttelette de mercure.

— Je suis crevée, mais je me sens tellement bien.

— Tu devrais te coucher tôt, dit-il.

Ce soir-là, elle but la plus grande partie du vin, rit beaucoup, retira ses vêtements puis s'endormit brusquement sur le lit. Kearney ramena les couvertures sur elle, tira les rideaux en faux vichy et brancha le caméscope sur le téléviseur. Il éteignit les lumières et visionna un instant au hasard le métrage qu'il avait filmé sur la plage. Il se frotta les yeux. Anna se mit soudain à ronfler, prononça quelques mots indistincts. Les dernières images du caméscope, sous-exposées et granuleuses, la montraient dans un coin de la pièce. À la fin, elle était en train de déboutonner son jean. Ses seins étaient déjà dénudés et elle tournait la tête – comme si Kearney venait de s'adresser à elle –, les yeux écarquillés, la bouche aimable, mais lassée par l'acceptation, à croire qu'elle savait déjà ce qui l'attendait.

Il figea l'image sur l'écran, trouva une paire de ciseaux et coupa deux ou trois longueurs du fil gainé qu'il avait acheté le matin même. Il les plaça à portée de main sur la table de nuit. Puis il retira ses vêtements, sortit le couteau de cuisinier de son emballage en plastique, rabattit les couvertures et regarda Anna. Elle dormait roulée en boule, un bras vaguement autour des genoux. Son dos et ses épaules étaient aussi maigres et aussi peu musclés que ceux d'une enfant, sa colonne vertébrale saillante et vulnérable. Vu de profil, son visage semblait creusé, comme si le sommeil ne pouvait la libérer de l'énigme centrale de son existence même. Kearney se dressa au-dessus d'elle et siffla entre ses dents, concentrant sa colère sur tout ce qui les avait amenés ici, elle et lui. Il était sur le point de commencer lorsqu'il se dit qu'il allait jeter les dés du Shrander, par acquit de conscience.

Elle avait dû les entendre rouler sur la table de nuit, car lorsqu'il se retourna elle était éveillée et levait les yeux sur lui, abrutie et irritée par le sommeil, l'haleine aigrie par le vin. Son regard enregistra le couteau, le fil de fer, l'érection inhabituelle de Kearney. Incapable de comprendre ce qui se passait, elle tendit la main et essaya de l'attirer sur elle.

— Tu vas me baiser maintenant ? chuchota-t-elle.

Kearney secoua la tête et soupira.

— Anna, Anna, dit-il en tentant de se dégager.

— Je le savais, dit-elle sur un autre ton. Je savais depuis toujours que tu finirais par le faire.

Kearney se détacha d'elle doucement. Il reposa le couteau sur la table de nuit.

— À genoux, dit-il tout bas. Mets-toi à genoux.

Elle se releva et s'agenouilla maladroitement. Elle semblait désorientée.

— J'ai encore mon slip.

— Chut.

Kearney la tint d'une main. Elle se frotta contre lui, laissa

échapper un petit soupir et commença à jouir sur-le-champ.

— Je veux que tu jouisses ! dit-elle. Je veux que tu jouisses toi aussi !

Kearney secoua la tête. Il la tint ainsi tranquillement au cœur de la nuit jusqu'à ce qu'elle enfouisse son visage dans les plis de l'oreiller et cesse d'essayer de se contrôler. Il alla chercher la bouteille de vin et lui en donna un demi-verre. Ils s'allongèrent sur le lit et regardèrent la télévision. D'abord Anna sur la plage, puis Anna en train de se déshabiller tandis que la caméra descendait lentement d'un côté de son corps puis remontait de l'autre ; ensuite, comme elle s'ennuyait, un flash d'informations CNN. Kearney augmenta le volume juste à temps pour entendre « ... Secteur Kefahuchi, du nom de son découvreur. »

Se déployant sur l'écran dans une débauche de couleurs manifestement artificielles, apparut un objet cosmique que personne ne pouvait comprendre. Pas grand-chose, apparemment : une pellicule de gaz rosâtre avec une pincée de lumière plus brillante en son centre.

— C'est beau, dit Anna, bouleversée.

Kearney, brusquement en sueur, baissa le volume.

— Des fois, je pense que tout ça, c'est vraiment des conneries.

— Pourtant, c'est beau, objecta-t-elle.

— Ça ne ressemble pas à ça, lui dit Kearney. Ça ne ressemble à rien de précis. Ce n'est rien que des données récupérées par un télescope à rayons X quelconque. Rien que des nombres, trafiqués pour produire une image. Regarde autour de toi, lui dit-il plus calmement. Tout est comme ça. Des statistiques et rien de plus.

Il essaya de lui expliquer la théorie des quanta, mais elle avait l'air déroutée.

— Aucune importance, dit-il. Il n'y a vraiment rien derrière les apparences, c'est tout. Un truc qu'on appelle la décohérence maintient le monde dans l'état où nous le voyons. Mais des types comme Brian Tate vont trouver des maths pour passer outre. Un jour ou l'autre, nous contournerons la décohérence sur le dos des maths, et tout ça – il désigna le téléviseur, les ombres dans la pièce – n'aura pas plus de sens pour nous que ça en a pour un photon.

— C'est-à-dire ?

— Pas beaucoup.

— C'est affreux. Ça n'a pas l'air fiable. C'est comme si tout allait entrer en ébullition, se vaporiser dans tous les coins, dit-elle avec un geste vague.

Kearney la regarda.

— Ça commence déjà, annonça-t-il.

Il se redressa, se cala sur un coude et but un peu de vin.

— Ici-bas, il n'y a que du désordre, avoua-t-il malgré lui. L'espace

ne semble pas avoir le moindre sens, ce qui veut dire que le temps n'a pas de sens non plus, dit-il en riant. C'est ça qu'il y a de bien, en quelque sorte.

— Tu me baiseras encore ? demanda-t-elle d'une petite voix.

Le lendemain, il réussit à avoir Brian Tate au téléphone.

— T'as vu cette merde à la télé ? lui demanda-t-il.

— Pardon ?

— Ce machin, cet objet cosmique, cet émetteur de rayons X. J'ai entendu quelqu'un de Cambridge parler de Penrose et de l'idée d'une singularité sans horizon d'événement, des conneries de ce style...

Tate sembla déconcerté.

— Un objet cosmique ? Je ne suis pas au courant. Écoute, Michael, il faut que je te parle...

La communication fut coupée. Kearney fixa le téléphone d'un regard furieux, tout en songeant à la définition que Penrose donnait de l'horizon d'événement : non pas une limitation du savoir humain, mais une *protection* contre l'effondrement des lois de la physique qui, autrement, risqueraient de s'infiltrer dans l'univers. Il ralluma le téléviseur. Il était toujours calé sur CNN. Rien.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Anna.

— Je ne sais pas. Dis, ça ne te ferait rien si on rentrait à Londres ?

Il ramena la Pontiac à Logan International, où ils trouvèrent des places sur un vol en stand-by. Trois heures plus tard, ils grimpaient au-dessus de la côte de Terre-Neuve, qui, à cette altitude, ressemblait à une taie de moisissures sur la mer. Ils continuèrent de monter, puis percèrent la couche nuageuse et se retrouvèrent sous un soleil éblouissant. Elle passa la plus grande partie du voyage à contempler la surface des nuages, avec un mince sourire, presque ironique. Une fois, cependant, elle prit brièvement la main de Kearney et chuchota :

— Ça me plaît d'être ici, si haut.

Mais Kearney pensait à d'autres voyages.

La deuxième année à Cambridge, il travaillait le matin et tirait les cartes dans sa chambre l'après-midi.

Pour se représenter, il choisissait toujours le Fou.

« Nous progressons, lui avait dit Inge avant de trouver quelqu'un pour la baiser correctement, par l'action du désir profondément compétitif. De même que le Fou ne cesse de glisser de sa falaise et dans l'espace, de même nous sommes des présences tentant de combler l'absence qui nous a mis au monde. » À l'époque, il n'avait aucune idée de ce qu'elle voulait dire par là. Il supposait que c'était un boniment qu'elle avait appris pour rendre les choses plus intéressantes. Mais il commença en gardant cette image de lui-même à

l'esprit, si bien que chaque voyage serait aussi un trip.

Il était obligé de retirer le Fou du jeu avant chaque nouvelle donne. En fin d'après-midi, tandis que la lumière désertait la pièce, il posait la carte sur le bras de son fauteuil, où elle devenait fluorescente, passant de l'état d'image à celui d'événement.

Grâce à des règles simples, un tirage de tarot déterminait le voyage qui se fonderait sur lui. Par exemple, si la carte retournée était un Sceptre, Kearney n'irait vers le nord que si le voyage était programmé pour la deuxième moitié de l'année ; ou si la deuxième carte retournée était un Chevalier. Des règles supplémentaires, dont il devinait intuitivement les clauses et contre-clauses à chaque tirage et retraitage des cartes, couvraient le choix du sud, de l'ouest et de l'est, de la destination, et même des vêtements qu'il porterait.

Il ne tirait jamais les cartes une fois le voyage commencé. Il y avait trop de choses pour l'occuper. Chaque fois qu'il levait les yeux, il y avait du nouveau dans le paysage. Des ajoncs se répandaient sur le flanc d'une petite colline abrupte surmontée d'une ferme. Des cheminées d'usines se dissolvaient dans la fournaise d'un soleil qu'il ne pouvait regarder en face. Un journal s'ouvrait brusquement juste devant lui dans le wagon, avec un crépitement de pluie contre les vitres. Entre chaque événement, sa rêverie se déversait sans solution de continuité, comme du sirop de mélasse. Il se demanda quel temps il ferait à Leeds ou à Newcastle, chercha à se renseigner dans *l'Independent* et lut : « Économie mondiale : l'accalmie risque de durer ». Tout à coup, il remarqua la montre-bracelet de la femme assise de l'autre côté du couloir central. Elle était en plastique, avec un cadran transparent qui en révélait le mécanisme, si bien que l'œil perdait la position des aiguilles dans la complexité scintillante de ces engrenages verdâtres.

Que cherchait-il ? Tout ce qu'il savait, c'était que les lignes épurées de l'avant d'une motrice Intercity jaune l'enthousiasmaient.

Kearney travaillait le matin. L'après-midi, il tirait les cartes. Le week-end, il voyageait. Parfois, il rencontrait Inge en ville. Il lui parla du tarot ; elle lui toucha le bras avec une sorte d'affection désabusée. Elle était toujours agréable, bien qu'un peu perplexe. « C'est pour s'amuser un peu, c'est tout », répétait-elle. Kearney avait dix-neuf ans. La physique mathématique s'ouvrait à lui comme une fleur, révélant son avenir à l'intérieur. Mais cet avenir ne lui suffisait pas tout à fait. En effectuant ses voyages dans l'ordre indiqué par les cartes, croyait-il alors, il s'ouvrirait ce qu'il concevait comme une « cinquième direction ». Peut-être le conduirait-elle au véritable Domaine des Ajoncs ; elle ferait revivre ces vieux rêves d'enfance, quand tout était rempli de promesses, de prédestination et de lumière.

— Michael !

Kearney regarda autour de lui d'un air ahuri, un instant désorienté. La lumière transformera toute chose : un gobelet en plastique rempli d'eau minérale, les poils sur le dos de votre main, l'aile d'un avion de ligne à trente mille pieds au-dessus de l'Atlantique. Toutes choses qui peuvent se racheter et devenir un temps essentiellement elles-mêmes. Le personnel de cabine avait commencé à se démener dans les allées pour vider les plateaux-repas au dos des sièges. Peu après, les moteurs montèrent en régime et puis ralentirent à nouveau lorsque l'avion vira sur l'aile et descendit dans le nuage. La vapeur d'eau bouillonna dans les turbulences en bout d'aile, puis la piste fut visible, et la journée ensoleillée devint tout à coup l'espace humide et balayé par le vent de Londres-Heathrow.

— Nous atterrissons ! cria Anna.

Elle s'accrocha au bras de Kearney et regarda par le hublot.

— Nous atterrissons !

Finalement, tous ces voyages n'avaient fait que le conduire au Shrandar. Le Shrandar n'avait cessé d'attendre qu'il le rattrape.

Le train fantôme

Seria Mau se brancha sur le compartiment des humains et les trouva à nouveau agglutinés autour de la visualisation holographique. Cette fois-ci, elle montrait quelques-unes des machines complexes, entreposées dans la soute de la *Chatte Blanche*, en action sur le terrain au milieu d'un désert de sable vert olivine où se dressaient des amas de roches de faible hauteur, apparemment fondues, qui, lorsqu'on les regardait de plus près, se révélaient être des ruines.

— Ces mecs savaient vraiment s'envoyer en l'air, dit l'un des hommes. Ce truc a craqué à douze mille kelvins, ou plus, peut-être, sous la chaleur d'une source de rayons gamma à grande échelle. On dirait qu'on a injecté là-dedans l'énergie d'une petite étoile. C'était il y a un million d'années, et ils se bagarraient pour des actifs qui dataient déjà d'un million d'années. Doux Jésus ! Regardez-moi ça !

— Jésus, répéta la clone d'une voix apathique. Tu parles d'un mec gonflant !

Tous éclatèrent de rire et se rassemblèrent autour de la visu. Les deux femmes, qui portaient des jupes tube rose bonbon identiques à l'aspect satiné, avaient les mains derrière le dos.

Seria Mau les observa. Ils l'irritaient. Il n'y avait pas que la baise, les bagarres et les bousculades. Ils ne parlaient jamais d'autre chose que de transactions avec bénéfices partagés, des expositions qu'ils avaient vues, de vacances dans le Noyau. Ils ne parlaient jamais d'autre chose que des cochonneries qu'ils avaient achetées ou qu'ils aimeraient acheter. De quelle utilité étaient-ils pour qui que ce soit, à commencer par eux-mêmes ? Qu'avaient-ils introduit à bord de son vaisseau ?

— Qu'avez-vous introduit à bord de mon vaisseau ? demanda-t-elle d'une voix forte.

Ils sursautèrent, se lancèrent des regards qu'elle estima coupables. Ils cherchèrent de tous côtés d'où venait la voix.

— Pourquoi avez-vous introduit ce matériel à bord ?

Avant qu'ils puissent répondre, elle se déconnecta pour voir l'affichage des signatures. Il y avait le vaisseau classe K et, attaché à

lui comme un chameau aveugle au bout d'un licol, le croiseur de combat nastic. Elle l'avait identifié, à présent. Elle avait comparé sa signature à celles figurant aux registres de pseudos conservés dans les banques de données de la *Chatte Blanche*. Un croiseur de première ligne appelé *Touche-le-Vide* : c'était le vaisseau dont le commandant l'avait rémunérée pour l'embuscade de *La Vie Féérique*. Il lui avait dit : « Je sais où vous allez. » Elle frissonna dans son caisson en se remémorant ces paroles.

— Qu'est-ce qu'ils font, demanda-t-elle aux mathématiques.

— Ils restent là où ils sont.

— Ils vont me suivre partout où j'irai ! hurla Seria Mau. Je déteste ça ! Je déteste ça ! Personne ne peut nous suivre, personne n'est à la hauteur.

Les mathématiques réfléchirent.

— Leur système de navigation est presque aussi intelligent que nous, conclurent-elles. Leur pilote est un militaire. Il est meilleur que vous.

— Je veux que vous m'en débarrassiez, ordonna-t-elle.

— Tout ça, c'est votre faute, accusa-t-elle les êtres humains.

Les hommes commençaient à manifester des signes d'anxiété. Ils jetaient encore des petits coups d'œil à droite et à gauche, comme si elle était présente pour de vrai dans la cabine avec eux. Les deux femmes joignirent les mains et se mirent à chuchoter entre elles. Il était momentanément impossible de savoir laquelle était le cultivar.

— Éteignez ce machin, dit Seria Mau.

Ils éteignirent l'hologramme.

— Maintenant, dites-moi de quelle utilité vous êtes pour qui que ce soit ?

Tandis qu'ils essayaient d'imaginer une réponse, une légère secousse traversa la structure de la *Chatte Blanche*. Un instant plus tard, une cloche tinta.

— Quoi ? dit Seria Mau d'un ton impatient.

— Ils arrivent sur nous, signalèrent les mathématiques. Une demi-allu dans les trente dernières nanosecondes. Pour le moment, c'est une alerte douce, mais qui pourrait se durcir.

— Une demi-allu ? Je n'y crois pas.

— Que souhaiteriez-vous que nous fassions ?

— Armer les munitions...

— Pour l'instant, nous croyons qu'ils essaient seulement de...

— Mettez quelque chose entre eux et nous. Quelque chose de gros. Et assurez-vous que ça dégage dans tous les régimes de particules. Je veux les aveugler. Touchez-les si vous pouvez, mais assurez-vous en tout cas qu'ils ne puissent pas nous voir.

— Un quart d'allu, dirent les mathématiques. Alarme dure.

— Eh bien, dit Seria Mau. Il est à la hauteur, en effet.
— Il est ici. Ce n'est plus qu'une question de kilomètres.
— Nous sommes à quatre-vingt-quinze nanosecondes de la catastrophe, dit-elle. Où sont ces munitions ?

Il y eut une vague résonance à l'intérieur de la coque. Dehors, dans le gris uni du vide, une gigantesque fusée éclairante jaillit. Dans une tentative pour protéger son architecture client, l'appareillage massif de la *Chatte Blanche* se désactiva pendant une nanoseconde et demie. À ce moment-là, l'artillerie avait déjà cartonné dans les grandes longueurs d'onde. Des rayons X élevèrent brièvement la température de l'espace local à 25 000 degrés Kelvin, tandis que les autres particules aveuglaient toutes les variétés possibles de capteurs et que des sous-espaces temporaires s'échappaient en bouillonnant de la singularité qualité stratégique sous forme de dimensions fractales. Des ondes de choc traversèrent en chantant le médium du dynaflux comme des voix d'anges, à la manière dont la première musique résonna dans le substrat visqueux de l'univers naissant avant que protons et électrons se recombinaient. Sous couvert de ce moment – moins un état de grâce qu'un accès de folie pure et de métaphysique littérale –, Seria Mau coupa les propulseurs et laissa tomber son vaisseau dans l'espace ordinaire. La *Chatte Blanche* réintégra l'existence en scintillant à dix années-lumière de tout point quelconque. Elle était seule.

— Alors, vous voyez, dit Seria Mau. Il n'était pas si à la hauteur que ça.

— Nous sommes obligés de dire qu'il a décroché avant nous, l'informèrent les mathématiques. Mais nous ne pouvons dire s'il a emmené le vaisseau nastic avec lui.

— Pouvons-nous le voir ?

— Non.

— Alors, emmenez-nous quelque part et planquez-nous, dit Seria Mau.

— Avez-vous des préférences pour un lieu quelconque ?

Seria Mau se retourna, épuisée, dans son caisson.

— Pas en ce moment, dit-elle.

Sur l'arrière – si ce terme peut avoir le moindre sens dans dix dimensions spatiales plus quatre temporelles –, l'explosion s'atténuait comme une sorte d'image rémanente puissante dans l'œil du vide lui-même. L'engagement s'était intégralement déroulé en quatre cent cinquante nanosecondes. Dans le compartiment des humains, personne n'avait rien remarqué, bien qu'ils aient semblé surpris qu'elle cesse de leur parler si brusquement.

Dans le second – ou dernier – volet de son rêve, Seria Mau était à

nouveau dans le jardin :

Des semaines après le bûcher, la maison en était encore saturée. La fumée s'infiltrait partout. Tout était noirci. Toutes les vieilleries que le père avait brûlées revinrent sous forme de fumée et descendirent sur les étagères, les meubles et les appuis de fenêtre. Elles revinrent sous forme d'odeur. Les deux enfants, avec leurs manteaux et leurs écharpes, se tenaient près du cercle de cendres qui formait comme une piscine noire dans le jardin. Centimètre par centimètre, ils s'avancèrent tout au bord puis contemplèrent leurs pieds. Ils se regardèrent dans une sorte de surprise austère tandis que le père faisait les cent pas dans la maison derrière eux. Comment avait-il pu en arriver là ? Comment avait-il pu commettre une erreur aussi grossière ? Ils se demandèrent ce qui allait se passer ensuite.

La fillette ne voulait pas s'alimenter. Elle refusait de manger ou de boire. Le père la regarda, sérieusement préoccupé. Il lui tint les mains de sorte qu'elle soit obligée de le regarder dans les yeux. Ses yeux étaient d'un brun si clair qu'il tirait sur l'orange. Les gens trouvaient ces yeux attirants. Ils étaient pleins d'un attrait certain.

— Tu seras obligée d'être la mère, maintenant, dit-il. Peux-tu nous aider ? Peux-tu être la mère ?

La fillette s'enfuit au fond du jardin et se mit à pleurer. Elle ne voulait pas être la mère de qui que ce soit. Elle voulait que quelqu'un soit la sienne. Si cet événement faisait partie d'une vie, alors elle n'aimait pas cette vie. Elle ne faisait pas confiance à une vie pareille. Tout ça ne mènerait à rien. Elle courut de tous côtés dans le jardin, les bras écartés, en criant très fort jusqu'à ce que son frère la rejoigne en riant, et le père sortit et l'obligea à regarder dans ses yeux bruns et tristes et lui redemanda si elle voulait être la mère. Elle lui tourna le dos brutalement. Elle savait quelle grosse erreur il avait commise : c'est déjà difficile d'échapper à une photo, c'est encore plus difficile d'échapper à une odeur.

— Nous pourrions la retrouver, suggéra-t-elle. Nous pourrions la retrouver sous forme de cultivar. C'est facile. Ça serait facile.

Le père secoua la tête. Il expliqua pourquoi il s'opposerait à cette solution.

— Alors, je ne serai pas elle, dit la petite fille. Je serai quelque chose de mieux.

Les mathématiques les cachèrent en beauté. Elles trouvèrent même un soleil, une petite étoile de type G, un peu fatiguée, mais dotée d'une série de planètes qui luisaient au loin comme des hublots dans la nuit.

Une caractéristique mémorable de ce système, appelé la Trouée de Perkins, était le convoi de véhicules extraterrestres qui s'étiraient à

la queue leu leu en une interminable orbite cométaire dont l'aphélie se situait à mi-chemin de l'étoile la plus proche. Ils avaient entre un et trente kilomètres de longueur, des coques colorées en gris terne, aussi dures et aussi épaisses que des écorces, et des formes aussi irrégulières que des astéroïdes – des formes de type pomme de terre, de type diabolo, ou asymétriques avec des trous dedans –, et tous étaient enveloppés de soixante centimètres d'une poussière tamisée projetée par le souffle d'une catastrophe stellaire prévisible et pas très récente – la poussière de la vie, bien qu'ici il n'y ait pas de vie. Les entités inconnues à qui ils avaient appartenu les avaient abandonnés bien avant que des protéines apparaissent sur la Terre. Leurs vastes espaces internes nautiloïdes étaient aussi propres et aussi vides que si rien n'y avait jamais vécu. De temps à autre, une partie du convoi tombait dans le soleil ou s'abîmait, vaisseau après vaisseau, dans le méthane liquide de la géante gazeuse du système. Mais il fut un temps où il était intact.

Ce train fantôme était la base de l'économie de la Trouée de Perkins. On exploitait ces vaisseaux comme n'importe quelle autre ressource. Personne ne savait à quoi ils servaient, ni comment ils étaient arrivés là, ni comment les faire marcher ; alors, on les découpait, on les faisait fondre et on les vendait, par l'intermédiaire d'un sous-traitant, à quelque trust industriel du Noyau. Moyennant quoi, on avait une économie locale. C'était simple, c'était étudié pour. Les épaves étaient entourées de nuages de ferraille imprévisibles : scories, structures internes incompréhensibles à base de métaux que personne ne voulait ou même ne connaissait, produits résiduaux des fonderies automatiques. La *Chatte Blanche* se trouva une place confortable dans l'un de ces nuages, où le plus petit débris était deux ou trois fois plus gros qu'elle. Elle s'abandonna à l'attracteur chaotique, coupa ses moteurs et fut instantanément perdue de vue, changée en simple statistique. Seria Mau Genlicher s'éveilla, furieuse au sortir de son tout dernier rêve, et se brancha sur sa cargaison surnuméraire.

— Terminus, tout le monde descend, leur annonça-t-elle.

Elle largua leur matériel depuis la soute et ouvrit leur compartiment au vide spatial. L'air s'expulsa dans un grossier sifflement. Le classe K eut bientôt son petit nuage personnel, composé de gaz congelés, de bagages et de morceaux de vêtements. Au milieu flottaient quatre corps bleuis par la décompression. Deux d'entre eux, surpris en train de copuler, étaient encore joints. La clone était la plus difficile à éliminer. Elle s'accrocha au mobilier en hurlant, puis ferma hermétiquement la bouche. Le courant d'air la frôla en rugissant, mais elle refusait absolument de se laisser évacuer. Au bout d'une minute, Seria Mau eut pitié d'elle. Elle referma les écoutilles. Elle remit la

pression atmosphérique dans le compartiment.

— Il y a cinq cadavres dehors, cinq ! informa-t-elle les mathématiciens. L'un des hommes devait être un clone, lui aussi.

Pas de réponse.

Les opérateurs fantômes se terraient dans les coins, les mains sur la bouche. Ils se détournèrent.

— Ne me regardez pas comme ça ! leur dit Seria Mau. Ces gens ont introduit un transpondeur à bord. Sinon, comment aurait-on pu nous suivre à la trace ?

— Il n'y avait pas de transpondeur, dirent les mathématiciens.

Les opérateurs fantômes s'agitèrent et ondulèrent comme des herbes sous l'eau.

— Qu'a-t-elle fait ? mais qu'a-t-elle fait ? murmuraient-ils de leurs voix douces et débiles, ténues comme du papier.

— Elle les a tous tués, répondirent-ils. Tous.

Seria Mau leur fit la sourde oreille.

— Il y avait forcément quelque chose, dit-elle.

— Rien, lui certifièrent les mathématiciens. Ces gens-là n'étaient que des humains.

— Mais...

— Ce n'étaient que des humains, dirent les mathématiciens.

— Allons, dit Seria Mau au bout d'un moment, personne n'est innocent.

La clone était recroquevillée dans un coin. La décompression lui avait arraché la plupart de ses vêtements, et elle était accroupie, les bras autour du torse. Sa peau semblait agitée de contusions là où l'air expulsé l'avait écorchée. Ça et là sur ses minces flancs décharnés, des ecchymoses noirâtres fleurissaient aux endroits où des objets avaient ricoché sur elle en fonçant dans l'espace. Son regard vitreux était chargé d'une hystérie que bridaient le choc, la perplexité, l'incapacité d'évaluer correctement ce qui s'était passé. La cabine sentait le citron et le vomi. Les parois étaient balafrees là où installations et accessoires s'étaient arrachés à leurs fixations. Lorsque Seria Mau parla, la clone regarda de tous côtés, affolée, et tenta de s'enfoncer encore plus dans l'encoignure.

— Laissez-moi, dit-elle.

— Bon, ils sont morts, maintenant, dit Seria Mau.

— Quoi ?

— Pourquoi vous êtes-vous laissé traiter par eux comme ça ? J'ai tout vu. J'ai regardé les choses qu'ils vous faisaient.

— Allez vous faire foutre, dit la clone. Je peux pas croire ça. Je peux pas encaisser qu'une putain de machine tordue me fasse la morale juste après avoir tué tous les gens que je connais.

— Ils se sont servis de vous et vous les avez laissés faire.

La clone se recroquevilla. Des larmes roulèrent de chaque côté de son nez.

— Comment vous pouvez dire ça ? Vous êtes qu'une putain de machine.

Elle ajouta :

— Je les aimais.

— Je ne suis pas une machine, rétorqua Seria Mau.

La clone éclata de rire.

— Vous êtes quoi, alors ?

— Je suis une capitaine classe K.

La clone afficha sur son visage une expression de lassitude et d'écœurement.

— Je ferais n'importe quoi pour pas finir comme vous, lâcha-t-elle.

— Moi aussi, dit Seria Mau.

— Vous allez me tuer, maintenant ?

— Ça vous plairait ?

— Non !

La clone toucha sa lèvre tuméfiée. Elle promena un regard lugubre sur la cabine.

— Je suppose que mes fringues ont pas survécu, dit-elle.

Soudain, elle se mit à frissonner et à pleurer silencieusement.

— Elles sont toutes dans l'espace, pas vrai ? Avec mes amis ? Toutes mes belles affaires !

Seria Mau augmenta la température de la cabine.

— Les opérateurs fantômes peuvent arranger ça, dit-elle d'un ton désinvolte. Y a-t-il autre chose que je puisse faire pour vous ?

La clone réfléchit.

— Vous pouvez m'emmener là où il y a des gens réels.

Le système comportait une planète colonisée, Perkins IV, que ses habitants préféraient appeler New Midland. Elle avait été terraformée. À sa manière. Elle avait une agriculture fondée sur des principes traditionnels, quelques usines de montage dans le style ZLE à l'intérieur d'enceintes fermées, et deux ou trois villes de cinquante ou soixante mille habitants, le tout sur une pénéplaine continentale dans l'hémisphère nord. L'agriculture se limitait aux betteraves et aux pommes de terre, plus une variété locale de courge qui avait été exportée avec succès sur la Plage jusqu'à ce qu'un coupeur ait trouvé la formule pour la produire à moindre coût, ce qui était le destin des agricultures traditionnelles depuis trois siècles et demi. La plus grande des villes avait des cinémas, des édifices municipaux, des églises. Les colons se considéraient comme des gens ordinaires. Ils ne faisaient guère de retaille, vaguement dissuadés par son côté peu naturel. Leur

religion était plus prosaïque qu'austère. À l'école, on étudiait le train fantôme et les modalités de son exploitation.

Le premier lundi d'un début de printemps agité de bourrasques, des enfants jouaient à « Je suis allé au marché des particules, et j'ai acheté... »

Ils étaient arrivés à « ... un boson de Higgs, quelques mésons K neutres et un kaon neutre long qui s'est désintégré en deux pions par des processus violant la symétrie CP » lorsqu'un impact franc et unique ébranla les fenêtres : un objet gris mat en forme de coin, bardé de tous côtés de prises d'admission, d'aérofreins et de carénages protubérants, et qui survolait la ville à trente mètres d'altitude, venait de se poser à la verticale. C'était la *Chatte Blanche*. Les enfants se précipitèrent aux fenêtres de l'école en criant et en poussant des hurras.

Seria Mau évacua la clone par un panneau de la soute.

— Au revoir, fit-elle.

La clone l'ignora.

— Je les aimais, dit-elle dans sa solitude. Et je sais qu'ils m'aimaient.

Cela faisait cinq heures qu'elle se le répétait. Elle promena son regard sur les édifices municipaux, le garage à tracteurs et la cour de l'école où le vent agitant des papiers dans la poussière.

La Trouée de Perkins. Un vrai trou, ouais ! Elle rit. Elle s'éloigna un peu du classe K, alluma une cigarette et se planta au coin de la rue en attendant que quelqu'un la prenne en stop.

— C'est exactement ça, dit-elle à la cantonade. Ça ressemble à un bled qui s'appellerait la Trouée de Perkins.

Elle se remit à pleurer, mais ça ne se voyait pas de l'autre côté de la cour, où les enfants étaient encore collés aux fenêtres ; les filles reluquaient avec envie sa jupe tube en satin rose, ses chaussures vernies à talons hauts et ses ongles écarlates, tandis que les garçons la regardaient timidement du coin de l'œil. Quand ils seraient grands, ils la sauveraient d'une situation difficile quelque part dans le Noyau, au milieu des sorciers de la génétique et des cultivars rebelles. Elle leur serait reconnaissante et les récompenserait en leur montrant ses nichons. Elle les laisserait même toucher, ouais. Des nichons bien chauds et bien ronds qui reposeraient dans vos mains.

Détectant peut-être des bribes de ces pensées, la clone fit volte-face et cogna sur la coque de la *Chatte Blanche*.

— Laissez-moi rentrer ! cria-t-elle.

L'écouille de la soute s'ouvrit.

— Faudrait savoir ce que vous voulez, dit Seria Mau.

Des escadres d'intercepteurs locaux, déployées en catastrophe dès qu'elle avait atteint la haute atmosphère, se pointèrent une ou deux

minutes plus tard. Ils la calèrent dans leurs collimateurs et lancèrent une attaque.

— Regardez-moi ces idiots ! lança Seria Mau.

Puis, sur une fréquence ouverte :

— Je vous ai bien dit que je ne restais pas !

Elle alluma les tuyères et quitta verticalement le puits gravitationnel à un peu moins de Mach 40 sur un panache ténu – mais encore visible – de gaz ionisés. Les mêmes poussèrent de nouveaux hourras. Le tonnerre fit le tour de Perkins IV et se rencontra lui-même en bout de course.

Depuis l'espace au-delà de l'atmosphère, Perkins IV ressemblait à un œil affligé d'une cataracte. Assise dans sa cabine, la clone fixait la planète d'un air apathique tandis que les opérateurs fantômes s'agglutinaient autour d'elle, leurs mains tendues comme pour la toucher, marmonnant regrettablement dans leurs idiomes coupables.

— Et si vous réfléchissiez avant de parler ? les avertit Seria Mau Genlicher.

Elle fit fuir deux intercepteurs orbitaux avec une de ses armes de basse technologie, puis elle consulta les mathématiques, activa les propulseurs dynaflux et confia son vaisseau à l'obscurité infinie.

Quelques dizaines de nanosecondes plus tard, un objet familier se détacha furtivement du train fantôme et se lança à sa poursuite. Sa coque présentait un certain piquage suite à un événement récent impliquant de très hautes températures.

Tue-le, Bella

Ed prenait toujours soin de parler à Tig aussi bien qu'à Neena.

Dans la rue, c'était dur. Les flics étaient partout. Les sœurs Cray étaient partout. (Ed sentait obscurément leur présence, là-dehors, en train de dorloter leurs doléances dans la nuit de New Venusport, cruelles et voraces comme des poissons. Il savait qu'il jouissait d'une sécurité illusoire dans le terrier, où rien que du plancton comme sa pomme s'accumulait juste en dessous de la surface, dans la chiche lumière bleue.) Tig rentrait chaque nuit de plus en plus tard. Il avait toujours faim, mais il n'avait pas le temps de manger. Sa démarche était plus désarticulée quand il était fatigué.

« C'est moi, c'est Tig », disait-il depuis le seuil, comme s'il hésitait à entrer dans le box sans la permission d'Ed.

Certains soirs, Ed retournait dans la rue avec lui. Ils restaient sur les hauts de la ville et jouaient pour de maigres enjeux, à la sauvette, un peu par-ci, un peu par-là. Si Tig soupçonnait qu'Ed baisait sa femme, il n'en laissait rien voir. Par un accord tacite, ils ne parlaient jamais des sœurs Cray non plus. Ils n'avaient pas grand-chose d'autre en commun, alors, la plupart du temps, ils parlaient d'Ed. Ed aimait ça. Parler, ça aidait un peu. Au bout de la troisième semaine, grâce à la générosité de Neena, il avait déjà commencé à recouvrer de vastes pans de son passé. L'ennui, c'est qu'ils étaient complètement déconnectés les uns des autres. C'était une soudaine analepse – images, gens, lieux, événements saisis par une caméra instable et sous un mauvais éclairage. Le tissu conjonctif manquait. Ce n'était pas une vraie biographie d'Ed.

— Je connais des mecs étonnants, commença-t-il tout à trac, une nuit, dans l'espoir d'y voir plus clair en en parlant. Tu sais, des mecs vraiment dingues. Des mecs avec des vies magiques.

— Quel genre de mecs ?

— Tu sais, d'un bout à l'autre de la galaxie, y a des mecs qui font ça, tout simplement, essaya d'expliquer Ed. Il y en a un peu partout. Ils prennent leur pied.

— Ils font quoi ? lui demanda Tig.

Tig ne le savait pas encore ? Ed était perplexe.

— Ben, tout, dit-il.

Ils s'étaient arrêtés au coin de Dioxine et de Photino. Il était peut-être deux heures ou trois heures et demie du matin. La rue tournait au ralenti. En fait, elle était déserte. Le ciel nocturne recouvrait le monde d'un champ d'étoiles. Dans un coin, le Secteur Kefahuchi leur crachait sa lumière comme un œil maléfique. Sans vraiment en avoir l'intention, Ed fit un geste qui embrassait tout le paysage.

— Carrément tout, dit-il.

En fin de compte, il s'agissait de ceci :

Depuis son plus jeune âge, Ed Chirnois était une sorte de vagabond avide de sensations. Il n'arrivait plus à se rappeler de quelle planète il était originaire. « Peut-être même que c'était celle-ci ! » disait-il en riant. Il quitta sa famille dès qu'il le put. Il n'y avait rien d'intéressant pour lui à la maison. C'était un grand gamin, mal dégrossi, aux cheveux noirs, qui adorait les chats ; il était excité en permanence et sans raison, et se sentait moins à l'étroit que trop bien soigné. Il voyagea sur les vaisseaux à dynaflux. Il bourlingua d'une planète à l'autre pendant trois ans jusqu'à ce qu'il dérape complètement et se retrouve sur la Plage. Là, il fréquenta des gens pour qui la vie n'était rien sauf s'il semblait que vous étiez sur le point de la perdre. Ça voulait dire danser le Boogie du Kefahuchi. Ça voulait dire prospecter, ça voulait dire l'entrada. Ça voulait dire surfer sur les enveloppes stellaires dans des fusées monoplaces appelées sondeurs, à base de mathématiques, de champs magnétiques, d'une sorte de carbone intelligent et de pas grand-chose d'autre. Il n'y avait plus tellement de gens pour faire ça.

Ça voulait dire se faire les vieux labyrinthes extraterrestres dispersés d'un bout à l'autre des systèmes artificiels du Halo. Et là, Ed cartonnait. Il avait signé le meilleur temps dans Cassiotone 9 depuis Al Hartmeyer sur son vieux *Couche d'Heaviside* – Hartmeyer qui, de l'avis général, était déjà un putain de cinglé à son époque. Personne ne réussit jamais à égaler la performance d'Ed dans le labyrinthe d'Askesis, vu que personne ne put jamais la mesurer. Des tracs comme ça, peut-être qu'on les faisait pour le fric, sous contrat avec une filiale merdique des CMT. Ou peut-être par esprit sportif. Quoi qu'il en soit, Ed se frotta quelques années à des personnages extrêmes – entradistas, aumôniers spatiaux, allumés des particules, des fonceurs qui cherchaient à se tailler un succès au milieu de grosses machines extraterrestres peu coopératives. Certains de ces mecs étaient des femmes. Ed était au Venice Hôtel sur France Chance IV le jour où Liv Hula remonta son hyper-sondeur *Sal-le-Salace* de la photosphère du soleil local. Personne n'était encore jamais allé aussi profond. Dès qu'elle fut en sécurité, on entendit vibrer les hourras à une allu à la

ronde. Elle était la première à aller aussi profond ; elle était la *première*, bordel ! Il vécut quatre semaines dans un cargo en orbite de parking autour de Tumblehome, le temps que la maladie contractée au sol par Dany LeFebvre suive son cours. Finalement, il l'arracha de là. À moitié folle. À moitié morte. Il ne la connaissait même pas aussi bien que ça.

Partout où il y avait des choses excitantes à faire et où des gens déterminés se rassemblaient pour les faire, Ed était présent. « Plonge ! » c'était leur cri de ralliement : « Plonge, mec, plonge ! » Ensuite, il se passa quelque chose dont il n'arrivait pas à se souvenir, et il s'éloigna peu à peu de ce milieu. Peut-être était-ce quelqu'un qu'il connaissait, peut-être était-ce un truc qu'il avait fait ; peut-être était-ce Dany, après tout, qui, incapable à jamais de retrouver la parole, s'accrochait à lui avec respect. Une larme coula sur la joue de Dany. Ensuite, la vie d'Ed sembla prendre la mauvaise pente, mais elle était encore pleine d'action. Sur Badmarsh, il prit de la proasavine-D-2 par voie orale et, dans les cités orbitales de l'Amas Kauffman, il s'injecta de l'héro terrestre coupée avec les ribosomes d'un ouistiti génétiquement retaillé. Quand il était à court d'argent, il se faisait voleur, fourgueur, maquereau à la petite semaine. Euh... pas si petite que ça, peut-être. N'empêche que s'il n'avait pas les mains propres, son cœur, lui, aimait follement la vie, et c'était au bord de la mort qu'on en faisait le plein. Il y croyait depuis que sa sœur était partie, lorsqu'il n'était qu'un gosse. Il se retrouva sur la Plage à Sigma End, où il fréquenta des types comme le légendaire Billy Anker, obsédé à l'époque par Radio RX-1.

— Mec, dit Ed à Tig, je peux pas te dire tous les coups que ce mec a réussis.

Il grimaça un sourire et précisa :

— J'étais du voyage deux ou trois fois. Mais c'était pas les meilleurs coups.

Il secoua la tête en se rappelant ce détail.

Vesicule était perplexe. Il avait des gosses. Il avait Neena. Il avait une vie. Il ne voyait pas l'intérêt de tout ça. Mais là n'était pas la question, en vérité. Ce que Tig voulait savoir, c'est comment Ed avait fait pour finir bulleur, alors qu'un bulleur était tout le contraire de ce qu'il racontait. À quoi bon se payer des fantasmes au rabais dans un vulgaire caisson quand on avait surfé sur le rayon de Schwarzschild d'un trou noir ?

Ed lui allongea un sourire au ralenti.

— Je vois les choses comme ça, expliqua-t-il : quand on a fait tous les trucs qui en valent la peine, on est forcé de se mettre aux trucs qui valent pas la peine.

En fait, il n'en savait rien. Peut-être qu'il avait toujours été un

bulleur. La défonce des caissons l'avait guetté toute sa vie. Elle attendait le bon moment. Et puis, un jour, il avait tourné le coin – il ne se rappelait même plus sur quelle planète c'était – et elle était là : VOUS POUVEZ ÊTRE TOUT CE QUE VOUS VOULEZ. Il avait déjà tout fait, alors, pourquoi pas ? Depuis lors, être tout ce qu'il voulait lui avait coûté tout ce qu'il possédait, ou presque. Pis encore : s'il n'était pas un personnage très consistant à l'époque de sa juvénile et délirante splendeur, il l'était encore moins maintenant.

En son for intérieur, il se dit qu'il se remettrait à buller dès qu'il aurait gagné un peu de fric.

Ça ne pouvait pas durer. Ed le savait. Il faisait des rêves chargés de culpabilité. Il se réveillait au milieu de la nuit avec des pressentiments de catastrophe. Finalement, tout lui tomba dessus en même temps, un début de soirée où il était en train de baiser Neena.

Chaque jour, le terrier effectuait un cycle où l'animation faisait insensiblement place au calme et vice versa. Cela se produisait peut-être trois ou quatre fois. Ed trouvait un côté fantomatique aux périodes tranquilles. Des courants d'air froid passaient d'un box à l'autre. Les images du Secteur Kefahuchi scintillaient sur les posters bon marché comme des icônes religieuses. Les gosses dormaient, ou jouaient dehors dans le terrain vague du côté des docks. On entendait parfois un éternuement ou un soupir. Du coup, l'ambiance était encore plus lugubre ; on se sentait complètement abandonné. Le début de la soirée était toujours comme ça. Ce soir-là, on avait l'impression que la vie humaine avait cessé partout, et pas seulement dans le terrier.

Tout ce qu'Ed pouvait entendre était la respiration irrégulière de Neena. Elle s'était placée dans une position malcommode, sur le ventre, un genou plié sous elle, la joue collée contre le mur. Elle n'arrêtait pas de dire « Pousse plus fort » d'une voix indistincte. Ce qui obligea Ed, plein de souvenirs et de mélancolie, à changer légèrement de position lui-même. Il put ainsi voir, par-dessus le dos long et blanc de Neena, jusqu'au seuil du box, où une silhouette ténébreuse les observait. Pendant une bonne minute, Ed crut qu'il avait des hallucinations et voyait son propre père. Une sorte de chagrin brut, souvenir qu'il ne put identifier, ruissela sur lui. Puis il frissonna (« Oui, dit Neena. Oh, oui ! ») et cilla.

— Nom de Dieu. C'est toi, Tig ?

— Oui. C'est moi.

— Tu rentres jamais si tôt.

Vesicule, qui scrutait la pièce d'un air incertain, semblait plus perplexe que blessé.

— C'est toi, Neena ? demanda-t-il.

— Bien sûr que c'est moi ! dit-elle.

Irritée et impatiente, elle repoussa Ed, se leva d'un bond, rajusta

sa robe et se passa la main dans les cheveux.

— Tu t'attendais à voir qui ?

Tig réfléchit un moment.

— Je sais pas.

Au bout de quelques secondes, il regarda Ed en face et dit :

— Je m'attendais pas à voir qui que ce soit. J'ai cru que...

— Peut-être que je devrais partir, suggéra Ed, impatient de faire un geste.

Neena le regarda fixement.

— Quoi ? dit-elle. Non. Je veux pas que tu partes.

Soudain, elle leur tourna le dos à tous les deux et s'approcha de la cuisinière.

— Allumez les lumières, dit-elle. Il fait froid, ici.

— Tu sais, on peut pas se reproduire avec eux, dit Tig.

L'épaule gauche de Neena sembla se hausser spontanément.

— Vous voulez des nouilles ? demanda-t-elle. Parce que c'est tout ce qu'on a.

À ce moment-là, le rythme cardiaque d'Ed s'était déjà ralenti, sa concentration était revenue et il entendait à nouveau des bruits dans le terrier. Au début, ils avaient l'air normaux – les couinements des gosses, la bande-son des holofilms, un tintement de vaisselle généralisé. Puis il entendit des voix plus fortes. Des cris qui se rapprochaient. Puis deux ou trois détonations, fortes et sèches.

— C'est quoi ? dit-il. Y a des gens qui courent. Écoutez !

Neena regarda Tig. Tig regarda Ed. Ils s'entre-regardèrent tous les trois.

— C'est les sœurs Cray, dit Ed. Elles sont venues me chercher.

Neena se retourna vers la cuisinière comme si elle pouvait ignorer cette information.

— Vous voulez des *nouilles* ? dit-elle impatiemment.

— Tig, va chercher le flingue, dit Ed.

Vesicule alla chercher l'engin, qu'il conservait dans une espèce de garde-manger. Il était enveloppé d'un chiffon. Il le déballa, le regarda un instant, puis le tendit à Ed.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? chuchota-t-il.

— On va partir d'ici, dit Ed.

— Et les enfants ! cria brusquement Neena. Pas question de laisser mes enfants !

— Tu pourras revenir plus tard, lui dit Ed. C'est moi qu'elles veulent.

— On a encore *rien mangé* ! protesta Neena.

Elle s'accrocha à la cuisinière. Ils finirent par l'en arracher et s'enfuirent dans le terrier en direction de l'entrée sur Straint Street. Cela dura une éternité. Ils trébuchaient sur des membres étendus dans

la lumière bleuâtre. Ils ne pouvaient aller plus vite. Neena traînait tant qu'elle pouvait ou partait dans une mauvaise direction. Chaque fois qu'ils franchissaient une porte, ils renversaient quelque chose ou quelqu'un. Chaque box semblait être relié à tous les autres. Si le terrier était comme un labyrinthe dans un cauchemar au rabais, la poursuite était tout aussi chaotique : les autres semblaient avoir renoncé, puis, juste au moment où Ed soufflait un peu, la chasse reprenait d'un autre côté, plus énergique qu'avant. Une fusillade éclata, se déplaça, s'affaiblit et se tut. Il y eut des cris perçants et des détonations. Qui tirait sur qui, au milieu des échos dans un box plein de fumée ? Des mêmes flingueurs en cirés noirs. Des cultivars à usage unique avec des défenses de trente centimètres. Des silhouettes d'hommes, de femmes et d'enfants se dispersaient avec des mouvements disloqués devant l'éclair soudain des armes. Neena Vesicule se retourna. Un frisson la traversa. Brusquement, elle éclata de rire.

— Vous savez, dit-elle, ça fait une éternité que j'ai pas couru comme ça !

Elle serra le bras d'Ed. Ses yeux, vifs et légèrement défocalisés par l'excitation, brillaient et plongeaient dans les siens. Ce n'était pas la première fois. Ed rit lui aussi.

— Doucement, ma petite, dit-il.

Peu après, la lumière devint plus grise que bleue. L'air devint plus froid. Un instant, ils renversaient sur le plancher le repas de quelqu'un – Ed eut le temps de voir un jet de liquide, un bol en céramique qui tourbillonnait sur la tranche comme une pièce de monnaie, une image du Secteur Kefahuchi scintillant dans une visu holographique sur fond de musique de cathédrale –, l'instant d'après, ils étaient dehors sur Straint Street, haletant et se tapant mutuellement dans le dos.

Il neigeait à nouveau. Straint, perspective faite de murs et de réverbères, s'étirait dans le lointain comme un canyon plein de confetti. Des lambeaux de vieilles affiches politiques s'agitaient sur les murs. Ed frissonna. Des étincelles, songea-t-il brusquement. Des étincelles partout. Et merde, se dit-il.

Au bout d'une minute, il se mit à rire.

— On s'en est sortis, dit-il.

Tig Vesicule se mit à rire, lui aussi.

— À quoi on ressemble ? demanda-t-il.

— On s'en est sortis, dit Neena à titre d'essai.

Elle le répéta encore une ou deux fois.

— On s'en est sortis, et bien sortis, conclut-elle.

— Assurément, ma petite, confirma Bella Cray.

— On pensait que vous alliez partir de ce côté, dit sa sœur.

— En fait, on comptait là-dessus, dit Bella.

Elles se tenaient sous les rafales de neige au milieu de la rue, où elles avaient pris position depuis le début. Complètement maquillées, elles serraient leurs gros sacs à main sur leurs poitrines comme des bourgeoises en mal de distractions débarquant devant le quartier de la retaille à sept heures du soir, prêtes à boire, à tâter de la drogue et de ce que le monde avait à leur offrir. Pour lutter contre le froid, elles avaient chacune ajouté une courte veste en fourrure synthétique à leur jupe noire et à leur corsage de secrétaire. En plus, Bella portait une toque en fourrure assortie. Leurs jambes nues dépassaient, rouges et gercées, de demi-bottes d'hiver noires. Evie Cray commença à ouvrir la fermeture Éclair de son sac. Elle leva les yeux avant d'avoir terminé l'opération.

— Oh, tu peux partir, ma petite, dit-elle à Neena comme si elle était surprise de la voir encore là. On a pas besoin de toi.

Neena Vesicule regarda Ed, puis son mari. Elle fit un geste gauche.

— Non, fit-elle.

— Allez, l'encouragea doucement Ed. C'est moi qu'elles veulent.

Neena secoua la tête obstinément.

— Tu peux partir, lui dit Ed.

— C'est lui qu'on veut, confirma Evie Cray. Alors, tu pars, ma petite.

Tig Vesicule prit la main de Neena. Elle se laissa entraîner un pas ou deux plus loin, mais sans cesser de tourner son corps et ses regards vers Ed. Celui-ci lui adressa son plus beau sourire et lui dit *Vas-y* en remuant les lèvres silencieusement. Puis il déclara tout haut :

— Merci pour tout.

Neena lui répondit par un sourire incertain.

— Au fait, intervint Evie Cray, on veut aussi ton enculé de mari.

Elle plongea la main dans son sac, mais Ed avait déjà sorti le Hi-Lite automatique, qu'il tint suffisamment près du visage d'Evie pour que le canon la touche sous l'œil gauche en s'appuyant sur la chair.

— Laisse ta main dans le sac, Evie, lui conseilla-t-il. Et essaie pas de tenter quoi que ce soit.

Il l'examina de la tête aux pieds et dit :

— À moins que tu te sois programmée dans un cultivar.

— Tu le sauras jamais, connard.

Elle ajouta :

— Tue-le, Bella.

Ed se retrouva en train de regarder par-dessus la tête d'Evie Cray dans le canon du gros pistolet Chambers de Bella. Il haussa les épaules.

— Tue-moi, Bella, dit-il.

Tig Vesicule observa cette impasse un instant tout en reculant discrètement. Il tenait encore la main de Neena.

— Au revoir, Ed, dit-il.

Il tourna les talons et s'enfuit dans la rue. Il fut d'abord obligé de tirer Neena, mais bientôt elle sembla se réveiller et commença à courir pour de bon. Ils étaient comme une sorte de grand oiseau maladroit. La neige tourbillonnait autour d'eux, dissimulant presque leurs membres mal articulés et leur foulée insolite. Ed Chirnois se sentit quelque peu soulagé, parce qu'il leur devait tant à l'un comme à l'autre. Il espéra qu'ils se réconcilieraient, reviendraient pour leurs enfants et seraient heureux.

— Hé ! dit-il distraitemment. Plongez, les mecs.

— Connard, dit Evie Cray.

Il y eut une forte détonation lorsque le pistolet se déchargea dans son sac à main. Le sac explosa et un projectile Chambers fila en bourdonnant dans la rue. Surpris, Ed sursauta et logea une balle dans la tête d'Evie, latéralement. Elle se raidit et recula contre la main de sa sœur, si bien que Bella lui logea elle aussi une balle – dans la nuque. Ed laissa Evie s'effondrer, recula et colla le Hi-Lite sous le menton de Bella.

— J'espère que c'était un cultivar, Bella, dit-il.

Puis il l'avertit :

— Lâche ton arme, à moins que tu t'en sois programmé un, toi aussi.

Bella contempla le cadavre de sa sœur, puis regarda Ed.

— Enculé de merde, dit-elle en laissant tomber le pistolet. Tu seras jamais plus en sécurité nulle part. Plus jamais.

— C'était pas un cultivar, alors, dit Ed. Désolé.

Il haussa les épaules.

Il attendit d'avoir la certitude que Tig et Neena Vesicule soient hors de danger. Puis il récupéra toutes les armes et s'enfuit dans Straint Street – dans la direction opposée à celle qu'ils avaient prise. Il ne savait pas du tout où il allait, et la neige se transformait déjà en pluie. Derrière lui, il entendait Bella Cray vociférer pour rameuter les mêmes flingueurs. Lorsqu'il se retourna, elle essayait d'asseoir sa sœur sur son séant. Les restes de la tête d'Evie retombèrent mollement en arrière comme un morceau de chiffon mouillé sous les lumières de la rue. *À bout portant*, se dit-il. *Juste entre les deux yeux.*

Le capital risque

Le jour où il rentra à Londres, Michael Kearney ferma la maison de Chiswick et emménagea dans l'appartement d'Anna.

Il n'y avait pas grand-chose à déménager, ce qui tombait bien, parce que Anna accumulait les objets afin de s'isoler de ses propres pensées. Pour commencer, l'endroit était un terrier : linéaire quant au plan, mais composé de pièces de tailles différentes ou servant de passage entre deux autres. On ne savait jamais où on était. Il n'y avait guère de lumière naturelle. Elle l'avait encore réduite en peignant les murs en jaune terre de Sienne puis en appliquant par-dessus au chiffon une couche d'ocre clair. La cuisine était minuscule, comme la salle de bains ornée de poissons peints en bleu et or. Il y avait partout des masques, des banderoles, des abat-jour chinois, des morceaux de rideau poussiéreux, des chandeliers en verre ébréchés et de volumineux fruits secs provenant de pays qu'elle n'avait jamais visités. Ses livres débordaient de leurs étagères en bois tendre surchargées pour s'éparpiller sur le plancher couleur de mélasse.

Kearney aurait voulu utiliser le futon dans la chambre du fond, mais dès qu'il s'allongea dessus son cœur se mit à battre follement et il fut assailli par d'inexplicables angoisses. Après une ou deux nuits, il commença à dormir dans le lit d'Anna. Ce qui était peut-être une erreur.

— C'est comme si on était à nouveau mariés, dit Anna un matin en s'éveillant avec un sourire douloureusement radieux.

Lorsque Kearney sortit de la salle de bains, elle avait fait des œufs pochés sur des toasts rassis, et des croissants, également rassis. Il était neuf heures du matin et la table était soigneusement mise, avec napperons et bougies allumées. Mais, en général, Anna semblait aller mieux. Elle s'inscrivit à des cours de yoga au Waterman's Arts Centre. Elle cessa de s'écrire des messages, bien qu'elle laissât les anciens punaisés au dos de la porte de la chambre, où ils mettaient Kearney en face de responsabilités affectives oubliées. *Quelqu'un t'aime*. Il passa une bonne partie de chaque nuit à contempler la tache pâle que la lumière de la rue projetait au plafond et à écouter murmurer le flux

alterné de la circulation sur le pont de Chiswick. Dès qu'il se sentit installé, il se rendit à Fitzrovia pour voir Tate.

C'était un lundi après-midi sans douceur. La pluie avait vidé les rues à l'est de Tottenham Court Road.

On accédait au laboratoire – une annexe d'Imperial College récemment orpheline et confiée à la garde de l'économie de marché – via une courette en sous-sol morne et immaculée avec une plaque satinée et des grilles en acier fraîchement peintes en noir. Quelques rues plus loin vers l'est, les locaux auraient abrité une agence littéraire. Les aérateurs étaient ouverts, les ventilateurs tournaient bruyamment et Kearney voyait quelqu'un bouger derrière les fenêtres en verre dépoli. Le son atténué d'une radio filtrait à l'extérieur. Kearney descendit les marches et composa son code d'accès sur le clavier près de la porte. Sans résultat. Il appuya donc sur le bouton de l'interphone et attendit que Tate lui ouvre. L'interphone grésilla, mais personne ne parla au bout du fil, et personne ne libéra la porte.

— Brian ? cria-t-il.

Il appuya à nouveau sur le bouton et le bloqua avec le pouce. Pas de réponse. Il remonta au niveau de la rue et scruta les fenêtres derrière les grilles. Cette fois, il ne voyait bouger personne, et il n'entendait que le bruit des ventilateurs.

— Brian ?

Au bout d'un moment, il supposa qu'il s'était trompé. Le laboratoire était désert. Kearney remonta le col de son blouson de cuir et partit en direction de Centre Point. Il n'était pas arrivé au bout de la rue qu'il eut l'idée d'appeler Tate chez lui. La femme de Tate décrocha.

— Il n'est pas à la maison. Absolument. Je suis heureuse de le dire. Il est sorti avant que nous soyons réveillés.

Elle réfléchit un instant, puis ajouta sèchement :

— S'il est vraiment rentré hier soir. Quand vous le verrez, dites-lui que je ramène les gosses à Baltimore. Je parle sérieusement.

Kearney regarda fixement le téléphone et essaya de se rappeler comment elle s'appelait ou à quoi elle ressemblait.

— Bon, je ne le pense pas sérieusement. Mais ça viendra. Bientôt. Kearney ne réagit pas.

— Michael ? dit-elle brusquement.

Kearney pensa qu'elle se prénomrait Elizabeth, mais qu'on l'appelait Beth.

— Excusez-moi, dit-il. Beth.

— Vous voyez, reprit la femme de Tate, vous êtes tous les mêmes. Pourquoi vous ne cognez pas sur cette putain de porte jusqu'à ce qu'il se réveille ?

Puis elle dit :

— Vous croyez qu'il est avec une poule là-dedans ? Je serais soulagée. Ce serait un comportement tellement humain.

— Écoutez, ne raccrochez pas, je...

Kearney s'était retourné juste à temps pour voir Tate émerger de l'escalier du laboratoire, s'arrêter un instant pour regarder à droite et à gauche, puis traverser la rue et s'éloigner d'un pas rapide en direction de Gower Street.

— Brian ! cria Kearney.

Le portable transmet le ton de sa voix et se mit à caqueter précipitamment. Il coupa la communication et se lança à la poursuite de Tate en criant :

— Brian ! C'est moi ! Brian, qu'est-ce qui se passe, bordel ?

Tate semblait ne pas l'avoir entendu. Il enfonça les mains dans ses poches et rentra les épaules. Il pleuvait déjà à verse.

— Tate ! cria Kearney.

Tate, décontenancé, regarda derrière lui, puis se mit à courir. Lorsqu'ils atteignirent Bloomsbury Square – où Kearney le rattrapa –, ils étaient tous les deux essoufflés. Kearney saisit Tate par les épaules de sa veste de snowboard grise et le fit pivoter. Tate eut une sorte de hoquet sanglotant.

— Laisse-moi tranquille, dit-il.

Il s'immobilisa soudain, vaincu, le visage ruisselant.

Kearney le lâcha.

— Je ne comprends pas. Qu'est-ce qu'il y a ?

Tate haleta un instant, puis réussit à dire :

— J'en ai marre de toi.

— Quoi ?

— J'en ai marre de toi. Nous étions censés être sur ce coup ensemble. Mais tu n'es jamais là, tu ne réponds jamais au téléphone, et voilà que cet emmerdeur de Gordon veut céder quarante-neuf pour cent de notre capital à une banque d'affaires. Je ne peux pas m'occuper de l'aspect financier des choses. Je ne suis pas censé le faire. Où étais-tu passé ces deux dernières semaines ?

Kearney l'empoigna par les avant-bras.

— Regarde-moi, dit-il. *Tout baigne.*

Il se força à rire.

— Nom de Dieu, Brian, ce que tu peux être dur à la détente.

Tate l'observa un instant d'un air furieux, puis se mit à rire lui aussi.

— Écoute, dit Kearney, on va boire un verre au Lymph Club.

Mais Tate ne voulait pas s'avouer vaincu si facilement. Il dit qu'il avait horreur du Lymph Club. Et, de toute façon, il avait du travail.

— Tu pourrais peut-être revenir au labo avec moi, suggéra-t-il.

Kearney s'autorisa un sourire et convint que c'était ce qu'il y avait de mieux à faire.

L'endroit sentait le chat, la nourriture avariée, la bière La Girafe.

— La plupart des nuits, je dors par terre, s'excusa Tate. Je n'ai pas le temps de rentrer chez moi.

Les chats fourrageaient dans une couche de cartons de hamburgers au pied de son bureau. Ils levèrent la tête lorsque Kearney entra. Le mâle accourut et rampa à ses pieds, mais la femelle resta où elle était, son pelage blanc nimbé de lumière jusqu'à la transparence, et attendit qu'il vienne à elle. Kearney caressa sa petite tête pointue en riant.

— C'est un vrai repaire de divas, plaisanta-t-il.

Tate avait l'air perplexe.

— Tu leur as manqué, dit-il. Mais regarde ici.

Il avait multiplié la vie utile typique d'un bit quantique par huit et par dix. Poussant de côté les débris accumulés autour du bahut au fond de la pièce, ils s'installèrent devant l'un des grands moniteurs à écran plat. La chatte arpentait la pièce la queue en l'air ou se perchait sur l'épaule de Kearney en lui ronronnant à l'oreille. Les résultats des tests évoluèrent l'un après l'autre comme des bouffées d'activité synaptique dans un espace sans décohérence.

— Ce n'est pas un ordinateur quantique, dit Tate après que Kearney l'eut félicité, mais je crois que nous sommes maintenant en avance sur l'équipe de Kielpinski. Est-ce que tu vois pourquoi j'ai besoin de toi ici ? Je ne veux pas que Gordon nous bazarde juste au moment où le premier client venu serait prêt à nous accorder tout ce que nous lui demanderions.

Il tendit la main pour pianoter sur le clavier. Kearney l'en empêcha.

— Et l'autre truc ?

— Quel autre truc ?

— Le bogue dans le modèle, si c'en était un.

— Ah, dit Tate. Ça. Eh bien, j'ai fait ce que j'ai pu avec.

Il appuya sur une ou deux touches. Un nouveau programme démarra. Il y eut un éclair de lumière bleu arctique ; la chatte se raidit sur l'épaule de Kearney ; puis le résultat du test précédent s'épanouit sous leurs yeux lorsque le système Beowulf commença à truquer l'espace. Cette fois, l'illusion était bien plus lente et bien plus claire. Quelque chose prit son élan quelque part derrière le code et traversa l'écran d'un trait. Un million de lumières colorées, bouillonnant et ondoyant comme un banc de poissons brusquement dérangés. La chatte blanche quitta instantanément l'épaule de Kearney et se jeta contre le moniteur avec tant de force qu'il oscilla sur son socle. Pendant une bonne demi-minute, les fractales se déversèrent par

saccades sur l'écran. Puis tout cessa. La chatte, dont la fourrure renvoyait la lueur bleu glacier de l'écran, trépigna encore une demi-minute puis se désintéressa de la chose et commença à se toiletter avec affectation.

— Qu'est-ce que tu en penses ? demanda Tate. Kearney ?

Toujours assis, Kearney, rempli d'une sorte d'horreur distante, caressait la chatte. Juste avant le jaillissement des fractales, au moment précis où le modèle s'était effondré, il avait vu autre chose. Comment allait-il sauver sa peau ? Comment allait-il rassembler tous les éléments de ce puzzle ?

— C'est probablement un artefact, alors, réussit-il enfin à articuler.

— C'est ce que je pensais. Ça ne sert à rien d'aller plus loin. Sauf peut-être pour amuser la chatte, fit-il en riant.

Comme Kearney ne réagissait pas, Tate s'éloigna et commença à préparer un nouveau test. Au bout d'environ cinq minutes, il dit, comme s'il poursuivait une conversation interrompue :

— Oh, et puis une espèce d'obsédé voulait te voir. Il est venu plus d'une fois. Il s'appelait Strake.

— Sprake, corrigea Kearney.

— C'est ce que j'ai dit.

Kearney eut l'impression de s'être réveillé en pleine nuit, par malchance. Il posa avec précaution la chatte sur le sol et regarda autour de lui, se demandant comment Sprake avait pu arriver jusque dans le laboratoire.

— Il a emporté quelque chose ? Il a vu ça ? dit-il en indiquant le moniteur.

Tate rit.

— Tu plaisantes. Je ne l'ai pas laissé entrer. Il arpentait la cour au sous-sol en agitant les bras et en me haranguant dans un idiome que je n'ai pas reconnu.

— Il a une grande gueule, mais il ne mord pas, dit Kearney.

— Après la deuxième fois, j'ai changé le code de la porte.

— Je m'en suis aperçu.

— C'était au cas où, dit Tate comme pour se défendre.

Kearney avait rencontré Sprake environ cinq ans après qu'il eut dérobé les dés. La rencontre eut lieu dans une rame de train de banlieue bondée qui traversait Kilburn en se dirigeant sur Euston. Les murs de la tranchée de Kilburn étaient couverts de graffitis, explosions de rouge, de violet et de vert tracées avec délibération et exubérance, formes évoquant des feux d'artifice ou gonflées comme des fruits tropicaux humides, à-plats luisants. *Eddie, Rital, Coupe-Coupe* – moins des noms que des images de noms. Une fois qu'on avait vu ça, tout le

reste devenait d'une platitude oppressante.

À Kilburn, le quai était désert, mais le train stationna longtemps, comme s'il attendait quelqu'un, et, finalement, un homme vint se loger dans la foule en jouant des épaules. Il avait des cheveux roux, des yeux pâles et durs et une vieille ecchymose jaunâtre en travers de la joue gauche. Il portait un manteau à ceinturon des surplus de l'armée sans veste ni chemise dessous. Les portes se refermèrent, mais le train ne partit pas. Dès que l'homme fut entré, il roula une cigarette et commença à la fumer voluptueusement, souriant et hochant la tête à la ronde. Les hommes contemplaient leurs souliers cirés. Les femmes examinaient la masse de poils blonds entre ses pectoraux ; elles échangeaient des regards furieux. Les portes s'étaient refermées et le train restait où il était. Au bout d'une minute ou deux, l'homme retroussa sa manche pour consulter sa montre, geste qui révéla le mot FUGA tatoué à l'intérieur de son poignet crasseux. Il sourit de toutes ses dents et montra les graffitis au-dehors.

— Ils appellent ça « bomber », dit-il à l'une des femmes. C'est comme ça qu'on devrait vivre sa vie.

Elle se plongea immédiatement dans son *Daily Telegraph*.

Sprake hocha la tête, comme si elle lui avait répondu quelque chose. Il retira sa cigarette de sa bouche et en examina l'extrémité aplatie, poreuse, tachée par la salive.

— Vous autres, dit-il, vous avez l'air de brutes, et fiers de vous, en plus.

C'étaient des informaticiens et des agents immobiliers entre vingt et trente ans, qui se faisaient passer, avec une cravate griffée ou des épaules rembourrées, pour de dangereux comptables de la City.

— C'est ça que vous voulez ? dit-il en riant. On devrait bomber vos noms sur les murs des prisons !

Il hurlait. Ils s'écartèrent prudemment de lui, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que Kearney.

Il contempla Kearney d'un air intéressé, par en dessous, la tête bizarrement penchée, comme un oiseau, et dit, baissant le ton jusqu'à ce que sa voix devienne un murmure à peine audible :

— Quant à toi, tu ne peux pas t'arrêter de tuer, hein ? Parce que c'est comme ça que tu le tiens en respect. Pas vrai ?

La rencontre avait déjà la même tonalité angoissante – l'aura annonciatrice d'une crise d'épilepsie – qu'avaient eue de nombreux événements survenus dans le sillage du Shrandar, comme si cette entité projetait une illumination particulière. Mais, à l'époque, Kearney se considérait encore comme une sorte d'apprenti ou de chercheur. Il espérait encore acquérir un savoir positif. Il essayait encore d'envisager son recul devant le Shrandar comme accompagné d'une trajectoire-miroir – un mouvement vers l'entité – d'où pourrait

peut-être encore sortir une manière de rencontre transformationnelle. Mais la vérité était que, lorsqu'il rencontra Sprake, il avait déjà lancé les dés et effectué des voyages guidés par le hasard sans aboutir nulle part pendant ce qui lui semblait une vie entière. Il perçut un éclair de vertige (ou peut-être était-ce la rame qui repartait, pour glisser, lentement d'abord, puis de plus en plus vite, vers Hampstead South) et, croyant qu'il allait tomber, il tendit la main vers l'épaule de Sprake pour se retenir.

— Qu'est-ce que vous en savez ? dit-il.

Sa propre voix lui sembla rauque et menaçante. Rouillée par l'inaction.

Sprake le considéra une seconde, puis se tourna en gloussant vers les occupants de la voiture.

— Pas besoin d'en dire davantage.

Il s'était surnoisement reculé lorsque Kearney avait tendu le bras. Kearney faillit tomber sur la femme qui se cachait derrière le *Daily Telegraph* ; il se redressa en s'excusant et, à cet instant, il constata à quel point le corps est expert en métaphores. Vertige. Il était en plein vol. Rien de bon ne sortirait de tout cela à présent. Sa chute avait commencé dès qu'il avait pris possession des dés. Il descendit du train avec Sprake, et c'est ensemble qu'ils traversèrent le hall bruyant de la gare et sortirent dans Euston Road.

Les années suivantes, ils développèrent leur théorie du Shrandeur, bien qu'elle ne contienne aucun élément d'explication et qu'elle s'exprime rarement hormis par leurs agissements. Un samedi après-midi, dans un train se dirigeant sur Leeds, ils assassinèrent une vieille femme dans l'espace plein de courants d'air entre les wagons, et, avant de la fourrer dans la cabine des toilettes, écrivirent sur son aisselle avec un applicateur de gel rouge les vers : « Envoyez-moi un cœur d'éternité/ Cherchez-le à l'intérieur. » Ce fut leur première entreprise commune. Plus tard, dans un renversement ironique de la trajectoire classique, ils flirtèrent avec l'incendie criminel et le massacre des animaux. Au début, Kearney en tira un certain soulagement, ne serait-ce que grâce à cette camaraderie – ou complicité. Son visage, qui s'était tellement creusé qu'il lui donnait l'air d'un cadavre, se détendit. Il consacra plus de temps à son travail.

Mais, à la fin, il ne resta que la complicité. Malgré ces actes propitiatoires, sa situation demeura inchangée, et le Shrandeur continua de le poursuivre partout où il allait. Entre-temps, Sprake l'accaparait de plus en plus. Sa carrière stagnait. Son mariage avec Anna se termina. Quand il eut trente ans, il était sclérosé par l'anxiété.

S'il se relâchait, Sprake le remettait à sa place.

— Tu ne crois toujours pas qu'il est réel, disait-il brusquement

d'une voix douce, chargée d'insinuations. N'est-ce pas ?

Il poursuivait :

— Allez, Mick. Mickey. Michael. Tu peux me l'avouer.

La quarantaine bien entamée, Valentine Sprake habitait encore chez sa famille, qui tenait une boutique de vêtements d'occasion dans le nord de Londres. Il y avait une vieille femme, avec un accent vaguement d'Europe centrale, qui passait son temps les yeux levés dans une sorte de transe exténuée vers l'espace bizarrement difforme consacré à l'art religieux sur les murs. Le frère de Sprake, un gamin d'environ quatorze ans, restait assis jour après jour derrière le comptoir de la boutique à mâcher une substance au parfum anisé. Alice Sprake, la sœur aux membres épais, avec son gros sourire niais, sa peau olivâtre et sa mince moustache, tirait des plans sur Kearney derrière ses grands yeux bruns. Si par hasard ils se retrouvaient seuls ensemble, elle s'asseyait à côté de lui et posait sa main moite sur sa queue. Il entraînait en érection sur-le-champ, et elle lui souriait d'un air possessif, révélant qu'elle avait de mauvaises dents. Personne ne fut jamais témoin de ces scènes. Toutefois, quelles que soient leurs autres limitations, tous les membres de cette famille possédaient une perspicacité cinglante en matière d'émotions.

— T'aimerais bien la lui mettre, hein ? disait Sprake. Lui mettre un peu ta tige bien juteuse, Mickey mon vieux pote. Eh bien, moi, je m'en fous, mais – et là, il éclatait de rire – les deux autres te laisseraient pas faire.

C'est à l'initiative de Sprake qu'ils allèrent sur le Continent.

Ils tuèrent des prostituées turques à Francfort, une styliste milanaise à Anvers. Vers la fin de ce qui était devenu une expédition de six mois, ils se retrouvèrent un soir à La Haye, attablés dans un bon restaurant italien en face de l'hôtel Kurhaus. Le vent du soir monta de la mer et projeta du sable dehors dans la cour avant de tomber. La lampe oscilla au-dessus de la table et les ombres des verres de vin dessinèrent sur la nappe des motifs inquiétants à l'image des ombres et pénombres complexes des planètes. La main de Sprake s'agita entre eux, puis reposa à plat, comme épuisée.

— Nous sommes comme des ours dans la fosse, dit-il.

— Tu regrettes que nous soyons venus ?

— « Crespelle e ricotta », lut Sprake avant de jeter le menu sur la table. C'est quoi, cette connerie ?

Au bout d'une heure ou deux, un gamin passa en sautillant dans le crépuscule. Il avait environ un mètre soixante-quinze et vingt-six ans. Ses cheveux tirés en arrière étaient noués en tresses étroites. Il avait un short jaune taille haute à bretelles croisées jaunes et portait un jouet en peluche d'un jaune assorti. Bien qu'il soit mince, ses épaules, ses hanches et ses cuisses avaient un aspect arrondi, charnu,

et son visage affichait l'expression suffisante et pourtant mystérieusement contrariée de quelqu'un qui vit son fantasme en public.

Sprake grimaça un sourire à l'adresse de Kearney.

— Regarde-moi ça, chuchota-t-il. Il veut que tu le mettes dans un camp d'extermination pour cause d'homosexualité. Tu as envie de l'étrangler parce que c'est un con.

Il s'essuya la bouche et se leva.

— Peut-être que ça va marcher entre vous deux, conclut-il.

Plus tard, dans leur chambre d'hôtel, ils se penchèrent pour regarder ce qu'ils avaient fait au gamin.

— Tu vois ça ? dit Sprake. Si ça ne t'apprend rien, alors tu n'apprendras jamais.

Comme Kearney se contentait de le fixer, il cita, avec l'intense dégoût du maître pour l'apprenti :

— « C'était pour eux mystère qu'ils fussent dans le Père depuis toujours sans le savoir. »

— Excusez-moi, dit le gamin. Vous pouvez répéter ?

À la fin, ces promesses de compréhension se révélèrent bien chiches. Même si leur association ne semblait jamais tout à fait évoquer quelque chose d'aussi positif qu'une erreur, Sprake se révéla, au fil des années, un complice peu fiable, dont les motivations étaient aussi obscures – même pour lui – que la métaphysique grâce à laquelle il prétendait comprendre ce qui se passait. Cet après-midi mémorable dans le train d'Euston, il avait cherché une cause à laquelle s'attacher, la *folie à deux* qui comblerait ses propres ambitions affectives. Malgré toutes ses belles paroles, il ne savait rien.

Il était tard. La lumière des bougies vacillait sur les murs dans l'appartement d'Anna Kearney. Elle se retournait dans son sommeil, levait les bras en l'air, murmurait toute seule. Quelques rares véhicules arrivaient de Hammersmith, débouchaient sur la A316, traversaient le pont et s'éloignaient en bourdonnant vers l'ouest et le sud. Kearney lança les dés. Ils s'entrechoquèrent et se dispersèrent. Depuis vingt ans, ils étaient son énigme secrète, partie intégrante du mystère centralisateur de sa vie. Il les ramassa, les soupesa un instant dans la paume de sa main, les relança, rien que pour les voir culbuter et rebondir sur le tapis tels des insectes dans une vague de chaleur.

Voilà à quoi ils ressemblaient :

Malgré leur couleur, ils n'étaient ni en ivoire, ni en os. Mais chaque face montrait une craquelure régulière aux lignes fines et imprécises, ce qui par le passé, avait conduit Kearney à penser qu'ils étaient peut-être en porcelaine. Ils auraient pu l'être. Ils auraient pu être très vieux. Finalement, ils ne semblaient être ni l'un, ni l'autre.

Leur poids, leur densité dans la main lui avaient de temps à autre rappelé les dés du poker et les dominos du mah-jong chinois. Chaque face comportait un symbole profondément gravé. Ces symboles étaient colorés. (Certaines couleurs, en particulier les bleus et les rouges, semblaient toujours trop brillantes vu la modicité de l'éclairage ambiant. D'autres semblaient trop sombres.) Ils étaient indéchiffrables. Il pensait qu'ils provenaient d'un alphabet pictographique. Il pensait qu'ils étaient les symboles d'un système de numération. Il pensait que, de temps en temps, ils avaient *changé* d'un lancer à l'autre, comme si le résultat d'un coup de dés affectait le système lui-même. À la fin, il ne savait plus que penser. Au lieu de quoi, il leur avait donné des noms : le Coup Voortman ; le Haut Dragon ; les Grands Bois du Cerf. Il ne savait absolument pas de quel recoin de son inconscient ces noms avaient émergé. Tous le rendaient mal à l'aise, mais les mots « les Grands Bois du Cerf » lui donnaient la chair de poule. Il y en avait un qui ressemblait à un robot de cuisine. Il y avait un autre qui ressemblait à un bateau, un vieux bateau. Vu sous un certain angle, c'était un vieux bateau. Vu sous un autre angle, ce n'était rien du tout. La vision n'apportait aucune solution : comment savoir où étaient le haut et le bas ? Au fil des années, Kearney avait vu pi dans les symboles. Il avait vu les constantes de Planck. Il avait vu un modèle de la suite de Fibonacci. Il avait vu ce qu'il crut être un code pour la disposition des liaisons hydrogène dans les molécules protéiniques primitives de l'ensemble autocatalytique.

Chaque fois qu'il ramassait les dés, il en savait toujours aussi peu que la première fois. Chaque jour, il recommençait à zéro.

Il s'assit dans la chambre d'Anna Kearney et lança à nouveau les dés.

Comment savoir sous quel angle les regarder ?

Il constata en frissonnant qu'il avait fait les Grands Bois du Cerf. Il s'empessa de retourner le symbole et fourra les dés dans leur bourse en cuir. Sans eux, sans les règles qu'il avait élaborées pour gouverner leurs combinaisons, sans *quelque chose*, il ne pourrait plus prendre de décisions. Il s'allongea à côté d'Anna et, calé sur un coude, la regarda dormir. Elle avait l'air émaciée et pourtant en paix, comme quelqu'un de très vieux. Il chuchota son nom. Elle ne se réveilla pas, mais écarta légèrement les jambes. Une chaleur palpable émanait d'elle.

Deux nuits auparavant, il avait découvert son journal intime, dans lequel il avait lu ce passage :

Je regarde les images que Michael a filmées de moi en Amérique, et je déteste déjà cette femme. Ici, elle contemple la baie depuis Monster Beach, la main en visière. Ici, elle se déshabille, ivre ; ou alors elle ramasse des

morceaux de bois, la bouche pleine de sourires. Elle danse sur le sable. Maintenant on la voit allongée, calée sur les coudes, devant une cheminée vide ; elle porte un pantalon de couleur claire et un pull en laine soyeuse. La caméra passe sur elle. Elle rit de son amant derrière le viseur du caméscope. Ses jambes sont relevées au niveau des genoux et légèrement écartées. Son corps a l'air détendu, mais sans la moindre trace de sensualité. Son amant va par conséquent être déçu ; mais encore plus parce qu'elle présente très bien. Est-ce à cause de la pièce ? Cette cheminée la trahit instantanément, elle forme un cadre trop nu, la met très en relief. Son énergie se projette au-delà de l'espace pictural. Elle accroche le regard de l'autre. C'est un désastre. Lui est habitué à un visage plus maigre, à des pommettes décharnées, à un langage corporel qui oscille entre les grammaires de la douleur et du sexe. Ni repliée sur elle-même ni frémissante de désir, elle n'est plus la femme qu'il connaît. Il est habitué à plus d'urgence.

Il ne sera pas attiré par quelqu'un d'aussi heureux.

Kearney se détourna de la femme endormie et médita la justesse de ces observations. Il réfléchit à ce qu'il avait vu un certain après-midi sur le moniteur à écran plat de Tate. Il faudrait qu'il ait bientôt un nouvel entretien avec Sprake ; il s'endormit en y pensant.

Lorsqu'il s'éveilla, Anna était agenouillée au-dessus de lui.

— Tu te souviens de ma toque en fourrure ? dit-elle.

— Quoi ?

Kearney leva vers elle des yeux ahuris, abruti par le sommeil. Il regarda sa montre : dix heures du matin et les rideaux étaient grands ouverts. Elle avait ouvert la fenêtre aussi. La pièce était saturée de lumière, emplie des voix des passants et de bruits de circulation. Anna avait un bras derrière le dos et se penchait en reportant son poids sur l'autre bras. Le col de sa chemise de nuit en coton blanc pendait, et il voyait ses seins qu'elle ne l'avait jamais – pour des motifs personnels complexes – encouragé à toucher. Elle sentait le savon et le dentifrice.

— Nous sommes allés au cinéma à Fulham, voir un film de Tarkovski, je crois que c'était *Le Miroir*. Mais je me suis trompée de cinéma, il faisait un froid de canard, et je suis restée une heure assise sur les marches à t'attendre. Quand tu es arrivé, tu n'as eu d'yeux que pour ma toque en fourrure.

— Je me souviens de cette toque, acquiesça Kearney. Tu disais que ça te grossissait le visage.

— Élargissait. Je disais que ça me faisait un visage trop large. Et tu as déclaré, sans hésiter un instant : « Ça te fait un visage, le tien. C'est tout, Anna : ton visage. » Tu sais ce que tu as dit ensuite ?

Kearney secoua la tête. Tout ce dont il se souvenait, en fait,

c'était de l'avoir cherchée, exaspéré, dans tous les cinémas de Fulham.

— Tu as dit : « Pourquoi continuer de passer ta vie à t'excuser ? »

Elle baissa les yeux sur lui et ajouta, après un silence :

— Tu ne peux pas savoir à quel point je t'ai aimé pour m'avoir dit ça.

— Ça me fait plaisir.

— Michael ?

— Quoi ?

— Je veux que tu me baisses avec ma toque.

Elle ramena en avant le bras qu'elle avait derrière le dos : l'objet était dans sa main, une boule de fourrure grise et soyeuse de la taille d'un chat. Kearney se mit à rire. Anna rit elle aussi. Elle posa la toque sur sa tête et fut instantanément rajeunie de dix ans. Son sourire était généreux et séduisant, aussi vulnérable que ses poignets.

— Je n'ai jamais pu comprendre quelqu'un qui portait une toque en fourrure pour voir un film de Tarkovski, dit-il.

Il retroussa la chemise de nuit d'Anna jusqu'au creux de ses reins et commença à la caresser. Elle gémit. Il était encore capable de penser, comme cela lui arrivait souvent : *Peut-être que ça va suffire, libère-moi enfin, fais-moi traverser le mur entre moi et moi.*

Il pensa : Peut-être que ça la sauvera de moi.

Plus tard, il passa un coup de fil, à la suite de quoi, l'après-midi même, il trouva Valentine Sprake en train de faire les cent pas au milieu des taxis à la gare de Victoria. Deux ou trois pigeons noircis lui sautillaient entre les pieds. Tous boitaient. Sprake avait l'air irrité.

— Ne m'appelle jamais plus à ce numéro, dit-il.

— Pourquoi ? demanda Kearney.

— Parce que je veux pas, bordel !

S'il se rappelait ce qui s'était passé lors de leur dernière rencontre, il n'en laissa rien paraître. Son engagement vis-à-vis du Shrandor – sa fuite, en quelque sorte – était aussi personnel que celui de Kearney, aussi personnel que la folie : un dialogue tellement internalisé qu'il ne pouvait être déduit, partiellement et sans garantie, de la somme de ses actions. Kearney lui fit prendre un taxi. Laissant derrière eux la circulation coagulée du centre de Londres, ils mirent le cap sur la vallée de la Lea, où les centres commerciaux et les zones industrielles étaient encore incrustés d'un tissu résiduel de rues pavillonnaires, ni propres ni sales, ni neuves ni vieilles, hantées par des joggeurs de midi et des chats ensauvagés à moitié morts. Sprake semblait chuchoter tout seul.

— Tu as vu ce truc Kefahuchi ? hasarda Kearney. Aux infos ?

— Quelles infos ? dit Sprake.

Tout à coup, il montra un étalage de fleurs sur le trottoir devant la boutique d'un horticulteur.

— J'ai cru que c'était des couronnes mortuaires, dit-il avec un rire lugubre. Sombres tout en étant colorées.

Après quoi, son humeur s'améliora, mais il continua de marmonner « Aux infos ! » d'un ton méprisant jusqu'à ce qu'ils atteignent les bureaux de MVC-Kaplan, qui étaient silencieux, chauds et déserts à la fin de la journée de travail.

Gordon Meadows avait commencé sa carrière en brevetant des gènes, puis, après une série très médiatisée de lancements de médicaments pour le compte d'une société pharmaceutique basée en Suisse, il s'était mis, par la bande et sans problème, à faire rouler l'argent. Ses spécialités étaient les idées, les découvertes « coup de fouet », les recherches originales. Son style consistait à créer une bulle pure, immatérielle : suralimenter la capitalisation, introduire les actions en Bourse, faire monter les enchères et récupérer les bénéfices une ou deux étapes avant l'échéance prévue pour le lancement du produit. Si vous ne pouviez pas suivre, il vous bradait au plus offrant. Résultat : Meadows Venture Capital occupait intégralement une curieuse structure en plaques de verre boulonnées qui étincelait – un peu gênée, quand même –, entre les sobres façades en alliage d'un « Parc d'excellence » à Walthamstow ; et personne ne se souvenait de Kaplan, un intello coincé, qui, incapable de relever les défis de l'économie de marché, n'était retourné que brièvement à la biologie moléculaire avant d'enseigner dans un lycée polyvalent du Lancashire.

Grand et mince, Meadows alliait la sveltesse à la forme. La première fois que Kearney l'avait rencontré, juste après ses triomphes pharmaceutiques, il arborait l'impitoyable chevelure safran et le bouc de l'entrepreneur Internet. Il portait à présent des costumes de chez Piombo, et le mobilier de son espace de travail – qui jouissait d'une vue austère sur les arbres bordant le chemin de halage de la défunte Lea Valley Navigation – semblait sorti tout droit des pages de *Wallpaper*. Des sièges B&B Italia interpellaient un bureau composé d'une dalle unique en verre refondu, sur laquelle trônaient, comme s'ils avaient quelque chose en commun, un Mac Cube et une cafetière Ettore Sottsass. Assis derrière eux, Meadows considérait Valentine Sprake avec un amusement mêlé de prudence.

— Il faudra nous présenter, dit-il à Kearney.

Sprake, qui s'était excité fébrilement dans l'ascenseur, pressait maintenant son visage contre le mur en verre de l'édifice et contemplait deux ou trois grumeaux de matériau d'emballage, gros comme des réfrigérateurs, qui flottaient sur le canal dans le crépuscule déclinant.

— Parlons de lui plus tard, conseilla Kearney. Il a une idée géniale pour une nouvelle molécule.

Il s'assit sur un coin du bureau de Meadows.

— Brian Tate se fait du souci à votre sujet, Gordon.

— Vraiment ? Si c'est le cas, j'en suis désolé.

— Il dit que vous êtes obsédé par le contrôle des délais. Il a peur que vous nous vendiez à Sony. Nous ne voulons pas de ça.

— Je crois que Brian est...

— Dois-je vous dire pourquoi nous ne voulons pas de ça, Gordon ? Nous ne voulons pas de ça parce que Brian est une diva. Il faut que vous manifestiez votre confiance à une diva. Je vous propose une petite simulation.

Kearney leva les mains, paumes vers le haut. Il regarda la main gauche.

— Pas de confiance, dit-il.

Puis il regarda la main droite.

— Pas d'ordinateur quantique.

Il réitéra sa pantomime.

— Pas de confiance, pas d'ordinateur quantique. Êtes-vous assez intelligent pour voir le rapport, Gordon ?

Meadows éclata de rire.

— Je crois que vous êtes moins naïf que vous ne le laissez supposer, dit-il. Et Brian est certainement moins nerveux qu'il le prétend. Maintenant, voyons voir...

Il pianota sur son clavier. Des tableaux s'épanouirent sur son moniteur et enflèrent comme autant de fruits mûrs.

— Vous avez une consommation plutôt élevée, conclut-il au bout d'un moment.

Il leva les mains, paumes vers le haut et parodia la démonstration de Kearney.

— Pas d'argent, dit-il. Pas de recherche. Nous avons besoin de capital frais. Et une décision comme celle-ci – du moment que nous estimons qu'elle profite à la science – étendrait nos possibilités au lieu de les limiter.

— Qui est « nous » ? demanda Kearney.

— Vous n'écoutez pas. Brian disposerait de son propre département. Ce serait inclus dans le forfait. Il se demande si vous travaillez suffisamment dur, Michael. Le sort de ses idées le préoccupe.

— Je crois que vous vous préparez à nous balancer. Un bon conseil : n'essayez pas.

Meadows examina ses mains.

— Vous êtes parano, Michael.

— C'est ça, fantasmez là-dessus.

Valentine Sprake se détourna du paysage assombri et traversa la pièce d'un pas rapide et saccadé, comme s'il avait aperçu, là-bas dans les marécages, quelque chose qui l'aurait surpris. Il se pencha au-

dessus du bureau de Meadows, s'empara de la cafetière et en but le contenu directement au bec.

— La semaine dernière, dit-il à Meadows, j'ai appris qu'Urizen était revenu parmi nous, et que Son nom est Vieille Angleterre. Nous dérivons tous sur la mer du temps et de l'espace. Songez à ça aussi.

Il sortit du bureau d'un pas martial, les mains repliées sur sa poitrine.

Meadows avait l'air amusé.

— Mais qui est-ce, Kearney ?

— Ne me le demandez pas, dit-il distraitemment.

Sur le seuil, il ajouta :

— Et cessez de harceler Brian.

— Je ne peux pas vous protéger tous les deux éternellement, lui cria Meadows.

C'est à ce moment-là que Kearney comprit que Meadows les avait déjà vendus à Sony.

Des séparateurs en matériau léger, aux couleurs pastel, créaient des zones privatives à l'intérieur de la tente de verre boulonné de MVC-Kaplan, dépourvue de tout autre relief. La première chose que vit Kearney devant l'espace de travail de Meadows fut l'ombre du Shrandar, projetée en quelque sorte de *l'intérieur* de l'édifice sur l'un de ces écrans. Elle était grandeur nature, un peu floue et diffuse au début, puis elle se raffermir et se précisa en tournant lentement sur elle-même comme une chrysalide en suspens dans une haie. Lorsqu'elle pivota, il y eut une sorte de froissement qu'il n'avait pas entendu depuis vingt ans ; une odeur qu'il reconnaissait encore. Il sentit tout son corps se glacer et se raidir de peur. Il recula de quelques pas devant l'apparition puis rentra en courant dans le bureau, empoigna Meadows par le revers de son costume, le bascula sur la dalle de verre et le frappa violemment, trois ou quatre fois de suite, à la pommette droite.

— Seigneur, dit Meadows d'une voix pâteuse. Ah !

Kearney le fit passer par-dessus le bureau, le traîna sur le sol et hors de la pièce. Au même moment, l'ascenseur arriva et Sprake en sortit.

— Je l'ai vu, je l'ai vu, dit Kearney.

Sprake montra les dents.

— Il n'est pas ici maintenant.

— Grouille-toi, bordel ! Il est plus près que jamais. Il veut que je fasse quelque chose.

Ensemble, ils poussèrent Meadows dans la cabine puis descendirent trois étages. Il sembla se réveiller lorsqu'ils le traînèrent dans le hall d'entrée puis sur la berge du canal.

— Kearney ? dit-il plusieurs fois. C'est vous ? Qu'est-ce qui

m'arrive ?

Kearney le lâcha et se mit à lui donner des coups de pied dans la tête.

Sprake s'interposa et retint Kearney jusqu'à ce qu'il se soit calmé. Ils amenèrent Meadows tout au bord de l'eau, dans laquelle ils l'immergèrent, sur le ventre, tandis qu'ils lui tenaient les jambes. Il tenta de garder la tête hors de l'eau en cambrant le dos, puis abandonna en gémissant. Des bulles remontèrent. Ses intestins se vidèrent.

— Mon Dieu ! dit Kearney.

Il recula en titubant.

— Il est mort ?

Sprake sourit de toutes ses dents.

— À mon avis, oui.

Il pencha la tête en arrière jusqu'à ce qu'il voie les pâles étoiles au zénith de Walthamstow, leva les bras à l'horizontale et s'éloigna lentement en dansant sur le chemin de halage, vers Edmonton.

— Urizen ! cria-t-il.

— Rien à foutre, dit Kearney.

Il s'enfuit dans la direction opposée et courut sans s'arrêter jusqu'à Lea Bridge, puis trouva un radio-taxi pour rentrer à Grove Park.

Chaque meurtre lui rappelait la maison du Shrandar, qu'il n'avait, en un sens, jamais quittée. C'est là qu'avait commencé sa chute, c'est là que l'avait emprisonné sa connaissance profondément déchue. En un autre sens, la poursuite que le Shrandar lui livra les années suivantes *était* cette connaissance : c'était la chute constante dans la conscience de la chute. Lorsqu'il tuait, surtout lorsqu'il tuait des femmes, il avait l'impression d'être libéré de ce qu'il savait. Il avait un instant l'impression de s'être encore échappé.

Lames de parquet nues, grises et poussiéreuses, rideaux en tulle, lumière froide et grise – une maison morne dans une rue sans joie. Le Shrandar, intact, irréfragable, se tenait dans la pièce du dessus et contemplait le paysage par la fenêtre avec l'air magistral d'un capitaine sur la passerelle d'un bateau. Si Kearney le fuyait, c'était avant tout parce qu'il avait peur du manteau qu'il portait. L'odeur de la laine mouillée le terrorisait. Cette odeur serait son ultime sensation avant la chute.

Le bec s'ouvrit. Des mots furent prononcés. La panique – la sienne – emplit la pièce comme un liquide limpide, albumen ou ichtyocolle, si épais qu'il fut forcé de se tourner et de nager pour repasser la porte. Ses membres supérieurs s'agitaient dans une sorte de brasse tandis que ses jambes couraient sous lui dans un ralenti inutile.

Il traversa le palier en titubant, dévala l'escalier – plein d'une terreur extatique, les dés dans la main –, et sortit dans les rues pluvieuses, à la recherche de quelqu'un à tuer. Il savait que c'était le seul moyen d'assurer son salut. Une sorte de pesanteur latérale joua en sa faveur : il tomba sans discontinuer depuis la maison du Shrandeur jusqu'à la gare. Voyager, espérait-il, ce serait *repousser* la chute en tombant sous un angle plus acceptable, plus miséricordieux.

Une fin d'après-midi d'hiver sous la pluie. Les trains étaient récalcitrants, surchauffés, vides. Tout était lent, lent, lent. Il attrapa un omnibus qui sortait laborieusement de Londres et s'enfonçait dans le Buckinghamshire. Chaque fois qu'il baissait les yeux sur les dés au creux de sa main, le monde était secoué par un cahot et il était obligé de regarder ailleurs. Il resta là à transpirer sur sa banquette jusqu'à ce que, trois ou quatre gares après Harrow-on-the-Hill, une femme bronzée, mais au visage fatigué le rejoigne dans le wagon. Elle portait un tailleur noir de femme d'affaires. D'une main, elle tenait une serviette, de l'autre, un sac en plastique de chez Marks & Spencer. Elle s'affaira avec son téléphone portable, feuilleta un manuel de développement personnel apparemment intitulé *Pourquoi n'aurais-je pas les choses que je veux ?* Deux gares plus loin vers le nord, le train ralentit et s'arrêta. Elle se leva et attendit que la porte s'ouvre, scrutant le quai assombri et le guichet éclairé derrière. Elle tapa du pied. Elle regarda sa montre. Son mari devait l'attendre dans le parking avec la Saab, et ils iraient directement au gymnase. D'un bout à l'autre du train, d'autres portes s'ouvrirent et se fermèrent, des gens s'éloignèrent en hâte. Elle regarda nerveusement à droite et à gauche. Elle regarda Kearney. Dans le vide surchauffé, son voyage s'étira comme du chewing-gum, jusqu'à se rompre.

— Excusez-moi, dit-elle. On dirait qu'ils ne veulent pas me laisser sortir.

Elle rit.

Kearney rit lui aussi.

— Voyons ce que nous pouvons faire, dit-il.

Cinq ou six minces chaînettes en or portant chacune son initiale ou son prénom en guise de pendentif s'accrochaient aux tendons proéminents de son cou.

— Voyons ce que nous pouvons faire, Sophie.

Lorsqu'il abaissa la main pour toucher du bout des doigts le maquillage incrusté dans le léger duvet blond au coin de sa bouche, le train démarra lentement. Le contenu de son sac s'était répandu par terre quand elle était tombée. Quelque chose – une salade emballée sous film alimentaire, pensa-t-il – s'échappa du sac et alla rouler dans le wagon désert. Le quai glissa en arrière et fut remplacé par la nuit noire. Les portes ne s'étaient pas ouvertes du tout.

Kearney, s'attendant à être découvert d'un moment à l'autre, vivait suspendu aux bulletins d'informations, mais il ne fut jamais question de Meadows. La partie supérieure d'un cadavre repêché dans la Tamise près du pont de Hungerford s'avéra être décomposée et appartenir à une femme. Un deuxième jeune Nigérian avait été retrouvé mort à Peckham. À part ces incidents, rien. Kearney considéra l'écran avec une incrédulité croissante. Il n'arrivait pas à comprendre comment il avait pu s'en tirer en toute impunité. Personne n'aime les magnats du capital-risque, se surprit-il à penser un jour, mais c'est ridicule.

— Et maintenant, dit gaiement la présentatrice, place au sport !

Il s'aperçut qu'il avait moins peur d'être découvert que de rencontrer le Shrandor. Meadows suffirait-il pour le tenir en respect ? Un instant, il était plein de confiance ; l'instant d'après, il était désespéré. Un bruit dehors dans la rue – et c'était assez pour faire monter en flèche son rythme cardiaque. Il ignora le téléphone, qui sonnait souvent deux ou trois fois par matinée. Sur sa boîte vocale, les messages s'accumulaient, mais il n'osait pas appeler pour en prendre connaissance. Au lieu de quoi, il lançait les dés comme un maniaque, les regardait s'éloigner de lui en rebondissant sur le sol comme des fragments d'os humain. Il ne pouvait pas manger, et la moindre augmentation de température lui donnait des suees. Il n'arrivait pas à dormir, et quand il dormait, il rêvait que c'était lui-même qu'il avait tué. Et quand il s'éveillait de son rêve – rempli d'un mélange de dépression et d'anxiété qui avait toute l'apparence du chagrin –, c'était pour trouver Anna allongée sur lui, qui pleurait en chuchotant féroceement :

— Tout va bien. Je t'en prie. Tout va bien.

Gauche et mal entraînée, elle l'avait enveloppé de ses bras et de ses jambes comme pour étouffer ses cris. C'était tellement peu le genre d'Anna de réconforter autrui que Kearney la repoussa dans une sorte d'accès de terreur et retomba de plein gré dans le rêve.

— Je ne te comprends pas, se plaignit-elle le lendemain matin. Il y a quelques jours encore, tu étais si gentil.

Kearney scruta prudemment sa propre image dans la glace de la salle de bains, au cas où il verrait autre chose. Son visage, remarquait-il, avait l'air ridé et boursoufflé. Derrière lui, il voyait à travers la vapeur Anna allongée dans un bain parfumé au miel et à l'huile de rose, ses couleurs avivées par la chaleur, son expression rendue agressive par une authentique perplexité. Il posa son rasoir, se pencha au-dessus de la baignoire et embrassa Anna sur la bouche. Il lui mit la main entre les jambes. Elle se contorsionna pour se présenter de dos, haletante, fit déborder la baignoire. Le portable de Kearney sonna.

— Laisse tomber, dit Anna. Ne réponds pas. Oh !

Plus tard, Kearney s'obligea à écouter le contenu de sa boîte vocale. La plupart des appels émanaient de Brian Tate. Tate téléphonait deux ou trois fois par jour, tantôt laissant pour seul message le numéro du laboratoire, comme s'il croyait que Kearney pouvait l'avoir oublié, tantôt parlant jusqu'à ce qu'il soit coupé par le logiciel. Au début, il se montra blessé, patient, accusateur ; il se fit bientôt plus pressant.

— Michael, pour l'amour du ciel, dit-il, où es-tu passé ? Je deviens dingue, ici.

L'appel avait été enregistré à huit heures du soir ; des éclats de rire en fond sonore suggéraient qu'il téléphonait depuis un pub. Kearney reposa brusquement le téléphone, mais le message suivant arriva moins de cinq minutes plus tard, depuis un portable :

— Le signal est tellement *merdique*, ici... commença-t-il.

Des sons incompréhensibles, puis :

— Les données ne servent à rien. Et les chats...

Au bout de deux ou trois jours, Tate sembla arriver au point de non-retour.

— Si tu ne viens pas, menaçait-il, j'abandonne. J'en ai marre de m'occuper de tout ça.

Un silence, puis :

— Michael ? Excuse-moi. Je sais que tu voulais que ça soit...

Il n'y eut plus d'appels après celui-là, jusqu'au plus récent :

— Kearney ?

Et c'était tout. Le bruit de fond évoquait la pluie qui tombait. Kearney essaya de rappeler le numéro, mais Tate semblait avoir éteint son portable. Lorsqu'il repassa le message originel, il entendit derrière la pluie un autre bruit, une sorte de signal qui dégénérait en larsen puis s'étouffait brusquement.

— Kearney ? disait Tate.

Pluie et larsen.

— Kearney ?

L'hésitation perçue dans le ton de sa voix était presque indescriptible.

Kearney secoua la tête et prit son manteau.

— Je savais que tu allais encore sortir, dit Anna.

Dès que Kearney entra, le chat noir accourut, s'aplatit devant lui et miaula pour attirer son attention. Mais il tendit la main trop brusquement, et l'animal, se ramassant sur lui-même comme si Kearney l'avait frappé, prit la fuite.

— Chut, dit Kearney distraitement. Chut.

Il écouta. La température et le degré d'humidité du laboratoire

étaient censés être étroitement contrôlés, mais il n'entendait ni les ventilateurs ni les déshumidificateurs. Il toucha un interrupteur et les tubes fluorescents s'allumèrent en bourdonnant dans le silence. Il cilla. Il ne restait plus que le mobilier : tout le matériel avait été emballé soigneusement dans des caisses et emporté ailleurs. La moquette était jonchée de fragments de polystyrène et de lambeaux de ruban thermo-adhésif. Deux cartons endommagés frappés de l'emblème Blaney Research Logistics avaient été abandonnés dans un coin. Les plans de travail et les bureaux ne portaient plus que la poussière qui s'était accumulée tout au long des mois d'occupation et traçait des motifs en forme de circuits entre les installations.

— Minou ? dit Kearney.

Il dessina dans la poussière avec un doigt.

Sur le bahut de Tate, il trouva un papillon autocollant jaune avec un numéro de téléphone et une adresse électronique. « Désolé, Michael », avait griffonné Tate en bas de la feuille.

Médusé, Kearney regarda autour de lui. Tout ce que Gordon Meadows avait dit sur Tate lui revint à l'esprit. Il secoua la tête, écoeuré.

— Brian, murmura-t-il, salaud de magouilleur.

Il en était presque amusé.

Tate avait amené ses idées chez Sony, avec ou sans l'aide de MVC-Kaplan. Manifestement, il préparait son coup depuis des semaines. Mais il s'était passé autre chose ici, quelque chose de moins facile à comprendre. Pourquoi avait-il abandonné les chats ? Pourquoi avait-il déconnecté les moniteurs à écran plat, puis les avait jetés par terre et démolis à coups de pied dans un accès de rage ? La rage, ça ne cadrait pas avec Tate. Kearney remua les morceaux avec son pied. Ils avaient rejoint les détritiques habituels – emballages de repas tout prêts et autres immondices, dont certains dataient de plus d'une semaine. Les chats y avaient fait leurs besoins. Le mâle se terrait à présent dans ces décombres et fixait Kearney comme une petite gargouille vivante.

— Chut, dit-il.

Il tendit le bras plus doucement, cette fois, et le chat vint se frotter contre sa main. Ses flancs tremblants étaient émaciés, sa tête aussi pointue qu'une hache, ses yeux globuleux étaient chargés de contraires – méfiance et soulagement, peur et gratitude. Kearney le prit dans ses bras et le tint contre sa poitrine.

Il lui caressa les oreilles, appela la chatte par son nom, et regarda partout, plein d'espoir. Pas de réponse.

— Je sais que tu es ici, dit-il.

Kearney éteignit les lumières et s'assit sur le bahut de Tate. Il se dit que si la chatte s'habitua à sa présence ici, elle finirait par sortir de son repaire. Entre-temps, son frère cessa de trembler et commença

à ronronner : un son saccadé, décousu, rauque comme une machine.

— C'est un bruit bizarre, lui dit Kearney, pour un animal de ta taille.

Puis il dit :

— J'imagine qu'il a fini par t'appeler Schrödinger. C'est le nom qu'il t'a donné ? Il est vraiment aussi lourd que ça ?

Le chat ronronna encore un moment, puis s'arrêta et se raidit brusquement. Il scruta la pile de cartons de hamburgers et de débris de moniteurs.

Kearney regarda par terre lui aussi.

— Bonjour ? chuchota-t-il.

Il s'attendait à voir la chatte, et, de fait, il y eut un scintillement blanchâtre sur le sol près de ses pieds ; mais ce n'était pas un félin. C'était un tranquille épanchement de lumière qui sourdait comme un liquide d'un des écrans brisés et se répandait en nappe sur le sol en direction des pieds de Kearney.

— Nom de Dieu ! cria-t-il.

Il bondit. Le chat émit un chuintement affolé et s'arracha à ses bras. Il l'entendit retomber sur ses pattes et s'enfuir dans le noir. La blancheur continuait de se déverser de l'écran rompu en un million de points lumineux qui s'accumulaient autour de ses pieds en une froide danse fractale et formaient la silhouette qu'il redoutait le plus au monde. Il savait que chaque point – et chaque point le comprenant, et chaque point comprenant le point précédent – produirait aussi la même forme.

— Ça ne s'arrête jamais, murmura Kearney. Ça ne s'arrête jamais de recommencer.

Soudain, il vomit. Il s'éloigna en titubant, se cognant aux meubles dans l'obscurité, jusqu'à ce qu'il trouve la porte d'entrée.

Ce n'était pas la rage qui avait conduit Tate à détruire le matériel, mais la peur. Kearney se précipita dans la rue sans se retourner.

Les entradas perdues

Les êtres humains, irrésistiblement attirés par les mystères du Secteur Kefahuchi, débarquèrent sur le pas de sa porte deux cents ans après avoir découvert l'espace.

C'étaient des débutants absolus, animés par l'engouement pour la nouveauté typique d'une économie de rigolos. Ils n'avaient aucune idée de ce qu'ils étaient venus chercher là, ni de la manière dont ils l'obtiendraient : ils savaient seulement qu'ils l'obtiendraient. Ils sentaient obscurément qu'il y avait de l'argent à gagner. Ils se lancèrent. Ils déclenchèrent des guerres. Ils étourdirent jusqu'à la passivité cinq des races extraterrestres qu'ils trouvèrent en possession de la galaxie et se battirent contre la sixième – qu'ils appelèrent « les Nastic » suite à une interprétation erronée du terme nastic désignant l'espace – jusqu'à l'obtention d'une trêve prudente. Après quoi, ils se battirent entre eux.

Derrière tous ces comportements répréhensibles se cachait une insécurité, magnifique de par son étendue, métaphysique de par sa nature. L'espace était vaste, et les petits gars débarqués de la Terre furent malgré eux frappés d'une terreur respectueuse par ce qu'ils trouvèrent là-haut. Pis encore, leur science en avait pris un sacré coup. Toutes les races qu'ils rencontrèrent au cours de leur transit vers le Noyau utilisaient des propulsions interstellaires fondées sur des théories différentes. Toutes ces théories fonctionnaient, même lorsque leurs hypothèses de base étaient mutuellement exclusives. On pouvait voyager d'une étoile à l'autre, semblait-il, sur n'importe quelle base théorique. Si la théorie suggérait de travailler avec un espace écumant – si on était obligé de saisir la vague au bond –, cela n'empêchait pas un autre moteur, qui fonctionnerait sur une surface einsteinienne parfaitement lisse, de surfer sur la même tranche de vide spatial. Il était même possible de construire des propulseurs sur la base de théories du style supercordes, lesquelles, malgré leurs promesses datant de quatre cents ans, n'avaient jamais vraiment fonctionné.

Ces révélations étaient un véritable affront. Alors, quand ils se

matérialisèrent au bord du Secteur, le regardèrent dans les yeux et commencèrent à y expédier leurs malheureuses entradas, les Terriens espéraient trouver, entre autres, quelques réponses. Ils se demandaient pourquoi l'univers, apparemment si inflexible en surface, était si accommodant en profondeur. On pouvait faire marcher tout et n'importe quoi. En cherchant bien, on trouvait toujours. Ils espéraient découvrir pourquoi. Et tandis que les entradistas mouraient dans des conditions que nul ne pouvait imaginer – écrasés, grillés, gonflés, ou alors pulvérisés en brouillard de particules par le Secteur lui-même, des cœurs moins vaillants s'attaquèrent avec enthousiasme à la Plage, où ils trouvèrent Radio Bay. Ils trouvèrent de nouvelles technologies. Ils trouvèrent les vestiges d'anciennes races, qu'ils se disputèrent comme des chiots de bull-terrier se disputeraient un vieil os.

Ils trouvèrent des soleils artificiels.

Il y avait eu, quelque part dans les profondeurs du passé, un tel intérêt pour les zones de l'espace les plus proches du Secteur que Radio Bay comptait plus de soleils artificiels que de soleils naturels. Certains avaient été remorqués depuis d'autres emplacements ; d'autres avaient été construits à partir de zéro, *in situ*. Des planètes avaient été repositionnées autour d'eux, puis insérées dans des orbites artificielles conçues pour maintenir le Secteur dans les meilleures conditions de visibilité. Des champs magnétiques féroce­ment pincés aux entournures et des atmosphères sursaturées les protégeaient des radiations. Entre les planètes, sous les nappes de lumière agressive, des lunes rebelles zigzaguaient sur des orbites fantastiquement complexes.

C'étaient moins des systèmes solaires que des balises, moins des balises que des laboratoires, et moins des laboratoires que des dispositifs expérimentaux à part entière : de gigantesques détecteurs conçus pour réagir aux forces inimaginables qui se déversaient de la singularité effrénée hypothétiquement présente au centre du Secteur.

L'énergie rayonnait de cet objet en quantités prodigieuses. Entourée de nuages gazeux chauffés à 50 000 degrés Kelvin, la singularité expulsait des jets et des panaches de matière à la fois baryonique et non baryonique. Ses effets gravitationnels pouvaient être détectés – encore que faiblement – dans le Noyau. C'était, selon la formule d'un des commentateurs : « Un endroit qui était déjà vieux lorsque les premiers grands quasars commencèrent à brûler d'un bout à l'autre de l'univers primitif dans une obscurité inimaginable. » Quoi qu'il en soit, elle avait transformé le Secteur qui l'entourait en une zone de trous noirs, de gigantesques accélérateurs naturels et de matière résiduelle – un brouet de temps, d'espace et d'horizons, d'événements palpitants, un imprévisible océan d'énergie rayonnée et de lumière profonde. Tout pouvait arriver là, où les lois naturelles, à

supposer qu'elles aient jamais existé, étaient abolies.

Aucune des anciennes races ne réussit à pénétrer le Secteur et à ramener des informations ; mais ce ne fut pas faute d'essayer. Elles avaient essayé de découvrir des secrets. Lorsque arrivèrent les humains, des objets et artefacts remontant jusqu'à soixante-cinq millions d'années étaient encore en suspens au bord du Secteur, certains manifestement abandonnés par des cultures des dizaines de fois plus insolites ou plus intelligentes que tout ce qu'on voyait circuler aujourd'hui. Toutes avaient débarqué avec une théorie. Elles étaient venues avec une nouvelle géométrie, un nouveau type de vaisseau, une nouvelle méthode. Jour après jour, elles se lançaient dans le brasier et se changeaient en cendres.

Elles se lançaient à partir d'endroits comme Redline.

Les entités inconnues qui créèrent Redline, les êtres anonymes qui construisirent son soleil furieusement actinique n'étaient même pas grossièrement humains. De surcroît, un mouvement orbital particulier, conçu pour présenter en permanence l'artefact placé au pôle Sud face à certain site au tréfonds de la zone centrale du Secteur Kefahuchi, lui conférait des arythmies nauséuses et imprévisibles. Sur Redline, le printemps arrivait deux fois tous les cinq ans, puis durait toute l'année pendant les vingt suivantes ; ensuite, c'était un jour sur deux. Quand il arrivait, il avait la couleur et la qualité d'un néon bon marché. Des jungles radio fumantes et des déserts éclairés en bleu, récurés par les ultraviolets, étaient des obstacles majeurs à l'intervention directe des êtres humains. (Même si, dans une métaphore approximative de l'exploration de Radio Bay elle-même, les courageux, les malchanceux et les moralement dyslexiques continuaient d'expédier leurs personnes dans des entradas hâtives, à peine préparées. À la recherche de quoi ? Nul ne le savait. Très vite, ils se perdaient dans les brumes au milieu des ruines fétides. Ceux qui revenaient, après avoir fendu la visière de leur casque pour mieux examiner ce qu'ils avaient trouvé, frimaient dans les bars du spatioport de Motel Splendido pendant une semaine ou deux après leur retour, puis mouraient, dans la tradition de l'entrada, de maladies indescriptibles.)

Seria Mau consulta ses registres. « L'Artefact sudpolaire, l'informèrent-ils, résiste à l'analyse, bien qu'il semble être un récepteur plutôt qu'un émetteur. » Et, plus loin : « Si l'on peut dire que le "jour" et la "nuit" existent sur Redline, il semble que leur apparition ne puisse être déterminée simplement. » C'était l'endroit en dessous d'elle, si pur et si dénué d'ambiguïté que c'était une joie de le contempler. C'était aussi son destin, en un sens, au moins. Elle se brancha.

— Billy Anker, dit-elle. Je suis ici pour te voir.

Au bout d'un moment, une voix répondit, tronçonnée et faible, encadrée de parasites.

— Tu veux descendre ? dit la voix.

Seria Mau eut tout de suite le trac.

— Je vais envoyer un sim, temporisa-t-elle.

Billy Anker avait un visage mince, piqué de poils de barbe ; ses cheveux tirés en arrière étaient brutalement rassemblés en une petite queue-de-cheval lestée de gris. Son âge était incertain, sa peau assombrie par la lumière de mille soleils. Ses yeux gris verdâtres étaient enfoncés dans de profondes orbites ; si vous lui plaisiez, ces yeux vous considéraient un certain temps, finissant souvent par indiquer un amusement chaleureux ; sinon, ils dérapaient sur vous. Ils ne livraient rien. Billy Anker, qui adorait être là-bas à Radio Bay (d'aucuns disaient qu'il y était né, mais qu'est-ce qu'ils en savaient ? C'étaient des entradistas toxicomanes et des allumés des particules, dont les voix douces, massacrées par le bourbon de Carmody coupé avec le ribosome de chauves-souris locales, ne racontaient que leur légende intérieure romantique personnelle) était toujours en train de chercher quelque chose. Il n'avait aucune patience avec quiconque ne partageait pas son enthousiasme. Ou qui n'avait pas au moins un minimum d'enthousiasme pour un truc ou un autre.

— Nous sommes ici pour regarder, disait-il, et pour nous émerveiller. Nous ne sommes pas ici pour longtemps. Regardez ça ! Vous avez vu ? Mais regardez !

C'était un petit homme maigre, actif et curieux, tout en peau et tendons, qui portait en toutes occasions la combinaison anti-G d'un aviateur des temps héroïques, deux manteaux en cuir, un bandana rouge et vert avec un nœud fantaisiste. Il avait perdu deux doigts d'une main dans un atterrissage forcé sur Sigma End, au bord du disque d'accrétion du célèbre trou noir appelé Radio RX-1 (avec, dans les parages, l'entrée d'un trou de ver artificiel qui, croyait-il à l'époque, était braqué sur la même cible que l'Artefact sudpolaire de Redline). Il ne les avait jamais remplacés.

Lorsque Seria Mau se matérialisa à ses pieds, il l'examina pendant un moment.

— Qu'est-ce que tu aimes, quand t'es réellement toi ? demanda-t-il.

— Pas grand-chose, dit Seria Mau. Je suis un vaisseau classe K.

— C'est bien ça, dit Billy Anker en consultant ses systèmes. Je le vois ici. Et comment ça a marché pour toi ?

— Ça ne te regarde pas, Billy Anker.

— Tu devrais pas trop rester sur la défensive.

Telle fut sa réponse. Ensuite, au bout d'un moment ou deux :

— Alors, quoi de neuf dans l'univers ? Qu'est-ce que t'as vu que

j'ai pas vu ?

Seria Mau était amusée.

— Tu me demandes ça, toi qui habites dans cette vieille baraque de merde, dit-elle en jetant un coup d'œil circulaire à l'intérieur du domicile de Billy, avec ce gant d'estropié sur la main droite ?

Elle éclata de rire et dit :

— Des tas de trucs, bien que je ne sois jamais descendue dans le Noyau.

Elle lui décrivit certaines des choses qu'elle avait vues.

— Je suis impressionné, concéda-t-il.

Il se renversa dans son fauteuil, puis il dit :

— Ton classe K, il va plonger loin. « Plonger », tu piges ce que je veux dire ? Il paraît que des comme ça peuvent aller presque partout. T'as jamais pensé au Secteur ? Tu penses jamais à l'emmener là-bas ?

— Le jour où je serai fatiguée de cette vie.

Ils rirent tous les deux, et Billy Anker poursuivit :

— Faudra qu'on quitte la Plage un jour ou l'autre. Nous tous. Et devenir adultes. Laisser la Plage, plonger dans la mer...

— ... sinon à quoi ça sert d'être en vie, hein ? continua Seria Mau. C'est bien ce que tu allais dire, non ? J'ai entendu mille hommes comme toi dire la même chose. Et tu sais quoi, Billy Anker ?

— Quoi ?

— Ils étaient tous mieux sapés que toi.

Il la toisa.

— T'es pas seulement un vaisseau classe K, tu es la *Chatte Blanche*. Tu es la fille qui a volé la *Chatte Blanche*.

Elle était surprise qu'il ait trouvé ça si vite. Il sourit de la voir surprise.

— Alors, fit-il, qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

Seria Mau se détournait. Elle n'aimait pas être inventoriée si vite sur une planète merdique de Radio Bay dans les coulisses de nulle part. En plus, même en sim, elle n'arrivait pas à affronter les yeux de Bill. Elle avait l'expérience des corps, quoi qu'en disent les opérateurs fantômes. C'était une partie du problème. Et lorsqu'elle vit les yeux de Billy Anker, elle fut heureuse de ne pas avoir un corps, qui les aurait trouvés irrésistibles.

— C'est le tailleur qui m'a envoyée ici, dit-elle.

La lumière se fit sur le mince visage de Billy Anker.

— Tu as acheté le logiciel du Dr Haends, dit-il. Je le vois maintenant. C'est toi qui l'as acheté, à Oncle Zip. Merde.

Seria Mau se débrancha.

— Eh bien, il est mignon, dit la clone.

— C'était une communication privée, l'informa Seria Mau. Vous

voulez que je vous remette dans l'espace ?

— Vous avez vu sa main ? Oh ! là, là !

— Parce que je peux le faire si vous le voulez, insista Seria Mau.

Il est trop rapide, ce Billy Anker, se dit-elle. Puis elle ajouta, tout haut :

— Vous avez vraiment aimé cette main ? Moi, je l'ai trouvée exagérée.

La clone partit d'un rire sarcastique.

— Qu'est-ce qu'on en sait quand on vit dans un caisson ?

Depuis qu'elle avait changé d'avis sur la Trouée de Perkins, la clone – qui s'appelait Mona ou Moehne ou quelque chose de similaire – avait basculé dans une sorte de bipolarité pathologique à oscillation de faible amplitude. Quand elle avait le moral, elle avait l'impression que toute sa vie allait changer. Ses jupes étaient de plus en plus roses, de plus en plus courtes. Elle chantait toute seule en permanence : des dubs d'eau salée comme « Ion Die » et « Touch-out Hustle » ; ou les fantastiques vieux rythmes hors caste à la mode dans le Noyau. Quand elle était déprimée, elle traînait dans le compartiment des humains en se rongant les ongles, ou regardait des holofilms pornos en se masturbant. Les opérateurs invisibles, qui l'adoraient, avaient pour elle des prévenances excessives que Seria Mau n'avait jamais autorisées. Elle se laissait habiller par eux avec des vêtements que les filles d'Oncle Zip pourraient porter à un mariage ; ou faisait équiper sa cabine de miroirs aux normes de l'optique astronomique. Il leur importait aussi de veiller à ce qu'elle s'alimente correctement. Elle était assez perspicace pour comprendre leurs besoins et jouer le jeu. Quand la boussole de ses humeurs marquait le nord, elle n'avait qu'à lever le petit doigt, et ils lui faisaient sa bouffe Elvis et des hauts bain-de-soleil qui mettaient ses mamelons en valeur. Elle leur fit modifier la largeur de son bassin par chirurgie esthétique express. « Si c'est bien ce que vous voulez, ma chère, disaient-ils. Si vous croyez que cela va vous servir. » Ils auraient fait n'importe quoi pour lui remonter le moral. Ils auraient fait n'importe quoi pour la sortir de la robe de chambre tachée sur le devant, y compris l'encourager au tabagisme, ce qui était même illégal dans les ZLE depuis vingt-sept ans.

— Je faisais pas exprès d'écouter, dit-elle.

— Ne remettez plus les pieds dans cette bande de fréquences, l'avertit Seria Mau. Et puis occupez-vous de vos cheveux.

Dix minutes plus tard, elle renvoya son sim chez Billy Anker.

— On a beaucoup de parasites, ici, dit-il prudemment. Peut-être que c'est pour ça que j'ai perdu le contact.

— Peut-être.

Billy Anker était célèbre pour des tas de raisons, il avait peut-être

fait des tas de choses, mais il n'en faisait plus tellement à présent. Il vivait dans son vaisseau, le *Sabre Karaoké*, dont Seria Mau soupçonnait qu'il ne décollerait plus jamais de Redline. Les néons grimpants, bleuâtres, pâles et vigoureux recouvraient ses huit cents mètres de hauteur comme du lierre radioactif sur une colonne de pierre cannelée. Le *Sabre Karaoké* était fait de métaux extraterrestres, grêlé après vingt mille ans de bourlingue et dix ans de pluie sur Redline. On ne pouvait qu'émettre des hypothèses sur ses antécédents avant que Billy le trouve. À l'intérieur, du matériel terrien ordinaire était branché à la sauvage sur les commandes d'origine : des faisceaux de conduites, des nids de câbles, des trucs comme des écrans de télé vieux de quatre cents ans et pleins de poussière. Ce n'était pas de la tech classe K. C'était aussi démodé que les vis et les boulons, sans toutefois être ni aussi kitsch ni aussi désirable. En outre, il n'y avait pas d'opérateurs fantômes à bord du *Sabre Karaoké*. Quand on voulait que quelque chose soit fait, il fallait le faire soi-même. Billy Anker se méfiait des opérateurs fantômes, mais il ne voulait jamais dire pourquoi. En attendant, il était assis dans ce qui ressemblait à un antique siège de pilote de chasseur, avec des tubes de liquide coloré et des fils qui sortaient de sa personne et un casque qu'il pouvait mettre s'il en avait envie.

Il regarda le sim de Seria Mau renifler dans le fouillis à ses pieds et dit :

— À son époque, cette merde m'a baladé dans des endroits invraisemblables.

— Je peux l'imaginer, dit Seria Mau.

— Hé ! Si c'est assez bien, alors c'est assez bien.

— Billy Anker, je suis venue ici pour te dire que le logiciel du Dr Haends ne marche pas.

Billy sembla surpris ; puis pas surpris du tout. Une expression sournoise émergea sur son visage.

— Tu veux récupérer ton argent, devina-t-il. Eh bien, j'ai pas la réputation...

— ... de rembourser les clients mécontents. Je sais. Mais, écoute, ce n'est pas pour ça...

— C'est la politique de la maison, poupée, dit Billy Anker.

Il haussa tristement les épaules, mais son regard n'était pas affecté.

— Qu'est-ce que je peux dire ? ajouta-t-il.

— Tu peux ne rien dire et écouter, pour une fois. C'est pour ça que tu joues les ermites ici au milieu de toutes ces antiquités, parce que tu n'écoutes jamais ce qu'on te dit ? Je ne suis pas venue ici pour me faire rembourser. Si c'était ça que je voulais, je pouvais demander à Oncle Zip. Seulement, je ne lui fais pas confiance.

— T'as un peu raison, avoua Billy Anker. Alors, qu'est-ce que tu veux ?

— Je veux que tu me dises où tu l'as eu. Le logiciel.

Billy Anker réfléchit à cette requête.

— Ça, c'est inhabituel, répondit-il.

— N'empêche que c'est ça que je veux.

Ils se regardèrent posément. Billy Anker tambourina des doigts de sa main valide sur l'accoudoir de son fauteuil anti-G. En réponse, les écrans en face de lui s'effacèrent, puis commencèrent à montrer des planètes. Elles étaient grosses. Elles s'approchèrent rapidement de l'observateur, enflant et fleurissant comme des objets vivants, puis elles disparurent en plongeant à gauche et à droite. Elles étaient rayées de bandes turbulentes de nuages magenta, vert, brun sale et jaune.

— J'ai filmé ça, dit Billy Anker, pendant une virée dans le coin, juste après qu'on a découvert Redline. Tu vois comme c'est complexe, cette saloperie ? Et ceux qui l'ont construite avaient même pas un soleil pour leur faciliter la tâche. Ils ont remorqué une naine brune jusqu'à l'endroit de leur choix, et l'ont allumée. Ils se sont arrangés pour qu'elle devienne une sorte d'étoile qui colle avec aucune séquence dont nous connaissons l'existence. Ensuite, ils ont amené ces *huit* géantes gazeuses, avec soixante objets planétaires plus petits, et ils ont injecté Redline dans le couloir de gravitation artificielle le plus complexe qu'on ait jamais vu. Une sorte de libration de résonance a fait le reste.

Il réfléchit, puis poursuivit :

— Ces mecs étaient pas des bricoleurs. Rien que cette opération a dû leur prendre un million d'années. Pourquoi démarrer un projet comme ça, si c'est pour pas le terminer ?

— Billy Anker, je m'en fiche.

— Peut-être que tu trouves ça rasoir, tout simplement, et que t'es en train de décrocher. Mais il y a autre chose, et c'est ceci : si on peut faire tout ça, si on peut rassembler l'énergie psychique nécessaire pour faire tout ça uniquement pour construire une sorte d'instrument scientifique, alors, ce qu'on recherche doit être foutrement important, non ? Ça t'arrive jamais de penser à ça ? *Pourquoi* ces gens ont pris la peine d'investir tout leur temps là-dedans, hein ?

— Billy...

— Passons. À cause de ça et d'autres épisodes importants de son histoire, ce système est un cauchemar pour un allumé des particules. Les parasites sont légion, comme disent les registres. Alors, c'est probablement pour ça que notre communication a été coupée, tout à l'heure. Qu'est-ce que t'en penses ? Dommage, je me suis dit, vu que ça me plaisait pas mal.

Il éteignit les écrans et regarda le sim de Seria Mau à ses pieds.

— Raconte-moi un peu comment tu as volé la *Chatte Blanche*, lui suggéra-t-il.

La salle des commandes du *Sabre Karaoké* sentait la poussière chaude. Les moniteurs cliquetaient et se refroidissaient, ou s'allumaient soudain en séquences aléatoires. (Ils montraient la surface de Redline : une mesa érodée par-ci, un édifice en ruine par-là, pas grand-chose à signaler entre les deux ; ils revenaient toujours à l'Artefact sudpolaire, obscurément observable dans ses effluents de neige radio.) Une clarté scintillante courait sur les murs de la salle des commandes, lesquels s'ornaient de hiéroglyphes originaux comparables à ceux des civilisations de l'Ancienne Terre. Billy Anker frotta distraitement sa main droite comme pour atténuer la douleur de ses doigts absents. Seria Mau savait qu'elle devrait lui donner quelque chose en échange. Elle laissa donc le silence se prolonger, puis dit :

— Ce n'est pas moi qui l'ai volé. C'est les mathématiques.

Billy Anker éclata d'un rire incrédule.

— C'est les *mathématiques* qui l'ont volé ? Comment ça peut se faire ?

— Je n'en sais rien, dit-elle. Comment le saurais-je ? Elles m'ont mise en phase sommeil. Elles peuvent le faire. Quand je me suis réveillée, nous étions à des milliers d'allus de tout, avec le Halo en dessous de nous.

Elle avait émergé des rêves troublants habituels – bien qu'à l'époque il n'y ait pas l'homme en habit noir et chapeau haut de forme – pour se retrouver nulle part. Ce souvenir la fit frissonner dans son caisson.

— C'était le vide spatial, dit-elle. Je ne m'étais encore jamais trouvée dans le vide spatial. Tu ne peux pas savoir ce que c'est. Impossible.

Elle ne se souvenait que de la dislocation, de sentiments de panique qui n'avaient, en vérité, rien à voir avec sa situation.

— Tu sais, je crois que les maths essayaient de me montrer quelque chose.

Billy Anker sourit.

— Alors, c'est le vaisseau qui t'a enlevée, conclut-il plus pour lui-même que pour elle.

— Sans doute, admit-elle. Oh, j'étais heureuse d'avoir été enlevée. De toute façon, j'étais dégoûtée des CMT, avec toutes ces « actions policières » dans les Zones de libre-échange ! J'étais dégoûtée de la politique de la Terre. Et surtout, j'étais dégoûtée de moi-même...

À ces mots, il la considéra avec un intérêt manifeste. Alors, elle s'arrêta et dit :

— J'étais dégoûtée d'un tas de choses qui ne te regardent pas.

Elle s'efforça de formuler sa pensée.

— Tu sais, le vaisseau m'avait peut-être enlevée, mais il n'avait rien de prévu. Il est resté en suspens. Il est resté là sans bouger dans le vide spatial des heures durant. Quand je me suis calmée, je l'ai ramené dans le Halo. Nous avons filé à toute allure pendant des mois. C'est à ce moment-là que j'ai déserté pour de bon. J'ai tiré des plans pour mon compte personnel.

— Tu es passée pirate, dit Billy Anker.

— C'est ce qu'on dit dans ces cas-là ?

— Tu roules pour qui te paie.

— Oh, et c'est ça qui me rend ô combien différente de vous tous ! Tout le monde doit gagner sa vie, Billy Anker.

— Les CMT veulent te récupérer. Tu es un de leurs fleurons, ni plus, ni moins.

Seria Mau Genlicher éclata de rire à son tour.

— Il faudra d'abord qu'ils m'attrapent.

— À ton avis, ils sont près d'y arriver ? lui demanda Billy Anker.

Il agita les doigts de sa main valide et répondit :

— Ils sont à deux doigts d'y arriver. Quand tu as débarqué ici, mes systèmes ont jeté un coup d'œil à ta coque. Tu as été impliquée dans un échange de tirs d'armes haut de gamme. Ta coque porte des stries de particules émises par un dispositif à rayons X à débit massif.

— Ce n'était pas un « échange ». J'ai été la seule à tirer.

Elle eut un rire sinistre.

— Ils sont passés à l'état gazeux en quatre-vingts nanosecondes, prétendit-elle en espérant que ce soit vrai.

Il haussa les épaules pour lui montrer que, même s'il était impressionné, il ne se laisserait pas détourner de son sujet.

— Mais c'était qui, ces gens ? Ils sont sur tes traces.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— C'est pas ce que j'en sais qui compte. C'est ce que tu sais *toi*, et que tu essaies de nier. C'est évident. Rien qu'à t'entendre parler.

— *Qu'est-ce que tu sais, Billy Anker ?*

Il haussa les épaules.

— Personne ne peut rattraper la *Chatte Blanche* ! lui hurla-t-elle aux oreilles.

C'est à ce moment que Mona la clone sortit d'un des hiéroglyphes sur le mur de la salle des commandes. Son sim, version plus réduite et plus sommaire de sa personne, clignotait comme un néon défectueux. Il portait de bandants escarpins rouges à talons de douze centimètres, une jupe tube vert vif en latex qui lui arrivait à mi-mollets et un boléro en laine angora rose. Ses couettes étaient retenues par des rubans assortis.

— Oh ! Pardon ! Euh... bonjour. J'ai pas dû appuyer sur le bouton qu'il faut.

Billy Anker avait l'air irrité.

— Faudrait faire plus attention, ma petite, lui conseilla-t-il.

Elle le toisa négligemment de la tête aux pieds puis l'ignora.

— J'essayais de trouver un peu de musique, dit-elle à Seria Mau.

— Sortez d'ici, ordonna Seria Mau.

— J'arrive pas à faire marcher ce truc, se plaignit la clone.

— Si vous avez oublié ce qui est arrivé à vos amis, lui rappela Seria Mau, je peux vous repasser la vidéo.

La clone resta plantée là un moment à se mordre les lèvres, à la fois indignée et désespérée, puis des larmes lui coulèrent sur les joues, elle haussa les épaules et se dissipa lentement en fumée brune. Bien qu'il ait dû se demander ce qu'il y avait derrière tout cela, Billy Anker regarda cette saynète avec un manque d'intérêt appliqué. Au bout d'une minute, il dit à Seria Mau :

— Tu as changé le nom du vaisseau. Ça m'intéresserait de savoir pourquoi.

— Je ne sais pas pourquoi, dit-elle en riant. Pourquoi on fait des trucs comme ça ? Nous étions là suspendus dans le noir, le vaisseau, les maths et moi. Nous n'avions rien sur quoi nous orienter, à part le Secteur – pâle, lointain, clignotant comme un œil maléfique. Soudain, je me suis rappelé la légende concernant les capitaines spatiaux originels, lorsqu'ils avaient utilisé pour la première fois les transformations de Tate-Kearney, il y a des centaines d'années, pour trouver leur chemin d'une étoile à l'autre : pendant les longues heures nocturnes où ils étaient de quart, ils découvraient parfois, à l'intérieur de leurs hologrammes de navigation, *une vision fantomatique de Brian Tate lui-même*, culbutant dans le vide, sa chatte blanche sur l'épaule. Et c'est là que j'ai choisi le nom du vaisseau.

Billy Anker la dévisagea.

— Mon Dieu, dit-il.

Seria Mau se matérialisa sur l'accoudoir de son fauteuil.

— Tu vas me dire où tu as trouvé le logiciel du Dr Haends ? dit-elle en le regardant dans les yeux.

Avant qu'il puisse répondre, elle fut arrachée au *Sabre Karaoké* et ramenée à la *Chatte Blanche*. Des alarmes douces et insistantes remplissaient le vaisseau. Là-haut dans les coins, les opérateurs fantômes se tordaient les mains.

— Il se passe quelque chose ici, dirent les mathématiciens.

Seria Mau s'agita impatiemment dans l'espace exigu de son caisson. Les membres qui lui restaient ébauchèrent de vagues mouvements nerveux.

— Dites-moi quoi, alors.

Les mathématiques firent apparaître le diagramme de signatures d'un événement remontant à cinq ou six cents nanosecondes. Il se présentait sous la forme de pâles doigts gris se nouant et se dénouant sur fond de lumière spectrale.

— Pourquoi faut-il toujours que ça ressemble à du sexe ? se plaignit Seria Mau.

Les mathématiques, ne sachant pas trop quoi répondre, gardèrent le silence.

— Choisissez un nouveau régime, ordonna-t-elle d'une voix irritée.

Les mathématiques choisirent un nouveau régime. Puis un autre. Puis un troisième. C'était comme essayer des lunettes teintées jusqu'à ce qu'on voie ce qu'on voulait voir. L'image papillota et changea comme des instantanés de vacances dans un antédiluvien projecteur de diapositives. Finalement, elle se mit à osciller entre deux états. Si on savait exactement comment regarder dans l'intervalle entre eux, on pouvait détecter, comme une matière faiblement réagissante, le fantôme d'un événement. À deux UA de là, au profond d'une couche de gaz chaud et de débris d'astéroïdes, quelque chose avait bougé et s'était à nouveau immobilisé. Les nanosecondes s'égrenèrent, et il ne se passa rien d'autre.

— Vous voyez ? dirent les mathématiques. Il y a quelque chose là.

— C'est un système difficile à observer. Les registres sont clairs sur ce point. Et Billy Anker dit que...

— Certes. Mais admettez qu'il y a quelque chose, là.

— Il y a quelque chose, avoua Seria Mau. Ça ne peut pas être eux. Il y avait assez de puissance de feu pour faire fondre une planète.

Elle réfléchit un moment.

— Ignorons ce truc.

— Nous craignons que ce ne soit impossible, l'informèrent les mathématiques. *Il se passe quelque chose ici, mais nous ne savons pas ce que c'est.* Ils se sont éclipsés, comme nous, juste au moment où le feu d'artifice a commencé. Il nous faut supposer que ce sont eux.

Seria Mau s'agitait de plus belle dans son caisson.

— Comment avez-vous pu laisser cela se produire ! hurla-t-elle. Ils ont été vaporisés en quatre-vingts nanosecondes !

Les mathématiques lui administrèrent un sédatif tandis qu'elle parlait. Elle s'entendit chuter en fréquence à la Doppler jusqu'au silence complet, comme dans une vignette illustrant la Relativité généralisée. Puis elle rêva qu'elle était à nouveau dans le jardin, un mois avant le premier anniversaire de la mort de sa mère. Il y régnait maintenant un printemps humide, où des jonquilles terrestres égayaient les massifs sous les buissons de lauriers, et où le bleu pâle

du ciel terrestre perçait entre d'imposants nuages blancs. Ouvrant à contrecœur ses portes et volets après le long hiver, la maison les avait exhalés tous les trois comme l'haleine d'un vieillard. Le frère trouva une limace. Il se pencha et la taquina de la pointe d'un bâton. Puis il la ramassa et se mit à courir avec en faisant « Yoïy yoïy yoïy ». Seria Mau, neuf ans, soigneusement emmitouflée dans son manteau rouge en laine, ne voulut ni le regarder ni rire. Elle avait rêvé tout l'hiver d'un cheval, d'un cheval blanc à la démarche ô combien délicate ! Il viendrait de nulle part, après quoi il la suivrait partout où elle irait et la toucherait avec son nez tout doux.

Le père les regarda jouer en souriant tristement.

— Qu'est-ce que vous voulez ? leur demanda-t-il.

— Je veux cette limace ! cria le frère.

Il tomba et battit des jambes en faisant « Yoïy yoïy ».

Le père éclata de rire.

— Et toi, Seria Mau ? dit-il. Tu peux avoir tout ce que tu veux !

Il avait vécu seul tout l'hiver. Il jouait aux échecs dans sa chambre sans chauffage, avec des mitaines. Il pleurait tous les jours au déjeuner en voyant Seria Mau apporter les plats. Il ne voulait pas la laisser quitter la pièce. Il la prenait par les épaules et l'obligeait à le regarder dans ses yeux meurtris. Elle ne voulait pas de cela tous les jours, toute sa vie. Elle ne voulait pas de ses larmes ; elle ne voulait pas de son jardin non plus, avec son carré de cendres et l'odeur du deuil au milieu des bouleaux. Dès qu'elle pensa cela, elle ne voulut plus de lui, après tout ! Elle l'adorait. Elle adorait son frère. Il n'empêche qu'elle voulait s'échapper loin d'eux et descendre la New Pearl River.

Elle voulait aller dans un endroit qui lui appartiendrait en propre, accrochée à la crinière d'un grand cheval blanc dont la douce haleine sentirait les amandes et la vanille.

— Je ne veux pas être obligée d'être la mère, dit Seria Mau.

Le visage de son père s'allongea. Il se détourna. Elle se retrouva sous la pluie devant la vitrine d'une boutique rétro.

Des centaines de petits articles étaient exposés derrière la vitre embuée. Tous faux jusqu'au dernier. Fausses dents, faux nez, fausses lèvres rouge rubis, fausses chevelures, lunettes à rayons X qui ne marchaient jamais. De vieux objets corrompus en fer-blanc ou en plastique, dont la seule vocation était de devenir autre chose dès qu'on les ramassait. Un kaléidoscope qui noircissait l'œil. Des puzzles qu'il était impossible de reconstituer une fois démontés. Des boîtes à double fond qui riaient quand on les touchait. Des instruments musicaux qui pétaient quand on soufflait dedans. Tout était truqué. C'était un paradigme de la non-fiabilité. À la place d'honneur, au milieu de tous les autres objets, trônait le coffret-cadeau d'Oncle Zip avec son ruban

de satin vert et sa douzaine de roses à longue tige. La pluie cessa. Le couvercle du coffret s'ouvrit légèrement. Un substrat nano-tech – une sorte d'écume blanche – en sortit et commença à remplir la vitrine tandis que la cloche tintait doucement et que la voix féminine chuchotait :

— Docteur Haends ? Le Dr Haends est prié de se rendre en salle de chirurgie !

Sur quoi un coup, léger mais péremptoire, fut frappé à l'intérieur de la vitre. L'écume se dissipa, dévoilant une vitrine vide à l'exception d'un objet unique. Sur un fond de satin moiré à ruchés se dressait un morceau de bristol blanc, où était reproduit le dessin grossier et plein de vie d'un homme en habit noir à queue-de-pie avec un chapeau haut de forme, croqué en train de se préparer à allumer une cigarette turque ovale. Il avait dégagé ses manchettes avec panache. Il avait tassé le tabac sur le dos de sa main longue et blanche. Figé dans cet instant, il était chargé d'un élégant potentiel.

Ses sourcils noirs dessinaient des arcs ironiques. « Qui sait ce qui va se passer ensuite ? » semblait-il dire. La cigarette disparaîtrait. Ou alors, le magicien disparaîtrait. Il inclinerait son chapeau du bout de sa canne d'ébène et s'effacerait lentement jusqu'à l'invisibilité complète tandis que le Secteur Kefahuchi ramperait sur le vide en satin moiré derrière lui comme un collier victorien de pacotille et que la lumière des réverbères jetterait un éclair – ping ! – sur l'une de ses incisives blanches et régulières. Tout disparaîtrait.

Sous cette image étaient imprimés en caractères arts déco et en gras les mots suivants :

DR HAENDS, PSYCHOCHIRURGIEN
Deux représentations par soirée

Seria Mau se réveilla, perplexe, et trouva son caisson inondé d'hormones bénignes. Les mathématiques avaient changé d'avis.

— Finalement, nous croyons que nous sommes seuls, dirent-elles.

Elles se retirèrent dans leur espace personnel avant qu'elle puisse émettre un commentaire. Ce qui l'obligea à solliciter les affichages concernés et à leur accorder toute son attention.

— Maintenant, j'ai des doutes, dit-elle.

Pas de réponse.

Ensuite, quelqu'un se brancha depuis la planète en dessous d'elle.

— Alors, qu'est-ce qui s'est passé ici, voulait savoir Billy Anker. Tu parles une minute, et après, plus rien.

— C'est les parasites ! dit gaiement Seria Mau.

— Hé ! T'imagines pas que tu me fais une fleur, grogna-t-il. Si tu veux connaître l'histoire de ce logiciel, peut-être que je pourrai t'aider.

Mais d'abord, faut que tu fasses quelque chose pour moi.

Seria Mau rit.

— Je te le dis tout de suite, personne ne peut t'aider en matière d'élégance vestimentaire, Billy Anker.

Cette fois, ce fut Billy Anker qui coupa la communication.

Elle lui envoya son sim.

— Allez ! dit-elle. Je plaisantais. Qu'est-ce que tu veux que je fasse pour toi ?

Manifestement, il ravalait sa fierté. Il devait avoir de bonnes raisons de s'accrocher à elle.

— Je voulais que tu viennes avec moi, dit-il. Pour voir deux ou trois trucs sur Redline, c'est tout.

Elle en fut touchée, jusqu'à ce que la voix de Billy prenne ce ton qu'elle reconnaissait déjà :

— Rien de spécial. Ou alors aussi spécial que tout ce qu'on connaît ici au bord du...

— Allons-y, coupa-t-elle. Si on y va.

Enfin, ils n'en eurent pas le temps. Des alarmes tintèrent. Les opérateurs fantômes voletèrent de tous côtés. La *Chatte Blanche* se plaça en état d'alerte maximale. Ses chronomètres de combat, remis à zéro, commencèrent à égrener les femtosecondes, dernier cran avant l'inconnaissable temps réel de l'univers. Le vaisseau ventila des produits de fusion entre les moteurs et les munitions et commença, par mesure de précaution, à se camoufler en scintillant au hasard dans le dynaflux. À voir ce comportement, Seria Mau estima qu'ils étaient dans une situation critique.

— Quoi ? demanda-t-elle aux mathématiques.

— Regardez, lui recommandèrent-elles.

Elles commencèrent à multiplier les connexions entre elle et la *Chatte Blanche* jusqu'à ce que Seria Mau devienne le vaisseau. Elle était réglée sur le temps du vaisseau. Elle avait la conscience du vaisseau. Des vitesses de traitement de l'information gonflées de plusieurs ordres de grandeur par rapport aux minables quarante bits/seconde humains. Son sensorium, traduit en analogique pour représenter quatorze dimensions, résonnait de répliques de lui-même comme une cathédrale édifiée dans l'espace feuilleté. Seria vivait à présent sur un mode, dans un lieu – et à une vitesse – qui la consumeraient intégralement si cet état durait plus d'une minute et demie. Par mesure de précaution, les mathématiques injectaient déjà dans le protéome du caisson des endorphines, des inhibiteurs de l'adrénaline et des hormones thermorégulatrices qui, opérant à des vitesses biologiques, ne prendraient effet qu'après la conclusion de tout affrontement.

— Nous nous sommes trompées, dirent-elles. Vous voyez ? Là ?

— Je vois, dit Seria Mau. Je les vois, ces ordures !

C'était les CMT. Pas besoin de diagrammes de signatures ni de registres de pseudos. Elle les connaissait. Elle connaissait leurs formes. Elle connaissait même leurs noms. Une config de vaisseaux classe K – télécoms hurlantes saturées de messages bidons, leurres déployés dans plusieurs dimensions – bascula dans le couloir gravitationnel de Redline sur une trajectoire conçue pour une imprévisibilité maximale. Anticipés d'instant en instant, ces mouvements apparaissaient dans le sensorium de la *Chatte Blanche* comme des tracés récurrents de néon sur la nuit du Halo. La config *Krishna Moire*, avec New Venusport comme base et les opérations à longue distance comme spécialité, composée du *Norma Shirike*, du *Kris Rhamion*, du *Sharmon Kier* et du *Marino Shirike*, était conduite par le *Krishna Moire* lui-même. Ils arrivèrent donc : leurs mathématiques interconnectées les faisaient constamment changer de position en une sorte de tresse ou d'hélice randomisée. C'était une manœuvre classique des classe K. Mais le brin central de la tresse (bien que « centre » soit en la circonstance un terme privé de sens) se présentait sous la forme d'un objet que Seria Mau reconnut : un objet avec une insolite signature mixte, mi-nastic, mi-humaine.

Tandis qu'ils fonçaient sur elle toutes griffes dehors, la *Chatte Blanche* scintilla et papillota, simulant l'incertitude et, peut-être, une aile brisée. Elle disparut de son orbite. Les classe K de la config prirent note. On entendait leur rire sarcastique. Ils affectèrent une fraction de leur intelligence à sa recherche et continuèrent de creuser. Seria Mau – dont la signature était brouillée pour simuler un satellite de Redline abandonné au point de Lagrange L2 –, n'avait pas besoin d'autres confirmations. Son intuition opérait dans quatorze dimensions elle aussi.

— Je sais où ils vont.

— Quelle importance ? dirent les mathématiques. Nous serons sortis d'ici dans vingt-huit nanosecondes.

— Non. Ce n'est pas nous... Ce n'est pas nous qu'ils veulent !

Il y eut un tressaillement de lumière blanche dans la haute atmosphère de Redline lorsque des projectiles à moyenne portée, expédiés dans le dynaflux avant le début du raid, se déployèrent pour attaquer le contingent symbolique de satellites et de champs de mines dont disposait Billy Anker. À la surface de la planète, noyé sous des flots de pluie, le *Sabre Karaoké* commença à réagir. Télécoms récalcitrantes, moteurs lents à chauffer, contre-mesures à moitié aveugles : une fusée avec une gueule de bois de dix ans qui entra dans le sensorium de Seria Mau comme un ver lumineux poussif et affligé.

Trop lent ! se dit-elle. Trop vieux.

Elle se brancha :

— C'est trop lent, Billy Anker ! cria-t-elle.

Pas de réponse. Dans son affolement, l'entradista s'était démis l'index gauche en pianotant sur les accoudoirs de son fauteuil anti-G.

— Je descends ! prévint Seria Mau.

— Est-ce raisonnable ? voulurent savoir les mathématiques.

— Déconnectez-moi, dit-elle.

Les mathématiques réfléchirent.

— Non, décidèrent-elles.

— Déconnectez-moi. Nous sommes un élément accessoire dans cette affaire. Ce n'est pas une bataille, c'est une descente de police. Ils sont venus chercher Billy Anker, il ne sait absolument pas comment s'en tirer.

La *Chatte Blanche* réapparut deux cents kilomètres au-dessus de Redline. Des projectiles éclatèrent autour d'elle. Quelqu'un avait prévu qu'elle ressortirait *hic et nunc*.

— Oh oui, dit Seria Mau, c'est très intelligent. Mais je vous emmerde.

Du tac au tac, elle fit partir une mine haut de gamme qu'elle avait glissée sur la trajectoire de la config.

— Celle-là, je l'avais préparée à l'avance.

La config se disloqua, temporairement aveuglée, et ses vaisseaux se dispersèrent en culbutant.

— Ça, ils ne vont pas nous le pardonner, dit-elle aux mathématiques. Une bande de salauds et d'arrogants, cette équipe.

Les mathématiques, qui profitaient du répit pour normaliser ses relations avec la *Chatte Blanche*, n'avaient pas de commentaire à faire. Le sensorium du vaisseau s'effondra autour elle. Tout se ralentit.

— On entre et on ressort, maintenant, ordonna-t-elle. Le plus vite possible.

La *Chatte Blanche* s'inclina dans la position de rentrée atmosphérique. Les rétrofusées puisèrent et crachèrent du feu. Dehors, les couleurs de l'espace furent remplacées par d'étranges rouges et verts estompés. Seria Mau freina sans relâche contre une atmosphère de plus en plus dense, laissant la vitesse se dissiper sous forme de bruit et de chaleur jusqu'à ce que son vaisseau devienne une boule de feu jaune qui fendait le ciel nocturne en rugissant. Ils furent salement secoués. Les opérateurs fantômes se répandaient de tous côtés, leurs ailes délicates ondulant derrière eux, leurs longues mains couvrant leur visage. Mona la clone, qui avait regardé par un hublot quand le vaisseau piquait tête la première vers la surface, vomissait énergiquement dans le compartiment des humains.

Ils crevèrent le plafond nuageux à cinq cents mètres d'altitude et trouvèrent le *Sabre Karaoké* juste en dessous d'eux.

— Incroyable, dit Seria Mau.

Le vieux rafiot s'était soulevé d'une cinquantaine de centimètres au-dessus de la boue et oscillait de-ci, de-là, en tremblotant comme l'aiguille d'une boussole bon marché. Un réacteur à fusion s'alluma à la poupe et mit le feu à la végétation proche au milieu de bouffées de vapeur radioactive. Au bout de vingt secondes, l'étrave bascula brusquement, le vaisseau tout entier retomba lourdement sur le sol en gémissant et se cassa en deux à une centaine de mètres en avant du propulseur.

— Nom de Dieu ! dit Seria Mau. Posez-nous.

Les mathématiques dirent qu'elles n'étaient pas disposées à prendre ce risque.

— Posez-nous. Je ne vais pas l'abandonner ici.

— Vous n'allez pas l'abandonner ici, hein ? cria anxieusement Mona la clone depuis le compartiment des humains.

— Vous êtes sourde, ou quoi ? dit Seria Mau.

— Ça m'étonnerait pas de vous, c'est tout.

— Taisez-vous.

Comprenant ce qui s'était passé, la config *Krishna Moire* s'approcha et se déploya sur l'orbite de parking dans une sorte de provoc futile, à la manière dont des mêmes fantômes qui tournent sur des cultivars à usage unique occupent une entrée d'immeuble afin de pouvoir cracher, s'adonner à des jeux de hasard et se curer les ongles avec des répliques de crans d'arrêt de collection hors de prix. Elle pouvait se permettre d'attendre. Entretemps, pour faire avancer les choses, *Krishna Moire* lui-même se brancha sur la *Chatte Blanche*. Il s'était engagé à un plus jeune âge que Seria Mau, et son sim avait beau faire un mètre quatre-vingts et se présenter en grande tenue des Contrats militaires terriens – bottes noires, pantalon taille haute et smoking croisé gorge-de-pigeon à épaulettes du dernier chic –, il avait la bouche suppliante d'un petit garçon.

— On veut Billy Anker, dit-il.

— Passe-moi au travers, lui suggéra-t-elle.

Moire sembla perdre de l'assurance.

— C'est pas bien ce que tu fais, là, que tu nous résistes, l'informa-t-il. En plus de toutes les autres infarctions que t'as commises. Oui mais, c'est pas pour toi qu'on est venus, pas cette fois.

— Des infarctions ? dit Seria Mau. J'aurais commis des infarctions ?

Dehors, des explosions trouaient assidûment la boue, projetant en l'air arbres et rochers. Des éléments de la config, impatients au bout de trente secondes d'attente, avaient pénétré dans l'atmosphère et commencé à mitrailler la surface au hasard. Seria Mau soupira.

— Fous le camp, *Moire*, et va prendre des cours de diction, dit-

elle.

— Si t'es encore en vie, c'est uniquement parce que les CMT s'intéressent pas à toi, dans un sens ou dans l'autre, la prévint-il avant de se dissiper en fumée brune. Il se pourrait qu'ils changent d'avis. Cette opération est codée rouge puissance deux.

Son sim clignota et disparut puis se reconstitua dans une sorte de post-scriptum.

— Hé ! Seria, dit-il. J'ai ma propre config !

— Je le savais. Et alors ?

— Alors, la prochaine fois qu'on se voit, promet le sim, je laisserai parler la machine.

— Connard, dit Seria Mau.

Elle avait déjà ouvert le panneau de la soute. Billy Anker, vêtu d'une combinaison millésimée pour activités extravéhiculaires, avançait d'un pas traînant, la tête baissée, avec toute la patience inflexible des inadaptés moteurs. Il tomba. Il se releva. Il retomba. Il essuya sa visière. Là-haut dans la stratosphère, la config *Krishna Moire* s'agitait et tournait dans un désarroi vorace, tandis qu'encore plus haut, sur l'orbite de parking, le vaisseau hybride attendait ce qui allait se passer. Sa signature ambivalente scintillait comme une description des événements qui se déroulaient au sol. Qui était là-haut, se demanda Seria Mau, avec le commandant du *Touche-le-Vide* ? Qui était le maître d'œuvre de cette opération bâclée ? En bas, sur le seuil de la soute, Mona la clone appela Billy par son nom. Elle se pencha, lui saisit la main, le tira à l'intérieur. La rampe de chargement se referma en claquant. Comme si c'était un signal, de longues traînées de vapeur émergèrent de la base des nuages à des angles prononcés. Le vaisseau de Billy Anker éclata. Ses moteurs explosèrent dans un soupir de rayonnement gamma et de lumière visible.

— Décollez ! ordonna Seria Mau.

La *Chatte Blanche* s'arracha dans une gerbe de feu sur une trajectoire rasante au-dessus du pôle Sud, tout en émettant des signatures fantômes dans une pluie de leurres et de bouffe-particules.

— Regardez ! cria Billy Anker. Regardez en bas !

L'Artefact sudpolaire passa sous eux à la vitesse de l'éclair. Seria Mau l'aperçut furtivement – une ziggourat gris métallisé sans le moindre ornement, de dix kilomètres de côté à sa base et vieille d'un million d'années – avant qu'il disparaisse droit derrière.

— Il s'ouvre ! cria Billy Anker.

Puis, dans un chuchotement chargé d'une crainte respectueuse :

— Je vois. Je vois à l'intérieur...

Le ciel s'illumina en blanc derrière eux, et sa voix devint un gémissement désespéré. La config, de plus en plus frustrée, avait touché la ziggourat avec un engin du tiroir du bas de son arsenal,

spécial gros travaux. De l'artillerie lourde CMT.

— Tu as vu quoi ? demanda Seria Mau trois minutes plus tard.

Ils se morfondaient au point Redline L3 tandis que les mathématicques de la *Chatte Blanche* tentaient de leur trouver un moyen de s'échapper sous le nez de leurs poursuivants.

Billy Anker ne voulait pas répondre.

— Pourquoi ils ont fait ça ? dit-il d'un ton acerbe. C'était un objet historique unique, et en état de marche. Il recevait encore des données de quelque part dans le Secteur. On aurait pu *apprendre* quelque chose avec.

Le visage livide, assis dans le compartiment des humains, il essuyait en haletant la sueur d'adrénaline sur son visage avec son bandana. Il avait ouvert la moitié supérieure de sa combinaison boueuse ; les opérateurs fantômes, roucoulant et voletant autour de lui, tentaient de remettre en état son index disloqué, mais il ne cessait de les repousser du plat de son autre main.

— Cette antiquité, disait-il, c'est tout ce que nous avons. C'est notre unique ressource !

— Cherche, et tu trouveras, lui dit-elle. Il y aura toujours plus de choses à découvrir. Et il y en aura encore plus ensuite.

— N'empêche que tout ce que j'ai appris, je l'ai appris de ce machin.

— Et tu as appris quoi, Billy Anker ?

Il se tapota l'aile du nez.

— Tu voudrais bien le savoir, dit-il en riant comme si cette affirmation démontrait l'exactitude et la pureté de son intuition. Mais je te le dirai pas.

C'était un ratisseur de plage, avec toute l'érosion pélagique de la personnalité que ce terme implique. Sa grande découverte l'avait consolidé. Fallait-il qu'il croie que Seria Mau s'intéresserait à toutes les minables intuitions de la nature des choses qu'il s'imaginait avoir ainsi glanées ?

— En revanche, lui proposa-t-il, je peux te dire ce que veulent les CMT.

— Je le sais déjà. C'est toi qu'ils veulent. Ils m'ont filée depuis Motel Splendido pour te retrouver. Et puis, il y a un autre truc qui donne à réfléchir : ceux de la config *Krishna Moire* voulaient me mettre à l'épreuve. Ils se croient à la hauteur. Mais quiconque est dans cet autre vaisseau ne voulait pas les laisser faire, au cas où tu serais pris entre deux feux. C'est pour ça que Krishna Moire a bousillé ton artefact, Billy. Pour faire chier ses supérieurs.

Billy Anker lui décocha son sourire sournois.

— Et ils sont à la hauteur ? dit-il. Pour te mettre à l'épreuve ?

— À ton avis ?

Billy Anker médita cette réplique avec une approbation certaine.

Puis il dit :

— C'est pas moi que veulent les CMT. C'est ce que j'ai trouvé.

Seria Mau en eut froid dans le dos au fond de son caisson.

— C'est à bord de mon vaisseau ? demanda-t-elle.

— Pour ainsi dire, reconnut-il.

Il fit un geste conçu pour embrasser l'intégralité de Radio Bay et, peut-être, la vaste étendue de la Plage elle-même.

— C'est là-dehors aussi, dit-il.

Le cirque du Pathet Lao

Quelques heures après avoir descendu Evie Cray, Ed Chirnois se retrouva sur le terrain vague derrière le terrier des Hommes Nouveaux.

Il y régnait une obscurité totale que perçaient, sous des angles insolites, des éclairs de lumière blanche provenant des docks. De temps en temps, un vaisseau classe K jaillissait de ses cales sur une colonne verticale de produits de fusion et, pendant deux ou trois secondes, Ed discernait de petits monticules, des fosses, des mares, des entassements d'objets technologiques défectueux. Partout une odeur de métal et de produits chimiques. Une vapeur s'exhalait des chantiers comme une brume tenace. Ed recommençait à vomir, et les voix du caisson étaient revenues dans sa tête. Il jeta les armes dans la première mare qu'il trouva. Putain d'existence ! Et il avait fini par tuer quelqu'un. Il se revit en train de frimer devant Tig Vesicule :

— Quand on a fait tous les trucs qui en valent la peine, on est forcé de se mettre aux trucs qui valent pas la peine.

Une petite fumée s'échappa de la mare, comme si elle ne contenait pas seulement de l'eau de pluie. Peu après s'être débarrassé des armes, il trouva un pousse-pousse abandonné. Le véhicule se matérialisa soudain devant lui – hors contexte, une roue dans un trou inondé – dressé à un angle bizarre sous le ciel. Détectant son approche, des pubs sortirent en rampant sur les côtés du toit et fusionnèrent en une douce lumière dans l'air juste au-dessus. Un indicatif musical démarra. Une voix se répercuta d'un bout à l'autre du terrain vague :

— L'Observatorium et Espace Karma Authentique de Sandra Shen Incorporant le Cirque du Pathet Lao !

— Non, merci, dit Ed. Je continue à pied.

C'est à la lueur d'une nouvelle déflagration dans les chantiers spatiaux qu'il découvrit la conductrice du pousse. À genoux, courbée entre les brancards, elle respirait avec une sorte de sifflement rauque et soufflait en grognant. De temps à autre, tout son corps se raidissait, aussi tendu qu'un poing fermé, et elle se mettait à trembler. Puis elle

semblait se détendre à nouveau. Une ou deux fois, elle rit toute seule et dit : « Hé, mec. » Elle était occupée à mourir comme elle avait été occupée à vivre : en faisant l'impasse sur tout le reste. Ed s'agenouilla près d'elle. C'était comme s'il s'agenouillait près d'un cheval renversé.

— Tiens bon, dit-il. Ne meurs pas. Tu vas t'en sortir.

Il l'entendit rire douloureusement.

— Qu'est-ce que t'en sais, connard ? dit la fille d'une voix étouffée.

Il sentait la chaleur s'échapper à flots de son corps. Il avait l'impression qu'elle allait fuir ainsi, à toute vitesse, jusqu'au bout, et qu'elle ne serait jamais remplacée. Il essaya de l'entourer de ses bras pour retenir cette chaleur. Mais elle était trop grosse, alors il se contenta de lui tenir la main.

— Tu t'appelles comment ? dit-il.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ?

— Si tu me dis ton nom, tu ne peux pas mourir, expliqua Ed. C'est comme si on était entrés en contact, quoi. Alors, tu me dois quelque chose, et cetera.

Il réfléchit, puis dit :

— Je ne veux pas que tu meures.

— Merde. Les autres gens crèvent tranquillement. Moi, j'ai droit à un bulleur.

Ed était surpris qu'elle l'ait deviné.

— Comment tu le sais ? C'est impossible que tu le saches.

Elle reprit sa respiration, par à-coups.

— Regarde-toi, lui conseilla-t-elle. T'es aussi mort que moi, seulement, c'est à l'intérieur.

Elle plissa les yeux.

— T'as du sang partout, mec, l'informa-t-elle. T'es plein de sang. Au moins, j'ai pas de sang sur moi.

Ce qui sembla lui remonter le moral. Elle hocha la tête, se laissa retomber.

— Je suis Annie Glyph, dit-elle. Ou je l'étais.

— Venez nous voir aujourd'hui ! tonna brusquement le logiciel publicitaire du véhicule. L'Observatorium et Espace Karma Authentique de Sandra Shen Incorporant le Cirque du Pathet Lao ! Avec, en prime, des Visions du Futur : Prophétie, Cartomancie, Athéromancie !

— J'ai bossé cinq ans dans cette ville, avec mes putains de tripes, rien que mes tripes, et le *café électrique*, dit Annie Glyph. C'est deux ans de plus que la moyenne.

— C'est quoi, l'athéromancie ? demanda Ed.

— J'en sais rien.

Il examina le pousse-pousse. De méchantes roues à rayons et du

plastique orange : totalement Pierpoint Street. Les conductrices roulaient dix-huit heures par jour afin de se payer des amphés pour décoller et de l'opium pour compenser ; ensuite, elles explosaient. Du *café électrique* et des tripes, fanfaronnaient-elles. À la fin, elles n'avaient plus qu'une automystification. Leur indestructibilité même signifiait leur destruction. Ed secoua la tête.

— Comment tu peux vivre avec ça ? dit-il.

Mais Annie Glyph ne vivait plus avec. Ses yeux étaient vides et elle s'était affalée sur le côté, entraînant le pousse-pousse dans sa chute. Ed avait du mal à croire qu'un être aussi plein de vie qu'elle puisse mourir. Son corps énorme était encore luisant de sueur. Son visage mince et vigoureux, écrasé par les muscles du cou et des épaules, virilisé par le patch de testostérone sous-cutané que le tailleur avait désigné comme partie intégrante du kit de conversion au rabais, avait une sorte de beauté gravée à l'eau-forte. Ed le considéra pendant quelques secondes puis se pencha pour lui fermer les yeux.

— Hé ! Annie, dit-il. Tu peux enfin dormir.

Sur ce, il se passa quelque chose de bizarre. Les pommettes d'Annie ondulèrent et remuèrent lourdement – effet qu'il attribua à l'éclairage irrégulier des pubs du pousse-pousse. Mais c'est alors que sa tête tout entière devint floue et sembla se disloquer en éclats de lumière.

— Merde ! dit Ed.

Il se releva d'un bond et tomba à la renverse.

Cela dura une minute, peut-être deux. Les lumières s'envolèrent en frétilant vers la région phosphorescente où s'épanouissaient les pubs du pousse. Lumières et pubs reflurent ensuite dans son visage, qui les absorba comme une éponge sèche absorbe des larmes. Sa jambe gauche se contracta, puis se lança en l'air dans un spasme galvanique.

— Putain ! s'écria-t-elle.

Elle s'éclaircit la gorge et cracha. S'arc-boutant des mains et des pieds dans la fange, elle se releva et redressa le pousse-pousse. Elle s'ébroua et regarda Ed assis par terre. De la vapeur s'élevait déjà du creux de ses reins dans la nuit froide.

— Y m'est encore jamais arrivé un truc pareil, se plaignit-elle.

— Tu étais morte, chuchota Ed.

Elle haussa les épaules.

— Trop d'amphés. Je peux corriger ça en augmentant la dose. Tu veux aller quelque part ?

Ed se releva et recula.

— Non, merci.

— Hé ! Grimpe là-dedans, mec. C'est gratuit. T'as gagné une course en taxi-pousse.

Elle leva les yeux vers les étoiles, puis promena lentement son regard sur le terrain vague, comme si elle ne savait pas trop comment elle était arrivée là.

— Je te dois un service, dit-elle. Je sais plus pourquoi.

Ce fut le parcours le plus bizarre qu'Ed ait jamais fait.

Deux heures du matin : les rues étaient désertes, Ed n'entendait que le claquement souple et régulier des pieds d'Annie. Les brancards oscillaient verticalement à chaque foulée, mais le logiciel du pousse compensait ce mouvement, si bien qu'Ed avait l'impression de glisser tout en étant immobile. De la conductrice il ne voyait que les cuisses et les fesses massives, peintes en Lycra bleu électrique. De temps à autre, elle secouait la tête, et la sueur se vaporisait dans l'auréole de douce lumière publicitaire entourant le pousse. La chaleur d'Annie ruisselait autour d'Ed, l'isolant de la nuit glaciale. En plus, il se sentait isolé de tout, comme si le fait d'être son passager lui permettait de se retirer du monde, de se reposer de ses mystères.

Lorsqu'il le lui avoua, elle éclata de rire.

— Ah, ces bulleurs ! dit-elle. Vous reposer, c'est tout ce que vous savez faire, vous autres branleurs des caissons.

— J'ai eu une autre vie, avant.

— Y disent tous ça. Hé ! Tu sais pas que c'est défendu de parler à la conductrice ? Elle a son boulot à faire même si toi t'en as pas.

La nuit défilait à toute allure. Au quartier de la retaille succéda Union Square, puis East Garden. Partout, de la pub-intox CMT. « La guerre ! » annonçaient les panneaux d'affichage holographiques.

— T'es prêt ?

Annie tourna pour emprunter brièvement la partie centre-ville de Pierpoint Street, qui était aussi déserte que si la guerre avait déjà commencé. Les parcs de caissons et les officines de recoupe étaient tous fermés. Ça et là, un paumé buvait du whisky Carmody Rose dans un bar où il était l'unique client tandis qu'un cultivar en tablier essuyait le comptoir avec un chiffon sale et méditait sur la différence entre la vie et son semblant. Ils resteraient comme ça jusqu'à l'aube puis rentreraient chez eux sans cesser de se poser la question.

— Alors, tu faisais quoi dans cette autre vie ? demanda brusquement Annie. « J'ai pas toujours été bulleur », c'est ça ?

Ed haussa les épaules.

— Un truc que j'ai fait, commença-t-il, j'ai piloté des sondeurs...

— Y disent tous ça.

— Hé ! dit Ed. On est pas obligés de parler.

Annie rit toute seule. Elle vira à gauche, quittant Pierpoint pour s'engager sur Impreza, puis encore à gauche au croisement d'Impreza et de Skyline. Là, elle dut affronter une côte de huit cents mètres, mais

sa respiration se modifia à peine. Les montées, suggérait son langage corporel, c'était la monnaie de la vie pour une tireuse de pousse. Au bout d'un moment, Ed dit :

— Je me souviens d'un truc : j'avais un chat. C'était quand j'étais gosse.

— Ouais ? De quelle couleur il était ?

— Il était noir, dit Ed. C'était un chat noir.

Il pouvait se faire une image mentale précise du chat en train de jongler avec une plume colorée dans le couloir. Pendant vingt minutes, il s'absorbait complètement dans tout ce qu'on pouvait lui proposer – du papier, une plume, un bouchon peint –, puis s'en désintéressait et s'endormait. Il était noir et maigre, avec des mouvements fluides et nerveux, une petite tête pointue et des yeux jaunes. Il avait toujours faim. Ed pouvait se faire une image mentale précise du chat, mais il n'avait conservé aucun souvenir de la maison familiale. Au lieu de quoi, il avait des tas de souvenirs du caisson, dont la complétude brillante et la perfection structurale lui disaient qu'ils n'étaient pas réels.

— Peut-être qu'il y avait un autre chat, aussi, dit-il. Une sœur.

Mais, réflexion faite, il comprit que c'était faux.

— On y est, dit soudain Annie.

Le pousse-pousse s'arrêta en cahotant. Ed, rejeté dans la réalité, regardait autour de lui sans comprendre. Des clôtures et des portails dégoulinants de condensation s'agitaient sous le vent de terre. Derrière, une langue de béton glaciale s'étirait vers les marais salants et les dunes de sable, où l'on apercevait une incrustation d'hôtels et de bars miteux construits en planches rongées par l'air marin.

— On est où ? dit-il. Merde.

— Quand le client donne pas de destination, je l'amène ici, expliqua Annie Glyph. Ça te plaît pas ? Le cirque me donne un pourcentage. Tu piges ? Là-bas.

Elle attira son attention sur un amas de lumières au loin, puis le regarda d'un air anxieux quand il ne manifesta aucun enthousiasme.

— C'est pas si mal que ça, dit-elle. Y a des hôtels et le reste, là aussi. C'est l'aéroport non commercial.

Ed regarda par-dessus la clôture.

— Merde, dit-il à nouveau.

— Je touche un pourcentage quand je leur envoie des clients, dit Annie. Je peux t'y conduire, si tu veux.

Elle haussa les épaules et dit :

— Ou alors, je pourrais t'amener quelque part. Mais pour ça, il faut que tu paies.

— J'irai à pied, dit Ed. J'ai pas de fric.

— Pas de fric ?

Il haussa les épaules.

— Pas de fric et pas grand-chose d'autre, dit-il.

Elle le fixa avec une expression qu'il ne put interpréter.

— J'étais en train de crever, là-bas, dit-elle. Mais tu as pris le temps de t'occuper de moi. Alors, je vais te ramener en ville.

— En fait, dit Ed, j'ai pas d'endroit où aller non plus. Pas de fric. Pas de piaule. Pas de raison d'être là.

Visiblement, elle essayait de traiter ces informations. Ses lèvres bougèrent un peu lorsqu'elle le regarda. Il comprit brusquement qu'elle avait bon cœur, et ça le rendit anxieux à son endroit. Il en était déprimé.

— Hé ! dit-il. Et alors ? Tu me dois rien, merci pour le voyage.

Il contempla son corps immense sous toutes les coutures.

— T'es douée pour la course.

Elle le considéra d'un air perplexe, puis son regard descendit sur sa propre personne avant de se poser, au-delà de la clôture en grillage et du portail agité par le vent, sur le cirque en bord de mer.

— J'ai une chambre là-bas, dit-elle. Tu vois ces lumières ? Je leur amène des clients, ils me laissent la piaule. C'est comme ça que je m'arrange avec eux. Tu veux crécher là-bas ?

Le portail vibra, l'air marin se refroidit un peu plus. Ed songea à Tig et à Neena, à ce qui leur était arrivé.

— D'ac, dit-il.

— Le matin, tu pourras chercher du boulot.

— J'ai toujours voulu travailler dans un cirque.

Elle le regarda du coin de l'œil en ouvrant le portail.

— Comme tous les mêmes, dit-elle.

La pièce était à peine plus grande qu'elle, avec de méchants murs en aggloméré qui grinçaient et pliaient sous le vent. Ils étaient peints en blanc cassé et comportaient deux rayonnages branlants. Il y avait une cabine douche-W.-C. en plastique transparent dans un coin ; un four à induction et deux ou trois casseroles dans un autre. Un futon était roulé contre le mur. C'était un espace sinistre et transitoire comme on pourrait en rêver, puant la sueur et le riz frit à l'huile. La sueur du *café électrique*. La sueur d'une conductrice de pousse. Mais elle avait quelques objets personnels sur les étagères ; bien peu de ses consœurs pouvaient en dire autant. Elle possédait deux tenues de rechange en Lycra, trois vieux bouquins et quelques fleurs en papier.

— C'est sympa, dit Ed.

— Déconne pas, c'est merdique.

Elle indiqua le futon et dit :

— Je pourrais nous faire à bouffer, ou peut-être que t'aimerais te coucher ?

Ed n'avait pas dû sembler très pressé.

— Hé ! dit-elle. Je suis douce. J'ai encore esquiné personne.

Elle ne mentait pas. Elle l'enveloppa avec soin. Il émanait de sa peau vert olive au léger duvet une odeur forte et insolite, qui évoquait les clous de girofle sur un lit de glace. Elle le toucha avec douceur, le protégea de ses convulsions en jouissant quelque part au tréfonds d'elle-même, et l'encouragea gentiment à la pilonner aussi durement qu'il le voudrait. Lorsqu'il s'éveilla au milieu de la nuit, il s'aperçut qu'elle s'était incurvée autour de lui avec une prévenance maladroite, comme si elle n'était pas habituée à avoir quelqu'un chez elle. La marée montait. Ed resta couché et écouta la mer bousculer les galets en refluant. Le vent sifflait. Un ciel bleuâtre annonçait l'aube. Ed sentait le cirque s'éveiller autour de lui, bien qu'il ne sache pas encore ce que cela pourrait signifier pour lui. Bercé par la tranquille respiration apaisante d'Annie Glyph et le mouvement régulier de son énorme cage thoracique, il ne tarda pas à se rendormir.

Qui avait besoin d'un cirque à une époque pareille ? Le Halo était un cirque par lui-même. Le cirque était dans la rue. Il était dans la tête des gens. Cracher du feu ? Tout le monde était cracheur de feu. Tout le monde avait des gènes d'hurluberlu et une histoire à raconter. Avec les tatouages pensants, tout le monde était l'Homme Illustré. Tout le monde décollait pour ainsi dire sur son propre trapèze volant. C'était la fuite dans le grotesque. Le cultivar cornu sur Electric Avenue, le bulleur replié dans la position du fœtus au fond de son caisson : qu'ils le sachent ou non, ils avaient posé et traité toutes les questions que l'univers pouvait prendre en charge pour le moment. Ils étaient aussi leur propre public.

Une seule chose était impossible : être un extraterrestre. Sandra Shen en gardait donc quelques-uns en réserve. Et les prophéties avaient toujours du succès, parce que, jusque-là, personne ne pouvait en faire correctement. Mais devant l'ubiquité du grotesque, le Cirque du Pathet Lao avait été forcé de chercher ailleurs le frisson bon marché au cœur de la représentation et, dans une série de stupéfiants numéros d'imagination conçus – et quelquefois joués – par Sandra Shen elle-même, de présenter la normalité disparue.

L'époque d'Ed Chirnois put donc se définir comme l'antithèse culturelle de « Petit Déjeuner, 1950 ». On pouvait frissonner avec « Achat d'un Soutien-gorge à Armatures chez Dorothy Perkins, 1972 » ou « Lecture d'un Roman, début des années 1980 », et ricaner devant les pervers « Nouveau-Né » et « Toyota Previa et Écoliers, Clapham, Londres S.W. 4 », datés l'un comme l'autre de 2002. Le comble de l'extraordinaire – perché exactement au sommet du tournant historique – était l'étonnant « Brian Tate et Michael Kearney Regardant un Écran d'Ordinateur, 1999 ». Ces tableaux en écrin –

mimés derrière une vitre et sous un puissant éclairage par les clones d'hommes obèses au bord de la crise cardiaque sur un quai de métro à Zurich, ou par des femmes anorexiques en tenues sport + baise millésimées Los Angeles, 1982 – faisaient renaître toute la bizarrerie réconfortante de la Terre Ancienne. Rien de plus rentable que ces fantasmes désespérés. Comme des bonnes fées, ils avaient béni le Cirque à ses débuts et financé ses premières tournées mouvementées d'un bout à l'autre du Halo ; ils assuraient maintenant sa survie dans la zone crépusculaire de New Venusport.

Le succès est souvent à l'origine de son propre déclin. Les gens ne venaient plus regarder. Ils venaient pour se faire des idées. Ils ne se contentaient plus d'être spectateurs d'un passé disparu : ils voulaient le devenir. Les styles de vie rétro qui émergeaient des enclaves d'entreprise avaient moins d'exactitude historique qu'un tableau de Sandra Shen, mais une inspiration plus soft, plus commerciale. C'était le « look décontracté du vendredi ». C'était le téléphone Ericsson et un pull en laine italien porté sur les épaules, les manches nouées sans serrer sur le devant. Entre-temps, le bruit courait dans la mouvance radicale qu'un styliste génétique et ex-entrainiste de Motel Splendido s'était transformé en la réplique exacte d'une vedette de music-hall victorienne en utilisant de l'ADN authentique.

Devant pareille concurrence, Madame Shen songeait à passer à autre chose. Mais ce n'était pas la seule raison.

Qui plonge trop profond doit s'attendre à être brûlé. C'est une vérité incontournable. Ed rêva d'un sondeur éclatant au ralenti dans la photosphère d'une étoile de type G. Le sondeur était Ed. Puis il rêva qu'il bullait à nouveau, mais que l'univers du caisson s'était disloqué et qu'il entendait déjà des voix dans tous les placards, à tous les coins de rue, sous les jupons de toutes les jolies filles. Puis il s'éveilla en sursaut et il faisait grand jour ; il entendait la mer d'un côté des dunes, et le cirque de l'autre. Il trouva deux samoussas aux légumes enveloppés dans une feuille de papier sulfurisé, un peu d'argent, aussi, avec un petit mot : « Pour le travail, va voir la réceptionniste. Annie. » L'écriture d'Annie était aussi appliquée et intelligente que sa manière d'aborder les rapports sexuels. Ed mangea les beignets et promena un regard rassuré sur la petite chambre baignée de lumière marine et saturée d'effluves salins.

L'Observatorium et Espace Karma Authentique de Sandra Shen Incorporant le Cirque du Pathet Lao occupait une aire bétonnée d'un hectare à la périphérie de l'aéroport non commercial.

L'Observatorium, logé dans une série de bizarres caissons pressurisés et d'enceintes magnétiques, en prenait moins d'un quart, alors que le Cirque lui-même était hébergé dans un bâtiment unique

dont l'architecture composite, tout en courbes et volutes, avait été conçue pour évoquer une tente de fête foraine. Les logements du personnel occupaient le reste du terrain. Tout était exactement comme on s'y attendait : allées envahies par les herbes, préfabriqués en alliage marbrés de traînées de sel, vieux hologrammes de forains qui avaient oublié leur passé humain : décolorés, mais énergiques, ils s'animaient sur votre passage et vous poursuivaient, vous rudoyaient, vous baratinaient. Tous les gens qui travaillaient là étaient comme ça : pleins de vie, mais déconnectés. Ed avait l'impression d'être comme eux. Il lui fallut traverser tout le terrain pour trouver le bureau, qui était dans un autre baraquement en bois décrépît, blanc grisâtre sous une enseigne au néon défectueuse.

La réceptionniste portait une perruque blonde – un volumineux empilement de cheveux platinés qui n'avait pas dû coûter très cher. Elle était assise devant un terminal holographique d'un type qu'Ed ne connaissait pas. L'appareil ressemblait à un aquarium démodé, dans lequel il crut discerner, de temps à autre, un flot de bulles, un faux coquillage ouvert sur une sirène miniature. La réceptionniste elle-même était une sorte de sirène. Plus vieille qu'elle ne le paraissait, modestement assise à l'abri de ses cheveux, c'était une petite femme avec le sens de l'humour et un accent qu'il ne pouvait identifier.

Lorsque Ed déclara ses intentions, la chose prit un tour bizarrement formel. Elle lui demanda des renseignements sur sa personne, qu'il inventa de toutes pièces, à l'exception de son nom. Elle lui demanda ce qu'il savait faire. C'était plus facile.

— Piloter n'importe quel type de vaisseau, se vanta-t-il.

La réceptionniste feignit de regarder par la fenêtre.

— Nous n'avons pas besoin de pilote, pour le moment, dit-elle. Comme vous pouvez le voir, nous sommes au sol.

— Bloqueurs de soleils, cargos en espace profond, vaisseaux interstellaires, sondeurs, poursuivit Ed. Je les connais, et je les ai pilotés.

Il était surpris de constater à quel point c'était proche de la vérité.

— Des moteurs à fusion jusqu'aux propulseurs à dynaflux. Et puis un truc que j'ai jamais identifié. Avec des commandes humaines greffées sur du matériel extraterrestre.

— Je vous comprends, dit la réceptionniste. Mais y a-t-il autre chose que vous sachiez faire ?

Ed réfléchit.

— J'ai été navigateur sur des vaisseaux Alcubièrre, dit-il. Vous voyez ce que je veux dire, ces gros machins qui plient la réalité devant eux ? Comme de l'étoffe qui se froisse.

Il secoua la tête, essaya de visualiser la torsion d'Alcubièrre.

— Ou peut-être que c'est pas comme ça du tout. En tout cas,

l'espace est faussé, la matière est faussée, le temps passe par la fenêtre avec tout le reste. C'est tout juste si on peut survivre à l'intérieur du vaisseau. Les navigateurs surfent sur cette partie de la vague. Ils peuvent sortir dans des capsules d'activité extravéhiculaire, se garer dans la torsion, et essayer de voir ce qui va se passer ensuite. Un truc qu'ils peuvent pas voir de là où ils sont, c'est leur vie qui fout le camp devant eux.

Il se sentit tout triste rien que d'en parler.

— On appelle ça l'onde d'étrave, expliqua-t-il.

— Le type d'emplois que nous proposons... commença la réceptionniste.

— On voit des fois des trucs délirants quand on est navigateur. Ça ressemble à des anguilles argentées sous la mer. En migration. C'est une sorte de radiation, enfin, c'est comme ça qu'on me l'a expliqué, mais c'est pas du tout ce qu'on voit. Votre vie fuit de tous les côtés comme des anguilles sous la mer, et vous la regardez se barrer. Après, vous comprenez plus pourquoi vous faites un boulot pareil.

Il regarda ses mains et dit :

— J'ai surfé sur cette vague et sur quelques autres aussi. En tout cas, je peux piloter n'importe quel type de fusée. Sauf les classe K, évidemment.

La réceptionniste secoua la tête.

— Je voulais dire : est-ce que vous pouvez faire des choses comme empiler des cageots, nettoyer les cages des animaux ? Ce genre de travail.

Elle consulta le terminal à nouveau puis dit :

— Ou alors, la prophétie.

— Pardon ? dit Ed en riant.

Elle le regarda calmement.

— Dire l'avenir, expliqua-t-elle, comme si elle parlait à quelqu'un qui ignorait le mot, mais était assez intelligent pour l'apprendre.

Ed se pencha en avant et regarda à l'intérieur du terminal.

— Qu'est-ce qui se passe, là-dedans ? demanda-t-il.

Les yeux de la femme étaient d'une couleur déroutante. Tantôt vert jade, tantôt verts comme une vague d'eau salée ; et tantôt, en quelque sorte, les deux à la fois. Il y avait dans sa pupille des points d'argent qui semblaient prêts à s'effriter et à s'envoler au loin. Soudain, elle éteignit le terminal et se leva comme s'il fallait qu'elle soit ailleurs et qu'elle n'avait plus le temps de parler avec Ed. Une fois debout, elle parut plus grande et plus jeune, bien que ses souliers y soient pour quelque chose et qu'elle soit encore obligée de lever la tête pour regarder son interlocuteur dans les yeux. Elle portait une veste en jean bleu pâle avec des poches western et des motifs en strass, et une jupe tube en cuir noir. Elle lissa la jupe sur le devant de ses

cuisse et dit :

— Nous cherchons toujours des prophètes.

Ed haussa les épaules.

— Ce truc m'a jamais intéressé, dit-il. Dans mon cas, c'était plus important de *pas* connaître l'avenir. Vous voyez ?

Elle lui adressa un brusque sourire chaleureux.

— J'imagine que c'était plus important, dit-elle. Bon, allez lui parler. On ne sait jamais.

— Parler à qui ?

La réceptionniste finit de lisser sa jupe puis se dirigea vers la porte. Son dos ondulait comme pour maintenir l'énorme coiffure en équilibre. Ce qui lui donnait une démarche intéressante, songea Ed, pour une personne d'un certain âge. Il la suivit dehors et s'immobilisa en haut des marches, la main en visière. La matinée était déjà bien avancée. La lumière marine rejaillissait sur le béton nu – lumière marine et brûlante pour éblouir et irriter les imprudents.

— À Madame Sandra, dit-elle sans se retourner.

Pour une raison ou une autre, ce nom le fit frissonner. Il regarda la réceptionniste se diriger vers le Cirque du Pathet Lao à l'autre bout du terrain, dans sa tente de fête foraine d'un blanc aveuglant.

— Hé ! cria-t-il. Où je peux la trouver, alors ?

La réceptionniste ne s'arrêta pas.

— Madame Sandra vous trouvera, Ed. Elle vous trouvera.

Plus tard, ce matin-là, il se tenait sur les dunes et regardait vers la mer. La lumière était dure et violette. De petits lézards à gorge rouge délaiaient dans les oyats à ses pieds. Il entendait la mélodie du dub d'eau salée rebondir sur les basses dans quelque bar chic plus loin sur la route d'accès. Devant lui, un panneau aux lettres pâlies sur un piquet planté de travers dans le sable annonçait « Monster Beach ». On ne savait pas quelle direction il indiquait, mais Ed jugea que c'était tout droit. Il sourit. Ça me dépasse, se dit-il. Mais il pensait moins à la pancarte de la plage qu'à l'insaisissable Sandra Shen. Il avait faim à nouveau. En retournant à la chambre d'Annie Glyph, il entendit des sons qu'il identifia comme sortant du bar désert du Dunes Motel, caisse en planches chevauchantes posée dans une sorte de coquille d'huître envahie par les herbes, un peu à l'écart du motel lui-même.

Tournant le dos à la lumière brûlante, Ed risqua un œil par la porte ouverte et aperçut, dans la fraîche pénombre qui régnait à l'intérieur, trois vieillards décharnés, avec des casquettes blanches et des pantalons en polyester vert bronze, plissés sur le devant et trop grands pour eux, en train de lancer les dés sur une couverture à même le sol.

— Hé ! dit Ed. Le jeu du Vaisseau.

Ils levèrent la tête vers lui avec une absence totale d'intérêt et se repenchèrent immédiatement sur leur partie. Leurs yeux étaient comme des têtes de clou marron foncé, le blanc caillé par l'âge. Ils avaient des moustaches poivre et sel bien dessinées, une peau couleur café, grillée par le soleil, et des mains maigres aux grosses veines, qui semblaient fragiles, mais ne l'étaient pas. Des vies qui s'écoulaient de plus en plus lentement, baignant dans la substance préservatrice du rhum Black Heart. L'un d'eux finit par dire, d'une voix douce et lointaine :

— Il faut payer pour jouer.

— C'est le moteur du capitalisme, convint Ed en mettant la main à sa poche.

Le jeu du Vaisseau...

Appelé aussi Entreflex ou Truchement, cette collision frontale des osselets et du jeu de dés – avec son jargon à fleur de nerfs, ses pièces en os comme des jointures de macchabée, ses douze caractères colorés dont personne ne savait vraiment plus le sens – était endémique. À l'échelle de la galaxie. D'aucuns disaient que le jeu était arrivé avec les Hommes Nouveaux, à bord de leur vaisseau amiral *Retirez Tous Les Emballages*. D'autres qu'il était né sur les vénérables et poussifs vaisseaux marchands subluminiques du Crédit icénien. Cette distraction avait connu de nombreux avatars. Dans sa forme actuelle, commentaire ironique de tout ce qui se passait dans le vide spatial, les caractères et les noms que leur donnaient les joueurs étaient censés représenter le célèbre Engagement $N = 1000$, une des premières rencontres entre humains et Nastic, durant laquelle, dépassé par le nombre d'événements et de conditions impliqués dans ce combat spatial – trop de vaisseaux, trop de dimensions à investir, trop de physiques différentes derrière lesquelles se cacher, trop de stratégies simultanément en action à l'échelle de la nanoseconde –, l'amiral des CMT, Stuart Kauffman, abandonna les transformations de Tate-Kearney et soumit ses décisions stratégiques au hasard des coups de dés, tout simplement. Ed, pour qui le jeu était moins un commentaire de l'Histoire qu'une source de revenus, y avait joué pendant toute sa vie d'adulte, depuis le premier vaisseau où il était monté comme passager clandestin jusqu'au dernier vaisseau auquel il avait faussé compagnie. Les voix douces des vieillards remplissaient le bar.

— J'ai droit à une retournette.

— T'as pas droit à une retournette. T'as merdé.

— Alors, dis-moi un peu, qu'est-ce que tu penses de ça ?

— Je pense que t'as merdé plutôt deux fois qu'une.

Ed étala son argent. Il sourit à la ronde et annonça le Double-Un de Véga.

— De quoi te remettre à flot, reconnurent les vieillards.

Il souffla sur les dés – ils étaient lourds et froids au toucher, taillés dans un os extraterrestre intelligent qui absorbait la chaleur des mains et l'énergie du mouvement pour modifier les caractères en tombant. Les dés se dispersèrent et culbutèrent. Ils bondirent comme des sauterelles. Des symboles fluorescents apparurent brièvement – motifs d'interférences, antiques holographies bleues, vertes et rouges –, lorsqu'ils traversèrent un rayon de lumière oblique. Ed crut voir le Cheval, le Secteur, un clipper dans une tour de nuages fumeux. Puis les Jumeaux, ce qui lui donna un brusque frisson. L'un des vieillards toussa et tendit la main vers la bouteille de rhum. Quelques minutes plus tard, lorsque l'argent commença à changer de mains, chaque transaction s'effectua avec une rudesse mêlée de respect.

Ed resta dans le cirque pendant plusieurs jours avant qu'il se passe quoi que ce soit. Annie Glyph allait et venait à sa manière douce et timide. Elle était contente de le revoir à la fin de son travail. Elle avait toujours quelque chose pour lui. Elle semblait toujours un peu surprise qu'il soit encore là. Il s'habitua à voir son corps énorme bouger derrière le rideau en plastique de la douche. Elle faisait très attention ! C'était seulement la nuit, lorsqu'elle transpirait du *café électrique*, qu'il était obligé de garder ses distances pour éviter de se faire blesser.

— Ça te plaît, une fille aussi grosse que moi ? lui demandait-elle. Toutes celles que t'as baisées, elles étaient petites et mignonnes.

Ça le mettait en colère, mais il ne savait pas comment le lui dire.

— T'es bien, disait-il. T'es belle.

Elle rit et se détourna.

— Je suis obligée de faire le vide dans la chambre, dit-elle, pour éviter de casser quelque chose.

Les matins, elle était toujours absente. Ed s'éveillait tard, prenait son petit déjeuner au Café Surf sur le front de mer, et en profitait pour se tenir au courant de l'actualité. La guerre se rapprochait de jour en jour. Les Nastic tuaient des femmes et des enfants sur des vaisseaux civils. Pourquoi ? Nul ne le savait. Des épaves d'astronefs remplissaient les hologrammes. Quelque part du côté d'Éridan IV, des vêtements d'enfants et des artefacts domestiques tournaient lentement dans le vide, comme si on les avait agités : une embuscade absurde, trois cargos et une yole armée, *La Vie Féerique*, détruits ; équipage et passagers vaporisés en quatre-vingts nanosecondes. On n'y comprenait rien. Après avoir mangé, Ed faisait le tour du cirque pour proposer ses services. Il parla à beaucoup de gens. Ils étaient bien disposés, mais aucun ne pouvait l'aider.

— Il faut d'abord que vous rencontriez Madame Shen, disaient-ils.

Ed la chercha, et cette recherche devint un jeu pour lui. Chaque

jour, il choisissait quelqu'un d'autre pour la représenter, une silhouette anonyme vue de loin, sexuellement ambiguë, à demi visible dans la violente lumière renvoyée par le béton. Le soir, il pressait Annie Glyph de questions.

— Est-ce qu'elle est là aujourd'hui ?

Annie lui répondait en riant :

— Ed, elle est occupée en permanence.

— Oui, mais est-ce qu'elle est là aujourd'hui ?

— Elle a des choses à faire. Elle travaille pour le compte des autres. Tu vas bientôt faire sa connaissance.

— Bon, d'ac. Regarde : c'est elle, là-bas ?

Annie était enchantée.

— Mais c'est un homme !

— Bon, et ça, c'est elle ?

— Ed, c'est un *chien* !

Ed aimait l'animation du cirque, mais il n'arrivait pas à comprendre les pièces exposées. Il s'arrêta devant « Brian Tate et Michael Kearney » et fut désorienté par la lueur de folie dans le regard de Kearney lorsqu'il contemplait l'écran par-dessus l'épaule de son ami et par le geste insolite de Tate lorsqu'il levait les yeux et se penchait à nouveau sur le moniteur, le visage épuisé éclairé par un début de révélation. Leurs vêtements étaient intéressants.

Il ne s'en tira guère mieux avec les extraterrestres. Les énormes caissons – ou sarcophages – pressurisés en bronze qui flottaient à un mètre, un mètre vingt au-dessus du sol avec une sorte d'élasticité onctueuse (si bien que lorsqu'on les touchait, même très légèrement, on les sentait réagir simplement, sur un mode on ne peut plus newtonien) le remplissaient d'anxiété. Il avait peur de leurs circuits incrustés et des côtes baroques qui pouvaient tout aussi bien être des ornements que des éléments mécaniques. Il était inquiet par la manière dont ils suivaient leurs gardiens pour traverser le champ de foire, au loin, dans la trompeuse clarté marine de midi. Finalement, il avait rarement le courage de regarder par le minuscule hublot en verre blindé qui permettait de découvrir le MicroHotep, l'Azul ou l'Hypséron que les sarcophages étaient censés abriter. Ils bourdonnaient discrètement ou émettaient des éclairs quasi invisibles de radiations ionisantes. Il s'imaginait que regarder dans le hublot était comme regarder par l'oculaire d'une sorte de télescope. Ces capsules-cercueils lui rappelaient les caissons à buller. Il avait peur de se voir lui-même.

Quand il l'avoua à Annie Glyph, elle éclata de rire.

— Vous les bulleurs, dit-elle, vous avez toujours peur de vous voir dans la glace.

— Hé ! Une fois, j'ai regardé. Et ça m'a suffi. C'était comme s'il y

avait un chaton à l'intérieur, une sorte de chaton noir.

Annie sourit en fixant un point invisible devant elle.

— Tu t'es regardé et tu as vu un chaton ?

Il la dévisagea.

— Ce que je veux dire, expliqua-t-il patiemment, c'est que j'ai regardé dans un de ces trucs en cuivre.

— Mais quand même, Ed, un chaton. C'est drôlement mignon.

Il haussa les épaules.

— C'est à peine si on y voyait là-dedans. Ça aurait pu être n'importe quoi.

Madame Shen était une non-apparition quotidienne. Ed croyait néanmoins pouvoir détecter sa présence dans l'air autour de lui : elle se manifesterait quand elle le voudrait, et il aurait du travail. Entre-temps, il se levait tard, buvait du Black Heart au goulot, accroupi avec les petits vieux sur le plancher du bar au Dunes Motel, tout en écoutant leur conversation décousue pendant que les dés tombaient et culbutaient. Ed gagnait plus souvent qu'il ne perdait. La chance lui souriait depuis qu'il était parti de chez lui. Mais il ne cessait de faire les Jumeaux et le Cheval et, par conséquent, ses rêves devinrent aussi perturbés que ceux d'Annie. Elle et lui suaient, se démenaient, s'éveillaient, et s'échappaient par le seul moyen à leur disposition.

— Baise-moi, Ed. Baise-moi aussi fort que tu veux.

Ed l'avait déjà dans la peau. Annie était son rempart contre le monde.

— Hé ! Concentre-toi ! Tu joues à l'élastique ou quoi ? lui disaient les petits vieux avec une joie malicieuse.

Si Annie travaillait de nuit, il jouait aussi en nocturne. Les vieillards n'allumaient jamais la lumière dans le bar désert. La clarté fluorescente du Secteur qui entrait par la porte ouverte leur suffisait. Ed se disait qu'ils pouvaient se passer de la plupart des choses dont on avait besoin quand on était plus jeune. Il secouait les dés une nuit vers dix heures lorsqu'une ombre tomba sur la partie. Il leva les yeux. C'était la réceptionniste. Ce soir-là, elle portait une jupe à franges en denim lavé. Ses cheveux étaient dressés, et elle tenait sous le bras son terminal-aquarium comme un article de lingerie qu'elle venait d'acheter. Elle se pencha et, avisant l'argent étalé sur la couverture, elle interpella les vieillards.

— Vous appelez ça jouer ?

— Bien sûr ! répondirent-ils en chœur.

— Eh bien, moi pas, dit-elle. Donnez-moi ces dés, je vais vous montrer ce que c'est que jouer.

Elle prit les osselets dans sa petite main, fléchit le poignet et lança. Un Double-Cheval.

— Vous trouvez ça intéressant ?

Elle relança les dés. Et les relança encore. Double-Cheval, six fois de suite.

— Bon, maintenant, avoua-t-elle, ça commence à devenir intéressant.

Ce tour, manifestement familial, suscita chez les vieillards une animation qu'Ed ne leur connaissait pas. Ils rirent, soufflèrent sur leurs doigts comme s'ils s'étaient brûlés. Ils se poussèrent du coude, ils lui firent de grands sourires.

— Maintenant, nous allons vous montrer quelque chose, promirent-ils.

Mais la réceptionniste secoua la tête.

— Je ne suis pas venue pour jouer, dit-elle.

Ils étaient manifestement déçus.

— C'est simplement, précisa-t-elle avec un regard appuyé en direction d'Ed, que j'ai autre chose à faire ce soir.

Ils hochèrent la tête comme s'ils avaient compris, puis regardèrent leurs pieds pour cacher leur déception.

— Mais au fait, dit-elle, il y a du rhum Black Heart au Long Bar aussi, et je sais à quel point les filles de là-bas vous plaisent. Qu'est-ce que vous en dites ?

Les petits vieux se répandirent en sourires et clins d'œil. Oui, ça pourrait nous intéresser, concédèrent-ils avant de sortir en file indienne.

— Allez-y, vieux birbes que vous êtes ! les tança la réceptionniste.

— J'y vais, moi aussi, dit Ed.

Il n'avait pas envie de se retrouver seul avec elle.

— Vous allez rester, lui conseilla-t-elle sans élever la voix. Si vous savez ce qui est bien pour vous.

Une fois les vieillards partis, la salle sembla s'assombrir. Ed dévisagea la réceptionniste et elle le dévisagea. De vagues lueurs émanaient de l'aquarium sous son bras. Elle se tapota les cheveux.

— Quel genre de musique aimez-vous ? demanda-t-elle.

Ed ne répondit pas.

— J'écoute pas mal de country du Nuage d'Oort, dit-elle, comme vous pouvez probablement le deviner. J'aime ses thèmes adultes.

Ce fut à nouveau le silence entre eux. Ed se détourna et feignit d'examiner le vieux mobilier délabré du bar, les stores à lamelles. Dehors, sur les dunes, une brise se leva et vint caresser les objets dans la salle comme si elle essayait de décider ce qu'elle allait faire avec. Au bout d'une minute ou deux, la réceptionniste dit doucement :

— Si vous voulez la rencontrer, elle est ici maintenant.

Ed sentit les poils se hérissier sur sa nuque. Il se força à regarder ailleurs.

— J'ai besoin d'un boulot, c'est tout.

— Et nous en avons un pour vous, dit une voix différente.

Des lumières minuscules commencèrent à ruisseler dans la salle depuis un point situé quelque part derrière lui. Il savait plus ou moins d'où elles venaient. Mais il ne gagnerait rien en l'avouant : pareil aveu risquait de tout foutre en l'air. J'ai vu des tas de choses, se dit Ed, mais je veux pas avoir les opérateurs fantômes dans ma vie. La réceptionniste avait posé l'aquarium sur le plancher. Un flot de poussières blanches s'envolait de ses narines, de sa bouche et de ses yeux. Quelque chose fit pivoter la tête d'Ed afin qu'il soit bon gré mal gré témoin de cet événement – qu'il lui donne forme en le reconnaissant. Les lumières étaient comme de l'écume et des diamants. Il en émanait une sorte de musique, comme le son de l'algorithme lui-même. Bientôt il n'y eut plus de réceptionniste, seulement l'entité qui l'avait programmée, présentement occupée à se reconstituer sous la forme de la petite femme asiatique qu'il avait déjà tuée sur Yulgrave Street. Le jean devenait le cheongsam fendu sur la cuisse, la country nasillarde du Nuage d'Oort s'échangeait contre des sourcils féroce­ment épilés et un accent qui avalait ô combien délicatement les consonnes. Lorsque la transition fut terminée, le visage scintilla en négatif-positif, tantôt jeune, tantôt vieux, avec une bizarre perfection. Elle possédait le charisme d'une créature extraterrestre irréelle, plus puissant que le sexe, même si c'était ainsi qu'on le ressentait.

— Je me suis fourré dans un sacré bordel, murmura Ed. Heureusement que je peux ficher le camp.

Sandra Shen lui sourit.

— Hélas, non, j'en ai peur, dit-elle. Nous ne sommes pas dans un parc de caissons, Ed. Il y a des conséquences, ici. Vous voulez ce boulot oui ou non ?

Avant qu'il puisse répondre, elle poursuivit :

— Sinon, Bella Cray aimerait vous dire deux mots.

— Hé ! C'est une menace.

Elle secoua la tête imperceptiblement. Ed se pencha pour la regarder et essaya de voir de quelle couleur étaient ses yeux. Son anxiété la fit sourire.

— Laissez-moi vous dire quelque chose sur vous, suggéra-t-elle.

— Oh, oh ! Maintenant, nous y voilà. Comment vous pouvez tout savoir sur moi si vous m'avez encore jamais vu ?

Il grimaça un sourire.

— Qu'est-ce qu'il y a dans l'aquarium ? dit-il en se tordant le cou pour voir derrière elle l'objet posé sur le plancher. Ça fait un moment que je me le demande.

— Commençons par le commencement. Ed, je vais vous dire un

secret qui vous concerne. Vous vous ennuyez facilement.

Ed souffla sur ses doigts pour indiquer une brûlure.

— Ça alors ! dit-il. Ça, j'y ai encore jamais pensé.

— Non, dit-elle. Pas cet ennui-là. Pas l'ennui qu'on gère à partir d'un sondeur ou d'un caisson à buller. C'est derrière cela que vous avez caché votre véritable ennui toute votre vie.

Ed haussa un peu les épaules et essaya de regarder ailleurs, mais les yeux de la femme immobilisaient pour ainsi dire les siens et il n'y arriva pas.

— Votre âme s'ennuie, Ed ; on vous l'a donnée avant votre naissance. Le plaisir sexuel, Ed ? C'est pour boucher un trou. Le plaisir de buller ? C'est pour boucher un trou. Vous préférez les situations critiques ? Vous êtes incomplet, Ed : c'est vous qu'il faut remplir, voilà toute l'histoire. Une autre chose que n'importe qui peut voir, même Annie Glyph : vous avez une case de vide.

Ed avait déjà entendu ça plus souvent qu'elle ne le croyait, bien qu'en général ce soit, il était obligé de l'avouer, dans d'autres circonstances.

— Et alors ? dit-il.

Elle fit un pas de côté.

— Alors, maintenant, vous pouvez regarder dans l'aquarium.

Ed ouvrit la bouche. Il la referma. Il s'était fait entuber sans comprendre comment. Il savait qu'il ferait le boulot, précisément à cause de cet ennui qu'elle avait mentionné. Il regarda en biais à la lumière qui s'infiltrait par la porte ouverte. La lumière du Secteur Kefahuchi, qui rendait Sandra Shen plus difficile et non pas plus facile à voir. Il ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais elle le devança.

— Le spectacle a besoin d'un prophète, Ed.

Elle commença à se retourner.

— C'est la place vacante. C'est à prendre ou à laisser. Et puis, vous savez, ça arrangerait Annie d'avoir un peu plus de liquide. Il ne lui reste pas grand-chose quand elle s'est ravitaillée en *café électrique*.

Ed ravala sa salive.

Chuintement feutré de la mer derrière les dunes. Un bar désert plein de poussière et de lumière Kefahuchi. Un homme à genoux, la tête à l'intérieur d'une sorte d'aquarium, incapable de se libérer, comme si la mystérieuse substance fumeuse mais glaciale qui remplit le bocal l'a saisi et essaie déjà de le digérer. Ses mains tirent sur l'aquarium, ses biceps gonflent. La sueur ruisselle de sa personne dans la lumière meridique, ses pieds tapent et vibrent contre les lames du parquet et – tout en ayant l'impression d'hurler – il émet un gémissement discret et suraigu.

Au bout de quelques minutes, cette activité décline. La femme de type asiatique allume une cigarette sans filtre et le regarde attentivement. Elle fume un moment, retire un grain de tabac de sa lèvre, puis lui souffle :

— Que voyez-vous ?

— Des anguilles. Des sortes d'anguilles qui s'éloignent de moi.

Un silence. Ses pieds recommencent à tambouriner sur le plancher. Puis il dit d'une voix étouffée :

— Trop de choses peuvent se passer. Vous le savez ?

La femme souffle la fumée, secoue la tête.

— Ça ne marchera pas avec un public, Ed. Essayez encore une fois.

Elle ébauche un geste complexe avec sa cigarette.

— De toutes les choses qu'il pourrait être, il n'en est qu'une...

Elle le lui rappelle comme si elle le lui a déjà appelé.

— *Mais la douleur !*

Elle semble faire peu de cas de la douleur.

— Continuez, dit-elle.

— Trop de choses peuvent se passer, vous savez, répète-t-il.

— Je le sais bien, dit-elle d'une voix un peu plus sympathique.

Elle se penche pour toucher brièvement ses épaules contractées, distraitement, comme si elle calmait un animal. Une sorte d'animal qu'elle connaît bien, et dont elle a une expérience considérable. Sa voix est chargée de tout le charisme sexuel des vieilles créatures extraterrestres fabriquées de toutes pièces.

— Je le sais bien, Ed, veuillez me croire. Mais essayez de voir dans plus de dimensions. Parce qu'on est au cirque, coco ! Comprenez-vous ? C'est du spectacle. Les autres veulent en avoir pour leur argent.

Lorsque Ed Chirnois revint à lui, il était trois heures du matin. Étallé de tout son long, face contre terre, entre la mer et le Dunes Motel, il se caressa doucement le visage. Il n'était pas aussi collant qu'il s'y attendait, bien que la peau soit plus lisse que d'ordinaire et légèrement irritée, comme s'il avait utilisé une crème exfoliante bon marché avant de sortir le soir. Il avait beau être fatigué, toutes les sensations visuelles, olfactives et sonores – le contour des dunes, l'odeur du varech, le bruit du ressac – étaient très accentuées. Il crut d'abord qu'il était seul. Mais Madame Shen était là, debout au-dessus de lui, ses petits souliers noirs s'enfonçant dans le sable tandis que le Secteur embrasait le ciel nocturne derrière elle.

Ed gémit. Il ferma les yeux. Le vertige l'assaillit immédiatement : une image rémanente du Secteur tournoyait sur le fond noir du néant.

— Pourquoi vous me faites ça à moi ? chuchota-t-il.

Il eut l'impression que Sandra Shen haussait les épaules.

— C'est le boulot, dit-elle.

Ed tenta de rire.

— Pas étonnant que vous trouviez personne pour le faire.

Il se frotta à nouveau le visage, se passa la main dans les cheveux. Rien. Au même moment, il comprit qu'il ne se débarrasserait jamais de l'impression d'être aspiré par cette substance. Et c'était là le problème : elle n'était pas *dans* l'aquarium, en réalité. Ou alors, si elle l'était, elle était aussi ailleurs...

— Qu'est-ce que j'ai dit ? J'ai dit que j'avais vu quelque chose ?

— Vous vous en êtes bien tiré pour votre première leçon.

— C'est *quoi*, ce machin ? J'en ai encore sur moi ? Qu'est-ce que ça m'a fait ?

Elle s'agenouilla brièvement à côté de lui et lui caressa les cheveux à partir du front.

— Pauvre Ed, dit-elle.

Il sentit son haleine sur son visage.

— La prophétie ! s'écria-t-elle. C'est encore un art maudit, et vous êtes à l'avant-garde de cet art. Mais essayez de voir les choses ainsi : tout le monde a perdu son chemin. Les gens ordinaires marchent dans la rue, ils ont tous reçu des indications erronées. Tout le monde est obligé de retrouver son chemin. Ce n'est pas si dur que ça. Les gens le font quotidiennement.

L'espace d'un instant, il crut qu'elle allait continuer. Puis elle lui donna une petite tape dans le dos, ramassa l'aquarium, le mit sous son bras et s'éloigna cahin-caha, traversant les dunes pour retourner au cirque. Ed rampa dans les oyats jusqu'à ce qu'il trouve un endroit pour vomir tranquillement. Il s'aperçut alors qu'il s'était mordu la langue en essayant d'arracher l'aquarium de sa tête.

Il avait déjà décidé d'essayer d'oublier les trucs qu'il avait vus là-dedans. À côté de ça, le syndrome du sevrage des caissons était de la rigolade.

Carillons de la liberté

Après avoir quitté le laboratoire, Michael Kearney avait peur de s'arrêter de bouger.

Il commença à pleuvoir. La nuit tomba. Tout semblait baigner dans la corona pré-épileptique comme dans un scintillement de néon défectueux. Un goût métallique lui remplissait la bouche. Au début, il courut dans les rues, titubant sous la nausée, s'agrippant aux grilles des parcs sans cesser d'avancer.

Puis il se retrouva à la station Russell Square. Ensuite, il prit des métros au hasard. L'heure de pointe du soir venait de commencer. Les banlieusards se tournaient pour le voir accroupi dans le renforcement d'un passage carrelé à la propreté douteuse ou au coin d'un quai, les épaules rentrées comme pour se protéger tandis qu'il secouait les dés du Shranders dans la corbeille de ses mains jointes ; ils regardaient vite ailleurs dès qu'ils apercevaient son visage ou sentaient l'odeur de vomi sur ses vêtements. Au bout de deux heures dans le métro, son affolement diminuait. Il avait du mal à s'arrêter de bouger, mais, au moins, son pouls s'était ralenti et il pouvait commencer à réfléchir. En repassant en diagonale par le centre de la capitale, il prit un verre au Lymph Club, réussit à ne pas vomir, commanda un repas qu'il ne put manger. Ensuite, il continua quelque temps à pied, puis prit la Jubilee Line jusqu'à Kilburn, où Valentine Sprake habitait au bout d'une longue rue de ternes maisons victoriennes à trois étages en briques de campagne, dont les courettes en sous-sol encombrées d'immondices et les fenêtres condamnées attiraient une population flottante de trafiquants de drogue, d'étudiants des Beaux-Arts, de réfugiés économiques de l'ex-Yougoslavie.

Des affiches politiques s'accrochaient aux réverbères. Aucune des voitures maculées et rouillées stationnant à moitié sur le trottoir parmi les vieux papiers et les crottes de chiens n'avait moins de dix ans d'âge. Kearney frappa à la porte de Sprake, une fois, deux fois, trois fois. Il recula d'un pas et leva les yeux sous la pluie.

— Sprake ? cria-t-il à l'adresse de la façade. Valentine ?

Sa voix résonna dans toute la rue. Au bout d'une minute, quelque

chose attira son attention sur l'une des fenêtres du dernier étage. Il eut beau se dévisser le cou, il ne vit qu'un rideau de tulle gris et le reflet de l'éclairage de la rue sur le carreau sale.

Kearney tendit la main vers la porte. Elle pivota vers l'intérieur, comme si elle avait perçu son mouvement.

Kearney fit un bond en arrière.

— Nom de Dieu ! dit-il. Nom de Dieu !

Il avait cru un instant voir un visage qui le scrutait juste derrière la porte. Éclaboussé par la lumière du réverbère, il était plus près du sol qu'il n'eût été normal pour une tête humaine, comme si c'était un tout petit enfant qu'on avait envoyé lui répondre.

À l'intérieur, rien n'avait changé. Rien n'avait changé depuis les années 1970, et rien ne changerait jamais. Les murs étaient tapissés d'un papier jaunâtre comme la plante des pieds. Des ampoules de faible puissance reliées à des minuteries vous accordaient vingt secondes de lumière avant de replonger l'escalier dans le noir. Il y avait une odeur de gaz devant la salle de bains et des relents de nourriture bouillie la veille descendaient des pièces du deuxième étage. Et puis, partout, des effluves anisés qui se collaient aux cloisons nasales. Presque en haut de l'escalier, une lucarne laissait entrer la clarté orange et agressive de la nuit londonienne.

Valentine Sprake gisait sous l'éclairage fluorescent, à l'intérieur d'un cercle tracé à la craie sur le parquet sans moquette d'une des pièces du haut. Il était affalé contre un fauteuil, la tête rejetée en arrière et sur le côté, comme s'il venait de recevoir une balle. Il était nu et semblait s'être oint d'une sorte d'huile qui brillait dans les rares poils roux entre ses jambes. Sa bouche était restée ouverte, et l'expression de son visage était à la fois peinée et reposée. Il était mort. Sa sœur Alice était assise sur un sofa cassé, en dehors du cercle, les jambes ouvertes devant elle. L'adolescente vague aux mouvements lents dont il se souvenait était devenue une grande femme d'environ trente ans, aux cheveux noirs, à la peau très blanche, avec une mince moustache duveteuse. La jupe retroussée sur ses cuisses blanches et charnues, elle contemplait, par-dessus la tête de Sprake, une image sur le mur opposé. Depuis cet insolite tableau religieux de pacotille – Gethsémani traduit en gris bleuâtres et verts stéréoscopiques –, le visage et le tronc du Christ embrassaient l'espace dans une étreinte contorsionnée mais volontaire.

— Alice ? dit Kearney.

— Yoïy, marmonna Alice Sprake. Yoïy yoïy.

La main sur la bouche, Kearney s'avança dans la pièce.

— Alice, qu'est-ce qui s'est passé ici ?

Elle le fixa d'un regard absent ; puis elle baissa les yeux sur sa propre personne ; et elle se remit à contempler l'image sur le mur. Elle

enfonce ses doigts entre ses cuisses et commença à se masturber distraitement.

— Mon Dieu, dit Kearney.

Il regarda à nouveau Sprake. Celui-ci serrait une vieille bouilloire électrique dans une main, et, dans l'autre, une édition brochée du *Hodos Chameleontos* de Yeats. Un moment avant, peut-être, il les avait brandis, les bras écartés, dans la pose hiératique d'une figure du Tarot. Le plancher devant lui était jonché d'objets qu'il tenait, semblait-il, sur ses genoux quand il était mort. Des coquillages, le crâne d'un petit mammifère ; des ornements gitans serbes qui avaient appartenu à sa mère. On avait l'impression qu'il allait se passer autre chose dans la pièce. Malgré la finalité de ce qui s'était déjà passé, il pouvait très bien arriver autre chose.

— C'était un brave garçon, dit Alice Sprake.

Elle gémit bruyamment. Les ressorts cassés du sofa grincèrent puis se turent. Au bout d'un moment, elle se leva et rabattit sa jupe sur ses cuisses. Elle faisait un mètre quatre-vingts, songea Kearney. Peut-être plus. Sa grande taille produisait un effet calmant sur lui, et elle semblait en être consciente. Il émanait d'elle une puissante odeur de sexe.

— Je vais m'occuper de ça, Mickey, dit-elle. Mais il faut que tu partes.

— Je suis venu parce que j'avais besoin de son aide.

Cette idée ne sembla pas lui donner satisfaction.

— C'est ta faute s'il est comme ça. Depuis qu'il t'a rencontré, il est devenu fou. Il allait faire des choses étonnantes avec sa vie.

Kearney la regarda fixement.

— Sprake ? dit-il, incrédule. Tu parles de Sprake ?

Il se mit à rire.

— Le jour où on s'est rencontrés, il a foutu le bordel dans un train de banlieue. *Il s'est fait des tatouages avec une pointe Bic.*

Alice Sprake se redressa de toute sa hauteur.

— C'était l'un des cinq magiciens les plus puissants de Londres, dit-elle simplement.

Puis elle ajouta :

— Je sais de quoi tu as peur. Si tu ne pars pas maintenant, je vais te l'envoyer aux trousses.

— Non ! dit Kearney.

Il ne savait pas du tout de quoi elle était capable. Il jeta un regard affolé à Alice, puis au cadavre, se précipita hors de la pièce, dévala l'escalier et sortit en courant dans la rue.

Anna dormait quand il rentra dans l'appartement avec sa clef. Elle s'était entortillée dans le duvet, si bien que seul le haut de sa tête

dépassait, et il y avait de nouvelles notes partout. *Les problèmes des autres ne regardent qu'eux*, avait-elle essayé de se rappeler. *Tu n'es pas responsable des problèmes des autres.*

Kearney alla sans bruit dans la pièce du fond et, dans l'obscurité, commença à vider les tiroirs de la commode, fourrant vêtements, livres, jeux de cartes et objets personnels dans son sac de coursier Marin. La pièce donnait sur le jour central de l'immeuble. Kearney n'y était pas depuis longtemps qu'il commença à entendre des voix se répercuter depuis l'un des étages inférieurs. C'était apparemment une dispute entre un homme et une femme, mais il n'en distinguait pas le moindre mot, restant sur une impression de désarroi et de menace. Il se releva et tira les rideaux. Les voix filtraient quand même. Il acheva de remplir la sacoche. Au dernier moment, la fermeture Éclair se coinça. Il se pencha. La sacoche et tout ce qu'elle contenait étaient couverts d'une épaisse et régulière couche de poussière molle. Cette image lui suggéra avec tant de force le déclin de son existence qu'il fut à nouveau rempli de terreur. Anna se réveilla dans l'autre pièce.

— Michael ? C'est toi ? C'est toi, hein ?

— Rendors-toi, lui conseilla Kearney. Je suis juste venu chercher quelques bricoles.

Un silence, le temps qu'elle assimile. Puis elle dit :

— Je vais te faire une tasse de thé. J'allais me faire du thé, mais je me suis endormie. J'étais tellement épuisée que je me suis carrément endormie sur place.

— Ne te donne pas cette peine, dit-il.

Il entendit grincer le lit quand elle se leva. Elle vint se pencher sur le seuil dans sa maxi-chemise de nuit en coton ; elle bâillait et se frottait le visage.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-elle.

Elle avait dû sentir l'odeur de vomi sur le devant de sa veste, parce qu'elle dit :

— Tu as été malade ?

Elle alluma brusquement la lumière. Kearney fit un geste futile, la sacoche à la main. Ils se regardèrent en clignant les yeux.

— Tu pars.

— Anna, ça vaut mieux.

— Comment tu peux dire une connerie pareille ? cria-t-elle. Comment tu peux dire que ça vaut mieux ?

Kearney commença à parler, puis haussa les épaules.

— Et moi qui croyais que tu allais rester ! Hier, tu as dit que c'était bon, tu as dit que c'était bon.

— On était en train de baiser, Anna. J'ai dit que c'était bon.

— Je sais. Je sais. C'était bon, effectivement.

— J'ai dit que c'était bon de te baiser, c'est tout. C'est tout ce que

je voulais dire.

Dans un mouvement fluide, elle se laissa tomber sur le seuil et s'assit, les genoux ramenés sous le menton.

— Tu m'avais donné l'impression que tu allais rester.

— Tu te l'es donnée toi-même, dit Kearney en essayant de la convaincre.

Elle le fixa d'un regard furieux.

— Tu en avais envie toi aussi, insista-t-elle. C'est ce que tu m'as dit, ou à peu près.

Elle renifla, s'essuya les yeux du dos de la main.

— Bon, dit-elle. Les hommes sont toujours aussi stupides et froussards.

Soudain, elle frissonna.

— Il fait froid, ici ? Je suis réveillée maintenant, de toute façon. Bois un peu de thé, au moins. Ça ne prendra pas une minute.

Ça dura plus longtemps. Anna s'affaira. Elle se demanda s'il y avait assez de lait. Elle s'attaqua à la vaisselle, puis l'abandonna. Elle alla dans la salle de bains et ouvrit les robinets, laissant le soin à Kearney de préparer le thé. Après quoi il l'entendit fouiller quelque part ailleurs dans l'appartement. Des tiroirs s'ouvrirent et se refermèrent.

— J'ai vu Tim l'autre jour, lui cria-t-elle.

Le message était si clair que Kearney ne daigna pas répondre.

— Il s'est souvenu de toi.

Debout dans la cuisine, Kearney contemplait le contenu des étagères tout en buvant le fade Earl Grey qu'il s'était préparé. Il ne lâchait pas la sacoche de coursier, craignant de perdre du terrain s'il la reposait. De temps en temps, une vague d'anxiété passait sur lui, venue de quelque part dans le tronc cérébral, comme si une très vieille portion de son être pouvait détecter le Shrandeur bien avant que Kearney lui-même l'entende ou le voie.

— Il faut que je parte, dit-il. Anna ?

Il vida sa tasse dans l'évier. Lorsqu'il arriva devant la porte, Anna y était déjà et lui barrait la route. Elle s'était habillée pour sortir, avec un grand cardigan à torsades et une fausse jupe Versace. Il remarqua un sac à ses pieds ; elle surprit son regard.

— Si tu peux partir, alors, je peux partir moi aussi, dit-elle.

Kearney haussa les épaules et essaya de la contourner pour saisir le bouton de la serrure Yale.

— Mais *pourquoi* tu ne me fais pas confiance ? dit-elle comme si c'était déjà un fait établi.

— Ça n'a aucun rapport.

— Mais si. J'essaie de t'aider...

Il eut un geste d'impatience.

— Seulement, tu ne veux pas que je t'aide.

— Anna, dit-il rapidement. C'est *moi* qui t'aide. Tu es alcoolique. Tu es anorexique. Tu es malade presque tous les jours, et dans tes bons jours c'est à peine si tu peux marcher sur le trottoir. Tu es toujours paniquée. Tu vis à peine dans le monde que nous connaissons.

— Salaud.

— Alors, comment tu peux m'aider ?

— Je ne vais pas te laisser partir sans moi, dit-elle. Je ne vais pas te laisser ouvrir cette porte.

Elle lutta avec lui.

— Anna, nom de Dieu !

Il réussit à ouvrir la porte et força le passage. Elle le rattrapa dans l'escalier, s'accrocha au col de sa veste et ne voulut pas le lâcher, même quand il commença à la traîner dans l'escalier.

— Je te déteste, dit-elle.

Il s'arrêta et la regarda en face. Ils haletaient tous les deux.

— Pourquoi tu fais ça, alors ?

Elle le gifla.

— Parce que tu n'as pas d'idées ! cria-t-elle. Parce que personne d'autre ne t'aidera. Parce qu'on ne peut rien faire de toi, parce que tu es endommagé quelque part. Tu es stupide au point de ne pas le voir ? Tu es stupide à ce point ?

Elle lâcha sa veste et s'assit brusquement. Elle leva les yeux vers lui, puis se détourna. Des larmes ruisselaient sur son visage. Sa jupe était remontée quand elle s'était assise et il se surprit à contempler ses cuisses longues et minces comme s'il la voyait pour la première fois. Quand elle s'en aperçut, elle chassa ses larmes d'un battement de paupières et retroussa un peu plus sa jupe.

— Mon Dieu, dit tout bas Kearney.

Il la retourna et l'écrasa contre les froides marches de pierre tandis qu'elle s'escrimait à repousser sa main, reniflant et pleurnichant jusqu'au bout.

Dix minutes plus tard, lorsqu'il s'arracha à elle et se dirigea vers la station de métro, elle le suivit, tout simplement.

Il l'avait rencontrée à Cambridge, peut-être deux ans après qu'il eut volé les dés. Il cherchait une victime à assassiner, mais Anna l'emmena dans sa chambre. Il resta assis sur le lit tandis qu'elle débouchait une bouteille de vin, lui montrait des photos de son anorexie la plus récente et faisait nerveusement les cent pas dans un maxi-cardigan avec rien dessous. Elle lui dit :

— Tu me plais, mais je ne veux pas coucher avec toi. Tu es d'accord ?

Kearney était d'accord ; bridé par les fantasmes des Ajoncs et lassé par les excuses qu'il était normalement obligé d'employer en ces occasions, il se surprenait souvent à dire à peu près la même chose. Ensuite, chaque fois que le cardigan s'ouvrait, il la gratifiait d'un vague sourire et détournait poliment les yeux. Ce qui ne fit apparemment qu'aggraver sa nervosité.

— Tu veux bien dormir juste à côté de moi ? l'implora-t-elle quand ce fut le moment de partir. Tu me plais vraiment, mais je ne suis pas prête à coucher.

Kearney passa une heure étendu à côté d'elle, ensuite, vers trois heures du matin, il quitta le lit et se masturba violemment dans le lavabo de la salle de bains.

— Ça va ? demanda-t-elle d'une voix étouffée, lourde de sommeil. Tu es tellement gentil, dit-elle quand il revint. Serre-moi dans tes bras.

Il la regarda fixement dans le noir.

— Tu dormais vraiment, au juste ? dit-il.

— S'il te plaît.

Elle roula contre lui. Dès qu'il la toucha, elle gémit et se détacha de lui, levant le derrière en l'air et ensevelissant son visage au creux de l'oreiller tandis qu'il la manipulait d'une main et lui-même de l'autre. Elle voulut d'abord lui rendre la politesse, mais il refusa qu'elle le touche. Maintenu par lui à la limite de l'orgasme, elle respirait en sanglots saccadés, pleurnichant dans l'oreiller entre chaque halètement. Il la regarda ainsi jusqu'à ce que ce spectacle le fasse bander tellement que sa queue lui faisait mal. Finalement, il l'amena à l'orgasme en deux ou trois rapides vrilles de l'index et s'épancha sur la chute de ses reins. Jamais Les Ajoncs n'avaient semblé aussi proches. Jamais il n'avait aussi bien maîtrisé la situation. Organiser ce scénario, supposa-t-il, était sa manière à elle de maîtriser la situation. Le visage toujours enfoui au creux de l'oreiller, elle dit :

— En vérité, je n'avais pas l'intention de faire ça jusqu'au moment où je l'ai fait.

— Ah bon ? dit Kearney.

— Tu m'en as mis partout, dis ! Ça poisse.

— Reste ici, reste ici, dit-il. Ne bouge pas.

Il rapporta des mouchoirs en papier pour l'essuyer.

À la suite de quoi, il ne la quitta plus. Il était attiré par ses vêtements intelligemment choisis, ses éclats de rire soudains, son narcissisme secret. À dix-neuf ans, sa fragilité était déjà manifeste. Elle avait une relation confuse avec son père – un universitaire du nord de l'Angleterre –, qui aurait voulu qu'elle fréquente un campus plus proche du domicile familial.

— Il m'a comme qui dirait désavouée, confia-t-elle en levant vers

Kearney des yeux pleins d'une douce surprise naissante, à croire que la chose venait juste de se produire. Tu peux comprendre pourquoi quelqu'un ferait ça ?

Elle avait par deux fois essayé de se tuer. Ses amis, à leur manière étudiante, en étaient presque fiers ; ils s'étaient occupés d'elle. Kearney, suggérait-il farouchement, avait des responsabilités lui aussi. Anna elle-même semblait seulement gênée. Mais si on l'oubliait une seule minute, elle commençait à dépérir. « J'ai l'impression que je ne mange pas beaucoup », se lamentait-elle au téléphone. Elle avait l'air de quelqu'un dont il fallait jour après jour maintenir ensemble les éléments les plus simples de la personnalité.

C'était tout cela qui attirait Kearney chez elle (sans parler d'une sorte de bravoure profondément enracinée qu'il détectait en elle, la présence, à un certain niveau, sous toutes ces manifestations de panique et d'autodestruction, d'une femme décidée à vivre la vie que lui permettraient ses démons). Mais c'était sa manière d'aborder les rapports sexuels qui l'attachait à elle. Si Kearney n'était pas précisément un voyeur, Anna n'était pas tout à fait une exhibitionniste. Ils ne se connurent jamais complètement. Chacun d'eux était un mystère pour l'autre.

C'était cela même qui finirait par les exaspérer, mais ces premières rencontres furent comme de l'eau dans le désert. Ils se marièrent devant un officier de l'état civil deux jours après qu'il eut obtenu son doctorat – il acheta une chemise Paul Smith pour l'occasion. Ensuite, ils restèrent dix ans ensemble. Ils n'eurent pas d'enfants, bien qu'elle dise qu'elle en voulait. Il l'aida à traverser deux thérapies, trois nouvelles flambées d'anorexie et à surmonter une dernière tentative de suicide, quasi nostalgique. Elle le regarda courir après les subventions d'une université à l'autre, faire ce qu'il appelait de la « MacScience » pour les entreprises tout en suivant de près la discipline nouvelle de la complexité et des propriétés émergentes, sans cesser de prendre de l'avance sur le Shrander et le décompte des victimes. Si elle soupçonnait quoi que ce soit, elle ne le dit jamais. À la fin, il lui avoua tout, une nuit, assis au bord de son lit au Chelsea & Westminster Hospital, les yeux fixés sur ses poignets bandés et se demandant comment ils en étaient arrivés là.

Elle rit et lui prit les mains.

— Nous sommes condamnés à vivre ensemble, dit-elle.

Et ils divorcèrent la même année.

Le problème des trois corps

Deux jours après avoir quitté Redline, la *Chatte Blanche* changeait de cap toutes les douze nanosecondes. L'espace dynamique enveloppait le vaisseau d'une noirceur en silhouette, incalculable, d'où jaillissaient les doigts caressants d'une matière faiblement réactive. Les opérateurs fantômes, immobiles, suspendus aux hublots, conversaient à voix basse dans les langues anciennes. Ils avaient pris leur forme habituelle de femmes qui se rongent les phalanges, assaillies par le remords. Billy Anker ne voulait pas les avoir à côté de lui.

— Hé ! disait-il, on sait pas ce qu'ils veulent, nous !

Il essaya de les exclure du compartiment des humains, mais ils s'infiltraient comme de la fumée quand il dormait, se planquaient dans les coins et le regardaient rêver ses rêves usés jusqu'à la corde.

Seria Mau l'observait elle aussi. Elle savait qu'elle devrait bientôt lui demander de s'expliquer sur lui-même et sur l'objet qu'elle avait acheté à Oncle Zip. Pour le moment, elle s'entretenait avec les mathématiques du vaisseau afin d'essayer de comprendre ce qui se passait à plusieurs allus derrière eux, là où la config *Krishna Moire* se tissait chaotiquement autour de la signature curieusement hybride du vaisseau nastic pour produire à l'affichage un tracé unique, délavé et inexploitable.

— C'est difficile de se sentir menacés quand ils nous suivent de si loin, dit-elle.

— Peut-être ne veulent-ils pas nous affoler, suggérèrent les mathématiques. Ou alors (dirent-elles avec leur équivalent d'un haussement d'épaules), peut-être le veulent-ils.

— Pouvons-nous les semer ?

— Le pourcentage de réussite de leurs calculs est élevé, mais pas aussi élevé que le nôtre. Avec un peu de chance, nous croyons pouvoir les tenir à distance.

— Mais pouvons-nous les semer ?

— Non.

Cette perspective lui était insupportable. C'était une limitation. C'était comme si elle était redevenue une enfant.

— *Faites quelque chose, alors ! hurla-t-elle.*

Les mathématiques réfléchirent, puis la mirent en phase sommeil, ce qu'elle prit très bien, pour une fois.

Elle rêva à nouveau du temps où ils étaient encore tous heureux ensemble.

— Partons en voyage ! dit la mère. Aimeriez-vous partir en voyage ?

Seria Mau battit des mains tandis que son frère courait en tous sens dans le salon en criant : « On part en voyage ! On part en voyage ! » – bien que, le moment venu, il ait fait un caprice parce qu'il ne pouvait pas emmener son petit chat noir. Ils prirent le Train Fusée pour Saulsignon, vers le nord. Ce fut un trajet long dans une saison louche – pas tout à fait l'hiver, pas tout à fait le printemps –, alternativement lent et excitant.

— Si c'est un Train Fusée, alors, il devrait aller plus vite ! cria le petit garçon en courant d'un bout à l'autre du couloir.

Le ciel d'un bleu dilué s'étirait au-dessus de longues lignes hypnotiques de labours. Ils descendirent à Saulsignon le lendemain après-midi. C'était la plus minuscule des gares, avec des piliers en fer forgé et des jardinières de fleurs terrestres. Elle brillait, propre comme un sou neuf, lavée par les petites averses qui traversaient les rayons du soleil ; le chat de service léchait sa robe écaille de tortue dans un coin du quai. Le Train Fusée repartit et un nuage blanc cacha le soleil. Dehors, devant la gare, un homme passa. Lorsqu'il s'arrêta pour regarder derrière lui, la mère frissonna et s'enveloppa de son manteau de fourrure couleur miel, fermant son col d'une main longue et blanche.

Puis elle éclata de rire, et le soleil réapparut.

— Venez donc, vous deux !

Et puis, quelques instants plus tard, apparemment, ce fut la mer !

Ici se terminait le rêve. Concentrée, Seria Mau attendit la reprise – le deuxième acte – où apparaîtrait le prestidigitateur, avec son bel habit à queue-de-pie et son chapeau haut de forme. Elle fut déçue lorsque rien de tel ne se produisit. Dès qu'elle se réveilla, elle alluma toutes les lumières dans le compartiment des humains. Les opérateurs fantômes, surpris en train de se pencher avec sollicitude dans le noir au-dessus du lit de Billy Anker, se dispersèrent.

— Billy Anker, cria Seria Mau. Réveille-toi !

Quelques minutes plus tard, cillant et se frottant les yeux, il se tenait devant le logiciel du Dr Haends dans son coffret-cadeau rouge.

— Ça ? dit-il.

Il avait l'air perplexe. D'un doigt, il fureta derrière le coffret. Il ramassa une des roses d'Oncle Zip et la huma. Il souleva prudemment

le couvercle (une sonnerie tinta, la douce lumière d'un projecteur sembla venir d'en haut) et considéra le jaillissement et le déversement lent mais résolu de l'écume blanche. La sonnerie tinta à nouveau.

— Docteur Haends, chuchota une voix féminine. Docteur Haends, s'il vous plaît.

Billy Anker se gratta la tête. Il referma le coffret. Il le rouvrit. Il tendit la main pour toucher du doigt la substance blanche.

— Arrête ! l'avertit Seria Mau.

— Chut ! dit distraitement Billy Anker, qui s'était ravisé. Je regarde à l'intérieur, et je vois rien. Et toi ?

— Il n'y a rien à voir.

— Le Dr Haends est prié de se rendre en salle de chirurgie, insista la voix tranquille.

Billy Anker inclina la tête pour mieux entendre, puis referma le coffret.

— J'ai encore jamais vu un truc comme ça, dit-il. Bien sûr, on sait pas ce qu'Oncle Zip a fait avec.

Il se redressa, fit craquer les jointures de sa main valide.

— C'était pas comme ça quand je l'ai trouvé. Ça ressemblait à tous les objets de technologie K. Petit. Compact, même si ça vous glisse entre les doigts.

Il haussa les épaules.

— Emballé dans un de ces métaux minces qu'ils avaient à l'époque. Beau comme un coquillage. Y avait pas toute cette mise en scène.

Il regarda au loin en souriant d'une manière que Seria Mau ne comprit pas.

— C'est la signature d'Oncle Zip, en quelque sorte, dit-il d'une voix amère.

Le sim de Mau passait et repassait nerveusement entre ses chevilles.

— Tu l'as trouvé où ? demanda-t-elle.

Au lieu de répondre, Billy Anker s'assit sur le pont pour se mettre à son niveau. Il avait l'air parfaitement à l'aise, avec ses deux épaisseurs de cuir et sa barbe de trois jours. Il regarda le sim dans les yeux un moment, comme s'il essayait d'apercevoir la vraie Seria Mau derrière, puis la surprit en disant :

— Tu peux pas éternellement échapper aux CMT.

— Ce n'est pas après moi qu'ils courent, lui rappela-t-elle.

— N'empêche, dit-il, qu'ils finiront par t'avoir.

— Regarde un peu ces millions d'étoiles. Tu en vois une qui te plaît ? C'est facile de se perdre là-dedans.

— Tu t'es déjà perdue, dit Billy Anker. Je te tire mon chapeau parce que tu as volé un classe K. Tout le monde en rêve. Mais tu t'es

perdue, et tu t'en sortiras pas. Tout le monde peut le voir. Tu fais tout de travers. Tu le sais ?

— Comment peux-tu me dire des choses pareilles ? cria-t-elle. Pourquoi veux-tu me donner mauvaise conscience comme ça ?

Il ne put lui répondre.

— C'est quoi, la manière correcte de faire les choses, Billy Anker ? Échouer mon vaisseau sur quelque planète de merde et porter deux manteaux qui grincent ? Oh, et puis proclamer bien haut que je ne suis pas du genre à rembourser les clients ?

Elle regretta immédiatement cette phrase. Il avait l'air blessé. Depuis le début, il lui rappelait quelqu'un. Ce n'était pas sa tenue, ni tout son cirque avec les consoles antédiluviennes et la technologie obsolète. C'était ses cheveux, pensa-t-elle. Quelque chose en rapport avec ses cheveux. Elle ne cessait de l'observer sous tous les angles pour essayer de se rappeler à qui ces cheveux lui faisaient penser.

— Excuse-moi, dit-elle. Je ne te connais pas assez bien pour pouvoir dire ça.

— Non, dit-il.

— Je me suis trompée, dit-elle après lui avoir ménagé une pause dont il ne daigna pas profiter. C'était mal de ma part.

Elle dut se contenter d'un haussement d'épaules.

— Soit, dit-elle. Et alors ? Qu'est-ce que je devrais faire ? Dis-le-moi, toi qui es doté de cette intelligence émotionnelle dont tu es manifestement si fier.

— Fais plonger ce vaisseau, dit-il. Emmène-le dans le Secteur.

— Je ne sais pas pourquoi je te parle, Billy Anker.

— Il fallait que je tente ma chance, dit-il en riant. Bon, alors je vais te dire comment j'ai trouvé ce logiciel. Mais d'abord, il faut que tu aies quelques notions de technologie K.

Elle éclata de rire.

— Billy Anker, qu'est-ce qu'un type comme toi peut m'apprendre à moi ?

Il poursuivit quand même.

Deux cents ans plus tôt, l'humanité avait trouvé par hasard les vestiges de la plus ancienne des cultures du Halo. Elle était clairsemée par rapport à d'autres, dispersée qu'elle était sur cinquante allus cubiques et une demi-douzaine de planètes, avec des stations avancées blotties si près du Secteur qu'on ne tarda pas à la baptiser Culture Kefahuchi ou Culture K. Faute d'indices, il était impossible de savoir à quoi ressemblaient ces gens, bien qu'on puisse déduire de leur architecture qu'ils étaient de petite taille. Les ruines étaient vivantes, saturées d'un code qui s'avéra être une sorte d'interface machinique intelligente.

Des vestiges technologiques en état de marche, vieux de soixante-cinq millions d'années.

Personne ne savait quoi faire avec. La section Recherche des Contrats militaires terrestres arriva alors. Ces spécialistes érigèrent un cordon sanitaire autour de ce qu'ils appelaient la « zone affectée » et, travaillant à partir de colonies de hangars pressurisés implantés à toute vitesse, ils modifièrent les outils de diverses souches d'opérateurs fantômes, qu'ils faisaient tourner sur des substrats nano-et biotechnologiques. Ainsi équipés, ils essayèrent de manipuler le code directement. Ce fut une catastrophe. Les conditions de vie dans les hangars étaient brutales. Les chercheurs comme les sujets expérimentaux étaient logés au-dessus des installations de confinement. « Confinement » était un terme CMT sans signification précise – un de plus. Il n'y avait pas de pare-feu, pas de masques, rien au-dessus d'une enceinte de classe IV. L'évolution progressa à la vitesse des virus. Il y eut des fuites, des hybrides non prévus. Des hommes, des femmes et des enfants, expédiés sur la Carling Line depuis les infâmes pontons en orbite autour de Cor Caroli, ingérèrent accidentellement les substrats, puis hurlèrent toute la nuit et parlèrent en langues le matin venu. C'était comme si une vague d'insectes lumineux déferlait de la machine, vous grimpait sur le bras et s'engouffrait dans votre bouche avant que vous puissiez réagir. Il y eut des flambées de comportements tellement incompréhensibles qu'ils devaient forcément imiter les rituels religieux de la Culture K elle-même. La danse. Des cultes du sexe ou de la drogue. Le chant psalmodié des hymnes.

Après la flambée de Tampling-Prairie de 2293, qui s'échappa du Halo et infecta des portions de la galaxie elle-même, les tentatives pour s'attaquer directement au code ou aux machines qu'il contrôlait furent abandonnées. La Grande Idée suivante fut de le confiner et de connecter l'opérateur humain via un système de tampons et de compresseurs – cybernétiques et biologiques – imitant la manière dont la conscience humaine exploitait les données sensorielles brutes qu'elle recevait à la cadence de onze millions de bits par seconde. Le rêve d'un lien univoque en temps réel avec les mathématiques s'évanouit et, une génération après les découvertes originelles, les CMT installèrent ce qu'ils avaient dans des vaisseaux, des propulseurs, des armes hybridées et – surtout – des systèmes de navigation qui avaient fonctionné pour la dernière fois soixante-cinq millions d'années plus tôt.

Les hangars pressurisés furent démolis, et l'existence des gens qu'ils contenaient fut discrètement oubliée.

La technologie K était née.

— Et alors ? dit Seria Mau. Il n'y a rien de nouveau là-dedans.

Elle connaissait toute l'histoire, mais elle était gênée de se l'entendre raconter de vive voix. Elle se sentait un peu coupable de la mort de tous ces gens. Elle rit.

— Rien de tout cela n'est nouveau dans ma vie, dit-elle. Tu le sais ?

— Je le sais, dit Billy Anker.

Il poursuivit :

— Les CMT sont nés dans ces hangars pressurisés eux aussi. Avant ça, on avait un cartel assez lâche d'organismes sécuritaires, conçus pour permettre aux démocraties néolibérales de rejeter sur des sous-traitants la responsabilité de toute action policière qui tournerait mal. Si bien que tous ces présidents respectables et juvéniles pouvaient avoir un contact oculaire avec vous grâce à la visualisation holographique, proclamer de leurs voix pieuses « Nous ne sommes pas des fauteurs de guerre » et puis faire massacrer des « terroristes » à grande échelle. Après la technologie K, les CMT sont *devenus* la démocratie : rappelle-toi le petit trouduc à qui on vient de causer, dit-il en grimaçant un sourire. Mais il y a une bonne nouvelle : la technologie K est au bout du rouleau. Un moment, ç'a été la ruée vers l'or. Il y avait toujours quelque chose de nouveau. Les premiers prospecteurs ramassaient leurs trouvailles à mains nues. Mais lorsqu'est arrivée la génération d'Oncle Zip, il ne restait plus rien. Maintenant, ils ne cessent d'ajouter des raffinements, mais uniquement au niveau de l'interface humaine. Ils ne peuvent pas élaborer un nouveau code, ni reconstituer les machines originelles par ingénierie inverse.

« Tu comprends ça ? On n'a pas une technologie, là. On a des artefacts extraterrestres : une ressource exploitée jusqu'à épuisement.

Il regarda autour de lui, désigna d'un geste la *Chatte Blanche*.

— Ça, c'était peut-être un des derniers. Et on sait même pas à quoi il servait.

— Hé, Billy Anker. Moi je sais à quoi il sert.

Il regarda son sim dans les yeux et elle en fut moins sûre.

— La tech classe K est épuisée, répéta-t-il.

— Si c'est une bonne chose, pourquoi ça t'emmerde autant ?

Billy Anker se leva et marcha pour se dégourdir les jambes. Il jeta encore un coup d'œil au logiciel du Dr Haends. Puis il revint vers Seria Mau et s'agenouilla.

— Parce que j'en ai trouvé une pleine planète, dit-il.

Dans le compartiment des humains, le silence s'égrenait comme des paquets de données dans un fil. Sous le maigre éclairage fluorescent, les opérateurs fantômes chuchotaient entre eux, le visage

tourné vers le mur. Assis par terre, Billy Anker se grattait le mollet. Ses épaules étaient voûtées, son visage non rasé était ridé de plis aussi habituels que les fronces de ses manteaux en cuir. Seria Mau l'observait attentivement. Toutes les nanocaméras flottant dans l'air donnaient de lui des vues différentes.

— Il y a dix ans, dit-il, j'étais obsédé par le trou de ver de Sigma End. Je voulais savoir qui l'avait mis là, et comment ils avaient fait. Et surtout, je voulais savoir ce qu'il y avait de l'autre côté. Pendant un an ou deux, tous les mecs branchés qui avaient une théorie là-dessus se balançaient au bord du disque d'accrétion pour faire ce qu'ils appelaient de la « science » à partir d'un tas de ferraille récupéré un peu plus loin sur la Plage. Il y en a pas mal qui ont fini sous forme de plasma.

Il rit doucement.

— Un millier d'aumôniers spatiaux, d'entradistas, de cinglés. Des phénomènes comme Liv Hula et Ed Chirnois. À l'époque, on croyait tous que Sigma End était la porte du Secteur. Je suis celui qui a trouvé que c'était faux.

— Comment ?

Billy Anker gloussa. Son visage changea complètement.

— Je suis descendu dans le trou, dit-il.

Elle le regarda bien en face.

— Mais...

Elle songea à tous ceux et toutes celles qui étaient morts en essayant d'y parvenir.

— Je voulais savoir, dit-il en haussant les épaules.

— Billy Anker...

— Oh, pour voyager, c'est déconseillé, dit-il. Ça m'a réduit en miettes. Le vaisseau aussi. Ce bizarre tortillon de lumière flotte comme une fissure ouverte sur nulle part. On peut à peine le voir avec les étoiles derrière : mais dès qu'on fonce dedans, c'est comme...

Il examina sa main endommagée.

— Qui sait à quoi ça ressemble ? Tout change. Il s'est passé là-dedans des trucs que je peux pas décrire. C'était comme dans un cauchemar de gosse, je descendais un couloir sans fin dans le noir ; j'entendais des bruits que je peux toujours pas identifier, qui filtraient à travers la coque. N'empêche que j'y étais ! Hein ?

L'excitation ranimée par ce souvenir le faisait se balancer d'avant en arrière, toujours assis sur le sol. Il semblait avoir vingt ans de moins qu'au moment où Seria Mau l'avait réveillé. Les plis autour de sa bouche avaient disparu. Ses yeux gris verdâtre, dont le regard était plus difficile à soutenir que d'habitude, étaient allumés de l'intérieur par sa volubilité enjouée, son récit caché, sa farouche construction de sa personne ; en même temps, ils le rendaient vulnérable et humain.

— Je suis allé là où aucun entradista n'avait encore jamais été. J'étais devant, pour la première fois. Tu peux imaginer ça ?

Elle ne le pouvait pas.

Elle pensa : Si tu ne peux pas t'empêcher d'essayer d'attirer les gens comme ça, Billy Anker, c'est parce que tu n'as pas d'amour-propre. Nous voulons un être humain, et tout ce que tu oses nous montrer, c'est le Valet de Cœur. Puis elle comprit soudain à qui il lui faisait penser. La queue de cheval, si elle avait encore été noire ; le visage mince et basané, s'il n'avait pas été si fatigué, si brûlé par les rayons de lointains soleils : ni l'un ni l'autre n'auraient paru déplacés dans le salon de retaille sur Henry Street au centre-ville de Carmody, dans la douce nuit humide de Motel Splendido...

— Tu es l'un des clones d'Oncle Zip, dit-elle.

Elle crut d'abord que ça le choquerait au point de lui faire dire quelque chose de nouveau. Mais il se contenta de sourire et de hausser les épaules.

— La personnalité n'a pas pris, dit-il avec une expression complexe sur son visage.

— *Il t'a fabriqué pour ça.*

— Il voulait un remplaçant, dit Billy Anker. Sa carrière d'entradista était terminée. Il croyait que le fils suivrait les traces du père. Mais je suis un homme à part entière.

Il cilla.

— Je dis ça à tout le monde, mais c'est vrai.

— Billy...

— Tu veux pas savoir ce que j'ai trouvé ?

— Bien sûr que si, dit-elle. Bien sûr que si.

Sur le moment, ça lui était complètement égal, tellement elle était stupéfiée par ce destin.

Il garda un moment le silence. Une ou deux fois, il essaya de parler, mais les mots semblèrent lui manquer. Finalement, il commença :

— L'endroit, d'abord : il est collé tellement près du Secteur que tu peux pratiquement l'*entendre* souffler et rugir. Tu tombes dans le trou de ver, cul par-dessus tête, tous tes systèmes de contrôle en alerte rouge, et elle est là. La lumière. Une lumière dense. Des fontaines, des cascades de lumière, des nappes de lumière qui tombent comme des rideaux. De toutes les couleurs imaginables et, parfois, inimaginables. Des formes comme on en voyait dans les télescopes optiques autrefois sur la Terre. Tu vois ce que je veux dire ? Comme des nuages de gaz et des nuages d'étoiles, mais qui évoluent en temps humain devant toi. Qui s'élèvent et retombent comme le ressac.

Il se tut à nouveau. Il scrutait l'intérieur de sa personne comme s'il avait oublié qu'il était là. Finalement, il poursuivit :

— Et, tu sais, c'est tout petit. Une espèce de vieille lune au rancart qu'ils ont expédiée au fond du trou de ver pour des raisons à eux. Pas d'atmosphère. On voit la courbure de l'horizon. Et nue, avec ça. Rien que de la poussière blanche à la surface, comme un sol en ciment... Un sol en ciment, murmura-t-il. Tu entends le code K résonner comme un chœur.

« Oh, je ne suis pas resté, dit-il en élevant la voix. Je n'étais pas à la hauteur. Je l'ai vu tout de suite. J'avais trop la frousse pour rester. Je sentais le code bourdonner dans le tissu de l'espace, j'entendais sa lumière ruisseler sur moi. Je sentais le Secteur dans mon dos, qui me surveillait, pour ainsi dire. Je n'arrivais pas à croire qu'on puisse percer un trou de ver pour aboutir à un endroit aussi délirant. J'ai récupéré deux ou trois trucs en vitesse – les premiers que j'ai vus, comme les vieux prospecteurs – et je suis sorti de là aussi vite que j'ai pu.

Le pouce levé, il indiqua d'un geste brusque le coffret « Dr Haends » posé derrière lui.

— Ça en faisait partie, dit-il.

Au bout d'un moment, il se mit à frissonner.

— J'ai réussi à faire décoller le *Sabre Karaoké* et à quitter le satellite, mais je suis resté longtemps bloqué là-bas sans pouvoir aller nulle part. On était carrément en suspension dans cette marée lumineuse. Même le vaisseau ressentait une sorte de terreur. Je n'arrivais pas à m'obliger à retourner dans le trou de ver. Un trou de ver, c'est une loterie. C'est du tout ou rien, même pour un homme comme moi. Finalement, j'ai pris des repères de navigation absolus – des repères fondés sur l'onde gravitationnelle permanente, et aussi des repères dont j'étais moins sûr, fondés sur l'anisotropie de l'univers tout entier – pour savoir où j'étais. Ensuite, je suis revenu en faisant un grand détour, avec le dynaflux. J'étais fauché, alors j'ai rassemblé quelques-uns des objets que j'avais trouvés, et je les ai vendus.

C'était une erreur. Après ça, j'ai compris que tout le monde dans la galaxie voudrait savoir ce que je savais. Je me suis planqué.

— Mais tu pourrais retrouver cet endroit, suggéra Seria Mau.

Elle retint sa respiration.

— Oui, acquiesça-t-il.

— Alors, conduis-y-moi, Billy Anker. Conduis-moi sur cette planète !

Il regarda ses mains. Au bout d'un moment, il secoua la tête.

— C'est important de ne pas les conduire là-bas, dit-il. Tu comprends pourquoi.

Il leva la main pour anticiper ses objections.

— Mais c'est pas ça, la raison. Oh, je t'emmènerais là malgré eux, parce que je vois bien à quel point tu tiens à ce logiciel. À nous trois –

moi, toi et la *Chatte Blanche* –, on pourrait peut-être les semer en chemin...

— Alors, pourquoi ne pas m’emmener ? Pourquoi ?

— Parce que c’est un endroit ni pour toi ni pour moi.

Seria Mau éloigna son sim de lui et traversa une cloison étanche. Billy Anker sembla surpris. Quand il entendit sa voix ensuite, c’était la voix du vaisseau. Elle venait de partout autour de lui.

— Tu es démasqué, Billy Anker, dit-elle en émettant de légers murmures désapprobateurs. Tu parles toujours de quitter la Plage, et tu as trop la frousse pour te jeter à l’eau.

Il eut l’air furieux, puis obstiné.

— C’est pas un endroit pour des êtres humains, insista-t-il.

— Je ne suis pas un être humain !

Il sourit. Son visage s’illumina lentement et retrouva sa jeunesse. Et elle vit qu’il était bien un homme à part entière.

— Oh, que si ! dit-il.

Guerre

Ed Chirnois poursuivait sa formation de visionnaire.

Madame Chen aimait travailler dans l'Observatorium, de préférence au milieu des tableaux eux-mêmes. Elle avait une tendresse particulière pour « Brian Tate et Michael Kearney Regardant un Écran d'Ordinateur, 1999 ». Énervé par les regards fixes et les expressions peu dignes de confiance des deux vénérables savants, Ed se sentait plus à l'aise dans le bureau de l'accueil, ou dans le bar du Dunes Motel.

Son professeur demeurait imprévisible. Tantôt elle se présentait sous sa forme normale, tantôt comme la réceptionniste avec ses nichons à la Dolly Parton et ses allusions à la musique country du Nuage d'Oort, tantôt sous l'apparence d'une foraine hermaphrodite grincheuse, appelée Harryette, qui portait des débardeurs noirs pour mettre en valeur les pointes de ses petits seins, souvent associés à des collants multicolores en spandex qui bombaient à l'entrejambe d'une manière inquiétante. Parfois, elle ne venait pas du tout, et Ed pouvait se remettre à lancer les dés sur la couverture. (Bien qu'à présent il ait commencé à perdre régulièrement. On renonce à sa chance quand on commence à essayer de prédire l'avenir dans cette vie-ci, lui dirent les vieillards, qui gloussaient obligeamment tout en ramassant son argent par liasses entières.) Quelle que soit la forme sous laquelle elle se présentait, Sandra Shen était petite. Elle portait de petites jupes courtes. Elle fumait les petites cigarettes locales, au tabac et au guano de chauve-souris, de section ovale, à la fumée âcre. Il essayait de la considérer comme un être humain, mais il n'arriva jamais à bien la connaître. Elle n'était plus toute jeune, il en était certain. « Je suis fatiguée, Ed, se plaignait-elle. Je fais ça depuis trop longtemps. » Elle ne précisait pas quoi, mais il supposait qu'elle voulait dire le Cirque du Pathet Lao.

Ses humeurs étaient aussi imprévisibles que son apparence. Un jour, satisfaite des progrès de son élève, elle lui laissait espérer un numéro en solo : « Un numéro sous chapiteau, Ed. Un vrai. » Le lendemain, elle secouait la tête, jetait sa cigarette et crachait sur le ton

du dégoût professionnel : « Un gosse voit de meilleurs avenir que vous. Je ne peux pas présenter ça au public. »

Un après-midi, au Dunes Motel, elle lui dit :

— Vous êtes un authentique visionnaire, Ed. C'est votre tragédie personnelle.

Ils travaillaient depuis environ une heure. Ed, affalé dans un coin, tellement fatigué qu'il avait l'impression de glisser lentement à travers le plancher, avait extrait sa tête de l'aquarium pour souffler un peu. Dehors, les oiseaux de mer croassaient et tournoyaient au-dessus de la plage. Une dure lumière violette, filtrant par les lamelles des stores, imprimait sur le cheongsam vert émeraude de Sandra la coloration inquiète de quelque prédateur de la jungle. Elle retira un brin de tabac de sa lèvre inférieure. Elle secoua la tête.

— C'est ma tragédie à moi aussi, avoua-t-elle. La mienne aussi.

Si Ed avait espéré apprendre d'elle quelque chose sur le processus lui-même, il se trompait. Elle semblait aussi désorientée que lui.

— Ce que je veux savoir, dit-il, c'est dans quoi je mets ma tête.

— Laissez tomber le *bocal*, Ed. Il n'y a rien là-dedans. C'est ce que je veux que vous compreniez : rien du tout.

Quand elle constata que cela ne le rassurait pas, elle sembla désespérée. Une fois, elle dit :

— N'oubliez jamais que c'est son propre cœur qu'on trouve au cœur de la prophétie.

Finalement, elle lui recommanda :

— Il faut que vous plongiez là-dedans tête baissée. C'est un environnement totalement darwinien. Il faut que vous fassiez vite pour récupérer la marchandise.

Ed haussa les épaules.

— Ça décrit pas l'expérience, lui dit-il.

Il ne savait vraiment pas ce qui lui arrivait quand sa tête était dans l'aquarium, mais il savait que ce n'était rien d'aussi convulsif ou agressif. Il se dit que c'était le tempérament de Sandra Shen qui se révélait ainsi. Cette description en disait plus sur sa personne que sur la prophétie.

— De toute façon, lui dit-il, j'ai toujours eu des problèmes avec la direction. Mais jamais avec la vitesse.

Il ajouta, apparemment sans raison valable :

— Je fais de mauvais rêves depuis quelque temps.

— Les temps sont durs partout, Ed.

— Merci beaucoup.

Sandra Shen lui fit un grand sourire.

— Parlez avec Annie, lui conseilla-t-elle.

Quelques poussières blanches semblèrent s'envoler de ses yeux. Ne sachant pas si c'était une menace ou une plaisanterie, il remit sa

tête dans le bocal pour ne pas avoir à la regarder. Au bout d'un moment, il l'entendit dire :

— J'en ai marre de vendre le passé, Ed. Je veux démarrer avec l'avenir.

— Est-ce que je dis quoi que ce soit quand je suis là-dedans ?

Plus Ed travaillait avec l'aquarium, plus ses rêves tendaient vers le cauchemar.

L'espace – mais pas le vide spatial. Une sorte d'obscurité inchoative enroulée sur elle-même comme la lame d'étrave de la torsion d'Alcubière, mais encore pire. L'eau froide d'une mer sans sel et insensée, la supersubstance de l'information, substrat de quelque algorithme universel. Une multitude de lumières qui s'arrachaient en tremblotant de sa personne. Tel était le travail que Sandra Shen lui avait confié – la prophétie, ou l'impossibilité de la prophétie, sans qu'il y ait rien de révélé, un voyage qui continuait éternellement, puis cessait brusquement, le laissant planté là à contempler les choses de haut.

Des bribes de paysage, mais surtout une maison. Il y avait une campagne humide, une mignonne gare de chemin de fer surannée, des haies, un champ en pente, puis cette maison, austère, construite en pierre. Ces éléments donnaient l'impression de s'être assemblés quelques instants plus tôt. Mais il ne doutait pas qu'ils soient – ou aient été – en quelque sorte réels. Il avait toujours abordé la maison ainsi, par le haut et sous un certain angle, comme s'il arrivait en avion : une haute demeure au toit d'ardoises gris violacé, avec des pignons flamands, de vastes jardins enténébrés dans lesquels lauriers et pelouses étaient toujours protégés des rigueurs de l'hiver. Un peu plus loin poussaient des bouleaux blancs. Le temps était souvent pluvieux, ou brumeux. C'était l'aube. C'était la fin de l'après-midi. Quelques instants plus tard, Ed se surprit à entrer dans la maison. C'est alors qu'il fut réveillé par la fin de son propre cri désespéré.

— Chut, dit Annie Glyph. Chut, Ed.

— Je me rappelle des trucs que j'ai pas vus ! s'écria Ed.

Il s'accrocha à elle et écouta son cœur, qui battait trente fois par minute, sinon moins. Il était toujours là pour le récupérer, ce cœur fiable et gigantesque, pour l'extraire de la vague figée de sa propre terreur. En revanche, son effet calmant le replongeait presque instantanément dans l'inconscience. Une nuit, le rêve continua et il se retrouva précisément là où il ne voulait pas être : à l'intérieur de la maison. Il vit un escalier.

— *Whaaa !* cria-t-il en se jetant sur sa sœur dans le couloir.

Elle laissa choir le plateau du déjeuner et ils contemplèrent les dégâts à leurs pieds sans rien dire. Un œuf dur alla rouler dans un coin. C'était trop tard pour faire quoi que ce soit. Il scruta le visage de

sa sœur, plein d'une rage qu'il ne pouvait nommer. Il s'enfuit en hurlant.

— Après qu'elle est partie, mon père a marché sur le chaton, dit-il à Annie le lendemain matin. Le chaton est mort. Mon père ne l'avait pas fait exprès. Mais c'est à ce moment-là que j'ai décidé moi aussi de partir.

— De voyager dans la galaxie, dit Annie en souriant.

— De piloter les vaisseaux, dit-il.

— De baiser tout ce que tu pourrais trouver.

— Ça et encore d'autres choses, confirma Ed avec un grand sourire.

Il resta assis une minute après le départ d'Annie, en pensant : ça, c'était le chaton noir dont je me souvenais. Mais il y avait eu encore autre chose. Avant que sa sœur parte. Il avait cru voir un fleuve, un visage de femme. Des doigts qui trempaient dans l'eau. Une voix qui disait, avec ravissement, mais très loin :

— Quelle chance nous avons ! Quelle chance nous avons d'être ici !

Nous étions donc tous ensemble, songea Ed.

Ed présenta son premier spectacle en smoking.

Par la suite, pour des raisons évidentes, il adopta un bleu de chauffe en tissu facilement lavable ; mais, la première fois, il était resplendissant. On lui construisit une petite scène exigüe, entre « Brian Tate et Michael Kearney Regardant un Écran d'Ordinateur, 1999 » et « Toyota Previa et Écoliers ; Clapham, Londres S.W. 4 2002 », éclairée par des batteries de vieux projecteurs colorés et quelques prudents effets holographiques conçus pour souligner la thématique. Au centre de cette scène, Ed disposait d'une simple chaise en bois sur laquelle il serait assis pour utiliser l'aquarium, et aussi d'un microphone des temps héroïques, aussi vieux que les projecteurs.

— En fait, il ne sera pas branché à quoi que ce soit, dit Harryette. On sonoriserà comme d'habitude.

L'hermaphrodite semblait nerveuse. Elle n'avait pas cessé de s'agiter tout l'après-midi. La régie de plateau était sa spécialité, et elle racontait à qui voulait l'entendre comment elle en était arrivée là en débutant comme simple machiniste. C'était Harryette qui avait insisté pour qu'il mette un smoking : « Nous voulons que vous leur en imposiez. » Elle était fière de ses idées. Ed trouvait qu'elles frôlaient la fatuité, mais il le gardait pour lui. Avec sa tête rasée, ses tatouages vivants et ses touffes de poils rougeâtres sous les aisselles, il trouvait qu'elle était la moins attrayante des manifestations de Sandra Shen. Il brûlait de lui dire : « Écoutez, vous êtes un opérateur fantôme, vous pourriez vous programmer dans n'importe quoi. Alors, pourquoi sous

cette forme ? », mais il n'avait pas encore trouvé le moment opportun. En plus, il ne savait pas trop comment un algorithme prendrait ce genre de critique. En attendant, il était obligé d'écouter ses explications.

— Nous nous situons au sommet de la courbe, comme ceci, afin d'exploiter des suggestions d'impermanence et de changement perpétuel, dit-elle en indiquant les tableaux de part et d'autre de la scène minuscule.

— Je vois pas pourquoi on ferait ça, dit Ed.

Il ne voyait pas pourquoi ils auraient besoin d'un hologramme du Secteur Kefahuchi, brillant de tous ses feux en toile de fond comme s'il était projeté sur un écran satiné. Mais lorsqu'il posa la question à Harryette, elle changea de sujet immédiatement et se métamorphosa en Sandra Chen :

— Ce que vous devez reconnaître, Ed, lui conseilla-t-elle, c'est que les gens veulent votre mort. Toute prophétie est un préliminaire. Le public a besoin de votre mort.

Ed la regarda avec des yeux ronds.

Ce soir-là, il ne savait pas trop ce que le public attendait de lui. Les gens entrèrent les uns derrière les autres dans l'espace scénique avec une sorte de silence froufroutant. C'était un large échantillonnage de la vie sur New Venusport. Il y avait des résidents des enclaves d'entreprise, dont la tenue s'inspirait scrupuleusement des tableaux dans l'ombre autour de la scène ; des zonards et des cultivars de Pierpoint Street ; de petites prostituées portuaires parfaitement tournées, embaumant la vanille et le miel ; des conductrices de pousse, des bulleurs des caissons, des mêmes flingueurs de huit ans et leurs comptables. Il y avait un certain nombre d'Hommes Nouveaux avec leurs membres étioles à la flexibilité apparente et leurs expressions faciales décalées. Les gens étaient trop calmes pour un public de cirque, ils avaient acheté moins de friandises et de boissons qu'Ed ne l'aurait cru. Ils étaient dangereusement attentifs. Ils n'avaient pas l'air de vouloir sa mort. Transpirant dans son smoking trop étroit sous la lumière colorée des projecteurs, Ed prit place sur la chaise en bois et affronta son public. Il avait une légère envie de vomir.

— Ah, dit-il.

Il toussa.

— Mesdames et messieurs.

Des rangées de visages blancs le regardaient fixement.

— Qu'est-ce que l'avenir ?

Ne trouvant rien d'autre à ajouter, il se pencha en avant, ramassa l'aquarium qu'on avait placé sur le sol à ses pieds, et le posa sur ses genoux. Sa mission était de voir. De parler. Il ne savait absolument pas si la prophétie relevait du show-business ou de l'industrie des services.

Madame Shen n'avait pas été claire sur ce point.

— Et si je mettais la tête là-dedans ? suggéra-t-il.

Des flots d'anguilles d'argent jaillirent de sa personne, une partie de sa vie commença à se fluidifier et Ed se liquéfia pour la suivre comme un courant d'eau chaude dans une mer froide. La séance de ce soir-là ressembla à toutes les autres expériences dans l'aquarium, hormis le fait que tout ce qu'il voyait était affecté d'une sorte d'éloignement visqueux et exigeait de lui un effort permanent. Il se réveilla sur le béton du spatioport environ une heure plus tard. Le vent nocturne était chargé de sel. Ed était malade, il avait froid. Annie Glyph était agenouillée à côté de lui. Il avait l'impression qu'elle était là depuis un certain temps. Qu'elle était prête à attendre le temps qu'il faudrait. Il toussa et haleta. Elle lui essuya la bouche.

— Et voilà, dit-elle.

— Mon Dieu, dit Ed. Hé ! Comment j'étais ?

— Ton numéro a pas duré longtemps. Dès que tu t'es mis le bocal sur la tête, tu as eu une sorte de spasme. En tout cas, ça y ressemblait.

Annie sourit.

— Ils étaient pas convaincus, jusqu'à ce que tu te lèves de ta chaise.

Il s'était levé de sa chaise, lui raconta-t-elle, et était resté debout, face au public, pendant environ une minute, à trembler tout en se pissant lentement dessus.

— C'était un grand moment de défonce, Ed. J'étais fière de toi.

Ensuite, on avait entendu des sons étouffés dans la substance fumeuse à l'intérieur du bocal. Il avait soudain poussé un cri aigu, s'était démené pour extirper sa tête du réceptacle. Puis il avait perdu connaissance et était tombé de tout son long dans le premier rang de spectateurs.

— Ils étaient pas contents, et on a eu des problèmes avec eux après. Tu sais, c'était des mecs du business qui avaient payé pour être aux premières loges et t'as vomi sur leurs belles fringues. Madame Shen leur a parlé, mais ils étaient déçus, apparemment. On a été obligés de te traîner dehors par la porte de derrière.

— Je me souviens pas de ça.

— T'étais pas beau à voir. Tu as esquiné ton smoking en te roulant dans ta pisse.

— Mais est-ce que j'ai dit quelque chose ?

— Oh, tu as prédit l'avenir. Absolument.

— Et j'ai dit quoi ?

— Tu as parlé de la guerre. Tu as dit des choses que personne voulait entendre. Des bébés bleus qui s'échappaient des épaves de vaisseaux dans le vide spatial. Des bébés congelés dans l'espace, Ed, dit-elle en frissonnant. Personne veut entendre parler de ce genre de

choses.

— Y a pas de guerre, lui fit remarquer Ed. Pas encore.

— Mais y en aura une, Ed. C'est ce que t'as dit : « La guerre ! »

Tout cela n'avait aucun sens pour Ed. Il était sorti de la séquence des anguilles, puis, au lieu de revivre son enfance dans la maison au toit gris, il s'était vu en train de descendre de son premier vaisseau – un petit cargo ventru à dynaflux appelé le *Poulet Kino* – sur le sol desséché de sa première planète d'outre-espace, avec un grand sourire salace d'adolescent de seize ans. Il était accro. Il planait avec les concepts de voyage infini et de vide spatial. Toujours plus. Encore et toujours plus. Il s'arrêta en bas de la rampe de chargement et cria : « Planète étrangère ! » Il ne faut jamais rien regretter, se promit-il alors. Ne jamais revenir. Ne jamais les revoir – les mères, pères et sœurs qui vous abandonnent. De là à la mort de Dany Lefebvre, qui l'avait tellement affecté, il n'y avait qu'un pas à faire. Après le *Poulet Kino*, tous les chemins menaient, inévitablement, via l'espace profond, aux caissons à buller.

Il raconta cela à Annie tandis qu'ils retournaient à sa chambre en traversant le béton.

— J'avais un autre nom, à l'époque, dit-il.

Brusquement, il crut qu'il allait encore vomir. Il s'accroupit, la tête entre les genoux. Il se racla la gorge. Annie lui toucha l'épaule. Au bout d'un moment, il se sentit mieux et put lever la tête pour la regarder.

— J'ai déçu tous ces gens, ce soir, dit-il.

Elle l'obligea à voir, comme elle le faisait toujours, sa patience calme et massive. Il se jeta contre elle, parce que c'était tout ce qu'il avait.

— Si je prédis l'avenir, s'écria-t-il d'une voix désespérée, pourquoi je vois toujours le passé ?

Entités persistantes

Il était tard. Les gens se dépêchaient d'entrer dans les restaurants et les cinémas, ou d'en sortir, baissant la tête dans la nuit mouillée et venteuse. Les trains roulaient encore. Michael Kearney remonta la fermeture Éclair de sa veste. Tout en marchant, il alluma son portable et s'efforça de joindre Brian Tate, d'abord à son domicile, puis au siège de Sony à Noho. Pas de réponse – sauf que chez Sony un enregistrement essaya de l'attirer dans le dédale de la messagerie d'entreprise interactive –, et il ne tarda pas à ranger son téléphone. Anna le rattrapa deux fois. La première fois, c'était à Hammersmith, où il était obligé de s'arrêter pour acheter un billet.

— Tu peux me suivre tant que tu veux, lui dit Kearney. Ça ne servira à rien.

Elle rougit et lui lança un regard obstiné, puis franchit le tourniquet et descendit sur le quai direction est, où elle l'apostropha sous la lumière clignotante d'un tube fluorescent défectueux qui éclairait durement la moitié supérieure de son visage :

— À quoi t'a servi ta vie ? Sois honnête, Michael : à quoi elle t'a servi ?

Kearney la prit par les épaules comme pour la secouer, mais il se contenta de la regarder. Il s'apprêta à dire quelque chose de cruel, puis se ravisa.

— Tu es ridicule. Rentre chez toi.

Elle grimaça.

— Tu vois ? Tu ne peux pas répondre. Tu n'as pas de réponse.

— Rentre maintenant. Je m'en sortirai.

— C'est ce que tu disais toujours. Pas vrai ? Et regarde-toi un peu ! Tu as drôlement la trouille et tu es troublé.

Kearney haussa brusquement les épaules.

— Je n'ai pas peur, dit-il.

Et il repartit.

Le rire incrédule d'Anna le poursuivit tout le long du quai. Lorsque la rame arriva, elle se tint aussi loin de lui que possible dans la voiture bondée. Il réussit à la semer brièvement dans la cohue de

minuit à Victoria, mais elle le retrouva et se démena farouchement pour le rattraper au milieu d'une foule d'adolescents japonais hilares. Serrant les dents, il descendit du train deux arrêts avant sa destination et parcourut à pied, aussi vite qu'il le put, un ou deux kilomètres dans West Croydon plein de lumière et d'activité, jusqu'aux rues résidentielles de l'autre côté. Chaque fois qu'il se retournait, il avait encore creusé l'écart ; mais elle réussissait tant bien que mal à ne pas le perdre de vue et, lorsqu'il frappa à la porte de Brian Tate, elle l'avait déjà à nouveau rattrapé. Ses cheveux lui collaient au crâne, son visage était rouge d'exaspération. Mais elle chassa la pluie dans ses yeux d'un battement de paupières et lui adressa un de ses lumineux sourires forcés, comme pour dire : « Tu vois ? »

Kearney frappa une nouvelle fois à la porte, et ils restèrent là dans une trêve chargée de colère, leurs bagages à la main, en attendant qu'il se passe quelque chose. Kearney se sentait ridicule.

La demeure de Brian Tate était située dans une rue en pente tranquille, bordée d'arbres, avec une église à un bout et une maison de retraite à l'autre. Elle avait quatre étages, une courte allée de gravier encadrée de lauriers, des poutres apparentes style pseudo-élisabéthain sur du crépi. Les soirs d'été, on pouvait sans doute voir les renards renifler au milieu des pommiers couverts de lichens, derrière, au fond du jardin. Elle avait l'air d'une maison qui avait été utilisée avec bienveillance pendant toute son existence. Des enfants y avaient été élevés, puis envoyés dans les sortes d'écoles convenant aux enfants nés dans des maisons comme celle-ci, après quoi ils avaient eu des carrières d'agent de change et puis des enfants à eux. C'était une maison qui respirait pudiquement la réussite, mais elle avait à présent quelque chose de lugubre, à croire que la présence permanente de Tate l'avait déconcertée.

Comme personne ne répondait, Anna Kearney posa son sac et alla se hausser sur la pointe des pieds dans le massif de fleurs sous l'une des fenêtres.

— Il y a quelqu'un, dit-elle. Écoute.

Kearney écouta, mais il n'entendit rien. Il alla derrière la maison et prêta l'oreille, mais toutes les fenêtres étaient obscures et aucun bruit ne filtrait. La pluie tombait tranquillement sur le jardin.

— Il n'est pas ici.

Anna frissonna.

— Il y a quelqu'un, répéta-t-elle. Je l'ai vu qui nous regardait.

Kearney frappa au carreau.

— Tu vois ? dit Anna d'une voix excitée. Il a bougé !

Kearney sortit son portable et composa le numéro de Tate.

— Frappe encore à la porte, dit-il en approchant le téléphone de

son oreille.

Il entendit démarrer un vieux répondeur à cassette et dit :

— Brian, si tu es là, décroche. Je suis devant chez toi et j'ai besoin de te parler.

La bande se déroula pendant trente secondes, puis s'arrêta.

— Nom de Dieu, Brian, je te vois à l'intérieur !

Kearney recomposait le numéro lorsque Tate ouvrit la porte d'entrée et regarda dehors d'un air indécis.

— Ça ne sert à rien de faire ça, dit-il. J'ai mis le téléphone ailleurs.

Il portait une espèce de parka métallisée, massivement calorifugée, sur un pantalon cargo et un T-shirt. Une vague de chaleur déferla par la porte derrière lui. La capuche de la parka masquait son visage, mais Kearney voyait qu'il était creusé, ridé par la fatigue et mal rasé. Le regard de Tate alla de Kearney à Anna, puis revint sur Kearney.

— Vous voulez entrer ? dit-il vaguement.

— Brian... commença Kearney.

— N'entre pas, dit brusquement Anna.

Elle était encore dans le massif de fleurs sous la fenêtre.

— Tu n'es pas obligée de m'accompagner, l'informa Kearney.

— Oh, mais si, dit-elle en lui lançant un regard courroucé.

À l'intérieur, la maison était saturée de chaleur et d'humidité. Tate les conduisit dans une petite pièce au fond.

— Tu peux fermer la porte derrière toi ? dit-il. Ça conserve la chaleur.

Kearney regarda autour de lui.

— Brian, mais qu'est-ce que tu fous ici ?

Tate avait transformé la pièce en cage de Faraday en clouant du fil de cuivre aux murs et au plafond. Deux précautions valant mieux qu'une, il avait recouvert les fenêtres de papier d'aluminium. Rien d'électromagnétique ne pouvait l'atteindre depuis l'extérieur de cette enceinte ; rien ne pouvait en sortir. Personne ne pouvait savoir ce qu'il était en train de faire, à supposer qu'il fasse quelque chose. Des boîtes de clous, des rouleaux de fil de cuivre et des cartons de papier d'aluminium traînaient partout. Le chauffage central était réglé au maximum. Deux radiateurs autonomes alimentés par une bouteille de gaz butane ronflaient au milieu de la pièce à côté d'une table et d'une chaise de cuisine en formica. Sur la table, Tate avait superposé quatre serveurs G4 connectés en parallèle, un clavier, un moniteur avec visière, quelques périphériques. Il avait aussi une bouilloire électrique, du café soluble, des gobelets en plastique. Des cartons de repas tout prêts jonchaient le sol. La pièce puait. L'ambiance était incommensurablement lugubre et obsédante.

— Beth est partie, expliqua Tate.

Il frissonna et approcha les mains d'un des radiateurs. Son visage était difficile à voir sous le capuchon de la parka.

— Elle est retournée chez Davis. Elle a emmené les enfants.

— Je suis désolé de l'apprendre, dit Kearney.

— Oui, c'est ça, tu es drôlement désolé, dit Tate.

Soudain, il éleva la voix :

— Écoute, qu'est-ce que tu veux ? Tu sais, j'ai mis le téléphone dans une autre pièce. J'ai du travail à faire, ici.

Cependant, Anna Kearney examinait la pièce sous tous les angles comme si elle ne pouvait en croire ses yeux. De temps en temps, son regard glissait sur Tate avec le calme mépris qu'un neurotique témoigne à un semblable, et elle secouait la tête.

— C'est quoi, ça ? dit-elle brusquement.

La chatte blanche avait prudemment émergé de dessous le bureau. Elle leva les yeux vers Michael Kearney et s'enfuit un peu plus loin. Puis elle s'étira avec une sorte d'amour-propre soigneux et se mit à arpenter la pièce en ronronnant, la queue à la verticale. Elle semblait apprécier la chaleur. Anna s'agenouilla et lui présenta sa main.

— Bonjour, petite, dit-elle. Bonjour, petite poupée.

La chatte l'ignore, grimpa d'un bond léger sur le matériel, et, de là, sur l'épaule de Tate. Elle était plus maigre que jamais, sa tête ressemblait plus que jamais au fer d'une hache, ses oreilles étaient transparentes, sa fourrure une couronne de lumière.

— Je n'occupe que cette pièce, dit Tate.

— Qu'est-ce qui s'est passé, Brian ? dit doucement Kearney. Je croyais que tu avais dit que c'était un bogue.

Tate écarta les mains de ses flancs.

— Je me suis trompé.

Il fouilla dans l'enchevêtrement de câbles USB, de périphériques empilés et de vieilles tasses à café qui recouvraient le bureau et en retira un lecteur de poche de 100 giga-octets sous une coque en titane brossé. Il le présenta à Kearney, qui le soupesa avec précaution.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Les résultats de la dernière séquence. Une minute entière sans décohérence. Nous avons eu des bits quantiques qui ont survécu une putain de minute avant que les interférences rappliquent. Ça équivaut à un million d'années là-bas. C'est comme si le principe d'indétermination était *suspendu*.

Il se força à rire et poursuivit :

— Un million d'années, c'est assez long pour nous, tu crois ? On pourra faire avec ? Mais ensuite... je ne sais pas ce qui s'est passé. Les fractales...

Kearney avait l'impression que cela ne menait à rien. Il pensait que pareils résultats étaient probablement erronés, et que, de toute façon, ils ne pouvaient expliquer ce qu'il avait vu au laboratoire.

— Pourquoi tu as bousillé les moniteurs, Brian ?

— Parce que ce n'était plus de la physique. La physique était *out*. Les fractales ont commencé à...

Il ne trouvait pas le mot, rien ne l'avait préparé à ce qu'il voyait maintenant dans sa tête.

— À fuir, à couler. Ensuite la chatte les a suivies à l'intérieur. Elle a carrément traversé l'écran et elle est entrée dans les données.

Il rit et regarda Kearney, puis Anna.

— Je ne vous demande pas de me croire, dit-il.

Derrière tout cela – derrière sa peur inexplicable, sa bizarrerie, son sentiment de culpabilité à la pensée d'avoir vendu le projet d'abord à Meadows, ensuite à Sony –, Tate n'était qu'un adolescent doué pour la physique. Il n'avait pas dépassé le stade d'une coupe de cheveux branchée et de la présomption que son talent lui donnait une sorte d'avantage dans le monde, si seulement les adultes voulaient bien toujours lui pardonner. Sa femme venait de lui ôter ses illusions là-dessus. Pis encore, peut-être, la physique elle-même était venue le rattraper d'une manière mystérieuse qui lui était intolérable. Kearney avait pitié de lui, mais il se contenta de dire, prudemment :

— La chatte est là, Brian. Elle est sur ton épaule.

Tate regarda Kearney, puis sa propre épaule. Il sembla ne pas voir la chatte blanche perchée dessus, qui ronronnait tout en pétrissant le tissu de sa parka. Il secoua la tête.

— Non, dit-il d'une voix abjecte. Elle est partie.

Anna regarda fixement Tate, puis la chatte, puis à nouveau Tate.

— Je m'en vais, dit-elle. Je vais appeler un taxi, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Vous ne pouvez pas téléphoner d'ici, l'informa Tate, comme s'il parlait à une enfant. C'est une *cage*.

Puis il chuchota :

— J'ignorais totalement à quel point Beth supportait mal la situation.

Kearney lui toucha le bras.

— Pourquoi as-tu besoin de la cage, Brian ? Qu'est-ce qui s'est passé en réalité ?

Tate se mit à pleurer.

— Je ne sais pas, dit-il.

— Pourquoi as-tu besoin de la cage ? insista Kearney.

Il obligea Tate à le regarder en face et demanda :

— Tu as peur que quelque chose puisse entrer ?

Tate s'essuya les yeux.

— Non, j'ai peur que ça puisse sortir, dit-il.

Il frissonna, s'éloigna de Kearney en opérant un bizarre demi-tour et leva la main pour fermer sa parka jusqu'en haut ; du coup, il se retrouva face à face avec Anna. Elle sursauta, comme si elle avait oublié qu'il était là.

— J'ai froid, chuchota-t-il.

Il tâtonna d'une main derrière lui, tira la chaise de dessous la table et s'assit lourdement. Ronronnant, assurant son équilibre avec des mouvements fluides, la chatte n'avait pas quitté son épaule. Depuis sa chaise, Tate leva les yeux vers Kearney.

— J'ai toujours froid, répéta-t-il.

Il se tut un moment, puis dit :

— Je ne suis pas vraiment là. Aucun de nous trois n'est là.

Des larmes roulèrent dans les sillons sombres aux coins de sa bouche.

— Michael, nous ne sommes pas là du tout.

Kearney s'avança rapidement et, avant que Tate puisse réagir, rabattit la capuche de sa parka. La lumière impitoyable des tubes fluorescents tomba sur le visage de Tate : piqueté de poils de barbe, épuisé, vieilli, avec une certaine usure autour des yeux, comme s'il avait travaillé sans lunettes, ou avait pleuré toute la nuit. Les deux, probablement, songea Kearney. Les yeux eux-mêmes étaient humides, un peu injectés de sang, avec des iris bleu pâle. Ils n'avaient finalement rien d'anormal, sauf les larmes qui coulaient en un flot argenté de leurs coins internes. Il y en avait trop pour le chagrin de Tate. Chaque larme était composée de larmes exactement semblables, et ces larmes étaient elles aussi faites de larmes. Dans chaque larme, il y avait une image minuscule. Aussi loin qu'on remonterait, elle serait toujours là. Kearney supposa d'abord que c'était son propre reflet. Quand il vit ce que c'était en réalité, il empoigna Anna par le bras et commença à la traîner hors de la pièce. Elle se débattit, lutta jusqu'au bout, essaya de le frapper avec son sac, sans pouvoir détacher son regard horrifié de ce qui arrivait à Brian Tate.

— Non, dit-elle sur le ton de la raison. Non. Écoute, on ne peut pas le laisser comme ça.

— Anna, nom de Dieu ! Viens !

La chatte blanche pleurait elle aussi. Sous les yeux de Kearney, elle tourna vers lui sa petite tête féroce et émaciée, et ses larmes se déversèrent dans la pièce comme autant de points lumineux. Elles coulèrent et ruisselèrent jusqu'à ce que la chatte elle-même commence à se dissoudre et à dégouliner lentement de l'épaule de Tate, se répandant comme un liquide brillant sur le plancher, tandis que Tate oscillait sur place en produisant un bruit comme « Euh... euh... euh ».

Il fondait lui aussi.

Une heure plus tard, ils étaient assis dans l'endroit le plus éclairé qu'ils aient pu trouver au centre de Londres, un bar de drague sur Compton Street, côté Cambridge Circus. L'établissement était quelconque, mais il était aux antipodes des froides et interminables banlieues et de leurs alignements de respectables et volumineuses résidences d'agents de change avec une seule pièce allumée de visible entre lauriers et rhododendrons. Le bar servait de la nourriture – principalement sous forme de tapas diverses –, et Kearney avait essayé de persuader Anna de manger quelque chose, mais elle n'avait regardé le menu qu'une seule fois puis avait frissonné. Ils contemplaient sans rien dire la rue dehors, savouraient la chaleur, la musique et la compagnie d'autres gens. Soho ne dormait pas encore. Des couples pressés, en général gay, passaient devant la vitrine en riant et parlant avec animation. On ressentait une certaine chaleur humaine en tenant son verre fermement des deux mains tout en regardant ce spectacle.

Anna vida enfin son verre et dit :

— Je ne veux pas savoir ce qui s'est passé là-bas.

Kearney haussa les épaules.

— Je ne suis pas sûr que ça se soit vraiment passé comme ça, mentit-il. Je crois que c'était une sorte d'illusion.

— Qu'est-ce qu'on va faire ?

Kearney attendait qu'elle lui pose la question. Il trouva le lecteur de poche que Tate lui avait confié, le soupesa un moment puis le posa entre eux sur la table, où il étincela doucement sous la lumière colorée : un objet esthétiquement réussi, pas plus gros qu'un paquet de cigarettes. Le look titane, songea-t-il. Le métal à la mode.

— Prends ça, dit-il. Si je ne reviens pas, tu le donnes aux gens de chez Sony. Tu leur dis que ça vient de Tate et ils sauront quoi faire avec.

— Mais ce machin, fit-elle. Ce *machin* est là-dedans.

— Je ne crois pas que ça ait un rapport avec les données, dit Kearney. Je crois qu'en l'occurrence Tate se trompe. Je crois que c'est moi que cette chose cherche, et je crois que c'est la même entité qui me cherche depuis toujours. Elle a trouvé un nouveau moyen de me parler, c'est tout.

Elle secoua la tête et repoussa le lecteur vers lui.

— Il n'est pas question que tu partes où que ce soit, dit-elle. Où est-ce que tu peux aller ? Qu'est-ce que tu sais faire ?

Kearney l'embrassa et lui sourit.

— Il y a encore deux ou trois trucs que je peux essayer. Je les ai gardés en réserve jusqu'au dernier moment.

— Mais...

Il se laissa glisser de son tabouret et se leva.

— Anna, je peux m'en sortir. Tu veux bien m'aider ?

Elle ouvrit la bouche pour parler, mais il lui posa un doigt sur les lèvres.

— Tu veux bien rentrer à la maison, mettre ce truc en lieu sûr et m'attendre ? S'il te plaît. Je serai de retour demain matin, je te le promets.

Elle leva vers lui des yeux brillants, sans douceur, puis regarda ailleurs. Elle tendit la main, toucha le lecteur et le mit prestement dans la poche de son manteau. Elle secoua la tête comme si elle avait tout essayé et qu'elle confiait maintenant Kearney à la garde du monde.

— Très bien, dit-elle. Si c'est ce que tu veux.

Kearney se sentit énormément soulagé.

Il quitta le bar et prit un taxi pour Heathrow, où il réserva une place sur le premier vol disponible pour New York.

L'heure tardive plongeait l'aéroport dans une tranquille stupeur. Assis au milieu d'une rangée de sièges vides dans la salle des départs, Kearney bâillait, scrutait les immenses ailerons des appareils qui manœuvraient derrière la vitre, lançait les dés du Shrandeur à sa manière impulsive en attendant que la nuit devienne l'aube. Sa sacoche reposait sur le siège à côté de lui. S'il allait aux USA, ce n'était pas parce qu'il le voulait, mais parce que les dés le lui avaient suggéré. Il ne savait absolument pas ce qu'il ferait une fois arrivé. Il s'imaginait au volant d'une voiture dans l'Amérique profonde, essayant de lire une carte routière de l'AAA dans le noir ; ou en train de regarder par la fenêtre d'un train, tel le héros d'une nouvelle de Richard Ford – quelqu'un dont la vie avait depuis longtemps basculé sur son mauvais côté et que son poids empêchait de se relever. Toutes ses stratégies avaient fait faillite. Elles avaient été minées des années auparavant par une sorte de panique interne persistante. Or ce qui lui arrivait maintenant était nouveau. Il avait l'impression d'une culmination. Il allait fuir, encore, et se ferait probablement prendre cette fois-ci – et trouverait, peut-être, ce qu'avait été le sens de sa vie. Tout ce qu'il avait pu dire d'autre à Anna n'était que mensonge. Elle devait s'y attendre, parce que, juste avant cinq heures du matin, il la sentit se pencher au-dessus de lui par-derrière, l'embrasser et refermer ses mains fines sur les siennes afin qu'il ne puisse pas relancer les dés.

— Je savais que tu viendrais ici, murmura-t-elle.

Maudits des astres

Le commandant du *Touche-le-Vide* essaya de contacter Seria Mau par sim.

Quelque chose clochait dans son signal. Il s'était partiellement perdu, ou alors il s'était mélangé à un peu de la matière baroque de l'univers avant d'atteindre sa destination. Le sim resta accroupi devant le caisson de Seria Mau pendant une bonne minute, oscillant entre la visibilité et l'invisibilité, puis disparut. Il était très petit par rapport à l'image qu'elle avait conservé de leurs premières rencontres : un paquet de membres jaunâtres, à peine plus gros qu'une tête humaine, accroupi dans ce qui ressemblait à une flaque de liquide poisseux. Sa peau avait l'éclat de la volaille rôtie. Elle se demanda si cela indiquait quelque chose d'anormal, non seulement dans le signal, mais aussi chez le commandant lui-même. Elle demanda aux mathématiques ce qu'elles en pensaient.

— Le contact est rompu, dirent les mathématiques.

— Nom de Dieu, les informa Seria Mau, je pourrais le déduire moi-même !

Tout au long des deux jours suivants, l'apparition se manifesta à intervalles d'une minute ou deux dans différentes parties du vaisseau, enregistrée par les caméras volantes sous forme d'un bref scintillement subliminal. Les opérateurs fantômes repoussèrent le sim dans les coins, où il fut pris de panique. Finalement, il se matérialisa en papillotant devant le caisson de Seria Mau, position à partir de laquelle, vite stabilisé mais encore trop petit, il l'observa patiemment avec ses yeux en grappe et tenta plusieurs fois de parler.

Seria Mau le considérait avec dégoût.

— Quoi ? dit-elle.

Il finit par dire son nom :

— Seria Mau Genlicher, je...

Parasites. Friture. Échos du néant, avec rien pour leur faire écho.

— ... important de vous avertir au sujet de votre position, dit-il comme s'il concluait un raisonnement dont elle avait raté le début.

Le signal s'affaiblit, puis revint très fort.

— ... modifié le logiciel du Dr Haends...

Plus rien. Le sim se dissipa dans une fumée brune en agitant ses palpes. Peut-être essayait-il encore de communiquer, mais elle ne l'entendait plus. Quand il eut disparu, Seria Mau interrogea les mathématiques.

— Qu'est-ce qu'ils font là-bas, derrière nous ?

— Rien de nouveau. La config *Krishna Moire* a légèrement dévié. Le *Touche-le-Vide* est toujours verrouillé en phase avec un vaisseau classe K inconnu.

— Est-ce que tout ça a du sens pour vous ?

— Non, avouèrent les mathématiques.

Qu'est-ce que pensent les extraterrestres, de toute façon ? Qu'est-ce que notre monde peut représenter pour eux ? Dès qu'ils arrivaient sur une planète, les Nastic réquisitionnaient la population indigène pour des chantiers de terrassement. Il leur fallait des silos d'environ deux kilomètres de diamètre sur huit de profondeur. Une fois qu'ils avaient truffé la lithosphère de ces structures, les Nastic planaient par millions dans l'air au-dessus, avec des ailes qui semblaient aussi neuves et aussi peu raffinées qu'une vulgaire barrette à cheveux. Personne ne savait pourquoi, l'hypothèse la plus vraisemblable étant qu'il s'agissait là d'un rituel religieux. Si on essayait de dépasser le niveau de la simple communication en parlant avec un Nastic, il se mettait à dire des choses comme : « Le travail échoue seulement lorsque l'ouvrier se détourne de la roue » et « Le matin, ils font face à l'intérieur, comme la Lune ». Les colonies nastic, en nombre substantiel, essaimèrent de la périphérie de la galaxie vers son centre, sous forme d'une tranche de graphique à secteurs. Elles avaient donc manifestement une origine extérieure. Mais si c'était le cas, personne ne pouvait suggérer comment elles avaient franchi les distances impliquées. On pouvait négliger leurs propres mythes, dans lesquels l'Essaim originel voyageait sans aucun vaisseau, circulant à tire-d'aile dans quelque fracture éclairée du continuum, alternativement réchauffé et calciné par les radiations.

Il n'y eut plus de tentatives de communication. La *Chatte Blanche* fuyait dans le vide spatial tandis que ses poursuivants restaient en arrière, tels des molosses rusés. Les décisions à prendre n'en étaient pas facilitées.

Entre-temps, Billy Anker remplissait le vaisseau de sa personne. Il faisait les choses les plus ordinaires avec une certaine exagération. Seria Mau, à la fois attirée et dégoûtée, l'observait minutieusement via les caméras cachées tandis qu'il se lavait, s'alimentait, se grattait les aisselles assis sur le siège des toilettes, sa combinaison pressurisée autour des genoux. Billy Anker sentait le cuir, la sueur et autre chose

qu'elle ne put identifier, mais qui aurait pu être de l'huile de machine. Il ne retirait jamais sa mitaine.

Il ne trouvait pas de consolation dans le sommeil. Les rêves retroussaient sa lèvre supérieure dans un rictus apeuré ; le matin, il se regardait de biais dans la glace. Qu'y avait-il à voir ? Quelle sorte de ressources intérieures pouvait-il avoir avec un aussi médiocre départ dans la vie ? Inventé et mis en mouvement en tant qu'extension de son propre père, il s'était jeté dans le vide pour valider sa personne. Il avait fait cette folie parmi tant d'autres folies et s'était tellement usé ainsi qu'il s'était retiré de la course sur les genoux et avait passé dix ans à se remettre tandis que la guerre se rapprochait, que les grands secrets s'éloignaient, que la galaxie s'effritait un peu plus et que tout s'éloignait un peu plus du stade où une rectification est encore possible. Laisse tout tomber, Billy Anker, voulait-elle lui conseiller. Si tu ne vis que pour la grande découverte, tu ne fais que nourrir le petit homme bedonnant à l'intérieur de toi. En plus, il profite de tout ce que tu trouves. Elle voulait le supplier : « Laisse tout tomber, Billy Anker, et pars avec moi. »

Que voulait-elle dire par là ? Que *pouvait-elle* bien vouloir dire ? Elle était un vaisseau spatial et lui était un homme. Elle y réfléchit. Elle le surveilla pendant qu'il dormait et rêva elle aussi.

Dans les rêves de Seria Mau, qui se déroulaient, aussi inexacts que des souvenirs, dans le sensorium étendu de la *Chatte Blanche*, Billy Anker, à genoux au-dessus d'elle, lui souriait sans interruption tandis qu'elle lui rendait son sourire. Elle était amoureuse, mais ne savait pas très bien ce qu'elle voulait. Déconcertée par sa propre personne, elle se contentait de s'exhiber à lui dans une sorte d'état second. Elle s'aperçut qu'elle voulait éprouver le poids de son regard dans une pièce pleine de lumière, un après-midi d'été. Mais une sorte de version fantôme de cet événement poursuivait son imagination et donnait parfois un côté absurde à la situation – la maison n'était pas chauffée, un repas refroidissait sur un plateau, le parquet n'avait pas de moquette, elle était beaucoup plus petite que lui ; elle ne ressentait que de la gêne et une sorte de morne tiraillement. Pour tenter de découvrir comment elle devrait se comporter, elle regarda des enregistrements vidéo des compagnons de Mona la clone avant qu'elle les expulse dans le vide. C'est ainsi qu'elle apprit à dire, avec une sorte d'impatience courroucée : « Je veux le faire. Je veux baiser. » Mais, en fin de compte, Seria Mau ne s'intéressait pas à la pénétration. En fait, elle était plutôt perturbée par l'absurdité de cette idée.

Mona la clone s'examinait elle aussi, franchement ou anxieusement, au gré de ses humeurs, dans les miroirs. Elle s'intéressait à son corps et à son visage, mais elle était surtout obsédée

par sa chevelure, qui, au moment où ils avaient arraché Billy Anker à Redline, était une longue quenouille d'un blond rosâtre qui sentait en permanence le shampoing à la menthe. Elle la dressait sur sa tête dans différentes positions et la regardait sous tous les angles avant de la laisser retomber avec une expression de dégoût en disant :

— Je vais me suicider.

— Venez manger, ma chère, disaient mollement les opérateurs fantômes.

— Je plaisante pas, menaçait Mona.

Billy Anker et elle habitaient le compartiment des humains comme deux espèces animales coexistant dans le même champ. Ils n'avaient rien à se dire quand l'occasion se présentait. Ce fut évident dès le premier jour qu'il passa à bord. Mona avait demandé aux opérateurs de l'équiper d'un blouson de combat en cuir blanc avec une jupe longue assortie à pli d'aisance, qu'ils complétèrent par une petite ceinture dorée et des sandales compensées en uréthane transparent. Elle était belle, et elle le savait. Elle prépara un loup poché à la citronnelle, recette qu'elle avait apprise dans les enclaves pour cadres moyens sur Motel Splendido et, au dessert – fruits rouges de saison trempés dans la grappa –, elle lui raconta sa vie. Son histoire était simple, dit-elle. C'était l'histoire d'un succès. À l'école, elle avait excellé dans la natation synchronisée. Sa place dans la hiérarchie de l'entreprise était affirmée par un don manifeste pour le travail en groupe. Elle ne s'était jamais sentie handicapée par ses origines, n'avait jamais été jalouse de sa mère-sœur. Sa vie était sur la bonne voie, et, cerise sur le gâteau, elle venait juste de commencer.

Elle lui demanda s'il pourrait piloter la *Chatte Blanche*.

Billy Anker fit mine de n'avoir pas entendu. Il gratta son menton piqué de poils de barbe.

— Tu parles d'une vie, même ! dit-il vaguement.

À un mètre vingt l'un de l'autre, ils donnaient l'impression d'être filmés dans des pièces différentes.

— C'est ici que j'habite, l'informa Mona le lendemain. Et c'est ici que tu habites.

Elle avait demandé aux opérateurs fantômes de réaménager sa moitié du compartiment des humains pour en faire un bar ou un restaurant évoquant le passé profond de la Terre, avec un sol en damier bien propre et de vieilles machines à milk-shake qui n'étaient pas obligées de fonctionner. Billy Anker avait laissé sa moitié telle qu'elle était. Il passait les matins assis par terre, nu, au milieu de la cabine, le corps marqué annonçant une cinquantaine décharnée, à faire les exercices d'un programme complexe de satori. Mona regardait les holofilms dans sa cabine. Billy passait la majeure partie de la journée à scruter le vide et à péter. S'il pétait trop fort, Mona venait se

planter sur le seuil de la porte de communication et lâchait un « Mon Dieu ! » d'une voix dégoûtée, comme si elle le recommandait à l'attention d'un tiers.

Seria Mau suivait ces affrontements domestiques avec une sorte de tolérance amusée. C'était comme si elle avait des animaux de compagnie. Leurs ébats pouvaient souvent la distraire de ses accès récurrents de cafard, de mauvaise humeur et de colère dans des cas où la pharmacopée hormonale de la *Chatte Blanche* était impuissante. Mona et Billy la rassuraient. Elle ne s'attendait à rien de nouveau de leur part.

Elle fut d'autant plus étonnée, quatre ou cinq jours après qu'ils eurent quitté Redline, de les surprendre ensemble dans la chambre à coucher de Mona.

L'éclairage évoquait le soleil de l'après-midi filtrant à travers des stores mi-clos, quelque part dans une des zones tempérées de la Terre. Il régnait une ambiance de *cinq à sept*. Une coupelle d'eau de rose était placée près du lit pour que Billy Anker y plonge les doigts s'il commençait à jouir trop tôt. Mona portait une courte combinaison en soie grise, retroussée jusqu'à la taille, et beaucoup de rouge à lèvres pour donner l'impression qu'elle les avait déjà mordus. Elle tenait à deux mains la tête chromée du lit. Sa bouche était ouverte, et, entre les barreaux, ses yeux étaient perdus dans le vague. Un de ses seins s'était libéré de la combinaison.

— Oh, oui, baise-moi, Billy Anker, dit-elle brusquement.

Billy Anker, incurvé au-dessus d'elle dans une position à la fois protectrice et prédatrice, semblait plus jeune qu'avant. La lumière jaune donnait un aspect côtelé à ses avant-bras longs et bruns. Ses cheveux dénoués pendaient autour de son visage ; il avait gardé sa mitaine.

— Oh, défonce-moi, dit Mona.

Il s'interrompt ; puis il haussa les épaules, abandonna son regard intérieurisé et continua ce qu'il était en train de faire. Mona vira au rose et émit un petit cri délicat et tremblé. C'en fut trop pour Billy, qui, après une série de spasmes, s'affala sur elle en gémissant bruyamment. Ils se séparèrent immédiatement et se mirent à rire. Mona alluma une cigarette et le laissa s'en emparer sans demander la permission. Il se redressa sur son séant, s'appuya contre le chevet et passa un bras autour d'elle. Ils fumèrent pendant un moment, puis Billy Anker, cherchant partout quelque chose pour étancher sa soif, but l'eau de rose dans sa coupelle.

Seria Mau les observa quelque temps sans rien dire, en pensant : « Est-ce qu'il se serait conduit comme ça avec moi ? »

Puis elle prit le contrôle du compartiment des humains. Elle abaissa la température de plusieurs dizaines de degrés. Elle augmenta

l'intensité lumineuse jusqu'au niveau de l'éclairage fluorescent des salles d'hôpital. Elle injecta des désinfectants dans la climatisation. Comprenant ce qui avait dû se passer, Mona la clone se cacha la tête dans le creux du bras et éloigna Billy Anker d'une bourrade.

— Enlève-toi de moi avant que ce soit trop tard ! dit-elle. Mais lâche-moi, nom de Dieu !

Elle sauta du lit et fonça dans le coin de la chambre, où elle s'accrocha des deux mains à l'objet fixe le plus proche, tremblante de peur.

— C'était pas moi, chuchotait-elle. C'était pas moi.

Billy la regarda, perplexe. Il essuya l'aérosol de désinfectant qui s'était déposé sur son visage comme un film de sueur. Il scruta la paume de sa main.

— Qu'est-ce qui se passe ? dit-il en riant.

Seria Mau l'examina attentivement. Il avait l'air d'un poulet plumé sous cet éclairage. Sa peau était aussi grise que ses cheveux. Seria Mau ne savait plus tellement ce qu'elle lui avait trouvé.

— Tu descends au prochain arrêt, Billy Anker, dit-elle par la voix du vaisseau.

La clone pleurnicha, s'accrocha de plus belle, ferma les yeux aussi hermétiquement qu'elle put.

— Vous faites bien de prendre vos précautions, lui dit Seria Mau. Vous descendez vous aussi.

Elle composa le numéro des mathématiques.

— Ouvrez le sas, ordonna-t-elle.

Elle réfléchit un instant.

— Non, attendez, dit-elle.

Deux minutes plus tard, quelque chose se hissa du néant sur une courbe lointaine de la Plage, à la périphérie d'un système auquel personne n'avait daigné donner un nom. Le vide spatial se convulsa. Une giclée de particules en forme de feu d'artifice se réorganisa en une ou deux millisecondes sous les contours disgracieux d'un vaisseau classe K : la *Chatte Blanche*, sa tuyère déjà allumée, fonçait vers l'intérieur du système sur une trajectoire légèrement inclinée par rapport à l'écliptique, propulsée par un jet brutalement rectiligne de produits de fusion.

Des relevés du système, effectués cinquante ans après que l'humanité fut arrivée sur la Plage, avaient trouvé un seul objet solide, qui dansait sur une orbite tortueuse avec les géantes gazeuses. Bien qu'assez volumineux, l'objet n'était à proprement parler qu'un satellite. Le réchauffement du noyau par les marées avait porté sa surface à une température comparable à celle de la Terre, tout en produisant une atmosphère instable et vaporeuse qui recelait des gaz

nécessaires à la vie. Sur un arc de ciel bizarrement verdâtre se répandait la masse rose saumon de la géante gazeuse la plus proche. Une structure fractale unique occupait intégralement ce planétoïde. Bien qu'elle ressemble de loin à de la végétation, elle n'était ni vivante, ni morte. Ce n'était qu'un vieil algorithme en délire, qui, expulsé au passage par un système de navigation, s'était déchaîné avant de se trouver à court de matières premières. Le résultat ressemblait à une infinité de plumes de paon d'un million de tailles différentes : un astucieux dessin gonflé en trois dimensions. Les mathématiques essayant d'échapper à la mort.

Douce et veloutée, entourée d'une brume impalpable de sa propre substance, cette structure trompait l'œil à toutes les échelles. Elle absorbait bizarrement la lumière. Fragile exfoliation autofragmentée en poussière virale, le vieux calcul inutile était accidentellement devenu un environnement. Il y avait un biome : des formes de vie locales évoluaient au milieu de ses tiges et bractées insolites dans une sorte de perplexité furtive. La logique de l'écologie était peu claire, la faune résultante était provisoire. À l'aube ou au crépuscule, on pouvait peut-être voir une créature intermédiaire entre un oiseau et un ouistiti grimper laborieusement jusqu'au sommet de quelque plume gigantesque d'où elle contemplerait anxieusement la géante gazeuse avant de fermer les yeux et de se lancer dans une aubade territoriale aigrette. Personne n'y avait séjourné assez longtemps pour en savoir plus.

La *Chatte Blanche* calcina une clairière au milieu des plumes, plana un instant au-dessus puis se posa. Pendant une ou deux minutes, il ne se passa rien d'autre. Ensuite, un panneau de soute s'ouvrit et deux silhouettes en sortirent. Après une pause pendant laquelle elles firent demi-tour et semblèrent se disputer avec le vaisseau lui-même, elles se précipitèrent au bas de la rampe de chargement, qui se refermait déjà, et restèrent là, immobiles, sans rien dire. Elles étaient nues, bien qu'elles possèdent à elles deux ce qui semblait être quelques vêtements chic et la moitié inférieure d'une vieille combinaison anti-G. Sous leurs yeux, la *Chatte Blanche* se redressa à la verticale, fila dans le ciel comme un boulet et disparut en deux temps, trois mouvements avec une aisance consommée.

Mona la clone regardait autour d'elle, désespérée.

— Elle aurait pu au moins nous larguer à côté d'une ville, dit-elle. La salope !

Précipitée dans une fugue à laquelle – pour une fois – les mathématiques de la *Chatte Blanche* étaient étrangères, Seria Mau Genlicher, pilote intersidérale, rêva qu'elle avait à nouveau dix ans. Un instant, sa mère était souriante et enthousiaste ; l'instant suivant,

elle était morte et sur une photographie qui, peu après, partit en fumée grise dans l'air humide de l'après-midi.

Le père ne pouvait supporter le moindre objet qui lui rappelle son épouse. Cette photo était intolérable, disait-il. Carrément intolérable. Tout l'hiver, il s'enferma dans son bureau, et quand Seria Mau lui apportait son plateau à l'heure du déjeuner, il lui touchait la joue et pleurait. Reste un moment, la supplia-t-il. Soit la mère rien qu'un moment. Elle était incapable d'exprimer la gêne qu'elle ressentait devant cette requête. Elle regarda le parquet, ce qui n'arrangea pas les choses. Il l'embrassa doucement sur le front, puis, un doigt sous son menton, il la força à le regarder en face. Tu lui ressembles, dit-il. Tu lui ressembles tellement. Il eut un hoquet. Assieds-toi ici, non, là, comme ceci. Il lui passa la main entre les jambes puis s'étrangla et fondit en larmes. Seria Mau reprit le plateau et sortit. Pourquoi faisait-il ça ? Elle se sentait aussi raide et maladroite que si on lui apprenait à marcher.

— *Whaaa !* cria son frère en se jetant sur elle dans le couloir.

Elle laissa choir le plateau du déjeuner et ils contemplèrent les dégâts à leurs pieds sans rien dire. Un œuf dur alla rouler dans un coin.

Tout l'hiver, des vaisseaux classe K survolèrent la New Pearl River à grand fracas, traçant de brusques arcs blanc sale d'un bout à l'autre du ciel. Le père emmena Seria Mau et son frère à la base voir atterrir ces engins mythiques. C'était la guerre. C'était la paix. Qui pouvait dire ce qui allait se passer là-bas, tout au bord de la galaxie, alors que les Nastic n'étaient qu'à trois systèmes de là et que des éléments non identifiés flottaient dans la Ceinture de Kuiper sous l'apparence de blocs de glace sale ? Les enfants adoraient ça. Suivit une alternance de périodes fastes et de temps difficiles, marquée par des parades et des défilés, des crises économiques, des discours politiques, le bouleversement de paradigmes scientifiques : des nouvelles fraîches tous les jours. C'est alors que Seria Mau se décida. C'est alors qu'elle fit des projets. Elle collectionnait des hologrammes – petits cubes noirs remplis d'étoiles, de nébuleuses rosâtres, de volutes de gaz en suspension –, comme les autres fillettes collectionnaient des cosmétiques.

— Ça, c'est Oméga de l'Éridan, expliqua-t-elle à son frère. Au sud de la Capuche Blanche. C'est la config *Vittor Neumann* qui règne là-bas. Que les Nastic essaient un peu de se frotter à eux !

Ses yeux brillaient.

— Ils ont des armes auto-évolutives qui, de génération en génération, finissent par devenir un milieu à *l'extérieur* du vaisseau. Le sort de planètes entières est en jeu !

Elle se regarda prononcer ces mots dans la glace, sans

comprendre pourquoi elle avait des yeux de démente et l'air si excitée. Au matin de son treizième anniversaire, elle s'engagea. Les CMT recrutaient en permanence, et ils ne prenaient pour les configs classe K que les candidats les plus jeunes et les plus rapides qu'ils puissent trouver.

— Tu devrais être fier de moi, dit-elle au père.

— Je suis fier, dit son frère avant de fondre en larmes. Je veux être un vaisseau spatial moi aussi.

À l'époque, Saulsignon était déjà un camp d'entraînement. Il y avait des clôtures grillagées partout. La petite gare de chemin de fer avait perdu son cachet Terre Ancienne, ses bacs à fleurs et le chat tigré qui avait mis le frère en colère parce qu'il lui rappelait son petit chaton noir. Ils étaient là tous les trois, pour son dernier jour, gauches sous la pluie et le vent.

— Auras-tu des permissions ? demanda le père.

Seria Mau éclata d'un rire triomphal.

— Jamais ! dit-elle.

Dès qu'elle eut prononcé ce mot, le rêve s'éteignit progressivement, comme une rampe de projecteurs. Quand les lumières revinrent, c'était dans la vitrine de la boutique d'accessoires de magie. Lèvres en plastique rouge rubis. Plumes teintées en orange et vert vif. Piles de foulards colorés qui iraient dans le chapeau luisant du prestidigitateur, puis en ressortiraient sous forme de colombes blanches sautillantes. Tous ces objets qui, même s'ils étaient parfois jolis, étaient toujours truqués – toujours conçus pour tromper et dissimuler. Seria Mau resta un certain temps devant la vitrine, mais le magicien ne vint pas. Juste au moment où elle faisait demi-tour pour partir, elle entendit une légère sonnerie, et une voix chuchota :

— Quand viendrez-vous me voir, docteur Haends ?

Surprise, elle se retourna vers la rue déserte. Pas de doute, la voix était la sienne. Lorsqu'elle s'éveilla, elle crut un moment que quelqu'un se penchait sur elle. Au même instant, elle se vit en train d'abandonner Billy Anker et Mona dans l'ombre de la géante gazeuse. Le souvenir d'une aussi mauvaise action ne pouvait que vous plonger dans l'absurdité.

— Pourquoi m'avez-vous laissée faire ? dit-elle.

Les mathématiques lui communiquèrent leur équivalent d'un haussement d'épaules.

— Vous n'étiez pas disposée à écouter.

— Ramenez-nous là-bas.

— Nous vous le déconseillons.

— Ramenez-nous là-bas.

Éteignant son réacteur, la *Chatte Blanche* tomba entre les géantes gazeuses, aussi discrète qu'une épave. Les changements de cap

s'effectuaient par incréments, à l'aide de minuscules et féroces moteurs pSi qui soufflaient de l'oxygène sur des composés poreux du silicium. Entre-temps, les détecteurs de particules et les massives antennes, déployées comme des systèmes de veines dans une feuille, tamisaient le vide pour retrouver la piste de la config *Krishna Moire*. « Allumage moteurs, ordonnaient calmement les mathématiques. Extinction moteurs. » Ce qui restait du corps de Seria Mau s'agitait impatiemment dans son caisson. Elle avait un besoin de voir Billy Anker que toute autre personne aurait qualifié de physique. Elle se serait mordu la lèvre si elle avait pu se rappeler comment le faire.

— Pourquoi j'ai fait ça ? demanda-t-elle à la cantonade.

Les opérateurs fantômes secouèrent la tête : pareille chose devait forcément arriver tôt ou tard, déduisirent-ils. La *Chatte Blanche* s'approcha enfin assez pour examiner la planète elle-même. Quelque chose bougeait au milieu des plumes. C'aurait pu être une des créatures qui vivaient là ; ç'aurait pu être de vieux calculs tombant en poussière.

— Qu'est-ce que c'est ? demandèrent les mathématiques.

— Rien, dit Seria Mau. Descendez. J'en ai marre de tout ça.

Elle trouva Billy Anker et Mona la clone gisant à moitié dans les ombres bleu cobalt. Mona était déjà morte, sa jolie tête blonde reposait sur le haut de la poitrine de Billy. Il avait passé un bras autour de ses épaules. De l'autre, il lui caressait encore les cheveux. Lorsqu'elle était morte, elle l'avait regardé bien en face et placé une jambe entre les siennes, tentant ainsi de tirer de la vie un dernier réconfort. Obéissant aux instructions du vieil algorithme – qui, soudain pourvu de matière première pour son infinie répétition, avait furtivement filtré jusqu'à eux depuis les structures supérieures –, leurs cellules se transformaient en plumes. Les jambes de Billy Anker ressemblaient à celles d'un satyre mi-homme, mi-paon. Mona était envahie jusqu'au diaphragme de plumes bleu-noir qui semblaient bouger, croître et produire un effet bizarre sur la lumière.

Le sim de Seria Mau – guère plus qu'une ombre, dans ces conditions – passait et repassait nerveusement devant les deux amants. Comment puis-je avoir fait ça ? songea-t-elle tout en disant tout haut :

— Billy Anker, est-ce que je peux faire quelque chose pour toi ?

Billy Anker continua de caresser les cheveux de la morte en s'appliquant à ne pas la quitter des yeux.

— Non, dit-il.

— Ça fait mal ?

Billy Anker sourit tout seul.

— Même, dit-il, c'est plus confortable que tu crois. C'est comme un bon tranquillisant.

Il rit brusquement.

— Hé ! Tu sais, le trou de ver, c'était ça le spectacle. C'est ce que j'arrête pas de me rappeler. C'était comme ça que j'espérais partir.

Il se tut un instant et réfléchit.

— Je pourrais même jamais décrire comment c'était là-dedans... J'entends ce truc compter. C'est une illusion, ou quoi ?

Seria Mau se rapprocha de lui autant qu'elle le put.

— Je n'entends rien. Billy Anker, je regrette d'avoir fait ça.

À ces mots, il se mordit la lèvre et détacha enfin ses yeux de Mona la clone.

— Hé ! dit-il. Laisse tomber.

Il se convulsa. Des volutes de poussière montèrent de la surface furtivement changeante de son corps. L'algorithme était en train de le réorganiser à tous les niveaux. Un instant, ses yeux s'emplirent de terreur. Il n'avait pas prévu ça.

— C'est en train de me bouffer ! cria-t-il.

Il fit des moulinets avec ses bras, il s'accrocha à la morte, comme si elle pouvait l'aider. Oubliant qu'elle n'était qu'un sim, il essaya de s'accrocher à Seria Mau elle aussi. Puis il se ressaisit.

— Plus tu nies l'existence des forces à l'intérieur, même, plus elles te contrôlent, dit-il.

Sa main la traversa comme de la fumée. Il la regarda d'un air surpris.

— Ça se passe vraiment ? demanda-t-il.

— Billy Anker, qu'est-ce que je dois faire ?

— Ton vaisseau. Fais-le plonger. Emmène-le dans le Secteur.

— Billy, je...

Au-dessus d'eux, des traînées d'ionisation violettes passèrent sur le disque de la géante gazeuse. Il y eut un sifflement d'air déplacé accompagné d'une onde de choc amortie, puis d'une deuxième, suivie d'une énorme boule de feu émeraude quelque part en orbite, lorsque la *Chatte Blanche* commença à se défendre contre ce qui devait être les attentions de la config *Krishna Moire*. Soudain, Seria Mau fut à moitié en orbite avec son vaisseau, à moitié au sol avec Billy Anker. Des alarmes se déclenchaient partout le long du continuum entre ces deux états et les mathématiques essayaient de déconnecter son sim.

— Laissez-moi ! cria-t-elle. Je veux rester avec lui ! On ne peut pas l'abandonner comme ça !

Billy Anker sourit et secoua la tête.

— Tire-toi d'ici en vitesse, même. C'est Oncle Zip, là-haut. File pendant qu'il en est encore temps.

— Billy Anker, c'est moi qui te les ai collés sur le dos !

Il avait l'air épuisé. Il ferma les yeux.

— Je me les suis collés sur le dos tout seul, même. Barre-toi d'ici. Et plonge.

— Adieu, Billy Anker.

— Hé, même...

Mais lorsqu'elle se tourna pour répondre, il était mort.

Je me suis laissé prendre, se dit-elle, désespérée. Toute cette baise et toute cette bagarre. Là aussi, je suis tombée dans le panneau, malgré toutes les promesses que je m'étais faites.

Puis elle pensa : Oncle Zip ! Elle fondit de terreur, tellement elle avait sous-estimé ce gros homme, son intelligence, son influence à l'échelle de la galaxie. Elle avait été son jouet dès l'instant où elle avait commencé de traiter avec lui.

Qu'allait-elle faire maintenant ?

Dés culbutants

— Si je prédis l'avenir, comment se fait-il que je voie toujours le passé ?

Lorsque Ed posa la question à Sandra Shen, il ne fut pas plus avancé qu'avec Annie Glyph. Sandra se contenta de hausser légèrement les épaules.

— Je crois que nous avons besoin d'entraînement, Ed, dit-elle.

Elle alluma une cigarette et accorda une attention amusée à un objet quelconque dans le coin de la salle.

— Je crois que nous avons besoin de travailler plus dur, confirma-t-elle.

Ed ne pouvait jamais déchiffrer ce regard perdu dans le vague. À tout le moins, elle ne semblait pas mécontente de la débâcle qui s'était produite sous le chapiteau principal. Ça lui avait donné un coup de fouet. Ses autres projets étaient mis entre parenthèses et elle se manifestait quotidiennement. Elle expulsa les petits vieux du bar du Dunes Motel. Quand Ed entra, il la trouva en train de l'aménager avec son matériel personnel, qu'elle apportait la nuit dans des caisses sans inscription. Il n'y avait là que des vieilleries : câbles électriques gainés de tissu, boîtiers en Bakélite, cadrans sur lesquels dansaient de minuscules aiguilles. Et une sorte d'amplificateur qui fonctionnait avec des lampes.

— Mon Dieu, s'écria-t-il. Ça existe pour de bon.

— Marrant, n'est-ce pas ? dit Sandra Shen. C'est vieux de quatre cent cinquante ans, plus ou moins. Ed, il est grand temps que nous travaillions ensemble là-dessus. Que nous unissions nos intelligences. Il faut que j'attache ces sangles autour de vos poignets...

Le principe était qu'Ed soit assis, bras et jambes attachés aux accoudoirs et aux pieds d'une grande chaise en bois à l'aspect inachevé, arrivée avec le reste du matériel, tandis que Sandra Shen se connectait à l'amplificateur à lampes. Elle plaçait ensuite l'aquarium sur la tête d'Ed et lui posait des questions jusqu'à ce qu'elle obtienne une réponse qui la satisfasse. Sa voix était toute proche, confidentielle, comme si elle était à l'intérieur du bocal avec Ed et les anguilles dans

leur insolite et épuisant périple sous la mer d'Alcubièrre, en route vers quelque révélation intempestive de sa jeunesse.

Il trouvait les questions absurdes. « La vie est-elle une saloperie ou non ? » disait-elle. Ou bien : « Savez-vous compter jusqu'à douze ? »

De toute façon, il n'entendait jamais ses propres réponses. La partie de son être à l'intérieur de l'aquarium n'était pas reliée à la partie au-dehors ; et ce n'était même pas aussi simple que ça, à bien des égards. Le bar du Dunes Motel cuisait dans la pénombre de l'après-midi tranchée par un unique rayon de soleil blanc. Appuyée au comptoir, l'Asiatique fumait, hochait la tête. Lorsqu'elle obtenait une réponse qui lui convenait, elle tournait la manivelle de son appareil. De curieux éclairs bleuâtres jaillissaient irrégulièrement de ses cathodes. L'homme assis sur la chaise se convulsait et hurlait.

Le soir, Ed devait encore faire son numéro. Il était épuisé. Le public se raréfia. Finalement, seule Madame Shen, vêtue d'une robe de cocktail émeraude franchement décolletée, était là pour le regarder. Ed commença à soupçonner que la présence du public n'était pas essentielle. Il n'avait aucune idée de ce que Sandra Shen voulait de lui. Lorsqu'il essayait de s'en ouvrir à elle avant le spectacle, elle se contentait de lui dire de ne pas s'inquiéter : « Encore plus de pratique, Ed ; c'est de cela que vous avez besoin. » Assise aux meilleures places, elle fumait, applaudissait doucement avec ses petites mains vigoureuses. « Très bien, Ed. Très bien. » Ensuite, deux ou trois forains le traînaient hors du chapiteau. Ou alors, si Annie se trouvait dans les parages, elle le ramassait avec une sorte d'amusement affectueux et le transportait dans sa chambre.

— Pourquoi tu t'imposes ça, Ed ? lui demanda Annie un soir.

Ed toussa. Il cracha dans l'évier.

— C'est une façon de gagner sa vie, dit-il.

— Oh, c'est très entradista, dit-elle d'un ton sarcastique. Dis-moi tout, Ed. Parle-moi encore des vaisseaux sondeurs et de tous les bandants plongeurs que vous étiez. Raconte-moi comment t'as baisé cette célèbre pilote.

Ed haussa les épaules.

— Je sais pas de quoi tu parles.

— Mais si.

Annie afficha toute l'exaspération dont elle était capable – ou presque – et sortit pour pouvoir trépigner sur place sans rien casser. Elle apostropha Ed :

— Qu'est-ce que tu sais d'elle ? Rien. Pourquoi elle te fait faire ça ? Qu'est-ce qu'elle veut te faire voir ?

Lorsqu'il ne répondit pas, elle dit :

— C'est une autre version du caisson. Vous autres bulleurs êtes

capables d'accepter n'importe quelle saloperie pour pas avoir à affronter le monde.

— Et d'abord, c'est toi qui me l'as présentée, non ?

Annie ne sut pas quoi répondre. Au bout d'un moment, elle changea de cap.

— La nuit est belle, dehors. Allez, on va marcher dans le sable. Tu devrais au moins prendre un peu de repos quelquefois. Laisse-moi t'emmener en ville, Ed. Un soir que je rentre tôt, hop, je t'emmène là-bas. On pourrait voir un spectacle !

— Je suis un spectacle, dit Ed.

Il suivit néanmoins ce conseil. Il se mit à aller en ville. Il se déplaçait la nuit et évitait à la fois Pierpoint Street et Straint Street. Il ne voulait pas revoir Tig ou Neena. Il ne voulait pas avoir Bella Cray sur le dos encore une fois. Il passait son temps dans un quartier appelé East Dub. Les rues étroites étaient encombrées de pousse-pousse, les parcs de caissons essayaient de le racoler avec leurs affiches de défonce animées. Ed ne s'arrêtait pas. Il préférait le jeu du Vaisseau – accroupi sur le trottoir dans les odeurs de falafels et de transpiration avec des cultivars deux fois plus gros que lui. Ces gus étaient toujours à deux doigts de la violence lorsque la vie les mettait en présence d'un quidam qui avait vraiment quelque chose à perdre. Les dés tombaient et culbutaient. Ed s'en sortait intact, mais plumé, et il les remerciait. Ils le regardaient battre en retraite avec de monstrueux sourires cornus : « Reviens quand tu veux, mec. »

Lorsqu'elle eut vent de ces activités, Madame Shen le regarda d'un air curieux et dit seulement :

— Est-ce raisonnable ?

— Tout le monde a le droit de décrocher de temps en temps, dit-il.

— Et pourtant, Ed, il y a Bella Cray.

— Qu'est-ce que vous savez de Bella ? demanda-t-il.

Quand elle haussa les épaules, il haussa les épaules lui aussi.

— Si vous avez pas peur d'elle, alors moi non plus, dit-il.

— Faites attention, Ed.

— Je fais attention.

Mais Bella Cray l'avait déjà retrouvé.

Un soir, il fut suivi par deux types genre cadres sup' avec des pulls abricot négligemment noués sur les épaules. Il les promena pendant une demi-heure dans les ruelles tortueuses et les arcades, puis s'engouffra dans un bar à falafels sur Foreman Drive et sortit par la porte de derrière.

Les avait-il semés ? Il n'en était pas sûr. Il crut voir les deux mêmes personnages le lendemain, sur le béton du spatioport non

commercial. C'était en plein midi. Dans la chaleur blanche qui rayonnait de la dalle brûlante, ils feignaient de regarder l'un des sarcophages extraterrestres de l'exposition. Ils s'approchaient gauchement du hublot puis tournaient la tête et faisaient mine de vomir en découvrant ce qu'il y avait à l'intérieur. Détail révélateur : il y en avait toujours un qui conservait le cirque dans son champ de vision pendant que l'autre se penchait sur la vitre. Ed avait encore vingt mètres d'avance sur eux. Il obliqua tranquillement et se perdit dans la foule. Mais ils avaient dû le repérer, parce que, la nuit suivante, à East Dub, un gang de mêmes flingueurs dylanesques qui se faisaient appeler The Skeleton Keys of the Rain essayèrent de le liquider avec une grenade-nova.

Ils ne lui donnèrent pas vraiment le temps de réfléchir. Il y eut une détonation sourde et mouillée caractéristique. Au même instant, tout sembla s'illuminer et s'assombrir simultanément. La moitié de la rue se vaporisa sous ses yeux, et pourtant, il passa au travers.

— Nom de Dieu ! chuchota Ed en reculant dans une foule de prostituées retaillées pour avoir le physique et le comportement des nymphettes japonaises des sites Internet pornos de la fin du XX^e siècle. Quel gaspillage !

Il toucha son visage. Il était brûlant. Les prostituées titubaient sur place avec de petits rires nerveux, leurs vêtements en lambeaux, leur peau solarisée jusqu'au rouge vif. Dès qu'il put se remettre à penser, Ed s'enfuit en courant. Il courut jusqu'à ce qu'il ne sache plus où il était, sauf que c'était minuit sur les terrains vagues. Le Secteur Kefahuchi remplissait presque le ciel, ne cessant d'enfler à vue d'œil, tel le génie furieux s'échappant de sa bouteille, sans toutefois jamais augmenter de volume, pour ainsi dire. C'était, disait-on, une singularité sans horizon d'événement, un échantillon de physique fausse lâché dans l'univers. Il pouvait en sortir n'importe quoi, mais il n'en sortait jamais rien. À moins que, bien sûr, songea Ed, ce que nous avons ici-bas résulte déjà de ce qui se passe là-haut... Levant les yeux au ciel, il pensa longuement et sérieusement à Annie Glyph. C'était comme ça la nuit où il l'avait rencontrée – une lumière perverse scintillant sur les terrains vagues. Il l'avait plus ou moins ramenée à la vie rien qu'en lui demandant son nom. Maintenant, il était responsable d'elle.

Il retourna au cirque et la trouva en train de dormir. La chambre était pleine de sa chaleur douce et calme. Ed se coucha près d'elle et ensevelit son visage à la jonction de son cou et de ses épaules. Au bout de quelques instants, elle s'éveilla à moitié et lui fit de la place dans la courbe de son corps. Il posa la main sur elle et elle émit un grognement de plaisir, puissant et guttural. Il faudrait qu'il quitte New Venusport avant qu'il lui arrive quelque chose à cause de lui. Il serait

obligé de la laisser ici. Comment lui apprendrait-il la nouvelle ? Il n'en savait rien.

Elle avait dû lire dans ses pensées, parce qu'en rentrant, quelques nuits plus tard, elle dit :

— Qu'est-ce qui se passe, Ed ?

— J'en sais rien, mentit-il.

— Si tu sais pas, Ed, faudrait que tu te renseignes.

Ils se regardèrent, perplexes.

Ed aimait traverser le cirque lui-même dans le matin froid et lumineux, passant de l'odeur salée des dunes à l'odeur du béton chaud et poussiéreux qui saturait l'air autour des tentes et des chapiteaux.

Il se demanda pourquoi Sandra Shen avait choisi cet emplacement. Si vous atterrissiez ici, c'était parce que vous n'aviez pas de références professionnelles. Si vous décolliez d'ici, personne ne vous souhaitait bonne chance. C'était un camp de transit, où les CMT géraient la main-d'œuvre immigrée avant de l'expédier dans les mines. La paperasserie pouvait vous bloquer sur le spatioport non commercial pendant un an, période que vos propres décisions malheureuses risquaient de multiplier par dix. Votre vaisseau rouillait, vous aussi. Mais vous pouviez toujours aller au cirque. C'était justement ce qui inquiétait Ed. Qu'est-ce que cela signifiait pour Madame Shen ? Était-elle coincée là elle aussi ?

— On se déplace jamais ? lui demanda-t-il. Je veux dire, c'est ce que fait un cirque, non ? Chaque semaine dans une autre ville ?

Sandra Shen lui adressa un regard spéculatif ; vieillesse et jeunesse alternèrent sur son visage, sauf dans ses yeux, comme s'ils étaient le seul point fixe de sa personnalité (si ce terme peut avoir un sens quand on parle d'un algorithme). C'était comme des yeux au milieu d'une toile d'araignée. Elle avait un verre plein à côté d'elle. Son petit corps était penché en arrière, les coudes sur le comptoir, un haut talon rouge ancré sous la barre repose-pieds en cuivre. La fumée de sa cigarette montait en un mince filet parfaitement vertical puis se disloquait soudain en volutes et tourbillons. Elle rit et secoua la tête.

— On s'ennuie déjà, Ed ? dit-elle.

Le soir suivant, Bella Cray était parmi les spectateurs.

— Nom de Dieu ! s'exclama Ed tout bas.

Il eut beau chercher de tous les côtés, il ne vit pas Sandra Shen : elle était occupée ailleurs. Ed était coincé là sous la lumière aveuglante des vieux projos de théâtre et le rayonnement blafard et glacial du sourire de Bella Cray. Elle était là, à moins de deux mètres, assise au premier rang, son sac à main sur ses genoux serrés. Son corsage de secrétaire exhibait une petite auréole de transpiration sous chaque aisselle, mais son rouge à lèvres brillait, appliqué de frais, et

ses lèvres formaient silencieusement une phrase qu'il ne put déchiffrer. Il se rappela l'avoir entendue dire, juste avant qu'il abatte sa sœur : « Qu'est-ce qu'on peut faire, Ed ? On est *vraiment* tous des poissons. » Pour la fuir, il mit la tête dans le bocal. Lorsque le monde s'éteignit, il l'entendit l'appeler :

— Hé, Ed ! Une jambe cassée, ça te dit ?

Lorsqu'il se réveilla, elle était partie. Sa tête vibrait encore d'un son pur et aigu. Annie Glyph le traîna dans les dunes, où elle l'allongea dans l'air frais et le bruit lointain du ressac. Il posa la tête sur ses genoux et lui tint la main. Elle lui dit qu'il avait prophétisé la guerre, une fois de plus, et pis encore ; il ne lui dit pas qu'il avait vu Bella Cray dans le public. Il ne voulait pas l'inquiéter. En outre, il avait passé une heure épuisante dans le bocal. Il avait vu les affaires personnelles de sa mère brûler sur le bûcher où on les avait jetées, il avait vu sa sœur partir sur d'autres mondes, il reprochait à son père sa médiocrité et sa faiblesse et était parti sur d'autres mondes lui-même ; ensuite, il avait été conduit au-delà de son propre passé, dans un état complètement inconnaissable. Tout cela l'avait usé.

— C'est bien que tu sois là, dit-il.

— Tu devrais arrêter de faire ce truc, Ed. Ça vaut pas le coup.

— Tu crois qu'on va me laisser arrêter ? Tu crois qu'elle va me laisser arrêter, elle ? À part toi, tout le monde veut soit me tuer, soit m'exploiter. Les deux, peut-être.

Annie sourit et hocha lentement la tête.

— C'est ridicule, dit-elle.

Elle contempla la mer au loin. Au bout d'une ou deux minutes, elle demanda sur un autre ton :

— Ed, tu veux pas des fois quelqu'un de plus petit ? Vraiment pas ? Une nana petite et gentille pour baiser et pas seulement pour être avec ?

Il pressa son énorme main.

— Tu es un roc, lui dit-il. Tout se brise sur toi.

Elle le repoussa et descendit jusqu'à l'eau.

— Nom de Dieu, Ed ! cria-t-elle dans le vent du large. T'es qu'un branleur des caissons !

Il la regarda arpenter à grandes enjambées la laisse de haute mer et ramasser de grosses pierres et des morceaux de bois qu'elle jetait très loin dans l'océan. Il se releva prudemment et l'abandonna à ses démons.

Le spatioport était désert. Tous les gens étaient rentrés chez eux depuis longtemps. Dans la nuit, il n'y avait plus qu'un grillage qui vibrait, agité par le vent, l'odeur de la marée et une voix qui appelait quelqu'un depuis une chambre de motel. Les lampes à vapeur de mercure donnaient un aspect quasi irréel à tout le paysage. Les

hangars étaient vides, le trafic intermittent. C'était comme ça la plupart des nuits. Rien pendant des heures, puis quatre vaisseaux en vingt minutes – deux cargos ventrus venant du Noyau ; le ravitailleur d'un gigantesque vaisseau Alcubièr suspendu quelque part en orbite de parking comme un astéroïde ; un court-courrier semi-commercial qui descendait furtivement, affrété pour des opérations que personne ne pouvait se permettre de reconnaître. Il y aurait des jets de flamme orange comme les cheveux des Hommes Nouveaux, puis ce serait l'obscurité et le vent froid jusqu'au matin. Ed n'avait pas envie de retourner à la chambre avant qu'Annie soit endormie. Il s'aventura donc sur le terrain et s'arrêta entre les hangars à fusées pour admirer les gigantesques vaisseaux et savourer leurs odeurs de métal stressé et de produits de combustion pSi.

Au bout d'un moment, il remarqua une silhouette qui poussait lentement une poubelle à roulettes sur le béton et se dirigeait vers lui. C'était Bella Cray. Depuis la mort de sa sœur, ses jupes étaient plus serrées. Bella se maquillait pour deux, avec plusieurs couleurs de fard à paupières et des lèvres qui évoquaient un bouton de rose hypertrophié. Ces lèvres étaient la première chose qu'on repérait quand elle approchait. De l'arrière, on ne voyait d'elle qu'une paire de fesses. Quelque part au milieu se trouvait son sac à main bourré de flingues.

— Hé, Ed ! dit-elle. Regarde ça !

La poubelle était presque aussi grosse qu'elle. Gauchement repliés à l'intérieur, leurs longues jambes pendant par-dessus le rebord, se trouvaient Tig et Neena Vesicule. Ils avaient des expressions perplexes. Ils étaient morts. Des odeurs de fluides extraterrestres montaient de la poubelle, amères et sans espoir. Neena avait encore les yeux ouverts, et elle regardait le Secteur Kefahuchi comme elle regardait Ed lorsqu'il la baisait dans le terrier, si bien qu'il s'attendait à ce qu'elle rie et dise, à bout de souffle : « Oh, je suis tellement profond en toi ! » Tig Vesicule ne ressemblait même plus à Tig.

Bella Cray gloussa.

— Ça te plaît, Ed ? dit-elle. C'est ce qui va t'arriver. Mais d'abord, ça va arriver à tous les gens que tu connais.

Les longues jambes de Neena Vesicule dépassaient de la poubelle. Bella Cray, comme si elle avait besoin de s'occuper, essaya de les enfourner dans le réceptacle.

— Si cette charogne voulait bien se laisser plier un peu plus... maugréa-t-elle.

Elle se pencha au-dessus de la poubelle jusqu'à ce que ses pieds quittent le sol, puis abandonna.

— Tes potes de merde sont aussi encombrants morts que vivants, dit-elle.

Elle tirailla sur sa jupe et son corsage jusqu'à ce qu'elle les ait remis en place. Elle se tapota les cheveux.

— Eh bien, Ed ? dit-elle.

Ed regardait cette démonstration. Il avait froid ; il ne savait pas ce qu'il ressentait. Annie serait la prochaine victime, c'était assez évident. Annie était la seule autre personne qu'il connaisse.

— Je pourrais vous verser quelque chose maintenant, dit-il.

Bella tira de son sac un mouchoir ourlé de dentelle pour s'essuyer les mains. Tant qu'elle y était, elle s'examina dans la glace d'un petit poudrier en or.

— Holà ! C'est moi, ça ?

Et de sortir son bâton de rouge à lèvres.

— Je vais te dire un truc, Ed, dit-elle en appliquant une généreuse couche de rouge. C'est pas avec du fric que tu vas t'en tirer.

Ed ravala sa salive.

— T'étais pas obligée de faire ça, dit-il en regardant à nouveau le contenu de la poubelle.

Bella Cray gloussa.

À ce moment-là, Annie Glyph, qui avait épuisé son irritation en jetant des pierres dans les vagues, remonta de l'obscurité et cria :

— Ed ? Ed, t'es où ?

Elle l'aperçut planté devant la poubelle.

— Ed, tu devrais pas être dehors par un froid pareil, dit-elle.

Puis elle sembla remarquer le contenu de la poubelle. Elle le considéra d'un air perplexe, puis elle regarda fixement Bella Cray et ensuite Ed avec une sorte de colère patiente, lente à se manifester.

— Ces gens-là, dit-elle finalement à Bella, ont personne pour parler pour eux, ils habitent dans un terrier, ils ramassent la merde de tout le monde ; vous avez pas le droit de les fourrer dans une poubelle, en plus !

Bella Cray parut amusée.

— Z'avez pas le droit ! persifla-t-elle.

Curieuse, elle leva les yeux pour toiser Annie Glyph, qui était peut-être deux fois plus grande qu'elle, puis se remit au travail avec son bâton de rouge.

— C'est qui, cette baleine ? demanda-t-elle à Ed. Hé ! Laisse-moi deviner. Je parie que tu la baisses, Ed. Je parie que tu baisses cette baleine !

— Écoute, dit Ed. C'est à moi que t'en veux.

— Très intelligent de l'avoir deviné.

Bella rangea son poudrier dans son sac et commença à remonter la fermeture Éclair. Puis elle fit mine de se rappeler quelque chose.

— Attends ! dit-elle. Faut que tu voies ce...

Elle avait presque sorti le pistolet Chambers lorsque les mains

d'Annie Glyph – des mains maladroites, aux jointures massives, calleuses après cinq ans sur les brancards du pousse-pousse, tremblant légèrement sous l'effet du *café électrique* – se refermèrent dessus. Ed adorait ces mains, mais il les avait toujours connues sous leur meilleur jour. Il y eut une résistance à peine perceptible lorsque Annie lui passa le pistolet. Il vérifia la charge, qui ressemblait à un liquide noir huileux, mais était en réalité une sorte de cauchemar pour allumé des particules, maintenu en place par des champs magnétiques. Ed scruta les ombres à la recherche de signes révélateurs de mêmes flingueurs, qui étaient généralement des cirés, des chaussures à semelles compensées, des grenades-novas ou une coupe de cheveux ratée. Entre-temps, Annie tenait toujours les deux mains de Bella fermement serrées dans la sienne. Cette prise simple lui permit de la soulever lentement au-dessus du sol.

— Maintenant on peut se parler face à face, dit-elle.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? cracha Bella. Tu veux avoir ton quart d'heure de célébrité, hein ? Tu crois que tu vas t'en tirer comme ça ?

Elle éleva la voix :

— Hé, Ed ! Tu crois que j'ai pas de mecs à moi là, dehors ?

— C'est une bonne question, dit Ed à Annie.

— Y a personne dehors, remarqua Annie. C'est la nuit.

Sa main libre remonta, s'enroula autour du cou de Bella jusqu'à ce que le pouce rejoigne les autres doigts. Bella grogna. Son visage devint écarlate, elle agita les bras comme un bébé. Un de ses souliers se détacha.

— Nom de Dieu, Annie, dit Ed. Repose-la et foutons le camp d'ici.

À vrai dire, il était rempli d'anxiété en voyant une des sœurs Cray se faire traiter de la sorte. Il devait sa récente personnalité au fait qu'il était sa victime. Bella était partout. Dans cette ville au moins, elle arrosait toutes les fréquences, elle était branchée sur tous les coins de rue. Elle gagnait sur le dos de tous les gens qu'elle voyait. Elle avait son pourcentage dans toutes les combines, de l'héroïne terrestre au paquet-cadeau. Bella achetait des mêmes flingueurs et des pré-ados vénales. Pour se détendre, elle avait un transdermique qui la faisait jouir toute la journée, ensuite, telle une mante religieuse, elle mangeait l'heureux élu à sa sauce favorite. C'était la femme qui avait juré de se venger quand Ed avait tué sa sœur. S'il lui était aussi facile que ça de se montrer sur son propre terrain, qu'est-ce que Ed pouvait bien faire ? En plus, personne, comme en témoignait le contenu de la poubelle, ne pouvait inverser les rôles avec Bella Cray très longtemps. Il frissonna.

— Le brouillard arrive, Annie, dit-il.

— Si tu vois pas les conséquences de tes actions, expliquait-elle à

Bella, tu pourrais buller dans un caisson pour le même prix.

Elle força Bella à regarder à l'intérieur de la poubelle.

— Je veux que tu comprennes ce que tu as fait quand tu as fait ça. Ce que tu as *vraiment* fait.

Bella essaya de rire : « Guck-guck-guck ! »

Annie serra encore plus. Le visage de Bella prit une vilaine couleur. Elle émit un dernier « guck ! » et retomba, toute flasque. Sur quoi Annie sembla se désintéresser d'elle. Elle laissa choir Bella sur le sol et s'empara de son sac à main.

— Hé, Ed ! Vise un peu ! C'est bourré de fric !

Elle empoigna les billets par liasses entières, les brandit et rit comme une enfant. La joie d'Annie ne connaissait pas de bornes. C'était une tireuse de pousse. Elle s'investissait à fond dans tout ce qu'elle faisait. À une autre époque, on l'aurait traitée de simple d'esprit, mais elle était tout le contraire.

— Ed, j'ai jamais *vu* autant d'argent !

Tandis qu'elle le comptait, Bella se décolla du béton et s'enfuit en boitant dans le brouillard. Elle avait l'air un peu de travers.

Ed brandit le pistolet Chambers, mais il était trop tard pour tirer. Bella avait disparu. Il soupira.

— Avec ça, on est plutôt mal partis, dit-il.

— Mais non ! Avec ça, on ira loin ! dit Annie en froissant les billets. Y vaut mieux que ce soit moi qui aie le fric que cette petite dinde. Tu vas voir.

Juste avant l'aube, ils firent rouler la poubelle sur la dalle de béton et jusqu'au milieu des dunes, où Ed enterra Tig et Neena et planta la pancarte « Monster Beach » dans le sable au-dessus d'eux. Annie resta un instant immobile dans le brouillard, puis dit :

— Je suis désolée pour tes amis, Ed.

Elle alla se coucher, mais Ed resta jusqu'à ce que le brouillard se dissipe, que les oiseaux de mer commencent à crier et que le vent du large ébouriffe les oyats. Il songea à Neena Vesicule et à la manière dont elle tremblait quand il était en elle en disant : « Pousse plus fort. Oh. Moi. » Quelque chose changea pour Ed cette nuit-là. Le soir suivant, quand il présenta son numéro, son rêve lui fit traverser son enfance et pénétrer dans un autre lieu.

Avalés par le Dieu

Michael et Anna Kearney, avec leur accent anglais, leurs vêtements soignés et leur air légèrement perplexe, quittèrent une fois de plus New York en direction du nord. Cette fois-ci, ils n'étaient pas pressés. Kearney loua une petite BMW grise chez un concessionnaire des quartiers résidentiels. Ils traînassèrent dans Long Island, puis, revenus sur le continent, ils suivirent la côte jusqu'au Massachusetts.

Ils s'arrêtaient pour regarder tout ce qui attirait leur attention, toutes les curiosités éventuelles que leur signalaient les panneaux sur l'autoroute. Il n'y avait pas grand-chose, à moins de compter la mer. Kearney, avec l'air d'un homme soudain capable d'accepter son propre passé, faisait les marchés aux puces et les bazars de toutes les localités qu'ils traversaient, dénichant des livres d'occasion, de vieilles vidéocassettes et des versions remastérisées en CD d'albums – *The Unforgettable Fire*, *The Hounds of Love* – qui lui avaient plu, mais qu'il n'avait jamais pu mentionner en public. Anna le regardait du coin de l'œil, amusée et perplexe. Ils mangeaient trois fois par jour, souvent dans des restaurants de poissons sur le front de mer, et bien qu'Anna prenne du poids, elle ne se plaignait plus. Ils restèrent une nuit ici, une nuit là, évitant les motels, recherchant plutôt les bed-and-breakfast pittoresques proposés par des lesbiennes soft retraitées ou des agents de change quinquagénaires fuyant les conséquences de la Grande Vague Haussière. Marmelade anglaise authentique. Paysages avec mouettes, varech et doris retournés. Chambres propres et accueil balnéaire.

C'est de cette manière détournée qu'ils aboutirent une fois de plus à Monster Beach, où Kearney loua un bungalow en bois séparé de l'océan par une route étroite et quelques dunes. L'intérieur était aussi nu que la plage, avec des fenêtres sans rideaux, des parquets frottés à la paille de fer et des bouquets de thym séchés qui pendaient dans les coins. Dehors, quelques lambeaux de peinture bleue s'accrochaient aux planches grises sous le vent du large.

— Mais nous avons la télé, dit Anna. Et des souris.

Plus tard, elle demanda :

— Pourquoi sommes-nous ici ?

Kearney ne savait pas trop comment répondre.

— Nous nous cachons, je suppose.

La nuit, il rêvait encore de Brian Tate et de la chatte blanche, qui fondaient comme du suif dans la chaleur de la cage de Faraday. Mais à présent, il les voyait de plus en plus dans des situations absurdes. Ils prenaient des postures assises bizarrement formelles, puis s'éloignaient de lui en culbutant dans une noirceur fondamentale. La chatte, bien qu'elle ressemble exactement à un bibelot sur une étagère, était aussi grosse que l'homme. (Cette curieuse anomalie d'échelle, le commentaire du rêve sur lui-même, causa chez Kearney un sursaut de détresse – sans force, brute, incroyablement déprimante.) Sans cesser de culbuter, ils devinrent de plus en plus petits et finirent par disparaître, gesticulant hiératiquement sur fond d'étoiles et de nébuleuses explosant au ralenti.

Comparée à cela, la mort de Valentine Sprake, bien qu'elle ne perde rien de son caractère grotesque dans le souvenir, avait commencé à paraître accessoire.

— Nous nous cachons, répéta Kearney.

La troisième année à Cambridge, avant qu'il rencontre Anna – ou qu'il assassine qui que ce soit –, il avait un jour jeté un coup d'œil dans la vitrine d'un papetier en se rendant à Trinity College. Y étaient exposés des faire-part de mariage gravés qui, lorsqu'il passa devant la boutique, semblèrent un instant fusionner sans solution de continuité avec les tickets de bus périmés et les reçus de distributeurs de billets qui jonchaient le trottoir à ses pieds. Il constata que l'intérieur et l'extérieur, l'étalage et la rue, n'étaient que des prolongements l'un de l'autre.

Il effectuait toujours des voyages sous les auspices du Tarot. Deux ou trois jours plus tard, quelque part entre Portsmouth et Londres-Charing Cross, son train fut retardé d'abord par des travaux sur la voie, puis par une panne d'une des motrices. Kearney, qui somnolait, se réveilla en sursaut. Le train ne bougeait pas et il n'avait aucune idée de l'endroit où il se trouvait, bien que ce doive être une gare : des voyageurs rôdaient sous les fenêtres, dont deux ecclésiastiques avec cette uniformité de blancheur dans les cheveux que n'ont plus les laïques. Il se rendormit et rêva brièvement des plaisirs perdus des Ajoncs, puis se réveilla brusquement avec l'horrible certitude d'avoir crié dans son sommeil. Toute la voiture l'avait entendu. Il avait vingt ans, mais son avenir était clair. S'il continuait à voyager ainsi, il deviendrait quelqu'un qui parle dans son sommeil dans l'express de Londres – un homme entre deux âges avec des dents en mauvais état et une serviette toilée, la tête inconfortablement calée dans

l'encoignure du dossier tandis que son esprit se détricotait comme un vieux pull et que tout devenait illisible pour lui.

Ce fut la dernière de ses épiphanies. Sous sa clarté, le Tarot, générateur d'épiphanies, avait tout du piège. Il lui semblait la plus terne des carrières. Des voyages – peut-être en nombre infini –, y demeuraient enchâssés comme des dimensions fractales. Mais le milieu était devenu aussi transparent pour lui que la vitrine du papetier, et elles étaient trop faciles à décompacter. Il avait vingt ans et les lignes épurées de l'avant d'une motrice Intercity jaune ne l'enthousiasmaient plus. Il avait dormi dans trop de chambres surchauffées, mangé dans trop de cafés de gare. Il avait attendu trop de correspondances.

Sans le savoir, il était prêt pour la prochaine grande transition de sa vie.

— Nous nous cachons, vraiment ? demanda Anna.

— Oui.

Elle vint se placer devant lui, tout près, si bien qu'il sentit la chaleur de sa peau.

— Tu en es sûr ?

Peut-être ne l'était-il pas. Peut-être attendait-il. Toutes les nuits, après qu'elle s'était endormie, il allait s'asseoir là-bas, sur le sable de Monster Beach. S'il s'attendait à voir sa bête noire, il fut déçu : pour une fois, elle n'était pas dans les parages. Quelque chose avait à jamais changé dans cette relation. Pour la première fois depuis leur rencontre originelle, Kearney – bien qu'il tremble de peur devant cette idée – encourageait le Shrandeur à le rattraper. Sentait-il l'autre s'arrêter, puis tourner la tête, aussi intelligemment qu'un oiseau, pour chercher à détecter sa présence ? Se demandait-il pourquoi Kearney jouait les provocateurs ?

La nuit, sur la plage, il n'avait pas grand-chose d'autre à faire qu'attendre en regardant les vagues de l'océan passer et repasser sous les dures étoiles. Les vents froids du large soulevaient le sable des dunes qui s'égrenait en sifflant entre les touffes d'oyats dans une luminescence agitée de frissons. Kearney avait l'impression d'une réalité sans limites. Dans cette perspective, la plage devenait la métaphore d'un autre site de transition, d'une autre frontière, d'une grève contre laquelle venait clapoter l'univers tout entier. Quelles sortes de monstres pourraient s'échouer sur une plage pareille ? Plus que la carcasse pourrie et rétrograde d'un requin pèlerin ; plus que le plésiosaure avec lequel, dans un moment de griserie, on l'avait brièvement confondu en 1970. La plupart des nuits, il regagnait le bungalow et sortait le lecteur de poche qui contenait les ultimes données sauvegardées par Brian Tate. En général, il le tournait et le

retournait une minute ou deux dans ses mains sous la lumière bleue et froide de l'écran du téléviseur avant de le ranger à nouveau. Une fois, il sortit son ordinateur portable et y connecta le lecteur, sans toutefois allumer ni l'un ni l'autre. Au lieu de quoi, il alla dans la chambre, se mit tout habillé dans le lit à côté d'Anna et plaça la paume de sa main contre son sexe jusqu'à ce qu'elle se réveille à moitié et gémissse.

Le jour, il écoutait les vieux albums ou zappait d'une chaîne à l'autre, à la recherche de tout ce qui pouvait passer pour des informations scientifiques. Tout semblait l'amuser. Anna ne savait comment interpréter ce comportement. Un matin, au petit déjeuner, elle lui demanda :

— Tu vas me tuer, non ?

— Je ne crois pas, répondit-il. Pas maintenant.

Puis il ajouta :

— Je ne sais pas.

Elle posa sa main sur la sienne.

— Tu le feras, tu sais, dit-elle. Tu seras incapable de te retenir à la fin.

Kearney contempla l'océan par la fenêtre.

— Je ne sais pas.

Elle retira sa main et se tint à l'écart de lui pendant toute la matinée. L'équivoque la déconcertait toujours, et, pensait-il, la mettait en colère. Ça remontait à son enfance. Vis-à-vis de l'existence, elle avait en réalité le même problème que lui : comme elle n'y attachait pas grande importance, elle avait cherché quelque chose d'apparemment plus exigeant. Mais ce qui se passait entre eux allait plus loin. Ils s'étaient portés au-delà des normes de leur relation, ils n'avaient aucune idée de ce qu'ils voulaient faire l'un avec l'autre. Lui ne voulait pas qu'elle soit en bonne santé. Elle ne voulait pas qu'il soit digne de confiance ou d'un naturel agréable. La nuit, ils se tournaient autour, à la recherche de l'occasion favorable, d'attitudes moins ordinaires à s'imposer mutuellement. Anna excellait à ce jeu. Elle le surprit en l'invitant, dans le sillage d'un de ses brillants sourires vulnérables :

— Tu aimerais me mettre ta bite dedans ?

Ils avaient retiré du lit la couette en patchwork et l'avaient disposée devant l'âtre, où des morceaux de bois trouvés sur la plage se consumaient en donnant des cendres d'un blanc absolu. Anna, presque aussi blanche, était allongée sur le flanc à la lueur des flammes. Il considéra d'un air pensif les creux et les ombres de son corps.

— Non, lui dit-il, je ne crois pas.

Elle se mordit la lèvre et lui tourna le dos.

— Qu'est-ce qui ne va pas chez moi ?

— Tu n'en as jamais eu envie, dit-il prudemment.

— Mais si, j'en avais envie. J'en avais envie dès le début, mais on voyait bien que tu ne voulais pas. La moitié des filles de Cambridge étaient au courant. Tout ce que tu faisais, c'était de les branler, et tu ne jouissais même pas de ton côté. Inge Neumann – la fille qui t'a initié au Tarot, hein ? – n'en revenait pas.

À ces mots, il prit un air tellement humilié qu'elle éclata de rire et dit :

— Moi, au moins, je t'ai fait jouir.

En guise de représailles, il lui parla des Ajoncs.

— La maison était invisible de la route, dit-il en se penchant en avant, énervé par cet effort d'imagination. Elle était très bien cachée. Rien que des arbres couverts de lierre, quelques mètres d'une allée envahie par la mousse, la plaque avec le nom.

Dans le parc régnaient l'ombre et la fraîcheur, hormis là où le soleil perçait, inondant une pelouse de lumière.

— Ça semblait tellement réel.

La même lumière entraînait dans une chambre au troisième étage, sous la chaleur du toit, où c'était toujours la fin de l'après-midi, et où il y avait toujours le son grave d'une respiration intériorisée, comme le souffle de quelqu'un qui a perdu toute conscience de soi-même.

— Ensuite, mes cousines arrivaient et commençaient à retirer leurs vêtements, dit-il en riant. Du moins, c'est ce que j'imaginai.

Anna eut l'air perplexe.

— Je les regardais et me masturbais, expliqua-t-il.

— Mais ce n'était pas en vrai ?

— Oh non, ce n'était rien qu'un fantasme.

— Alors, je ne...

— Je n'avais aucun contact avec elles dans la vie.

Il ne les avait même pas abordées une seule fois. Elles lui avaient semblé trop énergiques, trop brutales.

— Le fantasme des Ajoncs a tout gâché pour moi. Lorsque je suis arrivé à Cambridge, je ne pouvais plus rien faire.

Il haussa les épaules.

— Je ne sais pas pourquoi, avoua-t-il. Je n'arrivais pas à l'oublier, c'est tout. Lui et ses promesses.

Elle le regarda fixement.

— Mais c'est vraiment de l'exploitation, dit-elle, de se servir des gens pour quelque chose qui ne se passe qu'à l'intérieur de toi.

— J'ai fui les choses que je désirais... tenta-t-il d'expliquer.

— Non, c'est affreux.

Elle prit la couette par un coin et la ramena dans la chambre. Il entendit grincer le lit lorsqu'elle se jeta dessus. Il était vidé, privé de ses moyens.

— J'ai toujours pensé que le Shrandeur était ma punition pour tout

ça, dit-il tristement.

Il le croyait au moins à moitié.

— Va-t'en, dit-elle.

— C'est toi qui t'es servie de moi.

— Non. Jamais.

50 000 degrés Kelvin

— Évidemment, on a eu un peu de chance, avoua Oncle Zip.

Quand Seria Mau était retournée en orbite, elle avait trouvé la config *Krishna Moire* étalée partout comme un costume trop large. Elle les avait quelque peu chagrinés en quittant le planétoïde et se terrait maintenant au milieu des rochers et hauts-fonds gravitationnels du système intérieur. Elle parlait avec Oncle Zip via un réseau d'émetteurs-écrans à commutation randomisée. Les vaisseaux de la config *Krishna Moire* – acceptant cette précaution comme un défi et se réjouissant d'être en dehors d'un combat qu'Oncle Zip ne leur permettrait pas de gagner – avaient pansé leurs blessures, mis leurs mathématiques en commun et épluchaient actuellement le réseau à la vitesse de dix millions de conjectures par nanoseconde. Entretemps, le sim de Seria Mau leva les yeux vers Oncle Zip et Oncle Zip le regarda de haut. C'est à peine si elle pouvait voir son visage vernissé comme une pipe en terre et son gilet fantaisie derrière la courbure inférieure grinçante de son ventre, serré dans un pantalon de capitaine en coutil et bridé par une ceinture en cuir noir large de vingt bons centimètres. D'une main, il tenait une sorte de télescope en cuivre et, de l'autre, un vénérable similivre en papier, *La Galaxie et ses étoiles*. Il portait son calot de marin, avec « Embrasse-Moi Chéri » en écriture cursive sur la tranche.

— Rien ne peut remplacer la chance, dit-il.

Il était arrivé ceci : dans leur course pour être le premier à rattraper la *Chatte Blanche*, Oncle Zip et le commandant du croiseur lourd nastic *Touche-le-Vide* étaient entrés en collision sur l'orbite de parking de Motel Splendido. Au moment du choc, le véhicule d'Oncle Zip – le classe K *El Rayo X*, loué, en même temps que la config *Krishna Moire*, à des contacts non révélés dans la bureaucratie CMT – avait déjà atteint le quart de la vitesse de la lumière. Trente ou quarante secondes plus tard, il était profondément enseveli sous la coque verdâtre comme une écorce du vaisseau nastic, dont il avait pénétré les structures internes convolutées jusqu'au centre de commande et de contrôle avant de perdre son élan. Le *Touche-le-Vide* absorba cette

énergie sur un mode newtonien simple, la traduisant en chaleur et en bruit et – finalement – sous la forme d’une accélération poussive dirigée vers le Petit Nuage de Magellan. Sa coque perforée fut promptement entourée par des nuées d’opérateurs fantômes qui tentaient d’évaluer les dégâts. Une coiffe de minuscules machines réparatrices – programmes-essais rudimentaires intervenant via un substrat de colle céramique intelligente – commença à colmater la brèche.

— Entre-temps, poursuivait Oncle Zip, je m’aperçois que ce mec est en fait déjà mort, selon ses propres critères, même si les maths de son vaisseau le conservent plus ou moins sous forme de sim. Je lui dis : « Hé, on peut encore bosser ensemble. Être mort comme ça, c’est pas un inconvénient », et il dit qu’il est d’accord. Bosser ensemble, c’était logique. Des fois, ça peut être la solution.

Telle était donc la situation. Les opérateurs fantômes d’Oncle Zip, présumant correctement qu’aucun des deux vaisseaux ne pourrait aller nulle part en cavalier seul, se mirent à construire des ponts logiciels entre les mathématiques du classe K et les systèmes de propulsion de son nouvel hôte. Personne ne l’avait encore jamais fait ; néanmoins, quelques heures plus tard, les vaisseaux étaient à nouveau en état de marche et poursuivaient la *Chatte Blanche*, leurs origine, position et motifs camouflés sous la curieuse double signature qui avait tant intrigué Seria Mau.

— On a eu un peu de chance dans cette affaire, réitéra Oncle Zip, à qui cette idée semblait plaire.

Il étala ses mains confortablement et dit :

— Ça a cafouillé une ou deux fois en route. Mais on est là. Faut qu’on bosse ensemble aussi, toi et moi, Seria Mau.

— Pas la peine de retenir ta respiration, Oncle Zip.

— Et pourquoi ?

— Parce que. Mais essentiellement parce que tu as tué ton fils.

— Hé ! dit-il. C’est toi qui l’as tué. Me regarde pas comme ça !

Il secoua la tête et dit :

— Ça doit être commode de pouvoir oublier si vite.

Seria Mau fut forcée de reconnaître qu’il y avait du vrai là-dedans.

— Mais c’est toi qui m’as branchée sur lui, dit-elle. Tu m’as remontée à bloc et je me suis lancée. Et puis, quelle importance, de toute façon, puisque tu savais déjà où était Billy ? Tu le savais depuis le début, sinon, tu n’aurais pas pu me le dire. Tu aurais pu le retrouver quand tu voulais. Pourquoi toute cette mascarade ?

Oncle Zip réfléchit avant de répondre.

— C’est vrai, finit-il par avouer. J’avais pas besoin de le chercher. Mais je savais qu’il partagerait jamais sa source secrète d’informations

avec personne. Il est resté là-bas dix ans sous la pluie de cette planète merdique dans l'espoir que je le lui demande, rien que pour pouvoir me dire non. Alors, à la place, je lui ai envoyé ce qui lui manquait : je lui ai envoyé une triste histoire. Je lui ai montré qu'il pouvait encore faire du bien dans ce pauvre monde. Je lui ai envoyé quelqu'un encore plus mal en point que lui, quelqu'un qu'il pourrait aider. Je t'ai envoyée toi. Je savais qu'il te proposerait de t'emmener là-bas.

Il haussa les épaules.

— Je me suis dit que je pourrais te suivre, dit-il.

— Tu es un salaud, Oncle Zip.

— On me l'a déjà dit.

— Finalement, Billy ne m'a rien dit. Tu t'es trompé sur son compte. Il est monté à bord de mon vaisseau uniquement pour coucher avec Mona la clone.

— Ah, dit Oncle Zip. Tout le monde veut coucher avec Mona.

Son sourire était chargé de réminiscences.

— C'était un de mes enfants, elle aussi, dit-il.

Puis il secoua la tête tristement.

— Ça a pas très bien marché entre Billy Anker et moi dès le premier jour après sa sortie de l'incubateur. C'est des choses qui arrivent entre un père et son fils. Peut-être que j'ai été trop dur avec lui. Mais, tu sais, il a jamais trouvé sa voie. Ce qui est dommage, parce qu'il me ressemblait tellement quand j'étais jeune, avant que je fasse une entrada de trop et que je chope cette obésité pathologique.

Seria Mau se débrancha.

Les alarmes retentissaient. Sous son éclairage intérieur changeant bleu et gris, la *Chatte Blanche* était à la fois déserte et hantée. Les opérateurs fantômes flottaient au plafond du compartiment des humains ; ils montraient Seria Mau du doigt et chuchotaient entre eux comme des sœurs en deuil.

— Qu'est-ce qu'il y a encore, nom de Dieu ? leur demanda-t-elle.

Ils couvrirent mutuellement de leurs doigts leurs bouches meurtries. Les classe K de la config *Krishna Moire* avaient rattrapé à la course la plupart des avatars télécommandés et poursuivaient le reste comme une meute de chiens sur le front de mer à Carmody la nuit.

— Nous disposons d'un tampon de quelques nanosecondes, l'avertirent les mathématiques. Nous devrions soit partir, soit nous battre.

Elles réfléchirent un instant, puis dirent :

— Si nous nous battons, les autres vont probablement gagner.

— Partons, alors.

— Où ?

— N'importe où. Pourvu qu'on les sème.

— Nous pourrions semer la config classe K, mais pas le vaisseau nastic. Son système de navigation n'est pas aussi bon que nous, mais son pilote est meilleur que vous.

— *Arrêtez de dire ça tout le temps !* hurla *Seria Mau*.

Puis elle éclata de rire.

— Quelle importance, après tout ? Ils ne nous feront pas de mal... tant qu'ils n'auront pas trouvé où nous allons, en tout cas. Et même quand ils l'auront trouvé, peut-être.

— Où allons-nous ?

— Vous aimeriez bien le savoir, n'est-ce pas ?

— Nous ne pouvons pas y aller tant que nous ne le savons pas, lui rappelèrent les mathématiques.

— Chargez-moi, ordonna *Seria Mau*.

Instantanément, les quatorze dimensions du sensorium de la *Chatte Blanche* se replièrent autour d'elle et elle fut réglée sur le temps du vaisseau. À la première nanoseconde, elle put flairer le vide. À la deuxième, elle sentit l'infime caresse de la matière sombre contre la coque. À la troisième, elle se syntonisa sur la fusion hideuse du soleil local et capta des sons que personne n'a jamais pu décrire. À la quatrième nanoseconde, les langages de commande en perpétuelle redéfinition de la config *Krishna Moire* remontèrent jusqu'à elle au travers des couches d'une sorte de liquide limpide – le chiffrement dans lequel ils étaient en suspension. En cinq nanosecondes, elle savait tout sur les vaisseaux : statut de la propulsion, consommation d'énergie, armements à disposition ; les dommages qu'ils avaient subis lors de l'affrontement du jour – coques amincies en des points cruciaux par l'ablation des particules, réserves de munitions entamées. Les nanomachines faisaient des heures supplémentaires pour consolider leur architecture interne. Ils étaient trop jeunes et trop stupides pour se rendre compte de l'étendue des dégâts. Elle estima qu'elle pouvait les battre, quoi qu'en disent les mathématiques. Elle resta en arrêt une nanoseconde de plus, s'échauffant dans la nuit à quatorze dimensions. Des fibres lumineuses clignotèrent, s'éteignirent. Des bruits, au loin. Elle entendit *Krishna Moire* dire : « On l'a ! » mais elle savait qu'il se trompait.

Ici, elle était chez elle.

C'était un lieu pour les gens qui ne savaient plus ce qu'ils étaient. Qui ne l'avaient jamais su. Oncle Zip l'avait qualifiée de « triste histoire ». Sa mère était morte depuis longtemps. Elle n'avait pas vu son frère ni son père depuis quinze ans. Mona la clone n'avait eu que du mépris pour elle et Billy Anker avait eu pitié d'elle alors même qu'elle le tuait ; en outre, le souvenir de sa mort atroce flottait devant elle comme le menu de la sienne. Puis elle s'imagina que toute la complexité de l'être humain devenait transparente à ce niveau et

qu'elle pourrait voir à travers, passer de l'autre côté et parvenir jusqu'au code simple sous-jacent. Elle pouvait rester ou partir : en ce lieu comme dans la vie. Elle était le vaisseau.

— Armez-moi, ordonna-t-elle.

— Est-ce bien ce que vous voulez ?

— Armez-moi.

C'est sur ces entrefaites que la config classe K trouva le dernier de ses avatars et se mit à dérouler le fil qui conduisait jusqu'à elle. Mais elle était déjà au contact, et eux pensaient encore en millisecondes. Chaque fois qu'ils la retrouvaient, elle était ailleurs. Puis, dans l'instant qu'il leur fallut pour comprendre ce qui se passait, elle était entrée dans leur espace personnel.

Il fallait que l'engagement soit terminé en une minute et demie, sinon *Seria Mau* se consumerait. Dans ce laps de temps, elle scintillerait à un rythme imprévisible, quittant et regagnant l'espace normal cinquante ou soixante mille fois. C'est à peine si elle s'en souviendrait ensuite au-delà de quelques images dispersées. Dans l'espace du vaisseau, un sursaut gamma à grande puissance générant 50 000 K pendant quatorze interminables nanosecondes ressemblait à une fleur. Les cibles pivotaient sous le regard de ses systèmes d'acquisition tels des schémas à incliner d'un certain nombre de degrés dans sept dimensions jusqu'à ce qu'elles s'épanouissent comme des fleurs elles aussi. Les cibles elles-mêmes voyaient la *Chatte Blanche* sortir de nulle part sur trois ou quatre arcs différents qui, bien que séquentiels, semblaient simultanés, dans un brouillard de leurres, de faux signaux et de langages de combat inventés, mousse de code et de violence qui ne pouvait avoir qu'une seule conclusion.

— En fait, les mecs, compatit *Seria Mau*, je ne suis pas sûre moi-même où je suis là-dedans.

Le *Norma Shirike*, se démenant pour faire le contact, se disloqua dans un nuage de pixels comme les pièces d'un puzzle dispersées par un vent violent. Le *Kris Rhamion* et le *Sharmon Kier*, essayant de ne pas se heurter dans leur hâte de s'enfuir, percutèrent un petit astéroïde. Il y eut soudain plein de débris disparates flottant dans le néant. Leurs arêtes étaient irrégulières. Aucun d'eux ne semblait humain à quelque échelle que ce soit. L'espace local se refroidissait, mais c'était encore un four résonnant de lumière et de chaleur, tout scintillant de particules exotiques et d'états de phase. Un beau spectacle.

— J'adore être ici, dit-elle.

— Il vous reste trois millisecondes, l'avertirent les mathématiques. Et nous ne les avons pas tous eus. Nous croyons que l'un d'eux a quitté le système. Mais *Moire* lui-même est quelque part dans la nature et nous le cherchons encore.

— Laissez-moi ici.

— Nous ne pouvons pas faire ça.

— Laissez-moi ici, sinon on est baisés de toute façon. Il s'est servi de son équipe comme d'un leurre et s'est synchronisé sur le vaisseau tout à la fin, en escomptant qu'il lui resterait une ou deux millisecondes pour me sauter dessus quand je ralentirais.

C'était une tactique classique, et Seria Mau était tombée dans le piège. *Moire, ordure, je sais ce que tu as l'intention de faire !* Trop tard. Elle était à nouveau en temps normal. Le protéome du caisson, injecté de nutriments et de tranquillisants hormonaux, commençait à essayer de la réparer. Elle pouvait à peine rester éveillée.

— Merde ! dit-elle aux mathématiques. Merde et putain de merde !

Il y eut du rire sur les fréquences. Krishna Moire se matérialisa brièvement devant elle dans son uniforme bleu clair des sections d'assaut.

— Hé, Seria, dit-il. Tu te demandes ce qui se passe ? Ben, c'est moi qui viens te dire bonne nuit. Une *putain de merde* de bonne nuit.

— Il vient sur nous, confirmèrent les mathématiques.

Le vaisseau de Moire traversait les débris et s'approchait en scintillant. Il ressemblait à un fantôme. Il ressemblait à un requin. Rien de ce qu'elle pourrait faire ne serait assez rapide. Affolée, la *Chatte Blanche* tourna en rond comme une de ses victimes, cherchant une issue. Puis tout s'embrasa comme un arbre de Noël et le *Krishna Moire*, gîflé par le choc, disparut en culbutant comme une aiguille de ténèbres dans la lueur mourante de l'explosion. Au même instant, Seria Mau s'aperçut qu'un objet gigantesque venait de se matérialiser à côté de la *Chatte Blanche*. C'était le croiseur nastic, dont la vaste coque, superficiellement moisie comme des fruits tombés pourrissant dans un vieux verger, grouillait toujours de machines réparatrices.

— Mon Dieu, dit Seria Mau. Ils l'ont buté. Oncle Zip a liquidé son propre nervi.

— Nous ne croyons pas que ce soit Oncle Zip, dirent les mathématiques. L'ordre est venu d'ailleurs dans le vaisseau. C'est comme s'il y avait un esprit bicaméral là-dedans, remarquèrent-elles avec un rire désincarné.

Seria Mau eut envie de pleurer.

— C'était le *commandant*, dit-elle. Il a toujours eu une bonne opinion de moi. Et j'ai toujours eu une bonne opinion de lui. Au fait, où est ce salaud de Krishna Moire ?

— Dans les couches externes de la géante gazeuse. Il s'est échappé en surfant sur l'onde d'expansion de l'explosion. Il est endommagé, mais ses moteurs marchent encore. Voulez-vous le poursuivre ?

— Non. Grillez-le.

— Plaît-il ?

— Grillez-moi cette ordure.

— ?

— Quand on veut quelque chose, soupira Seria Mau, il faut le faire soi-même. Et voilà.

Un projectile se libéra d'une des superstructures complexes de la *Chatte Blanche*, hésita le temps d'un battement de cil jusqu'à ce que son moteur démarre, puis fonça dans l'atmosphère de la géante gazeuse. La gravitation essaya bien de l'anéantir, mais il était déjà devenu la voix de Dieu. Une sorte d'éclair zébra le disque de la géante gazeuse lorsqu'elle commença à s'embraser. Oncle Zip se brancha sur la *Chatte Blanche*. La colère lui gonflait les joues.

— Hé ! dit-il, tout ça, c'était pas nécessaire. Tu le sais peut-être pas, mais j'ai payé un sacré paquet pour avoir ces mecs. À la fin, je les aurais pas laissés te faire du mal.

Seria Mau l'ignora.

— On ferait mieux de démarrer, conseilla-t-elle aux mathématicues.

Elle bâilla et dit :

— Voici notre destination. Et puis je n'avais vraiment pas envie de me faire chier encore une fois avec cette ordure. J'étais carrément trop fatiguée.

Lorsqu'ils quittèrent le système, une nouvelle étoile avait commencé à briller derrière eux.

Seria Mau dormit longtemps, sans faire de rêves, au début. Puis elle commença à voir des images. Elle vit la New Pearl River. Elle vit le jardin, lugubre sous la pluie. Elle se vit de très loin, toute petite, mais parfaitement nette. Elle avait treize ans. Elle était venue s'engager pour les classe K. Elle était en train de dire adieu à son frère et à son père. La scène se déroulait à la gare de Saulsignon, encore jolie sous le ciel de guerre, qui était exactement comme le ciel de l'Europe en temps de guerre sur la Terre Ancienne – bleu, turbulent, sillonné de traînées, mais plein d'espoir. Elle se vit en train d'agiter la main, et elle vit son père lever la main. Le frère refusa tout geste d'adieu. Il ne voulait pas qu'elle parte, alors il refusait même de la regarder. Cette scène se dissipa lentement. Ensuite, Seria Mau se vit quand elle était pour la dernière fois humaine : elle grelottait, assise sur le bord d'un lit, en train de vomir dans une cuvette en plastique tout en essayant de retenir les pans d'une blouse en coton qui ne cessait de s'ouvrir dans le dos.

Vous vous engagez pour les vaisseaux classe K dans des salles blanches stériles à température constante ; néanmoins, vous avez beau faire ce que vous voulez, vous n'arrivez pas à avoir chaud. Vous devez être à jeun. On vous donne quand même les émétiques, au cas où. On

vous fait la piqûre. On vous fait passer les tests, mais – soyons honnêtes – c’est uniquement pour vous occuper pendant les deux ou trois jours qu’il faut à l’injection pour agir. Votre milieu sanguin fourmille alors d’agents pathogènes sélectionnés, de parasites artificiels et d’enzymes de synthèse. Vous présentez les symptômes de la sclérose en plaques, du lupus érythémateux et de la schizophrénie. On vous attache, on vous donne un bâillon en caoutchouc à mordre. La voie est libre pour les opérateurs fantômes, qui, tournant sur un substrat nano-tech au niveau submicrométrique, ne tardent pas à mettre en pièces votre système nerveux sympathique. Ils vidangent les déchets en permanence via le côlon. Ils vous injectent une pâte blanche d’usines de dix microns de diamètre qui vont cultiver des protéines exotiques et surveiller vos indicateurs internes. Ils vous carottent en quatre points de la colonne vertébrale. Vous êtes conscient tout au long de ce processus, sauf pendant le bref instant où on vous présente au code K lui-même. Bien des recrues, même actuellement, ne survivent pas au-delà de ce stade. Si vous réussissez, on vous enferme dans le caisson. À ce moment-là, on vous a brisé la plupart de vos os et retiré quelques organes : vous êtes aveugle et sourd, et tout ce dont vous avez conscience est une sorte de ressac nauséux qui vous traverse en permanence. On vous a ouvert le néocortex afin qu’il puisse accueillir le pont logiciel ironiquement connu sous l’appellation « Croix d’Einstein » à cause de la forme que vous voyez la première fois que vous l’utilisez. Vous n’êtes plus seul. Vous allez bientôt pouvoir traiter consciemment des millions et des millions de bits par seconde ; mais vous ne marcherez plus jamais. Jamais plus vous ne rirez, toucherez quelqu’un, baiserez ou vous ferez baiser. Vous ne ferez jamais plus rien pour vous-même. Vous n’aurez même plus jamais besoin de chier. Vous avez signé. Il vous vient un moment à l’esprit que vous avez eu la possibilité de choisir cette existence, mais que jamais, non, jamais, vous ne pourrez revenir sur ce choix.

Dans le rêve, Seria Mau se vit d’en haut. Toutes les années qui suivirent, elle pleura en pensant à ce qu’elle s’était fait à elle-même à ce moment-là. Elle avait une peau de poisson. Elle tremblait dans le caisson comme un animal de laboratoire blessé. Mais son frère n’avait même pas voulu agiter la main en signe d’adieu le jour de son départ. En soit, c’était déjà une raison suffisante. Qui voudrait d’un monde pareil, où vous étiez obligée d’être la mère tout le temps, et où votre frère ne voulait même pas lever la main pour vous dire adieu ?

Brusquement, Seria Mau regardait l’image d’un mur intérieur couvert de soie moirée à ruchés. Au bout d’un certain temps, la partie supérieure du corps d’un homme – il était grand et maigre, il portait un habit à queue-de-pie noir sur une chemise blanche empesée ; d’une

main gantée de blanc, il tenait un chapeau haut de forme ; de l'autre, une courte canne en ébène – se pencha lentement dans le cadre de l'image. Seria Mau eut immédiatement confiance en lui. Il avait des yeux rieurs d'un bleu clair pénétrant et une mince moustache noire ; ses cheveux noirs comme jais étaient plaqués sur sa tête par la brillantine. Elle s'aperçut qu'il était en train de s'incliner. Au bout d'un long moment, quand il se fut penché au maximum dans son champ de vision sans toutefois marcher dedans pour de bon, il lui sourit et dit, d'une voix tranquille et amicale :

— Il faut que tu te pardonnes tout cela.

— Mais... Seria Mau s'entendit-elle répondre.

Sur quoi l'arrière-plan de soie ruchée fut remplacé par un groupe de trois fenêtres cintrées ouvertes sur la brutale clarté du Secteur Kefahuchi. Elle eut l'impression que la pièce elle-même culbutait dans l'espace à une allure mesurée, subrelativiste.

— Il faut que tu te pardonnes à toi-même, dit le prestidigitateur.

Lentement, il porta la main à son chapeau, tira sa révérence et sortit de l'image à reculons. Avant de disparaître complètement, il lui fit signe de le suivre. Elle se réveilla en sursaut.

— Envoyez-moi les opérateurs fantômes, dit-elle à son vaisseau.

La faille d'Alcubière

Une fois de plus, le film du bocal montra à Ed le départ de sa sœur.

— Tu reviendras, n'est-ce pas ? la suppliait le père.

Pas de réponse.

— Mais tu reviendras, hein ?

Ed se dévissa le cou pour regarder n'importe quoi – les bacs à fleurs, les cumulus blancs, le chat tigré – afin de ne pas voir ni le père ni la fille. Il ne voulait pas qu'elle l'embrasse. Il ne voulait pas agiter la main pour lui dire adieu. Elle se mordit la lèvre inférieure et se détourna. Ed savait que c'était un souvenir. Il aurait voulu l'intégrer aux autres moments qu'il se rappelait, donner un sens à cette merdique rétrospective de sa vie. Mais le visage de sa sœur trembla, étrangement décohérent, comme sous une épaisseur d'eau, et, tout à coup, il le traversa et se retrouva de l'autre côté.

Une secousse, et il n'y eut plus que l'obscurité et une impression de vitesse considérable. Quelques points faiblement lumineux. Un attracteur chaotique qui tournoyait et bouillonnait dans les couleurs iridescentes vulgaires du graphisme informatique d'il y avait quatre cents ans. Comme une blessure dans le firmament.

— Tu crois à ces conneries ? dit Ed.

Sa voix résonna. Puis, là aussi, il passa de l'autre côté et culbuta sans fin dans le vide spatial, où il entendait le ressac précis et rugissant des chansons de l'univers, enchâssées les unes dans les autres comme des dimensions fractales...

... et puis il se réveilla et découvrit qu'il était toujours en scène. C'était inhabituel, et ce qui l'avait réveillé était peut-être le bruit inattendu qu'il avait perçu, prenant du volume pour pénétrer son coma prophétique comme le bruit des vagues quand elles déferlent sur Monster Beach. Il ouvrit les yeux. Le public, toujours debout, l'applaudissait depuis trois bonnes minutes. Seule, Sandra Shen était restée assise. Elle le regardait depuis le premier rang avec un sourire ironique et frappait lentement dans ses petites mains orientales. Ed se pencha en avant pour essayer d'entendre le bruit qu'elles produisaient.

Il s'évanouit.

Ensuite, il s'éveilla avec l'odeur du sel dans les narines. Les dunes étaient une grosse masse noire au-dessus de lui. Encore plus haut, l'encolure de la nuit avec ses ornements de pacotille en sautoir. C'était plus réconfortant que la silhouette de la propriétaire du cirque et la braise rougeoyante de sa cigarette à la merde de chauve-souris. Elle semblait satisfaite.

— Ed, vous avez été remarquable !

— Mais qu'est-ce que j'ai *dit* ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Il s'est passé que les gens vous ont adoré, Ed. Vous avez mis dans le mille. Je dirais qu'ils sont tombés sous votre charme. Je dirais que je suis tombée sous le charme, moi aussi, dit-elle en riant.

Ed tenta de se redresser sur son séant.

— Où est Annie ?

— Annie a été obligée de s'absenter, Ed. Mais je suis là.

Ed leva les yeux. Agenouillée derrière sa tête, elle se penchait pour pouvoir le regarder en face. Il voyait son visage à l'envers – imprécis, jaunâtre, chargé d'indices. Quelques grains de lumière s'échappèrent de ses yeux et s'envolèrent dans le vent du large. Elle sourit et lui caressa le front.

— On s'ennuie encore, Ed ? Il n'y a pas de raison. Le cirque vous appartient. Votre prix sera le mien. Nous pouvons commencer à vendre des avenir. Oh, et puis, Ed...

— Quoi ?

— Nous partons dans quinze jours.

Il se sentit soulagé. Il se sentit condamné. Il ne savait pas comment annoncer la nouvelle à Annie. Il buvait toute la journée dans les bars du front de mer ; ou alors – ce qui ne lui ressemblait pas – il s'entraînait volontairement avec l'aquarium les après-midi. Il aurait bien joué au Vaisseau, mais les vieillards avaient quitté le Dunes Motel depuis longtemps. Il aurait bien bullé dans les caissons, mais il avait peur d'aller en ville. Entre-temps, Annie s'absentait de sa vie. Elle travaillait toute la nuit et rentrait sans faire de bruit quand elle pensait qu'Ed s'était endormi. Lorsqu'ils se rencontraient effectivement, elle était préoccupée, taciturne, repliée sur elle-même. Avait-elle deviné ? Elle détournait les yeux lorsqu'il lui souriait. Ce qui le rendit assez malheureux pour dire :

— Il faut qu'on parle.

— Vraiment, Ed ?

— Tant qu'on se souvient encore l'un de l'autre.

Une semaine après qu'il avait décroché le gros lot, elle ne rentra pas.

Elle resta absente trois jours. Pendant ce temps, Madame Shen se prépara à quitter New Venusport. Les pièces de l'exposition furent

repliées. Les attractions furent emballées. Le grand chapiteau fut démonté. Son vaisseau, *La Déprime Parfaite*, descendit de l'orbite de parking dans le ciel bleu d'un beau matin ensoleillé. C'était en fait un cargo dynaflux rapide à court rayon d'action, vieux de quarante ou cinquante ans – un petit vaisseau trapu aux reflets cuivrés, construit à moindres frais dans un esprit ludique, avec son nez pointu et ses longs ailerons incurvés à la poupe.

— Alors, Ed, qu'est-ce que vous pensez de ma fusée ? demanda Sandra Shen.

Ed contempla la géométrie de sa coque en forme d'avocat mûr, noircie par des atterrissages à la verticale de Motel Splendido jusqu'au Noyau.

— C'est pas une beauté, si vous voulez mon opinion.

— Vous préféreriez un hypersonneur, dit-elle. Vous préféreriez être encore sur France Chance IV et faire plongée sur plongée avec Liv Hula dans une coque en carbone intelligent. Sans vous, elle n'aurait pas réussi, Ed. Elle a déclaré, plus tard : « Si je me suis surpassée, c'est uniquement parce que j'avais peur qu'Ed Chirnois arrive là le premier. »

Ed haussa les épaules.

— J'ai fait tout ça, dit-il. Je préfère être avec Annie maintenant.

— Oh, oh ! Maintenant qu'il peut partir, il n'arrive plus à se décider. Annie a des choses à faire en ce moment, Ed.

— Des choses pour vous ?

Sandra Shen haussa les épaules à son tour. Elle continua d'admirer son vaisseau avec un sourire ironique. Au bout d'un moment, elle dit :

— Vous ne voulez pas savoir pourquoi les gens adorent votre numéro ? Vous ne voulez pas savoir pourquoi ils ont changé d'avis à votre sujet ?

Ed frissonna. Il n'était pas sûr de vouloir le savoir.

— Parce que vous avez cessé de parler de la guerre, Ed, et de toutes ces histoires d'anguilles. À la place, vous leur avez donné un avenir. Vous leur avez donné le Secteur, qui scintille devant eux comme un joyau qu'ils auraient les moyens de s'offrir. Vous les avez emmenés là-bas, vous leur avez montré ce qu'ils pourraient y trouver, ce que le Secteur pourrait faire d'eux. Tout est usé ici-bas, et ils le savent. Vous ne leur avez pas proposé du rétro, Ed. Vous avez dit que tout *n'avait pas été* fait. Vous avez dit : « Plongez ! » C'est ce qu'ils voulaient entendre. Un jour prochain, ils allaient enfin quitter la plage et entrer dans la mer ! Vous étiez très convaincant, dit-elle en riant. Ensuite, vous avez vomi.

— Mais je suis jamais allé là-bas ! protesta Ed. Personne y est allé.

Du bout de la langue, Sandra retira un grain de tabac local du

coin de sa lèvre inférieure.

Ed attendit Annie. Elle ne vint pas. Un jour, puis deux s'écoulèrent. Il nettoya la chambre. Il lui lava son Lycra de rechange. Il contempla le mur. Brusquement, alors qu'il ne voulait aller nulle part ni reconnaître l'existence du monde extérieur, le spatioport fut plein d'animation. La lueur des fusées éclaira les dunes toute la nuit. Des pousse-pousse effectuèrent des navettes frénétiques. Le cirque déménagea, à l'exception des extraterrestres dans leurs capsules-cercueils décorées qu'on aperçut au loin, juste après l'aube, en train de traverser le béton derrière leurs dresseurs, en route pour une mission inconnue. Le troisième jour, Ed sortit une chaise pliante en aluminium et s'assit au soleil, une bouteille de Black Heart à portée de la main. À dix heures et demie du matin, un pousse-pousse de Pierpoint Street entra dans le spatioport côté ville et à bonne allure.

Ed se leva d'un bond.

— Hé ! Annie ! Annie ! cria-t-il.

La chaise bascula, mais il sauva le rhum.

— Annie !

— Ed !

Elle riait. Il l'entendit l'appeler par son nom à l'autre bout du béton. Mais lorsque le pousse pila devant lui, soulevant un nuage de pubs comme des mouchoirs en papier dans une fumée colorée, ce n'était pas Annie entre les brancards, mais une autre fille aux jambes massives qui le toisait d'un air goguenard.

— Hé ! dit-il. Vous êtes qui ?

— T'es pas près de le savoir, dit la conductrice.

Sans se retourner, elle lui désigna d'un pouce désinvolte l'intérieur du véhicule.

— Ta régulière est là-dedans.

C'est à ce moment qu'Annie descendit sur le béton. Elle avait profité de ces trois jours d'absence pour se faire intégralement reconstruire, investissement financé à son insu par Bella Cray l'humiliée. La coupe était radicale. Une chair neuve et propre avait fleuri comme par magie sous le scalpel du tailleur. L'ancienne Annie avait disparu. À sa place, Ed découvrit une fille qui n'avait guère plus de quinze ans. Elle portait une jupe longue en satin rose, plissée dans le dos, et un boléro vert acide en laine d'angora qui mettait en valeur les pointes de ses seins. Elle avait égayé l'ensemble avec une petite ceinture à maillons en or et des sandales à semelles-piédestaux en uréthane transparent. Des rubans assortis retenaient les couettes blondes de sa soyeuse chevelure. Même perchée sur ses sandales elle n'atteignait pas un mètre soixante.

— Salut, Ed, dit-elle. Ça te plaît ? Ça s'appelle Mona.

Elle baissa les yeux sur sa propre personne. Puis elle le regarda et éclata de rire.

— Ça te plaît ! dit-elle.

Puis, d'une voix anxieuse :

— Ça te plaît, pas vrai ? Oh, Ed, je suis tellement heureuse.

Lui ne savait pas quoi dire.

— Je te connais ?

— Ed !

— J'ai dit ça pour rire. Maintenant, je vois la ressemblance. C'est pas mal, mais je pige pas pourquoi t'as fait ça.

Et il ajouta :

— Tu me plaisais comme t'étais avant.

Annie cessa de sourire.

— Nom de Dieu, Ed, dit-elle. C'est pas pour toi que j'ai fait ça. C'est pour moi.

— Je pige pas.

— Ed, j'avais envie d'être plus petite, moi.

— T'es pas plus petite, t'as le look Pierpoint Street.

— Oh, super. Va te faire foutre. C'est de là que je sors, Ed. Pierpoint Street.

Elle remonta dans le pousse-pousse et dit à la conductrice :

— Emmène-moi loin de ce connard.

Elle redescendit du pousse et se mit à taper du pied.

— Je t'aime, Ed, mais faut dire que t'es un bulleur. Et si moi je voulais me faire baiser par quelqu'un de plus grand que moi ? Et si c'était ça dont j'avais besoin, moi, pour m'envoyer en l'air ? Si tu piges pas ça, alors t'es bien un branleur des caissons.

Ed la fixait d'un air ahuri.

— Je suis en train de me disputer avec quelqu'un que je reconnais même pas, se plaignit-il.

— *T'as qu'à me regarder, alors.* Tu m'as aidée quand j'avais des emmerdes, seulement j'ai compris trop tard qu'il fallait que je te serve de maman en échange. Les bulleurs ont toujours besoin d'une mère. Et si j'en avais marre d'être ta mère ?

Elle soupira. Elle voyait bien qu'il ne pigeait pas.

— Écoute, dit-elle. Ma vie, ça t'est bien égal. Tu m'as sauvée, et ça, je l'oublie pas. Mais j'ai mes idées à moi sur des tas de trucs. Je suis ambitieuse et je l'ai toujours été. De toute façon, tu vas t'arracher d'ici avec Madame Shen. Mais si ! Tu crois que j'étais pas au courant ? Ed, je suis passée par là avant toi. Y a qu'un bulleur qui s'imaginerait le contraire.

« On s'est déjà sauvés l'un l'autre, maintenant, il est temps qu'on se sauve chacun pour soi. Et tu sais que j'ai raison.

Une longue vague de tristesse s'incurva et déferla sur Ed

Chirnois : la faille d'Alcubièrre, la pesanteur des ressacs obscurs, la houle reptilienne de l'espace vide qui aspire en son sein un événement marquant de votre vie après l'autre – et bougez-vous un peu, sinon vous allez rester planté là devant le néant à contempler le néant qui est derrière, encore une fois !

— Je crois bien, dit-il.

— Hé ! regarde-moi.

Elle s'approcha et l'obligea à la regarder dans les yeux.

— Ed, tu t'en tireras.

Ses phéromones synthétiques lui donnèrent le vertige. Il était déjà en érection rien qu'en entendant sa voix. Il l'embrassa.

— Mmmmm, dit-elle. C'est gentil. Tu vas pas tarder à repartir dans l'espace, à jouer les pilotes pour ces fameuses dames-vaisseaux. Et je dois avouer que je suis jalouse d'elles.

Ses yeux étaient de la couleur d'une véronique dans les prairies humides d'un village de cadres sur New Venusport. Ses cheveux embaumaient le shampooing à la menthe. Malgré tout, ses traits étaient complètement naturels. C'était de l'art sans artifice. Jamais on ne se serait douté qu'elle était passée chez le tailleur. Elle était Mona la clone, du porno de poche, du sexe à déguster au bout d'un bâton.

— J'ai eu ce que je voulais, Ed...

— Je suis heureux, s'obligea-t-il à dire. Vraiment heureux... Et j'espère que tu seras heureuse, toi aussi.

Il l'embrassa sur le front.

— Tu fais gaffe, Annie.

Elle le laissa voir son sourire.

— C'est promis, dit-elle.

— Bella Cray...

Annie haussa les épaules.

— Tu m'as pas reconnue, Ed. Comment elle ferait, elle ?

Elle se détacha de lui en douceur et remonta dans le pousse-pousse.

— Z'en êtes bien sûre ? s'enquit la conductrice. Parce que vous vous êtes déjà baladée là-bas.

— J'en suis sûre, dit Annie. Excusez-moi.

— Hé, dit la fille, pas la peine de vous excuser. Quand on bosse au spatioport, on carbure pas aux sentiments.

Annie éclata de rire. Elle renifla et s'essuya les yeux.

— Tu fais gaffe, toi aussi, dit-elle à Ed.

Sur ce, elle partit. Ed regarda le pousse-pousse s'amenuiser en franchissant le béton nu qui le séparait de la sortie du spatioport ; les pubs flottaient dans son sillage comme une nuée de foulards et de papillons colorés sous le soleil. La petite main d'Annie apparut un moment, quêtant un geste réciproque de la part d'Ed, triste et heureux

à la fois. Il l'entendit crier quelque chose qu'il interpréta après coup comme : « Passe pas trop de temps dans l'avenir ! » Puis elle prit le tournant en direction de la ville, et il ne la revit plus jamais dans cette existence-là.

Ed alla se soûler le reste de la journée au Café Surf. Il fut transporté chez lui dans le noir par ses anciens partenaires de jeu du Dunes Motel. Sandra Shen l'attendait, l'aquarium sous le bras. Les petits vieux rigolèrent en soufflant sur leurs doigts pour indiquer une brûlure.

— T'es dans le pétrin, mon brave, prédirent-ils.

Toute la nuit, des grains de lumière blanc pâle scintillèrent dans la chambre obscure d'Annie Glyph ; puis, plus tard, sur les dunes au-dehors. Le lendemain, il s'éveilla, épuisé, à bord de *La Déprime Parfaite*. Il était seul, et le vaisseau se préparait à décoller. Il sentait les moteurs bourdonner à travers la carcasse. Il sentait trembler le bout des ailerons. Le balancement préliminaire onctueux des propulseurs dynaflux monta jusqu'à lui et les poils de sa nuque se hérissèrent pour la millionième fois parce qu'il était en vie en cet endroit et en ce moment précis et que, s'il plaquait tout, c'était uniquement pour trouver autre chose quelque part dans l'espace.

Toujours plus. Encore et toujours plus.

Le petit cargo était lui aussi ébranlé par l'excitation du départ. Il s'éleva prudemment, en équilibre sur une colonne de feu, puis lança dans le ciel sa masse ventrue.

— Hé, Ed ! cria la voix sèche de Sandra une minute ou deux plus tard. Regardez ça !

L'orbite de parking de New Venusport était remplie de classe K. Configs et super-configs s'étiraient à perte de vue, par centaines, en formations stratifiées continuellement changeantes. Les vaisseaux ne cessaient de quitter et de regagner l'espace local, leurs armes en batterie, aussi méfiants les uns envers les autres que des fauves, leurs coques mijotant dans une bouillabaisse de particules et un chatolement de champs variés : champs de navigation, champs défensifs, champs pour l'acquisition des cibles et le contrôle des armements, champs qui émettaient dans tout le spectre, depuis les rayons X mous jusqu'à la lumière solide. L'espace local se dissolvait en mirages et se déformait autour d'eux. Ils chassaient sans bouger. Ed pouvait presque entendre la pulsation délétère de leurs moteurs.

La guerre ! pensa-t-il.

La Déprime Parfaite, ayant reçu l'autorisation de départ, se glissa entre eux et quitta l'orbite de parking.

Des étincelles partout

Après la dispute avec Anna, Michael Kearney s'habilla et prit la voiture de location pour se rendre à Boston, où il but de la bière et trouva un Burger King juste avant la fermeture. Ensuite, il se permit des excès de vitesse répétés sur la route côtière, traversant d'épaisses nappes de brouillard blanc tout en mangeant un double cheeseburger-frites au bacon. L'océan, quand il était visible, était une lame d'argent au loin, contre laquelle s'entassait la masse obscure des dunes à l'extrémité sud de la baie. Des oiseaux de mer caquetaient sur la plage même dans le noir. Kearney se gara, éteignit le moteur, écouta le vent chanter dans l'herbe. Il traversa les dunes, descendit sur la grève et se tint sur le sable humide, agitant du bout de sa chaussure les traînées de galets calibrés par la marée. Quelques minutes plus tard, il eut l'impression qu'une forme gigantesque traversait majestueusement la baie et se dirigeait sur lui. Le monstre retournait à sa plage. Ou alors, peut-être, non pas le monstre lui-même, mais l'entité qui se cachait derrière, un certain aspect du monde, de l'univers, de l'état des choses, une noirceur révélatrice qui finit par être un soulagement – une chose dont on ne veut pas entendre parler, mais dont on est perversement heureux d'avoir la confirmation. Elle arrivait sans bruit directement de l'est, de l'horizon. Elle passa au-dessus de Kearney, ou, peut-être, à travers lui. Il frissonna, tourna le dos à la plage et escalada péniblement les dunes pour regagner la voiture, tout en songeant à la femme qu'il avait tuée en Angleterre, dans les Midlands, là où les gens ne trouvaient rien de mieux pour égayer la fin d'un repas que de demander à la ronde : « Comment vous imaginez-vous en train de passer la première minute du nouveau millénaire ? »

Au moment même où il s'était exprimé, il aurait voulu répondre différemment. Il aurait voulu pouvoir dire le genre de choses respectables et optimistes que disaient les autres. Se remémorant cette soirée, il vit clairement à quel point il s'était lui-même marginalisé. Il avait braqué contre lui sa propre existence. Sur la route, en retournant au bungalow, il baissa la glace et jeta l'emballage du Burger King dans la nuit.

Lorsqu'il arriva, la maisonnette était silencieuse.

— Anna ? cria-t-il.

Il la trouva dans la pièce de devant. La télévision était allumée, le son baissé. Anna avait à nouveau enlevé la couette du lit et était à présent assise dessus en tailleur, près du feu, les mains reposant sur les genoux, les paumes vers le haut. Le petit kilo qu'elle avait pris au cours du mois précédent donnait à ses cuisses, à son ventre et à ses fesses un aspect lisse et jeune ; au-dessus, elle était toujours aussi décharnée qu'un cheval. Il avait l'impression qu'il y avait dans cette mise en scène une intuition qu'il ne voyait pas tout à fait d'assez près pour en appréhender le sens. Ses poignets étaient si blancs que les veines s'y dessinaient comme des ecchymoses. Près d'elle, elle avait placé le couteau de cuisinier en acier au carbone qu'il avait acheté lors de leur premier séjour sur cette plage. La lame scintillait sous la lumière de la télévision, grise et incertaine, qui remplissait la pièce.

— J'essaie de rassembler tout le courage qui me reste, dit-elle d'une voix amicale sans détacher son regard du feu. Je savais que tu ne voudrais pas de moi si je n'étais plus malade.

Kearney prit le couteau et le rangea hors de leur portée à tous les deux. Il se pencha au-dessus d'elle et l'embrassa là où sa colonne vertébrale serpentait entre les minces omoplates.

— Mais si, je te veux, dit-il.

Il lui toucha les poignets. Ils étaient chauds et exsangues.

— Pourquoi tu fais ça ?

Elle haussa les épaules et eut un petit rire forcé.

— C'est une mesure de dernier ressort, dit-elle. C'est une motion de censure.

L'ordinateur portable de Kearney était posé, ouvert, sur le téléviseur, et était allumé lui aussi, bien qu'il n'affiche qu'un fond d'écran. Anna y avait connecté le lecteur de poche que leur avait remis Tate. De tous ces gestes, songea Kearney, c'était probablement le plus dangereux. Lorsqu'il lui en fit la remarque, elle haussa les épaules.

— Ce que je déteste le plus dans tout ça, dit-elle, c'est que tu n'as même plus besoin de me tuer.

— C'est ça que tu veux ? Que je te tue ?

— Non !

— Quoi, alors ?

— Je ne sais pas, dit-elle. Baise-moi comme il faut, s'il te plaît. C'est tout.

Ce fut malaisé pour elle comme pour lui. Anna, instantanément mouillée, se présenta avec détermination ; Kearney était moins certain de la manière de procéder. Lorsqu'il réussit finalement à la pénétrer, il eut du mal à croire à la chaleur qu'il ressentit. Ils commencèrent par

ce qu'ils connaissaient, mais elle l'obligea bientôt à lui faire face.

— Comme ça, l'encourageait-elle. Oui, comme ça. Je veux te voir. Je veux voir ton visage... C'est mieux comme ça ? Je suis mieux qu'elles ?

L'espace d'une seconde, il entendit le rire de ses cousines ; le domaine des Ajoncs s'ouvrit à lui, puis bascula et disparut à jamais dans un dernier scintillement.

— Oui, dit-il. Oui !

Ça ne dura pas longtemps, mais elle soupira, l'enlaça et lui prodigua un surcroît de soupirs discrets et de petits sourires avec une chaleur qu'elle ne lui avait encore jamais témoignée. Ils restèrent allongés ensemble un moment devant le feu, puis elle l'encouragea à recommencer.

— Mon Dieu, dit-il avec une objectivité toute expérimentale. Ce que tu mouilles !

— Je sais. Je sais.

La télévision pépiait toute seule presque silencieusement dans les ténèbres au-dessus d'eux. Des pubs traversèrent l'écran, puis furent remplacées par le logo de quelque chaîne d'infos scientifiques, ensuite par l'image de grandes traînées rosâtres de gaz et de poussière, piquetées d'étoiles actiniques, criblées et enveloppées d'une noirceur veloutée, le tout resplendissant dans la fausse clarté d'un cliché du télescope spatial Hubble.

— Le Secteur Kefahuchi, annonça le commentaire, nommé d'après son découvreur, risque de bouleverser toutes nos...

Ce fut comme si l'écran s'était soudain rempli et débordait. Des étincelles silencieuses commencèrent à en jaillir et à se déverser dans la pièce, rebondissant et moussant sur le parquet nu jusqu'à la cheminée, où elles rencontrèrent Anna Kearney, qui se mordait la lèvre inférieure en agitant la tête d'avant en arrière dans un geste onirique, intériorisé. Elles ruisselèrent dans ses cheveux, sur ses joues écarlates, sur son sternum. Les acceptant comme une part de ce qu'elle ressentait, elle gémit un peu et les fit pénétrer à pleines poignées dans son visage et dans sa gorge.

— Des étincelles, murmura-t-elle. Des étincelles partout.

En entendant cela, Kearney ouvrit les yeux et se détacha d'elle, terrorisé. Il empoigna le couteau de cuisinier, puis resta un instant immobile, debout, nu et indécis.

— Anna ! dit-il. Anna !

Une lumière fractale jaillissait de l'écran du téléviseur comme la queue déployée d'un paon. Il courut un moment dans tous les sens jusqu'à ce qu'il trouve les dés du Shrandar dans leur bourse de cuir souple. Puis il regarda Anna, regarda le couteau. Il crut l'entendre essayer de l'avertir :

— Ça vient, ça vient...

Puis elle dit :

— Oui, tue-moi. Vite.

Dégoûté à jamais de lui-même, il jeta le couteau par terre et sortit en courant du bungalow. C'était bien ça : quelque chose d'énorme fondit sur lui en rugissant dans la nuit, comme une ombre descendue du ciel. Derrière lui, il entendit Anna rire puis murmurer à nouveau :

— Des étincelles. Des étincelles partout...

Lorsque Anna Kearney s'éveilla à cinq heures trente le lendemain matin, elle se retrouva toute seule. Le feu s'était éteint, il faisait froid dans le bungalow. La télévision, toujours calée sur CNN, bourdonnait en affichant des images d'actualité : la guerre au Moyen-Orient, la pauvreté en Extrême-Orient, en Afrique et en Albanie. De la guerre et de la pauvreté partout. Elle se frotta le visage, puis, nue et frissonnante, elle se leva et rassembla, amusée, ses sous-vêtements épars. J'ai enfin réussi à lui faire faire ça, songea-t-elle. Mais il ne lui restait qu'un vague souvenir de la nuit.

— Michael ? cria-t-elle.

Le bungalow n'avait qu'une porte donnant sur l'extérieur, et Kearney l'avait laissée ouverte, permettant au vent de pousser un peu de sable blanc brillant par-dessus le seuil.

— Michael ?

Elle enfila son jean et son pull.

Dehors, sur la plage, l'air était déjà lumineux, agité. Des mouettes tridactyles tournoyaient et piquaient, se disputant une proie au milieu d'un amas de varech. Au sommet des dunes, Anna trouva des oyats aplatis, l'odeur résiduelle de quelque substance chimique, une dépression longiligne, peu profonde, comme si quelque chose s'était posé là pendant la nuit. Elle regarda vers Monster Beach, en contrebas : pas de traces.

— Michael ! cria-t-elle.

Rien que les cris des mouettes.

Elle se recroquevilla pour se protéger de la froide brise qui soufflait de l'océan, puis retourna au bungalow, où elle se prépara des saucisses avec des œufs au plat, qu'elle mangea avidement.

— Je n'ai jamais eu aussi faim, dit-elle à son image dans la glace de la salle de bains, depuis...

Mais elle ne trouva rien à ajouter, c'était si loin dans le temps.

Elle l'attendit trois jours. Elle se promena sur le sommet des dunes, alla en voiture à Boston, nettoya le bungalow à fond. Elle mangea. La plupart du temps, elle restait assise sur une chaise, les jambes repliées sous elle, à écouter la pluie de l'après-midi tomber sur la fenêtre et à se remémorer tout ce qu'elle savait de lui. De temps à autre, elle allumait la télévision ; sinon, elle contemplait l'écran éteint

d'un air pensif en essayant de se représenter les choses qu'ils avaient faites la nuit où il était parti.

Au matin du troisième jour, elle se tint devant la porte en écoutant les mouettes se quereller d'un bout à l'autre de la plage.

— Maintenant, tu ne reviendras plus, dit-elle.

Elle rentra dans la maison pour faire ses bagages.

— Tu vas me manquer. Vraiment.

Elle déconnecta le disque externe de l'ordinateur de Kearney et le dissimula sous une couche de vêtements. Puis, ne sachant pas trop comment il serait affecté par le fluoroscope de l'aéroport, elle se ravisa et le mit dans son sac à main. Elle se renseignerait sur place. Elle n'avait rien à cacher, et elle était sûre qu'on la laisserait passer avec. Une fois à Londres, elle retrouverait Brian Tate en espérant – quoi qu'il ait pu lui arriver – qu'il pourrait poursuivre les travaux de Michael Kearney. Sinon, elle serait obligée de téléphoner chez Sony.

Elle verrouilla la porte du bungalow et mit les bagages dans la BMW. Un dernier regard sur les dunes. Là-haut, tandis que le vent lui coupait le souffle, elle avait eu un souvenir précis de lui à Cambridge. Il avait vingt ans et lui confiait avec une sorte d'impatience émerveillée : « Il se pourrait que l'information soit une *substance*. Tu peux imaginer ça ? »

Elle rit tout haut.

— Oh, Michael, dit-elle.

Chirurgie

De tous les côtés du vaisseau, les opérateurs fantômes s'envolèrent vers Seria Mau. Ils quittèrent les coins sombres au plafond du compartiment des humains où, portant le deuil de Billy Anker et de sa compagne, ils s'étaient accrochés en écheveaux lâches et temporaires comme des toiles d'araignée dans les plis d'un vieux rideau. Ils abandonnèrent les hublots près desquels ils rongeaient les phalanges de leurs doigts squelettiques. Ils émergèrent des ponts logiciels et des archives en similivres, des casiers d'instruments en plastique intelligent à la surface desquels ils s'étaient déposés comme deux semaines de poussière dans la maison de son père. Ils étaient bouleversés. Des commérages bruissaient entre eux, des rafales de données scintillaient en couleurs argentées et aléatoires...

Ils disaient :

— A-t-elle... ?

— Osons-nous... ?

— Est-ce qu'elle sort vraiment avec lui ?

Seria Mau les observa un moment avec le détachement du vide intersidéral. Puis elle ordonna :

— Cueillez-moi le cultivar que vous voulez m'attribuer depuis toujours.

Les opérateurs fantômes n'en croyaient pas leurs oreilles. Ils conservaient le cultivar à l'intérieur d'un caisson très semblable au sien, dans un protéome du commerce appelé la Soupe du Tailleur, customisé avec des substrats inorganiques, du code ni humain ni machinique, des pincées d'ADN extraterrestre et de mathématiques vivantes. Ils le séchèrent et l'examinèrent avec un regard critique.

— Vous seriez très jolie, ma chère, lui dirent-ils, si vous effaciez les traces de sommeil dans vos yeux bleus. Vraiment très jolie.

Ils le conduisirent dans la pièce où Seria Mau gardait le logiciel du Dr Haends.

— La voici, dirent-ils. Elle est mignonne, n'est-ce pas ? Elle est charmante, n'est-ce pas ?

— J'aurais pu me passer de la robe, dit Seria Mau.

— Mais il fallait qu'elle porte *quelque chose*, très chère !

C'était elle-même à douze ans. Ils avaient décoré ses mains pâles de spirales complexes, de perles minuscules, puis l'avaient vêtue d'une robe en satin d'un blanc glacial qui tombait jusqu'au sol, gansée de rubans en mousseline et drapée de dentelle crème. Sa traîne était soutenue à chaque coin par des angelots flottant en l'air. Elle leva timidement les yeux vers les caméras dans les angles du plafond et chuchota :

— Ce qui fut délaissé s'en revient.

— Je peux me passer de ça aussi, dit Seria Mau.

— Mais il faut que vous ayez une voix, très chère...

Elle n'avait pas le temps de discuter. Brusquement, elle voulut en finir.

— Insérez-moi, dit-elle.

Ils l'insérèrent. Sous l'impact, le cultivar perdit son contrôle psychomoteur et retomba contre une cloison étanche.

— Oh, chuchota-t-il.

Il se laissa glisser sur le pont en examinant ses propres mains d'un air perplexe.

— Suis-je moi ? demanda-t-il. Vous ne voulez pas être moi ?

Il ne cessait de regarder vers le haut, puis vers le bas, sans pouvoir s'empêcher de s'essuyer le visage.

— Je ne sais pas très bien où je suis, dit-il.

Puis il frissonna une seule fois et se releva sous la forme de Seria Mau Genlicher.

— Aah ! murmurèrent les opérateurs fantômes. C'est trop beau !

Des appliques arts déco conférèrent progressivement à la pièce une illumination blanc nacré vacillante mais triomphale, tandis que des œuvres chorales – redécouvertes – de Janáček et de Philip Glass emplissaient l'air lui-même. Seria Mau regarda autour d'elle. Elle ne se sentait pas plus « vivante » que lorsqu'elle était dans le caisson. De quoi avait-elle eu si peur ? Les corps n'étaient pas une nouveauté pour elle ; en plus, celui-ci n'avait jamais été le sien.

— L'air n'a pas d'odeur, ici, dit-elle. Je ne sens rien.

Le logiciel du Dr Haends reposait sur le sol devant elle, enfermé dans le coffret enrubanné rouge et vert d'Oncle Zip – emballage qui, elle le voyait maintenant, était une métaphore pour les mécanismes de confinement utilisés réellement par le styliste du gène. Elle examina le coffret un instant, comme si son aspect pouvait changer quand on le voyait avec des yeux humains authentiques, puis elle s'agenouilla et fit basculer le couvercle. Une mousse d'un blanc crémeux commença immédiatement à se répandre dans la pièce. *The Photographer* (revu et corrigé par le compositeur du XXII^e siècle Onotodo-Ra à partir de cinq notes retrouvées sur un disque à lecture optique défectueux) s'atténua

pour devenir la musiquette d'ambiance à laquelle il ressemblait tant. Une sonnerie tinta doucement sur ce fond sonore et une voix féminine dit :

— Le Dr Haends est prié de se rendre en salle de chirurgie.

Entre-temps, bien que mort selon sa propre définition depuis la collision avec le classe K d'Oncle Zip, le commandant du vaisseau nastic *Touche-le-Vide* clignota dans un des coins assombris de la pièce. Il ressemblait à une cage faite de pattes d'insecte suintantes mais, tant que subsistait son vaisseau, il conservait ses responsabilités, au nombre desquelles il comptait Seria Mau Genlicher. Il avait l'impression qu'elle était capable de comportements encore plus absurdes que la plupart des êtres humains. Il l'avait vue tuer les gens de sa propre espèce avec une férocité qui trahissait un chagrin authentique. Mais il avait conclu dès le début que c'était quelqu'un qui se colletait avec la vie plus durement qu'il n'était nécessaire – attitude qu'il respectait, voire admirait. C'était une qualité typiquement nastic. Il avait été surpris de découvrir qu'il se sentait obligé de la protéger en conséquence ; et il avait essayé de s'acquitter de ce devoir depuis qu'il était mort. Il avait fait ce qu'il avait pu pour la protéger du *Krishna Moire*. Plus important encore, il avait essayé de lui dire ce qu'il savait.

Il n'était pas sûr de pouvoir se souvenir de tout. Il ne voyait pas clairement, par exemple, pourquoi il avait coopéré avec Oncle Zip, au départ ; mais il se doutait qu'Oncle Zip lui avait peut-être promis de partager avec lui la découverte de Billy Anker. Une pleine planète de technologie K inexploitée ! À la veille d'un nouveau conflit avec des êtres humains, ç'avait certainement eu tout l'air d'une proposition intéressante. Elle avait dû toutefois commencer à être moins intéressante après la tentative de reconfigurer le logiciel du Dr Haends. Oncle Zip n'avait guère eu de succès. Tout ce qu'il avait fait, c'était de réveiller la chose qui était déjà en vie à l'intérieur, et dont ni lui ni les tailleurs nastic ne pouvaient deviner la nature. Une entité consciente d'elle-même selon des modalités qu'il faudrait des années pour appréhender. Si elle avait jadis été ce qu'Oncle Zip prétendait qu'elle était – un logiciel intégrant des mesures assez puissantes pour défaire sans risque le pont entre l'opérateur et le code, dans une sorte de procédure de connexion inversée –, elle ne l'était plus, ni de près, ni de loin.

Elle était vivante, et elle cherchait à communiquer avec du code K.

— Si le logiciel est défectueux, dit Seria Mau, il existe un moyen de le vérifier.

Toujours à genoux, elle se pencha en avant et tendit les bras, les

paumes des mains vers le haut. Les opérateurs fantômes soulevèrent le coffret rouge et vert jusqu'à ce qu'il repose sur ses bras, puis ils s'écartèrent d'elle en frétilant comme des poissons dans un aquarium.

— Ne me demandez pas si je sais ce que je fais, les prévint-elle. Parce que je ne le sais pas.

Elle se releva et s'avança lentement vers la paroi la plus proche, sa traîne déployée derrière elle.

La mousse coulait à flots du coffret.

— Docteur Haends... dit la mousse.

— Emmenez-nous là-haut, dit Seria Mau au mur.

Le mur s'ouvrit. Une lumière blanche vint se répandre à sa rencontre, et Seria Mau Genlicher emporta le logiciel dans l'espace de navigation, où elle se proposait de faire ce qu'elle aurait dû faire dès le début – le mettre en contact avec les mathématiques du vaisseau. Les opérateurs fantômes, brusquement rendus songeurs par cette décision, lui emboîtèrent le pas avec une extrême modestie. Le mur se referma derrière eux.

Le commandant nastic observait la scène dans son coin. Il tenta une fois de plus d'attirer l'attention de Seria Mau.

— Seria Mau Genlicher, chuchota-t-il, il faut absolument que vous m'écoutiez...

Mais – captivée, dissociée, pixellisée comme seul un humain peut l'être dans le vertige de son engagement – elle ne manifesta en aucune façon qu'elle l'avait remarqué. En revanche, les opérateurs fantômes le harcelèrent pour qu'il s'en aille. Ils craignaient qu'il ne perturbe les plis de la traîne. Ce qui aurait tout gâché.

J'ai horreur de me sentir si faible et inutile, songea-t-il.

Peu après, des événements survinrent sur sa propre passerelle. Oncle Zip, déconcerté par la situation et devenu soupçonneux, le fit abattre. Un commando d'intervention extravéhiculaire en temps réel, qui progressait farouchement à coups de scie dans le vaisseau nastic depuis la collision, pénétra finalement dans la section commande et contrôle et la nettoya au laser gamma portable. Les cloisons fondirent et dégoulinèrent. Les ordinateurs s'éteignirent. Le commandant se désintégra. Il eut l'impression d'une fatigue intolérable, d'un froid soudain. L'espace d'une nanoseconde, il resta en équilibre, enjôlé par un fragment de souvenir, une infime portion de rêve. Les fragiles structures de sa maison, un bourdonnement somnolent, un geste complexe qu'il avait jadis adoré, entrevu trop vite pour être fixé. Bizarrement, sa dernière pensée fut malgré tout pour Seria Mau Genlicher, enchaînée à son horrible vaisseau mais se battant encore pour être humaine. Il trouva cela amusant.

Après tout, se rappela-t-il, elle était l'ennemi.

Deux heures plus tard et mille kilomètres plus loin, auréolé de lumière bleue par l'affichage des signatures dans le compartiment des humains du *El Rayo X*, Oncle Zip le tailleur, assis sur le tabouret en bois à trois pieds qu'il avait apporté de Motel Splendido, essayait de comprendre ce qui se passait.

Il contrôlait le *Touche-le-Vide*. Il n'avait plus de soucis à se faire de ce côté-là. Il n'y avait plus rien d'autre en vie dans cette grosse pomme pourrie que ses propres entradistas. En bons avocats qu'ils étaient, ils avaient commencé à le libérer en tranchant dans le vif du contrat qu'il avait involontairement passé avec le vaisseau nastic. C'était un vrai chantier, là-dessous, avec toutes les détonations sourdes et les brusques flamboiements auxquels il fallait s'attendre dans une opération pareille. Les mecs tiraient une ligne et disaient : « Hé, Oncle, tu pourrais pas en mettre un peu plus ? Tu pourrais pas en mettre un peu moins, Oncle ? » Ils se battaient pour capter son attention. Et maintenant, sans relâche, son vaisseau essayait doucement de s'extraire de l'étreinte du croiseur. Oncle Zip voyait cette étreinte comme une pourriture molle et humide dont il serait heureux de s'échapper. Un ruissellement de particules scintillantes traversa la coque du *El Rayo X*, projetées par la destruction de la passerelle du *Touche-le-Vide*. Il faisait encore très chaud, là-bas. Les mecs bossaient dans un environnement fortement compromis, il fallait au moins leur accorder ça. Ça faisait deux heures qu'ils crevaient d'envie de s'y mettre.

Le *Touche-le-Vide* lui appartenait. Mais que se passait-il sur la *Chatte Blanche* ? C'était le silence radio total, là-bas. Il n'y avait pas de communications internes à proprement parler à bord des classe K ; malgré tout, on pouvait d'habitude se rendre compte s'il y avait quelqu'un en vie à l'intérieur. Mais pas dans ce cas précis. Treize nanosecondes après la mort du commandant nastic, tout s'était désactivé à bord de la *Chatte Blanche*. Les moteurs à fusion étaient éteints. Les propulseurs dynaflux étaient éteints. Ce foutu vaisseau ne causait même pas à lui-même, et encore moins à Oncle Zip.

— J'ai pas de temps à perdre avec ça, se plaignit-il. J'ai à faire ailleurs.

Mais il continua de regarder. Il ne se passa rien pendant une heure.

Ensuite, très lentement, une pâle lueur vacillante entoura la *Chatte Blanche*. C'était comme un champ magnétique dont les contours suivaient approximativement la coque du vaisseau. Ou le schéma légèrement esquissé d'un effet de supercavitation des fluides. La lumière était violette.

— C'est quoi ? se demanda Oncle Zip tout haut.

— Un rayonnement ionisant, dit son pilote d'une voix lasse. Oh,

et puis je capte du trafic interne.

— Hé ! À qui tu causes ? dit Oncle Zip. Quel genre de trafic ?

— Finalement, j'en sais rien.

— Nom de Dieu.

— Ça s'est arrêté, maintenant. Quelque chose était en train de produire de la matière sombre là-dedans. Comme si toute la coque en était pleine pendant une bonne seconde.

— Aussi longtemps que ça ?

Le pilote consulta ses écrans.

— Des photinos, essentiellement.

Après quoi le rayonnement ionisant se dissipa et il n'y eut rien de nouveau pendant deux heures. Puis la *Chatte Blanche* passa de l'état obscur à l'état actif, toutes flammes dehors, sans transition aucune.

— Nom de Dieu ! hurla Oncle Zip. Sors-nous d'ici !

Il crut que la *Chatte Blanche* avait explosé. Son pilote se régla sur le temps du vaisseau et – ignorant les cris étouffés des équipes techniques encore emprisonnées à l'intérieur – arracha les derniers mètres du *El Rayo X* aux décombres du croiseur nastic. Il était à la hauteur. Il les libéra et les orienta dans la bonne direction juste à temps pour voir la *Chatte Blanche* accélérer de l'arrêt complet à quatre-vingt-dix pour cent de la vitesse de la lumière en moins de quatorze secondes.

— Tu les suis, dit tranquillement Oncle Zip.

— Manque de bol, coco, dit le pilote. C'est pas un moteur à fusion, ça.

De féroces ondes de choc annulaires émises *dans aucun milieu détectable* se répandaient comme un sillage derrière la *Chatte Blanche*. Elles avaient la couleur du mercure. Quelques instants plus tard, elle atteignit le point où l'univers d'Einstein ne la tolérerait plus et disparut.

— Ils étaient en train de se fabriquer une nouvelle propulsion, dit le pilote. De nouveaux systèmes de navigation. Peut-être même une théorie universelle complètement inédite. Je peux rien faire contre ça. À mon avis, on est baisés.

Oncle Zip resta assis sur son tabouret trente longues secondes à contempler les écrans vides. Finalement, il se frotta le visage.

— Ils vont aller à Sigma End, conclut-il. Mets toute la sauce.

— Je nage dedans, dit le pilote.

Sigma End, l'ancien fief de Billy Anker, était un amas d'antiques stations de recherche et de satellites entradistas captifs implantés dans le disque d'accrétion de Radio RX-1 et autour de lui. Tout était abandonné, ou en avait l'air. La moindre nouveauté attirait l'attention comme un feu de camp aperçu de loin la nuit sur un rivage désert.

C'était le cœur de Radio Bay. Dans des endroits pareils, la Terre était hors de portée. La logistique baissait les bras. Les circuits d'approvisionnement se tarissaient. Tout était à prendre, et la délirante énergie du disque d'accrétion était omniprésente. Le trou noir bouillonnait sans trêve, arrachant de la matière à sa compagne, l'étoile V404 Stueck-Manibel, une supergéante bleue en fin de vie. Ils étaient accouplés depuis quelques milliards d'années. On avait l'impression qu'ils aspiraient les déchets de tout l'univers.

— Et c'est probablement la vérité, dit le pilote à Oncle Zip. Qui sait ?

— Je te demandais pas tes opinions religieuses, là, dit Oncle Zip.

Son regard balaya le disque d'accrétion et un mince sourire passa sur son visage bouffi et blafard.

— Ce qu'on a sous les yeux, c'est le système de transfert d'énergie le plus efficace qui soit.

Le disque était un fulminant haut-fond einsteinien. La courbure gravitationnelle de RX-1 permettait de le voir intégralement, même par en dessous, quel que soit l'angle d'approche. Toutes les dix minutes, des états transitoires l'ébranlaient de bout en bout en produisant un pic d'émissions dans la bande des rayons X mous et de gigantesques déflagrations lumineuses se répercutaient pour éclairer les structures expérimentales disséminées dans Sigma End. Si on s'approchait suffisamment, cette lumière en folie permettait de voir des amas de vaisseaux à peine pressurisés – des sortes de baignoires à l'étanchéité douteuse – dont chacun hébergeait un parc hydroponique en perdition et deux ou trois Terriens barbus aux yeux morts, criblés d'ulcères par les radiations. On pouvait voir des planètes lardées d'antiques propulseurs de masse et positionnées sur la dernière orbite stable avant le rayon de Schwarzschild. On pouvait tomber sur un groupe de huit objets en ferronickel, parfaitement sphériques, dont chacun avait la taille de Motel Splendido, installés dans une relation orbitale qui semblait être à elle seule une sorte de moteur. Mais le prix toutes catégories, disait Oncle Zip, revenait à la prouesse suivante : vingt millions d'années avant l'arrivée de l'humanité, un ou plusieurs *connards* avaient pompé un cent millionième de la production énergétique de RX-1 et avaient percé sur place un trou de ver qui menait vers une destination inconnue. Ils n'avaient laissé aucune archéologie que ce soit. Aucune indication sur la manière de procéder. Rien que le trou lui-même.

— Des plongeurs, ces mecs, disait-il. Des vrais de vrais.

— Hé ! l'interrompt le pilote. Je les ai.

Puis il dit :

— Merde !

— Quoi ?

— Ils *descendent* dans le trou. Là. Regardez.

Il n'était pas facile d'extraire le trou de ver de la signature globale du disque d'accrétion. Mais le *El Rayo X* était équipé pour. Oncle Zip pouvait tout juste distinguer l'objet sur ses écrans, là-bas dans les bouillonnants rapides gravitationnels juste au-delà de l'ultime orbite stable : une fragile vulve de lumière dans laquelle on voyait la *Chatte Blanche* se propulser comme un minuscule copeau de glace. Les insolites ondes de choc annulaires continuaient de se dévider régulièrement dans son brillant sillage brut de produits de fission.

Radio RX-1

Les jours suivants, *La Déprime Parfaite* traversa le Halo sur une trajectoire sinueuse. Grouillant d'activité, la coque bourrée au maximum de sa capacité, c'était un agglomérat d'humanité chaud et malodorant qui affrontait le vaste sourire newtonien du vide spatial. La motivation ne manquait pas. Conscients de leur rang et agressifs dans cet espace confiné, les forains étaient toujours mécontents de leur logement et ne cessaient de déménager enfants et bétail d'un bout à l'autre du vaisseau. Ed joua des coudes dans les coursives bondées pendant deux jours avant de se mettre en ménage avec une danseuse exotique appelée Alice.

— Je cherche pas les complications, la prévint-il.

— Moi non plus, dit-elle dans un bâillement.

Alice avait des jambes à la hauteur et des yeux brillants dépourvus d'expression. Allongée sur le ventre, les coudes sur la couchette d'Ed, elle regardait par le hublot pendant qu'il la baisait.

— Tu dors ? dit-il.

— Vise-moi ça, dit-elle. Qu'est-ce que t'en penses ?

Dehors, dans le vide, à quatre-vingts mètres du hublot, flottait un objet qu'Ed reconnut : une capsule-cercueil d'une quinzaine de mètres de long, de couleur cuivrée, ornée de fleurons, d'arêtes et de gargouilles, la proue émoussée en forme de tête fondue et carénée par le temps. C'était l'un des extraterrestres de Sandra Shen. Aucun n'avait été chargé à bord de *La Déprime Parfaite*. Le jour où le cirque quitta New Venusport, ils décollèrent séparément, avec chacun un moteur insolite d'un type différent – dispositifs qui produisaient une brume de lumière bleue, ou de curieuses impulsions fugaces d'énergie traduites sous forme de son ou d'odeur, ou de goût dans la bouche – donnant pour ainsi dire des ailes à ces « enceintes de confinement ». Depuis lors, ils suivaient le vaisseau avec une sorte d'implacable facilité, décrivant paresseusement des motifs complexes autour de sa trajectoire et l'entourant quand il s'immobilisait, comme des autochtones la nuit dans les films des temps héroïques.

— Qu'est-ce qu'ils veulent ? demanda Alice. T'as une idée ? Je me

demande comment ils pensent.

Et lorsque Ed répondit par un simple haussement d'épaules, elle poursuivit :

— Parce qu'ils sont pas comme nous. Pas plus que l'Autre.

Elle porta son attention sur la planète autour de laquelle ils étaient en orbite ; elle se présentait – si on se tordait un peu le cou en pressant le visage contre le hublot – sous la forme d'un renflement allongé enluminé par sa propre atmosphère.

— Regarde, c'est vraiment nul. C'est la Planète des Damnés.

Elle avait raison. Le circuit de *La Parfaite Déprime* était tout aussi peu rentable – pour un cirque – que prévisible. Depuis le début, ils évitaient les mines d'or du Halo – Polo Sport, Anais Anais, Motel Splendido –, préférant atterrir sur la face nocturne de planètes agricoles comme Weber II et Perkins IV. Il y eut peu de représentations. Au bout de quelques jours, Ed s'aperçut que le nombre des passagers diminuait. Il ne comprit jamais ce qui se passait. Sandra Shen ne lui était d'aucune utilité. Parfois, il l'entrevoyait, de loin, en train d'arbitrer une querelle entre forains ; lorsqu'il avait réussi à se frayer un chemin vers elle, elle avait disparu. Il frappait à la porte de la salle des commandes. Pas de réponse.

— Si je fais pas mon numéro, dit-il, je sais pas pourquoi vous m'avez fait bosser si dur.

Ed retourna à sa couchette et à ses affrontements épuisants avec Alice tandis que la matière sombre caressait de ses doigts affaiblis l'extérieur de la coque.

— Y en a encore qui sont partis hier soir, disait-elle d'une voix morose quand ils avaient terminé.

Le vaisseau se vida peu à peu. À l'escalé suivante, Alice partit elle aussi.

— On travaille pas, dit-elle. On fait pas de spectacles.

C'était absurde de rester dans ces conditions.

— Je peux avoir une correspondance pour le Noyau à partir d'ici, précisa-t-elle.

— Au revoir, dit Ed.

Quand il regarda autour de lui le lendemain, le cirque n'était plus là. Alice avait été la dernière à partir. Était-elle restée à cause de lui ? C'était plutôt une question de courage, pensa-t-il. Le trajet jusqu'au Noyau représentait une distance considérable.

Les tableaux de Madame Shen remplissaient encore une soute. Tout le reste avait disparu. Ed s'arrêta devant « Brian Tate et Michael Kearney Regardant un Écran d'Ordinateur, 1999 ». Il y avait dans leurs expressions une sorte de frayeur sauvage, comme s'ils avaient épuisé toute leur énergie à faire sortir le génie de la bouteille et commençaient à se demander s'ils pourraient jamais le convaincre d'y

retourner. Ed frissonna. Dans d'autres soutes, il trouva un collant intégral en Lycra à paillettes, une chaussette d'enfant. Les coursives sentaient encore la nourriture, la sueur, le rhum Black Heart. Le bruit de ses pas semblait remplir la coque, puis résonner jusque dans le vide spatial.

Comme tout vaisseau, *La Déprime Parfaite* avait ses opérateurs fantômes.

Ils s'accrochaient dans les coins comme des toiles d'araignée poussiéreuses ; ils avaient l'air plus intimidés et anxieux qu'abandonnés. Une ou deux fois, tandis qu'Ed faisait le tour du vaisseau désert, ils se détachèrent et s'envolèrent en troupes nombreuses comme s'ils étaient poursuivis. Ils s'agglutinèrent autour des hublots, chuchotant et se touchant mutuellement, puis se retournèrent vers Ed comme s'il allait les trahir. Ils s'enfuirent devant lui lorsqu'il entra dans la salle des commandes et s'aplatirent contre les murs.

— Bonjour ? lança Ed.

L'instrumentation s'activa au son de sa voix.

Trois fenêtres holographiques s'ouvrirent sur le dynaflux uniformément gris. Reconnaisant un pilote, les connexions directes aux propulseurs, aux télécoms et aux mathématiques de Tate-Kearney se proposèrent.

— Non, dit Ed.

Il prit place sur le siège du pilote et regarda défiler de minces rubans de photinos. Aucune destination n'était affichée. Il n'y avait aucune trace de Sandra Shen. Il trouva son aquarium sur le sol à côté du siège – familier mais inquiétant, chargé d'effluves résiduels de souvenirs, de prophéties et d'applaudissements. Ed prit soin de ne pas le toucher ; néanmoins, l'artefact était conscient de sa présence. Quelque chose sembla bouger à l'intérieur. Au même moment, Ed perçut des modifications dans le dynaflux. Une correction de trajectoire venait d'être effectuée. Il se leva du siège comme s'il l'avait mordu.

— Madame Shen ? demanda-t-il. Vous êtes là ?

Rien. Puis des sonneries d'alarme retentirent d'un bout à l'autre du vaisseau, qui sortit du dynaflux très brusquement, et le Secteur Kefahuchi remplit les trois écrans comme un œil malfaisant. Il était très proche.

— Merde, dit Ed.

Il reprit place sur le siège du pilote.

— Connectez-moi directement, ordonna-t-il. Et donnez-moi les similivres.

Il leva les yeux vers les écrans ruisselants de lumière.

— Je suis passé par ici, dit-il, mais je peux pas... Attention !

Réorientez-moi ça ! Encore. Nom de Dieu, c'est Radio Bay !

C'était pire que cela. Il était dans son ancien fief, le couloir gravitationnel de Radio RX-1. Le disque d'accrétion lui montrait les dents, tout frémissant d'impulsions de rayons X mous. Ed arrivait presque de front, son réacteur à fusion crachant à plein régime. Ses télécoms ne captaient rien d'autre que les balises identificatrices des pontons de recherche abandonnés : *Easyville*, *Moscar 2*, *La Paluche*, et puis, très affaibli, le signal de la légendaire *Transubstantiation Station* de Billy Anker. Ces messages étaient vieux comme le temps, et le passé d'Ed lui revenait à toute allure, partiel, décohérent, défoncé. À tout moment, il allait être pris dans le ressac Schwarzschild, condamné à danser le Boogie du Trou Noir dans une barrique.

— Sortez-nous d'ici, dit-il aux connexions directes.

Aucun résultat.

— Je donne des ordres ou quoi ? demanda-t-il aux opérateurs fantômes. Vous voyez mes lèvres bouger ?

Ils se détournèrent de lui et se cachèrent le visage. Puis il aperçut un frêle tortillon de lumière sur le bord interne du disque d'accrétion.

Il se mit à rire.

— Oh, merde, dit-il.

C'était le trou de ver de Billy Anker.

— Allez, Billy, dit Ed, comme si Billy était assis à côté de lui et pas mort des suites d'une aventure identique une bonne dizaine d'années plus tôt. Qu'est-ce que je fais ensuite ?

Une entité avait pénétré les mathématiques du vaisseau. Elle était à l'intérieur des transformations de Tate-Kearney elles-mêmes, fractalement repliée entre les algorithmes. Elle était énorme. Lorsque Ed tenta de lui parler, tout s'arrêta. Les écrans s'éteignirent, les opérateurs fantômes, qui soupçonnaient depuis longtemps sa présence en ce lieu, s'envolèrent dans tous les sens, frôlant le visage d'Ed comme de vieux chiffons en mousseline.

— Nous ne voulions pas cela, l'informèrent-ils. Nous ne voulions pas de vous ici !

Ed les repoussa du plat de la main. Puis les écrans se rallumèrent, et le trou de ver apparut soudain, très net et très proche, spirale de néant sur la grimace exposée de RX-1.

Entre-temps, l'espace local de *La Déprime Parfaite* s'était intégralement changé en une sorte de turbulent nuage violet, au travers duquel on voyait les capsules-cercueils extraterrestres tisser leur orbites chaotiques de plus en plus vite, comme les navettes d'un métier. Le vaisseau était manifestement secoué jusque dans sa charpente par l'approche d'un événement catastrophique – le changement de phase, le saut vers le prochain état stable.

— Bordel de merde, dit Ed. Qu'est-ce qui se passe là-bas ?

Quelqu'un rit doucement.

— Le moteur, ce sont eux, Ed, dit une voix de femme. Vous les aviez pris pour quoi ?

Dans l'accalmie qui suivit cette révélation, Ed hallucina un chat blanc à ses pieds. Cette illusion le força à baisser les yeux, et il vit non pas un chat mais une vague de lumière émerger telle une mousse brillante de l'aquarium de Sandra Shen et se répandre vers lui.

— Hé ! cria-t-il.

Il sauta à bas du siège du pilote. Les opérateurs fantômes ouvrirent les bras et s'envolèrent loin de lui vers les profondeurs obscures du vaisseau désert dans un bruissement d'ailes terrorisées. La lumière continua de se déverser du bocal – un million de points lumineux qui s'accumulaient autour de ses pieds en une froide danse fractale et formaient une silhouette qu'il reconnut presque. Il savait que chaque point – et chaque point le comprenant, et chaque point comprenant le point précédent – produirait aussi la même forme.

— Ça ne s'arrête jamais, dit une voix. Ça ne s'arrête jamais de recommencer.

Soudain, il vomit. L'entité qui se faisait appeler Sandra Shen commença à se reconstituer devant lui.

Quoi qu'elle puisse être, elle ne manquait pas d'énergie. Elle apparut d'abord sous la forme de Tig Vesicule, avec sa tignasse orange, en train de manger un curry de poisson muranien piqué au bout d'une fourchette jetable en bois.

— Salut, Ed, dit-il. Tu sais quoi ? On en a rien à foutre !

Mais elle n'était pas satisfaite. Elle se débarrassa donc de Tig et apparut sous la forme de sa femme, à demi nue dans la pénombre du terrier.

Ed était tellement surpris qu'il dit :

— Neena, je...

Neena fut effacée immédiatement et remplacée par les sœurs Cray.

— Connard, dirent-elles en riant.

Entre chaque version d'elle-même, Sandra Shen remplissait la salle des commandes de grains de lumière scintillants, comme dans un de ses propres tableaux, « Mousse de Détergent dans une Cuvette en Plastique, 1958 ». Finalement, elle se concrétisa sous la forme de la Sandra qu'Ed avait rencontrée pour la première fois, s'avancant vers lui d'un pas rapide sur Yulgrave dans un tourbillon de neige : une petite femme boulotte, de type oriental, enveloppée d'un cheongsam en lamé d'or fendu sur la cuisse, au visage d'un ovale parfait oscillant constamment entre la jeunesse et une vieillesse jaunie, au regard sexy et insondable, avec le charisme d'une entité qui ne fut jamais humaine.

— Bonjour, Ed, dit-elle.

Ed la regarda, ébahi.

— Vous étiez tous les autres, alors. Tout ça, c'était de l'illusion. Vous étiez tous les gens que j'ai connus dans cette partie de ma vie.

— J'crois bien, Ed.

— Vous êtes pas un simple opérateur fantôme, devina-t-il.

— Et non, Ed.

— Il y avait pas de Tig.

— Pas de Tig.

— Il y avait pas de sœurs Cray.

— C'était du théâtre, Ed, de bout en bout.

— Il y avait pas de Neena...

— Hé ! Neena était marrante. Pas vrai ?

Ed ne savait plus quoi dire. Jamais, à aucun autre moment de sa vie, il n'avait eu l'impression d'être aussi exploité et manipulé, et d'être aussi dégoûté de lui-même.

— Ça fait mal, n'est-ce pas ? dit Sandra Shen.

— Allez vous faire foutre, lui dit Ed.

— C'est une attitude décevante, Ed, même pour un bulleur. Vous ne voulez pas connaître le reste de l'histoire ? Vous ne voulez pas savoir *pourquoi* ?

— Non, dit Ed. Je veux pas.

— C'est comme ça que vous vous êtes retrouvé avec la tête dans le bocal, Ed.

— Autre chose, fit-il. C'était quoi, toute cette histoire ? Qu'est-ce qui m'arrivait quand j'étais là-dedans ? Dans quelle saloperie de substance je mettais ma tête, au juste ? Parce que, vous savez, c'est dégueulasse de faire ça tous les jours.

— Ah, dit Sandra Shen. Ça, c'était moi. J'étais toujours dedans avec vous, Ed. J'étais le milieu. Vous voyez ce que je veux dire ? Un peu comme le protéome du caisson à buller. Vous nagiez vers l'avenir à travers moi.

Elle tira une bouffée de sa cigarette et réfléchit.

— Ce n'est pas tout à fait exact, avoua-t-elle. Là, je vous ai induit en erreur. L'entraînement que je vous faisais subir, c'était moins pour voir l'avenir que pour l'être vous-même. Comment trouvez-vous cette idée, Ed ? Être l'avenir ? Pouvoir le changer complètement. Pouvoir tout changer.

Elle secoua la tête, comme si ce n'était pas un bonjour pour se justifier.

— Essayons de présenter les choses autrement. Lorsque vous vous êtes porté candidat pour ce boulot, vous avez déclaré avoir piloté tous les types de vaisseaux sauf un. Quel type de vaisseau n'avez-vous jamais piloté ?

— Qui êtes-vous ? chuchota Ed. Et où m’emmenez-vous ?

— Vous le saurez bientôt, Ed. Regardez !

Un tortillon diaphane de lumière, mince sourire vertical de sept cents kilomètres de haut, était suspendu au-dessus d’eux. *La Déprime Parfaite* trembla et résonna lorsque les forces qui maintenaient l’abîme ouvert entrèrent en contact avec des éléments du moteur *ad hoc* de Sandra Shen.

— Il y a ici plus de sortes de physiques en jeu que vous autres humains n’en rêvez dans votre philosophie, dit-elle à Ed.

Dehors, les extraterrestres redoublaient d’efforts, tissant de plus en plus vite des orbites sans cesse plus complexes. Soudain, les yeux de Madame Shen furent pleins d’excitation.

— Bien peu de gens ont accompli cette prouesse, Ed, lui rappela-t-elle. Vous êtes en tête, ici, avouez-le.

Ed sourit malgré lui.

— Mais regardez ça, s’émerveilla-t-il. Comment vous croyez qu’ils l’ont *fabriqué* ?

Puis il secoua la tête et dit :

— En parlant de prouesses, c’est Billy Anker qui a cueilli cette perle. Je l’ai vu la cueillir il y a dix, douze ans. J’oublie peut-être des trucs, mais je me souviens au moins de ça.

Il haussa les épaules.

— Bien sûr, Billy n’est jamais revenu. Il faut au moins revenir pour que la performance soit homologuée.

Cette philosophie stupide fit sourire Sandra Shen. Elle contempla l’image sur les écrans pendant quelques secondes, puis elle dit doucement :

— Hé ! Ed ?

— Quoi ?

— Je n’étais pas Annie. Annie était réelle.

— Tant mieux, dit Ed.

Le trou de ver s’ouvrit pour le recevoir.

Il s’endormit pendant le transit. Il ne comprit pas pourquoi, bien que, même dans son sommeil, il ait soupçonné Madame Shen de l’avoir manipulé. Il s’effondra sur le siège du pilote comme un téléphage, la tête sur le côté, respirant difficilement par la bouche. Derrière ses paupières closes, ses yeux papillotaient dans le code – rudimentaire, mais urgent – du sommeil paradoxal.

Il rêva ceci :

Il était à nouveau dans la maison familiale. C’était l’automne, l’air était lourd et feutré, il pleuvait. Sa sœur descendait du bureau du père en rapportant le plateau du déjeuner. Ed s’embusqua dans l’ombre du palier puis bondit sur elle.

— Aaaargh ! fît-il. Oh !

Trop tard. Le plateau glissa des mains de sa sœur dans la lumière mouillée de la fenêtre. Un œuf dur roula, décrivant des arcs excentriques avant de rebondir sur les marches de l'escalier. Ed lui courut après en criant : « Yoïy yoïy yoïy ! » Sa sœur était vexée. Elle ne lui parla plus ensuite. Il savait que c'était à cause de ce qu'il avait vu avant de bondir. Elle tenait déjà le plateau d'une main. De l'autre, elle rajustait ses vêtements comme s'ils ne lui allaient pas. Ses mains se détendaient déjà, douces et sans force. Elle pleurait déjà. Elle parlait toute seule :

— Je ne veux pas être la mère.

Ce fut à ce moment-là que tout tourna mal dans la vie d'Ed. Par la suite, il n'y eut rien d'aussi désagréable, même lorsque son père marcha sur le chaton noir ; et quiconque prétendrait que sa vie avait mal tourné avant cet incident se tromperait lourdement.

— Il est temps de te pardonner ces choses à toi-même, dit une voix.

Ed se réveilla à moitié, sentit la douce paroi interne du trou de ver toucher le vaisseau et se contracter. Il sourit vaguement, s'essuya les lèvres du dos de la main, dormit à nouveau, mais sans rêver, cette fois-ci. Protégé par la lueur violente des moteurs extraterrestres, choyé et dorloté par le sourire ironique et les inconnaissables motivations de l'entité qui se faisait alors appeler Sandra Shen, il fut expulsé avec grâce et sans incident par un canal foetal vieux d'un million d'années – sinon plus – au bout duquel la lumière profonde exploserait sur lui comme jamais aucun de nous ne pourra l'imaginer.

Je suis passé par ici

Après s'être enfui du bungalow, Michael Kearney fut projeté une ultime fois dans son propre souvenir : à vingt ans, rentrant de sa dernière escapade ferroviaire innocente, il trouvait une petite femme mal habillée en train de faire les cent pas à la station de taxis devant la gare de Charing Cross, où les caprices du Tarot l'avaient échoué. Elle brandissait une lettre de la main droite et hurlait :

— Saloperie de bout de papier, saloperie de bout de papier !

Des cheveux grisonnants s'éparpillaient autour d'un faciès large rougi par l'effort. Un manteau en laine marron, épais comme un tapis, comprimait ses gros seins.

— *Saloperie* de bout de papier ! cria-t-elle.

Comme si elle essayait d'aboutir à une énonciation définitive, incontestable, elle modulait l'emphase de cette accusation jusqu'à ce qu'elle en ait brièvement illuminé chaque mot. À croire qu'elle avait un devoir d'expression vis-à-vis des forces à l'intérieur de sa personne. C'était pour elle du travail, un travail des plus ardues, une expectoration en profondeur. Kearney ne put réprimer un frisson. Mais il était le seul à se sentir gêné : au contraire, les autres gens la considéraient avec un amusement prudent, affectueux, même, surtout quand elle leur tournait le dos. Lorsque Kearney se retrouva en tête de la file d'attente, elle s'arrêta devant lui et accrocha son regard. Elle était petite, trapue. L'odeur qui lui collait à la peau rappelait à Kearney les maisons désertes, les vieilles nippes, les souris. Son sens du tragique, l'intraitable crudité de son émotion le troublaient.

— Bout de papier ! lui cria-t-elle.

Il vit que la lettre était vieille, lustrée par l'usage, déchirée le long des pliures.

— Saloperie !

Elle la lui tendit. Kearney détourna les yeux sans rien dire, douloureusement gêné. Il tapa du pied.

— *Saloperie de paperasse* ! dit-elle.

Il secoua la tête. Il crut qu'elle voulait peut-être de l'argent.

— Non, dit-il. Je...

Un taxi entra en vrombissant sur le parking de Charing Cross et s'arrêta à sa hauteur dans un crissement de freins. Brièvement ébloui par la lumière du soleil qui dansait dans les gouttes de pluie sur le capot du véhicule, Kearney perdit apparemment la femme de vue. En moins de rien, elle s'était approchée de lui et avait adroitement glissé le papier dans une des poches de sa veste. Lorsqu'il leva les yeux, elle avait disparu. Sur le papier, il trouva non pas une lettre, mais une adresse à Cambridge, tracée avec une encre bleue aussi vieille que lui. Il l'approcha de son visage. Sa lecture sembla l'épuiser. Lorsque les pliures cédèrent et que le papier s'effrita en dentelle dans ses mains, il renvoya le taxi, prit un autre train et rentra chez lui. Là, déprimé, épuisé, incapable de se convaincre de la nécessité de défaire sa valise, il se rendit compte qu'il avait sans le vouloir retenu l'adresse. Il essaya de travailler. Il resta assis à tirer les cartes jusqu'à ce que la nuit tombe, ensuite – peut-être pour essayer de se rappeler la trivialité de tout cela –, il traîna de bar en bar, buvant sans arrêt, espérant rencontrer Inge Neumann et lui faire dire en riant : « C'est pour s'amuser un peu, c'est tout. »

Le lendemain après-midi, il se posta sous la pluie là où l'avait conduit le papier, en face d'une vieille villa cossue de la banlieue résidentielle : trois ou quatre étages, au milieu de jardins à moitié dissimulés derrière un mur en briques rouges agréablement ébréchées.

Il ne savait absolument pas pourquoi il était venu.

Il resta là jusqu'à ce que ses vêtements soient trempés, mais sans faire le moindre mouvement pour partir. Des enfants couraient d'un bout à l'autre de la rue. À quatre heures et demie, il y eut une brève recrudescence de la circulation. Lorsque la pluie se dissipa et que la lumière de l'après-midi se déplaça vers l'ouest, la brique prit une chaude couleur orange, et le mur du jardin sembla reculer un peu, comme si la rue s'était élargie, tout en s'étendant en hauteur et en longueur. Un peu plus tard, la femme au manteau de laine apparut en se dandinant. Elle était essoufflée et s'essuyait le visage. Elle traversa la rue, entra carrément dans le mur et disparut.

— Att... attendez ! dit Kearney.

Et il se lança à sa poursuite.

Il avait l'impression de pénétrer dans un milieu membraneux qui s'accrochait élastiquement à son visage. Puis il entendit une voix dire : « Ils furent stupéfaits de découvrir qu'ils étaient depuis toujours dans le Jardin sans le comprendre », et il eut alors la certitude que l'intérieur et l'extérieur de toute chose forment toujours un milieu unique et continu. À cet instant, il crut qu'il pouvait aller n'importe où. Poussant un cri d'allégresse, il tenta de tomber en avant dans toutes les directions possibles en même temps, mais il découvrit à sa grande consternation qu'en exerçant précisément ce privilège il en

avait choisi une.

Des meubles et objets divers subsistaient dans la maison, comme si un locataire ne l'avait pas tout à fait abandonnée. Il y faisait froid. Kearney alla d'une pièce à l'autre, s'arrêtant pour examiner un garde-cendre en cuivre à l'ancienne, une planche à repasser en bois repliée comme un insecte dans un coin. Il crut entendre des gens chuchoter dans les pièces au-dessus ; un rire étouffé par une respiration soudaine.

La Shrande l'attendait dans la chambre à coucher principale. Il la voyait clairement par la porte ouverte, debout devant la fenêtre en saillie. La lumière se déversa autour de sa silhouette épaisse, monolithique, transfigurant le parquet nu de la pièce, puis se répandit sur le palier aux pieds de Kearney, éclairant les volutes de poussière sous la plinthe crème. Disposés sur une table en marqueterie juste derrière la porte, il voyait : des pochettes d'allumettes, des préservatifs dans des carrés de papier d'aluminium, des instantanés Polaroid en éventail, une paire de dés surdimensionnés frappés de symboles qu'il ne reconnut pas.

— Tu peux entrer, dit la Shrande. Ne te gêne pas.

— Pourquoi m'avoir amené ici ?

À ces mots, un oiseau blanc passa devant les trois vitres de la fenêtre, et la Shrande se tourna pour regarder Kearney en face.

Sa tête n'était plus humaine. (Pourquoi avait-il jamais cru qu'elle l'était ? Pourquoi les gens dans la file d'attente des taxis l'avaient-ils cru ?) C'était un crâne de cheval. Pas une tête de cheval, mais un *crâne* de cheval, un gigantesque bec en os incurvé dont les moitiés ne se rencontrent qu'à leurs extrémités, et qui n'évoque en rien un cheval. Une chose méchante, intelligente, sans but et qui ne peut parler. Elle était de la couleur du tabac. Elle n'avait pas de cou. Quelques lambeaux de chiffon coloré – qui avaient peut-être été jadis des rubans, rouges, blancs et bleus, semés de piécettes et de médallions – pendaient là où le cou aurait pu se trouver, formant une sorte de cape. Cet objet s'inclinait intelligemment, regardant Michael Kearney par en bas et de côté, comme un oiseau. On entendait respirer à l'intérieur. Le corps en dessous, enveloppé dans son manteau en laine marron, maculé de taches et puant le graillon, leva ses bras dodus dans un geste autoritaire et pourtant généreux.

— Regarde, ordonna la Shrande de sa voix claire et enfantine de haute-contre. Regarde là-bas !

Lorsqu'il obéit, tout bascula et il n'y eut plus que des ténèbres, l'impression d'une vitesse énorme, quelques points faiblement lumineux. Au bout d'un moment, un attracteur chaotique se généra, tournant et bouillonnant dans les vulgaires couleurs iridescentes du graphisme informatique des années 1980. Le sang du Christ, songea

Kearney, coulant à flots dans le firmament. Il tituba, pris de nausée et de vertige, et tendit la main pour se rattraper. Mais il tombait déjà. Où était-il ? Il n'en avait aucune idée.

— Il se passe des choses réelles, ici, dit la Shrandeur. Me crois-tu ?

En l'absence de réponse, elle ajouta :

— Vous pourriez avoir tout cela.

Elle haussa les épaules, comme si sa proposition était moins attrayante qu'elle ne l'aurait souhaité.

— Intégralement, si vous le vouliez. Vous les gens.

Elle réfléchit un instant, puis dit :

— Le truc, évidemment, c'est de savoir se repérer. Je me demande si tu sais à quel point tu es proche de ce stade.

Kearney regardait par la fenêtre avec des yeux de dément.

— Quoi ? fit-il.

Il n'avait rien entendu.

Les fractales bouillonnèrent. Il sortit de la chambre en courant. Au passage, il trébucha sur la petite table en marqueterie, et, lorsqu'il s'accrocha à elle pour conserver son équilibre, il s'aperçut qu'il avait ramassé les dés de la Shrandeur. Sur quoi sa propre panique emplit la pièce, liquide si épais qu'il fut forcé de se tourner et de nager pour repasser la porte. Ses membres supérieurs s'agitaient dans une sorte de brasse tandis que ses jambes couraient sous lui dans un ralenti inutile. Il traversa le palier en titubant, dévala l'escalier – plein d'une terreur extatique, les dés dans la main...

Ils étaient encore dans sa main à présent qu'il se frayait péniblement un chemin au milieu des oyats, tout en haut des dunes de Monster Beach. S'il se retournait, il verrait une illumination laiteuse puiser aux fenêtres du bungalow. Le ciel était noir, plein d'étoiles brillantes ; l'océan gris argent, enlacé par la baie, venait heurter la grève avec un faible chuintement. Kearney, qui n'avait rien d'un athlète, parcourut moins de deux kilomètres avant que le Shrandeur le rattrape. Cette fois-ci, il était beaucoup plus grand que lui, bien qu'il ait conservé sa voix de haute-contre qui évoquait un garçonnet ou une bonne sœur.

— Ne me reconnais-tu pas ? chuchota-t-il.

Sa forme confuse se dressait au-dessus de lui jusqu'à cacher les étoiles. Il sentait le pain rassis et la laine mouillée.

— Je t'ai parlé assez souvent dans tes rêves. Maintenant, tu peux être l'enfant que tu as été.

Kearney tomba à genoux et enfouit sa tête dans le sable, où il perçut avec une soudaine netteté non seulement les grains individuels, mais aussi les formes interstitielles, si distinctement et avec tant de détails qu'il eut brièvement l'impression d'être redevenu enfant. Il

pleura cette perte : la perte de lui-même. Je n'ai pas eu de vie, se dit-il. Et pour quoi l'ai-je abandonnée ? Pour ceci : il avait tué des dizaines de personnes ; il s'était associé avec un fou pour perpétrer des atrocités ; il n'avait jamais eu d'enfant ; *il n'avait jamais compris Anna*. Gémissant autant par attendrissement sur lui-même que sous l'effort demandé pour ne pas regarder sa bête noire en face, la tête fermement enfoncée dans le sable, le bras gauche tendu et rigide derrière lui, il lui présenta la pochette contenant les dés volés.

— Pourquoi moi ? Pourquoi moi ?

Le Shrandar sembla perplexe.

— Quelque chose m'a tout de suite plu chez toi, expliqua-t-il.

— Vous avez gâché ma vie, murmura Kearney.

— Tu l'as gâchée toi-même, dit le Shrandar presque fièrement.

Puis il dit :

— Juste pour savoir : pourquoi as-tu assassiné toutes ces femmes ?

— Pour vous tenir à distance de moi.

Le Shrandar parut surpris.

— Oh, mon pauvre. Ne te rendais-tu pas compte que ça ne marchait pas ? Tu as eu une vie bien médiocre, n'est-ce pas ? Pourquoi t'épuiser à me fuir ? Tout ce que je voulais, c'était te montrer quelque chose.

— Prenez les dés, le supplia Kearney, et laissez-moi tranquille.

Au lieu de quoi, le Shrandar lui toucha l'épaule. Il se sentit soulevé et déplacé jusqu'à être suspendu au-dessus du ressac. Ses membres furent redressés fermement mais doucement, comme par un masseur expérimenté. Il se sentit tourner en l'air et osciller comme l'aiguille d'une boussole.

— Comme ceci ? dit le Shrandar. Non. Comme cela... Maintenant, tu peux te pardonner à toi-même.

Une sensation bizarre de gel suivie de chaleur, qui rappelait le premier contact d'un anesthésique en aérosol, se propagea sur sa peau, puis, le pénétrant par tous les pores, l'envahit brusquement, débloquent toutes les impasses dans lesquelles il s'était fourvoyé pendant ses quarante ans, dénouant la douloureuse boule de frustration et de dégoût – aussi serrée et inutile qu'un poing fermé, tout aussi impossible à modifier ou à éliminer – qu'était devenu son moi conscient, jusqu'à ce qu'il ne voie et n'entende qu'une douce obscurité veloutée, dans laquelle il sembla flotter sans penser à rien. Au bout d'un moment apparurent quelques points faiblement lumineux. Ils furent bientôt plus nombreux, et continuèrent de se multiplier. Des étincelles, songea-t-il en se remémorant l'extase sexuelle d'Anna. Des étincelles partout ! Elles prirent de l'éclat, s'agglomérèrent, tourbillonnèrent autour de lui puis se stabilisèrent

dans les motifs furieusement bouillonnants de l'attracteur étrange. Kearney se sentit tomber dans ce chaos, se disloquer lentement et commencer à perdre son identité. Il n'était rien. Il était tout. Il se démenait des bras et des jambes comme un suicidé passant devant le treizième étage.

— Chut ! dit le Shrandeur. N'aie plus peur !

Il toucha Kearney et dit :

— Maintenant, tu peux ouvrir les yeux.

Kearney frissonna.

— Ouvre les yeux.

Kearney ouvrit les yeux.

— Trop de lumière, dit-il.

Tout était intolérablement brillant. Une lumière effrénée se déversait sur lui en rugissant ; il la sentait sur sa peau, il l'entendait. C'était de la lumière délestée, de la lumière-substance : de la vraie lumière. De grandes murailles, des arches et des pétales de lumière flottaient en scintillant, se durcissaient, perduraient un instant, basculaient et dégringolaient sur lui, le traversaient on ne sait comment et disparaissaient en une seconde, instantanément remplacés. Il n'avait aucune idée de l'endroit où il était. Il était extraordinairement surpris, émerveillé, comblé.

Il éclata de rire.

— Où suis-je ? dit-il. Je suis mort ?

Le vide autour de lui sentait le citron. Il ressemblait à des roses. Il le sentit qui essayait de le déchirer, au-dedans comme au-dehors. Il y avait un horizon, mais il semblait trop incurvé, trop proche.

— Où sommes-nous ? C'est des étoiles, ça ? Il y a vraiment quelque part un endroit pareil ?

Ce fut au tour du Shrandeur de rire.

— C'est comme ça partout, dit-il. Ça t'en bouche un coin, hein ?

Kearney baissa les yeux et s'aperçut qu'il se tenait à ses côtés – une petite chose bouffie en forme de femme, haute de cinq pieds six pouces environ, son manteau d'hiver en laine marron boutonné serré, son grand bec d'os incliné vers le haut, face au ciel rugissant en effondrement permanent. Kearney avait l'impression qu'il aurait cillé, s'il y avait eu des yeux au fond de ses orbites.

— La seule chose qu'apparemment *nous* n'arrivons jamais à comprendre, dit-il, c'est à quel point tout est décompactable.

Des rubans colorés pendaient de ses épaules et ondulaient en tremblant sous un vent totalement invisible tandis que le bord de son manteau traînait dans la poussière de quelque surface rocheuse antédiluvienne.

— Tout ce qu'on voit se décompacte à l'infini. On trouve tout ce qu'on cherche. Et ça, vous pouvez l'avoir, vous autres. Intégralement.

Perplexe devant la confortable générosité de cette proposition, Kearney décida de l'ignorer. Elle n'avait apparemment pas de sens, de toute façon. Puis, levant les yeux pour contempler les tours de lumière vacillantes en perpétuelle reconstitution, il changea d'avis et commença à se demander ce qu'il pourrait bien offrir en échange. Tout ce qui lui vint à l'esprit était inapproprié. Soudain, il se rappela les dés. Il les avait encore. Il les retira avec précaution de leur pochette en cuir et les offrit au Shrandeur.

— Je ne sais pas pourquoi je les ai pris, dit Kearney.

— Je me suis posé la question, moi aussi.

— Peu importe. Les voici.

— Ce ne sont que des dés, dit le Shrandeur. Les gens s'adonnent à une sorte de jeu avec, ajouta-t-il sans conviction. Mais, écoute, je m'en servais effectivement dans un but précis. Pourquoi ne pas carrément les déposer ?

Kearney regarda autour de lui. La surface sur laquelle ils se tenaient s'incurvait, encroûtée de poussière, trop brillante pour qu'on puisse la regarder longtemps.

— Sur le sol ?

— Oui, pourquoi pas ? Pose-les sur le sol, tout simplement.

— Ici ?

— Oh, n'importe où, dit le Shrandeur, la paume ouverte dans un geste généreusement désinvolte. Du moment qu'on puisse les voir.

— Je rêve, non ? demanda Kearney. Je rêve ou je suis mort.

Il plaça soigneusement les dés sur la roche poussiéreuse. Au bout d'un moment, avec un sourire en songeant aux craintes de son moi disparu, il les disposa de façon à ce que l'emblème qu'il appelait « le Haut Dragon » soit en haut. Puis, s'éloignant de quelques pas, il s'isola et orienta son visage vers le ciel, où il s'imagina voir, au milieu des nuages d'étoiles et de gaz incandescents, les formes de toutes les choses qui avaient constitué sa vie. Il savait qu'elles n'y étaient pas, mais il n'y avait rien de mal à les imaginer. Il vit des galets sur une plage. (Il avait trois ans. « Arrive ici ! lui cria sa mère. Cours ! » Il y avait de l'eau dans un seau – une eau trouble, chargée de sable en mouvement.) Il vit un étang en hiver, des roseaux bruns émergeant de la mince pellicule de glace à sa périphérie. « Tes cousines vont bientôt être là ! » (Il les vit se précipiter vers lui en riant sur la pelouse d'une maison ordinaire.) Il vit même Valentine Sprake, l'air presque humain, dans un wagon de chemin de fer. Dans tout cela, il n'aperçut pas une seule fois Les Ajoncs, mais, par-dessus tout, il crut distinguer le visage ferme et volontaire d'Anna Kearney le guider vers la connaissance de soi par les hauts-fonds de leurs deux vies.

— Tu comprends ? dit le Shrandeur.

Après avoir observé un silence courtois tout au long de ce

processus, il était revenu à ses côtés et levait vers lui des yeux pleins de sympathie.

— Il y aura toujours plus de choses dans l'univers, dit-il. Et il y en aura encore plus ensuite.

Puis il avoua :

— Tu sais, je ne peux plus te maintenir en vie trop longtemps. Pas ici.

Kearney sourit.

— Je m'en doutais, dit-il. Ne vous inquiétez pas pour moi. Oh, regardez ! Regardez !

Il vit la glorieuse frénésie de la lumière. Il se sentit dériver et glisser en elle, ici, en ce lieu de merveilles. Il en était stupéfié. Il voulait que le Shrandar le sache. Il voulait qu'il soit sûr qu'il avait compris.

— Je suis passé par ici et j'ai vu la lumière, dit-il. Je l'ai vue, de mes yeux, vue.

Il sentit le vide aspirer tout son être.

Oh, Anna, je l'ai vue.

Partout et nulle part

À l'intérieur de la *Chatte Blanche*, il s'était passé ceci :

Seria Mau était montée dans l'espace mathématique, où le code K fonctionnait sans aucun substrat dans une zone qui lui était propre. Tout le reste de l'univers semblait reculer à une distance considérable. Tous les processus s'accéléraient et se ralentissaient en même temps. Une lumière blanche actinique – directionnelle bien que sans origine – baignait les contours de tout corps en mouvement. C'était un espace aussi lucide, intense et absurde que celui des rêves de Seria Mau.

— Pourquoi êtes-vous habillée ainsi ? lui demandèrent les mathématiques d'une voix perplexe.

— Je veux savoir la vérité sur ce coffret.

— C'est extrêmement dangereux pour nous tous, dirent les mathématiques, que vous soyez ici dans ces conditions.

— Extrêmement dangereux, répétèrent les opérateurs fantômes.

— Ça m'est égal, dit Seria Mau. Regardez.

Elle leva les bras et présenta le coffret.

— C'est très dangereux, ma chère, dirent les opérateurs fantômes en grattant nerveusement leurs ongles et en froissant leurs mouchoirs.

Le code jaillit du coffret d'Oncle Zip et fusionna avec le code de la *Chatte Blanche*. Le tout – coffret, emballage-cadeau, etc. – se décomposa en pixels, filaments, lumières sombres comme la matière non baryonique et fila devant le visage renversé de Seria Mau à des vitesses quasi relativistes. Au même instant, sa robe de mariée prit feu. Sa traîne fondit. Ses aimables chérubins s'embrasèrent en un éclair et tombèrent en poussière. Les opérateurs fantômes se couvrirent les yeux de leurs mains et voletèrent de tous côtés comme des feuilles mortes soulevées par un vent froid, leurs voix étirées et brouillées par des effets inconnus de la dilatation spatio-temporelle. Soudain, tout fut à l'extérieur du coffret : toutes les idées jamais formulées sur la nature de l'univers furent disponibles, opérationnelles et présentes. La confusion était totale. Les systèmes descriptifs s'étaient effondrés, réintégrés dans un régime qui les avait tous précédés.

La supersubstance informationnelle s'était libérée. Tout était

réinventé. C'était un moment de vertige absolu. Les mathématiques elles-mêmes vaguaient librement, comme un magicien avec son chapeau pointu, et rien ne pourrait plus être comme avant.

Une sonnerie tinta discrètement.

— Docteur Haends, s'il vous plaît, dit une voix de femme douce et compétente.

Et il apparut, émergeant du substrat universel avec ses gants blancs et sa canne d'ébène à pommeau d'or. Son habit à queue-de-pie avait un col en velours et des manchettes à cinq boutons, et un galon en satin noir courait sur toute la longueur de son étroit pantalon noir. Il avait son chapeau sur la tête. Ses chaussures, que Seria Mau n'avait jamais vues, étaient des escarpins vernis à bout pointu. Elle s'aperçut alors que le chapeau, les chaussures, l'habit, les gants et la canne étaient un grouillement véloce de nombres qui se chevauchaient si densément qu'ils donnaient l'impression d'une surface unie. Le monde entier était-il comme cela ? Ou seulement le Dr Haends ?

— Seria Mau ! cria-t-il en lui tendant la main. Veux-tu danser ?

Seria Mau eut un mouvement de recul. Elle songea à la mère, qui l'avait abandonnée à son sort sans la moindre parole secourable. Elle songea au père et aux attouchements qu'il avait voulu lui imposer. Elle songea à son frère, qui avait refusé de lui dire adieu alors même qu'il savait qu'il ne la reverrait jamais.

— Je n'ai jamais appris à danser, dit-elle.

— À qui la faute ? dit le Dr Haends en riant. Si tu ne joues pas le jeu, comment veux-tu gagner le prix ?

Il désigna le décor d'un geste large. Seria Mau vit qu'ils se trouvaient dans la vitrine de la boutique de magie – un cultivar de petite fille en robe de mariée et un homme grand et maigre avec une petite moustache et des yeux bleus pleins de vie. Tout autour d'eux s'empilaient les objets qu'elle avait vus dans ses rêves : des articles rétro, des accessoires de prestidigitation, des jouets pour enfants. Des lèvres en plastique rouge rubis. Des plumes teintées en orange et vert vif. Des ballots de foulards en soie qui iraient dans le chapeau haut de forme et en ressortiraient en sautillant sous forme de pigeons blancs vivants. Il y avait des écheveaux de fausse réglisse. Il y avait un cœur que des diodes illuminaient amoureusement de l'intérieur. Il y avait des « lunettes à rayons X » et des chaussures à hauteur variable, des alliances prétendument éternelles et des menottes qu'on ne pouvait pas retirer. Toutes les choses qu'on voulait avoir quand on était enfant, quand on avait l'impression qu'il y en aurait toujours plus dans le monde, encore et toujours plus.

— Choisis ce que tu veux, lui suggéra le Dr Haends.

— Toutes ces choses sont fausses, s'obstina Seria Mau.

— Elles sont toutes réelles aussi, dit en riant le Dr Haends. C'est

ça qui est prodigieux.

Il lui lâcha la main et esquissa élégamment quelques pas de danse, en criant : « Yoyi yoyi yoyi ! » Puis il dit :

— Tu pouvais avoir tout ce que tu voulais.

Seria Mau savait qu'il disait vrai. Affolée, elle se lança loin de cette idée dans toutes les directions possibles, comme du haut de la plus haute falaise de l'univers.

— *Laissez-moi tranquille ! hurla-t-elle.*

Les mathématiques du vaisseau – qui, depuis le début, étaient le Dr Haends, ou l'étaient au moins à moitié – la mirent en phase sommeil. Elles jetèrent un bref coup d'œil à certains des autres volets du projet (lequel impliquait un transit dans dix dimensions spatiales et, surtout, quatre dimensions temporelles). Ensuite, après avoir réorganisé la *Chatte Blanche* d'une manière un peu plus satisfaisante, elles gagnèrent Sigma End par le plus court chemin possible et se jetèrent dans le trou de ver. Il restait beaucoup à faire.

Sigma End.

Oncle Zip observait la scène en fronçant les sourcils.

— Suis-les, dit-il.

— Trop tard, oncle. Ils sont déjà dedans.

Oncle Zip gardait le silence.

— Ils sont morts, dit le pilote. On est morts nous aussi si on va là-dedans.

Oncle Zip haussa les épaules. Il attendit.

— C'est pas un endroit pour les êtres humains, dit le pilote.

— Mais tu veux pas savoir ? dit doucement Oncle Zip. C'est bien pour ça que t'es venu, non ?

— C'est vrai, bordel.

La *Chatte Blanche* ressortit à l'autre extrémité du trou de ver en pirouettant silencieusement, comme un vaisseau fantôme. Ses moteurs étaient inactifs. Ses télécoms étaient muettes. Rien ne bougeait à l'intérieur de sa coque ; à l'extérieur, un unique feu de position bleu, normalement utilisé en orbite de parking, clignotait avec une régularité superflue dans le néant. La coque elle-même – rayée et balafmée, usée par un séjour dans quelque milieu indescriptible, comme si traverser un trou de ver, déplacement aussi newtonien qu'un voyage dans un train fou, équivalait à mille ans dans un moulin à café – se refroidit rapidement, virant du rouge au gris brutal habituel en passant par le brun-prune. Une bonne partie de l'accastillage manquait. La sortie du trou de ver, tortillon diaphane de lumière blanchâtre, recula au loin. Livrée à elle-même, la *Chatte Blanche* culbuta dans le vide spatial pendant deux ou trois heures. Puis son

réacteur à fusion s'alluma brièvement et, obéissant à un ordre inexprimé, elle s'ébroua et se mit en orbite autour du corps céleste le plus proche.

Seria Mau Genlicher s'éveilla peu après.

Elle était à nouveau dans son caisson. L'obscurité était complète. Elle avait froid. Elle était perplexe.

— Affichages, ordonna-t-elle.

Rien ne se produisit.

— Je suis toute seule ici, ou quoi ?

Le silence. Elle remua malaisément dans le noir. Le protéome du caisson semblait inanimé et stagnant.

— Affichages !

Cette fois, des données de télécommunications apparurent : deux ou trois images visuelles, brouillées, intermittentes, imbriquées, tavelées de parasites.

On voyait un objet blanc volumineux étendu sur le sol dans le compartiment pour humains d'un vaisseau classe K. Les caméras en firent soigneusement le tour et l'image se précisa : un être humain partiellement démembré. Ses vêtements, déchirés par les forces gravitationnelles, étaient tassés dans les coins de la cabine comme du linge mouillé, avec un de ses bras. Les cloisons au-dessus de lui étaient barbouillées de rouge. La deuxième image montrait Oncle Zip en train de jouer de l'accordéon tandis que le vaisseau culbutait interminablement dans le trou de ver. Par-dessus la musique, on entendait son pilote crier : « Merde ! Nom de Dieu de merde ! » Dans la troisième, on voyait la bouche d'Oncle Zip en gros plan, qui répétait les mots : « On peut s'en sortir si on garde notre sang-froid. »

— Pourquoi vous me faites voir ça ? dit Seria Mau.

Autour d'elle, le vaisseau demeura silencieux. Puis il dit brusquement :

— Tous ces événements se produisent simultanément. C'est une information en temps réel. Tout ce qui a pu lui arriver là-dedans est encore en train de lui arriver. Et lui arrivera éternellement.

Oncle Zip fixait Seria Mau depuis l'écran.

— Au secours ! dit-il.

Il vomit.

— En fait, ceci est très intéressant, dirent les mathématiques.

Seria Mau regarda l'écran encore un moment. Puis elle dit :

— Sortez-moi de là.

— Où voulez-vous aller ?

Elle remua, impuissante, dans son caisson.

— Non, je veux sortir d'ici, dit-elle.

Ensuite, lorsque aucune réponse ne s'annonçait :

— Ça n'a pas marché, n'est-ce pas ? Ce qui s'est passé là-bas avant

que vous me mettiez en phase sommeil ? J'ai cru voir le prestidigitateur, mais c'était encore un rêve. Je croyais que...

Elle essaya de hausser les épaules comme une fillette de treize ans. Le liquide du caisson réagit en tournoyant paresseusement. Elle l'imagina en train de baigner ce qui restait de son corps comme une salive tiède. Comme quinze ans de désespoir.

— Bon, ce que je croyais n'a pas d'importance, hein ? Je suis vraiment fatiguée, maintenant. Je me fiche de ce que je fais. J'en ai marre. Je veux rentrer chez moi, je veux que tout ceci ne soit jamais arrivé. Je veux récupérer ma vie.

— Pouvons-nous vous dire quelque chose ? demandèrent les mathématiques.

— Quoi ?

— Affichage activé, dirent les mathématiques.

Et le Secteur Kefahuchi explosa dans sa tête.

— C'est ainsi que les choses apparaissent en réalité, dirent les mathématiques. Si vous croyez que le temps du vaisseau est la réalité, vous vous trompez. Si vous croyez que le temps du vaisseau est quelque chose, vous vous trompez : ce n'est rien du tout. Vous voyez cela ? Ce n'est pas un quelconque « état exotique ». Ce sont des années-lumière de feu bleu et rose, qui surgissent de nulle part et s'effondrent à nouveau en temps réel, en temps humain. C'est comme ça. C'est comme ça à l'intérieur de vous.

Seria Mau rit amèrement.

— Très poétique, dit-elle.

— Regardez dans le feu, ordonnèrent les mathématiques.

Elle regarda. Le Secteur rugissait et soupirait au-dessus d'elle.

— Nous ne pouvons pas vous rendre votre corps, dirent les mathématiques. Vous aviez la rage de vivre, mais vous en aviez peur. L'opération que vous avez volontairement subie est irréversible. Le comprenez-vous ?

— Oui, dit-elle tout bas.

— Bien. Ce n'est pas terminé.

Au bout d'un moment, le Secteur s'encadra dans trois hautes fenêtres cintrées, percées dans un mur revêtu de satin gris à ruchés. Elle était dans la vitrine de la boutique de magie. Au même moment, elle était dans la salle du caisson à bord de la *Chatte Blanche*.

Elle comprenait à présent que ces emplacements n'avaient toujours été qu'un seul et unique lieu. Elle voyait son caisson, qui concrétisait l'idée que les CMT se faisaient des goûts d'une fillette de treize ans : un cercueil décoré de moulures dorées d'elfes, de licornes et de dragons qui ne cessaient de se sacrifier héroïquement, comme si la mort n'était pas un état permanent et qu'on pouvait toujours surmonter le chagrin. Il avait un épais couvercle monté sur

charnières – impossible à ouvrir de l'intérieur, à croire qu'ils avaient eu peur qu'elle ne s'échappe – et des gerbes de tubulures. Elle était au-dessus, à l'intérieur et derrière aussi : elle était dans les minuscules caméras embarquées qui flottaient comme des poussières dans chaque rayon de lumière. Sous ses yeux, la partie supérieure du corps du Dr Haends se pencha lentement dans la fenêtre centrale. Sa chemise blanche était fraîchement empesée, ses cheveux noirs comme jais étaient luisants de brillantine. Quand il se fut penché autant qu'il le pouvait dans son champ de vision, le Dr Haends lui fit signe. Cette fois-ci, au lieu de tirer sa révérence et de s'éclipser, il allongea une jambe élégante par-dessus le rebord de la fenêtre et descendit dans la pièce.

— Non, dit Seria Mau.

— Si, dit-il.

En deux enjambées, il avait atteint le caisson et rabattu le couvercle.

— *Non !* hurla-t-elle.

Furieuse, elle – ce qui restait d'elle – se débattit, si bien que le liquide dans lequel elle était en suspension – épais, inerte et visqueux pour absorber les forces newtoniennes auxquelles même un vaisseau classe K était parfois soumis – déborda sur le côté et éclaboussa les souliers vernis du Dr Haends. Il ne s'en aperçut pas. Plongeant les mains dans cette substance, il en retira Seria Mau. Grâce aux microcaméras, elle se vit elle-même pour la première fois depuis quinze ans. Elle était cette petite chose jaunâtre et brisée, aux membres saillant sous des angles bizarres, qui se roulait en boule et se tortillait, désarmée devant la douleur de l'air libre. Ce qu'elle entendit comme un hurlement d'horreur et de désespoir n'était qu'un faible gémissement guttural. La peau se tendait sur elle comme la peau tannée ou momifiée d'un cadavre enseveli dans une tourbière. Il n'y avait pas de chair entre la peau et les os. Les lèvres flétries se retroussaient sur de petites dents bien régulières. Les yeux fixaient le vide dans des orbites goudronneuses. Lorsqu'elle vit les câbles épais qui sortaient des ouvertures pratiquées dans la colonne vertébrale scoliosée, elle fut paralysée par le dégoût. Elle ressentait pour cette chose la plus atroce des pitiés. Elle avait atrocement *honte*. C'était d'abord pour cela qu'elle lui avait résisté : elle ne voulait pas qu'il la voie, tout simplement. Ensuite, quand elle vit ce qu'il était en train de faire, elle essaya de lui résister aussi.

Il avait fait atterrir le vaisseau. La rampe de chargement était abaissée. Il l'emmenait à l'extérieur. La terreur l'assaillit comme la lumière du Secteur Kefahuchi. Que pouvait-elle faire, si elle n'était plus la *Chatte Blanche* ? Que pouvait-elle être ?

— Non ! *Non !*

Le Secteur puisait au-dessus d'elle.

— Il n'y a pas d'air, dit-elle d'une voix pitoyable. Il n'y a pas d'air.

Le ciel était embrasé par les radiations.

— Nous ne pouvons pas vivre ! Nous ne pouvons pas vivre ici !

Mais le Dr Haends n'en avait cure, apparemment. Là-bas, à la surface, parmi les bizarres tertres aplatis et les artefacts ensevelis, il se prépara à exécuter un geste chirurgical. Il prit ses gants blancs et retroussa ses manches tandis que de ses yeux et de sa bouche ruisselait la mousse blanche du code K, pour fabriquer à partir de la poussière même les instruments indispensables. Le Dr Haends leva les yeux. Il tendit la main, la paume vers le ciel, comme pour voir s'il tombait des gouttes.

— Pas besoin d'éclairage supplémentaire ! conclut-il.

Seria Mau se mit à pleurer.

— Je suis en train de mourir. Comment pouvez-vous me donner un nouveau corps ici ?

— Oublie ton corps.

Ils étaient obligés de crier pour s'entendre par-dessus le rugissement silencieux du Secteur Kefahuchi. Des vents de particules retroussaient les pans de son habit.

— N'est-ce pas carrément magnifique d'être en vie ? dit-il en riant.

Derrière lui, les opérateurs fantômes se déversèrent du vaisseau comme des bancs de poissons excités, dansant et scintillant.

— Elle va guérir, s'interpellaient-ils. Elle va guérir.

Le Dr Haends brandit ses instruments.

— Oublie-toi, lui ordonna-t-il. Maintenant, tu peux être ce que tu es.

— Vous allez me faire mal ?

— Oui. As-tu confiance en moi ?

— Oui.

Longtemps après – ç'aurait pu être des minutes, ç'aurait pu être des années –, le Dr Haends essuya les chiffres sur son front comme de la sueur et recula devant la chose qu'il avait créée. Son habit n'était plus très frais. Il avait du sang jusqu'aux manchettes de sa chemise en lin. Ses instruments, qui, au début, étaient à la pointe du progrès, lui semblaient maintenant prosaïques et pas tout à fait adaptés à la tâche. Il secoua la tête. Ç'avait été un gros effort, même pour lui ; il l'avouait maintenant. Sur le plan thermodynamique, c'était l'opération la plus coûteuse qu'il ait jamais pratiquée. Il avait pris des risques. Mais qui ne risque rien n'a rien.

— Maintenant, tu peux être ce que tu es, répéta-t-il.

La chose qu'il avait créée se redressa et battit des ailes sans conviction.

— C'est dur, dit-elle. Je suis censée être aussi grosse ?

Elle essaya de se voir en se retournant.

— Je ne peux pas vraiment voir ce que je suis, dit-elle.

Elle se remit à battre des ailes. Des événements électromagnétiques collatéraux soulevèrent de la poussière superficielle. Celle-ci resta en suspension, mais il ne se passa rien de plus.

— Je crois qu'à force d'entraînement... l'encouragea le Dr Haends.

— Je suis terrifiée. Je me sens tellement stupide.

Elle rit.

— À quoi je ressemble ? dit-elle. Je suis encore elle ?

— Tu l'es et tu ne l'es pas, admit le Dr Haends. Tourne-toi, que je te voie. Comme ça. Tu es belle. Entraîne-toi un peu, et ça ira.

Seria Mau tourna et tourna. Elle sentit la lumière toucher ses ailes.

— C'est des *plumes*, ça ? demanda-t-elle.

— Pas tout à fait.

— Mais je ne sais pas comment ça marche !

— Ça conservera toutes les formes que tu voudras, promit le Dr Haends. Tu peux être ceci, ou tu peux être autre chose. Tu peux redevenir une chatte blanche et bondir au milieu des étoiles. Mais pourquoi ne pas essayer quelque chose de nouveau ? Je suis assez satisfait de la forme actuelle. Oui ! Regarde ! Tu vois ? Ça y est.

Elle s'éleva et tourna gauchement autour de sa tête.

— Je ne sais pas comment je fais ça ! lui cria-t-elle.

— Des tours ! Fais encore des tours ! Tu vois ?

Elle fit quelques tours de plus.

— Je m'en tire très bien, dit-elle. Je crois que je pourrais très bien m'en tirer.

Les opérateurs fantômes volèrent à sa rencontre. Ils se rassemblèrent en foule autour d'elle en chuchotant avec ravissement et en joignant leurs mains osseuses usées par le travail.

— Vous vous êtes *tellement bien* occupés de moi, les congratula-t-elle.

Puis elle s'obligea à regarder la *Chatte Blanche* en dessous d'elle.

— Toutes ces années ! s'émerveilla-t-elle. J'étais ça ?

Elle versa ce qui aurait pu être des larmes, si ce terme pouvait s'appliquer à un organisme aussi bizarre, si énorme et pourtant si fragile, émergeant perpétuellement de ses propres désirs.

— Mon Dieu ! dit-elle, je ne sais plus où j'en suis.

Tout à coup, elle rit. Son rire remplit le vide. C'était le rire des

particules. Elle riait dans tous les régimes. Elle essaya les différentes entités qu'elle pouvait être : il y en avait toujours plus, encore et toujours plus.

— Ça vous plaît, ça ? cria-t-elle. Je crois que j'aimais mieux la dernière.

Ses ailes perdirent leurs plumes et la lumière du Secteur Kefahuchi les parcourut de bout en bout comme un incendie incontrôlé. Seria Mau Genlicher rit de plus belle.

— Adieu ! cria-t-elle.

Elle s'éleva brusquement, tellement vite que même le Dr Haends ne put la suivre des yeux. Son ombre passa brièvement sur lui et disparut.

Quand elle fut partie, il resta là un moment, immobile, entre le vaisseau classe K inoccupé et les restes du physicien Michael Kearney. Il était épuisé, mais ne semblait pas pouvoir se calmer. Il se pencha et ramassa les dés que Michael Kearney avait apportés en ce lieu. Il les retourna d'un air songeur, puis les reposa.

— C'était fatigant, se dit-il. Ils peuvent être plus fatigants qu'on ne le croit.

Au bout d'un moment, il se permit de se glisser dans une forme où il était plus à l'aise, puis contempla longuement le Secteur Kefahuchi – petite créature dodue avec un immense bec d'os incurvé et un manteau en laine marron souillé de taches de graisse sur le devant, qui haussa les épaules et se dit :

— Bon, le reste est encore à faire.

L'ultime lancer d'Ed Chirnois

La Déprime Parfaite émergea de son transit dans le trou de ver. Son moteur se dévida jusqu'à l'arrêt complet et se décomposa en ses différents éléments. Le vaisseau sembla réfléchir pendant une ou deux minutes, puis s'enfonça activement dans l'espace local pour arriver un peu plus tard au-dessus d'un astéroïde en plein sous les feux du Secteur Kefahuchi.

Ed Chirnois était avachi sur le siège du pilote, la bouche ouverte, et respirait laborieusement. Hormis le fait qu'une de ses mains reposait sur ses organes génitaux, il évoquait *La Mort de Chatterton* ; et s'il était en train de rêver, cela ne se voyait pas. Le couvant d'un regard à la fois maternel et ironique, une petite femme de type oriental se tenait au-dessus de lui, vêtue d'un cheongsam en lamé d'or fendu jusqu'à la cuisse. Elle alluma une cigarette, la fuma tout en hochant la tête. Elle ne le quittait jamais des yeux. On eût dit – si elle avait été une vraie femme – qu'elle essayait de le comprendre.

— Eh bien, Ed, c'est le moment de repartir, dit-elle finalement.

Quelques poussières blanchâtres semblèrent s'échapper de ses yeux.

— Vous savez, dit-elle, il nous faudrait de la musique pour ceci. Quelque chose de mesuré.

Elle leva la main. Ed fut doucement extrait de son siège par ce geste et propulsé, au pas, vers la plus proche écoutille de *La Déprime Parfaite*, qui, une fois ouverte, évacua l'atmosphère de tout le vaisseau. Et Ed avec. Il semblait ne pas s'en rendre compte, ce qui était peut-être une bonne chose. Un peu plus tard, il flottait en l'air – pour ainsi dire – parfaitement à l'horizontale, les pieds joints, les mains sur la poitrine comme pour un enterrement, à environ un mètre de la surface de l'astéroïde.

— Très bien, dit Sandra Shen. Vous avez fière allure, Ed.

Elle inclina son visage vers l'éclat éblouissant du Secteur, sur lequel se détachait la silhouette imprécise de *La Déprime Parfaite*.

— Je n'aurai plus besoin de vous, l'informa-t-elle.

Le vaisseau manœuvra pendant une ou deux secondes ; les

extraterrestres dans leurs capsules-cercueils furent brièvement visibles entre les jets de flammes intermittents du réacteur. Puis ils réactivèrent le Nuage Violet et partirent.

Sandra Shen les regarda s'éloigner. Un instant, elle sembla saisie de regrets et peu disposée à prendre des décisions.

— Est-ce que je veux une autre cigarette ? demanda-t-elle à Ed. Non, je ne crois pas.

Elle était énervée, elle ne tenait pas en place : elle n'était pas tout à fait elle-même. Son ombre aussi se mit à avoir la bougeotte. Ses mains s'affairaient sur ses vêtements. Ou était-ce une illusion ? C'était peut-être plus que cela. Un instant, des étincelles semblèrent ruisseler de partout. Elle poussa un soupir d'exaspération, puis sembla se calmer.

— Réveillez-vous, Ed, dit-elle.

Ed se réveilla debout sur la courbure d'une planète miniature sous l'illumination délirante du Secteur Kefahuchi.

Des colonnes de feu s'élevaient et s'effondraient au-dessus de lui – couleurs en séquence, couleurs dépareillées, couleurs de vitraux. Un peu à l'écart, éclairé d'une manière qu'il ne pouvait décrire, reposait un vaisseau classe K, son propulseur en mode parking, sa coque chatoyant sous l'effort nécessaire pour réprimer son armement. Ed remarqua également le squelette complet d'un être humain, de couleur brunâtre, avec des fragments d'étoffe et de cartilage goudronneux qui adhéraient encore aux ossements. À ses côtés – bizarre et équivoque dans cette lumière furieuse et intransigeante, et pourtant moins menaçante, en quelque sorte, que lors de sa première apparition – se tenait l'entité parfois connue sous le nom de « Sandra Shen », d'autres fois sous le nom de « Dr Haends », mais le plus souvent, au fil des années et pour la plupart de ses fugitifs associés, comme « le Shrandar ». Ed la regarda en coin. Il enregistra la silhouette trapue, le manteau en laine marron auquel il manquait des boutons, la tête en forme de crâne de cheval, les yeux comme des moitiés de grenade.

— Holà ! dit-il. Vous êtes réelle ?

Il se palpa lui-même. Autant commencer par là.

— Je suis réel, moi ? dit-il. Je vous ai déjà rencontrée.

Ne recevant pas de réponse, il se massa le visage.

— Je sais que je vous ai déjà rencontrée. Tout ça... dit-il avec un geste vague.

— Stupéfiant, n'est-ce pas, dit la Shrandar. Et c'est comme ça partout.

Ed ne voulait pas suggérer cela. Il voulait dire qu'il était allé plus loin que prévu.

— Je sais pas trop où je suis.

— Vous savez, s'exclama la Shrande d'un air ravi, moi non plus ! Il y a trop de tout, n'est-ce pas ?

— Hé ! dit Ed. Vous êtes Sandra Shen.

— Elle aussi. Oui.

Ed abandonna. Pendant un moment, songea-t-il, il suffirait de ménager sa petite personne et d'accepter la situation. Mais la Shrande semblait sociable et prévenante, et il se sentit bientôt plus en sécurité que lorsqu'il s'était réveillé. Il eut donc l'impression qu'il lui fallait faire un effort supplémentaire. Aussi dit-il, après un instant de réflexion :

— Vous êtes de la culture K, pas vrai ? Vous êtes pas morts, les mecs. C'est ça qu'il y avait derrière toute cette histoire.

Il la regarda à la dérobée, avec une sorte de terreur respectueuse.

— Vous êtes quoi, au juste ?

— Ah, dit la Shrande. Je ne suis pas sûre que vous comprendriez la réponse à cette question. Quoi que je sois, je suis la dernière de mon espèce. Ça, c'est sûr.

Elle soupira et dit :

— Les bonnes choses ne peuvent pas durer éternellement, Ed.

Ed ne savait pas trop comment réagir.

— Qu'est-ce que vous en pensez ? dit-il finalement. En vous-même, je veux dire.

— Oh, je trouve ça très bien.

— Vous vous sentez pas seule ? Déprimée ?

— Oh, mais si, bien sûr. Seule. Un peu sur la touche. Comme n'importe qui dans la même situation. Mais, vous savez, nous avons vécu, Ed, et bien vécu.

Elle leva les yeux vers lui, tout excitée.

— Ah, si vous aviez pu nous voir ! Nous avons exactement cette apparence, sauf que nous avons plus de rubans, à tout le moins. Je ne vais pas vous montrer ce qu'il y a sous le manteau.

— Hé ! dit Ed. Je parie que vous êtes super.

— Je ne suis pas exactement Neena Vesicule là-bas.

Elle y réfléchit, plus longtemps, peut-être, qu'elle n'en avait eu l'intention.

— Qu'est-ce que je disais ? demanda-t-elle à Ed.

— Que vous aviez vécu et bien vécu, lui rappela-t-il.

— Oh oui, Ed, absolument ! La vie se passait aussi bien pour nous alors que pour vous maintenant. Tantôt aussi digne qu'un menuet au paradis, tantôt rapide, hallucinatoire, en temps réel, avec un goût de dernière chance. Vous savez : l'enfer absolu. Nous avons fait plus d'un banquet. Et il faudrait que vous voyiez nos réussites, Ed ! Nous avons déplacé bien plus que des montagnes avec nos plus belles découvertes. Nous avons vaincu le code. Nous avons toutes les réponses que vous

autres humains cherchez...

Elle se tut et indiqua le ciel.

— C'est alors que nous nous sommes heurtés à ça. Pour vous dire toute la vérité, Ed, ça nous a arrêtés net, comme tout le monde. Le Secteur était vieux quand nous sommes arrivés ici. Les gens qui étaient passés avant nous étaient vieux quand nous n'étions rien. Nous avons pillé leurs idées aussi vite que nous avons pu, comme vous le faites maintenant. Nous nous sommes mesurés à cet objet – la Shrande sembla hausser les épaules – et nous avons échoué. Oui mais, Ed, il aurait fallu que vous nous voyiez. À ce moment-là, nous maîtrisions déjà assez bien la situation. C'était une époque excitante. Mais toute cette bousculade n'a mené à rien.

Elle renversa la tête un instant et braqua son grand bec osseux sur le Secteur. Puis elle baissa les yeux sur ses propres pieds dans la poussière.

— Oh, je ne me plains pas. Même ça, c'était bien. Je veux dire, c'était une aventure, c'était notre aventure. Ça faisait partie de notre existence.

« Et c'est ça qui compte, Ed. Être ici. Se plonger jusqu'au cou dans ce qu'on est.

— Vous avez l'impression d'avoir perdu ça, dit Ed.

— Moi, oui, soupira la Shrande. Nous avons perdu nos propres repères. C'est ce qui arrive avec ce truc. On retombe. On se casse le nez dessus. On perd courage. Le Secteur nous a vaincus : il a vaincu notre intelligence, notre capacité à comprendre. À la fin, nous n'avions plus l'énergie nécessaire.

Il y eut un silence pendant lequel ils envisagèrent tous les deux l'idée de limites, idée confortable pour Ed, puisqu'il avait passé sa vie à les repousser. Quand il estima que la pause avait assez duré, il demanda :

— Alors, qu'est-ce qui s'est passé ensuite ?

— On se ressaisit, Ed. On essaie de continuer. Nous étions obligés d'avouer que quelque chose nous échappait. Mais c'est cela qui, en soi, nous a donné notre grande idée. Nous-mêmes ne pouvions pas connaître le Secteur, mais nous avons décidé de construire quelque chose qui le pourrait. Vous avez raison, Ed, je suis la dernière de mon espèce. Ils m'ont laissée ici pour mener à bien le projet.

La Shrande se tut.

Puis elle finit par dire, d'une voix lasse :

— Je suis périmée depuis longtemps, Ed.

Ed sentit le poids de cet aveu. Il en mesura toute la solitude. Qu'est-ce qu'on peut faire pour une entité extraterrestre ? On lui passe un bras autour du cou ? On lui dit : « Vous êtes vieille, j'en suis désolé » ? La Shrande avait dû plus ou moins deviner ses pensées, car

elle le rassura :

— Hé ! Ed. Ne vous cassez pas la tête.

Ensuite, au bout d'un moment, elle rassembla ses ressources et fit un geste qui embrassait les ruines de faible hauteur, les artefacts inexplicables, le vaisseau classe K vautré là comme un démon malfaisant de l'ingénierie, ses systèmes brûlants de radiations, ses armements déployés dans une extrusion absurde tandis qu'il détectait des menaces potentielles à cent allus à la ronde sur la Plage.

— J'ai vécu dans ces ruines, dans ces objets et d'autres encore, d'un bout à l'autre du Halo. Il y avait une partie de moi-même dans chacun d'eux, et toute fraction de moi-même était moi tout entière. Après que les CMT eurent découvert la technologie K, j'ai vécu dans l'espace navigationnel de ce vaisseau. Je l'ai volé. Depuis l'intérieur de ses mathématiques, et via le pont menant à son biogiciel, j'avais la gestion de quatorze dimensions, dont quatre temporelles. J'étais dans tout le Halo, j'oscillais entre le passé et l'avenir comme un yo-yo. Je pouvais intervenir.

— Pourquoi ?

— Parce que nous vous avons construits, Ed. Nous vous avons construits à partir des amino-acides. Nous avons émis des hypothèses sur ce qui nous manquait, et nous avons construit vos ancêtres de façon à ce qu'ils évoluent en devenant ce que nous ne pouvions pas être. C'était un projet à long terme, aussi vaste que tout ce qui se fait ici sur la Plage. D'accord, peut-être pas aussi visible que certains aspects de l'ingénierie solaire. Mais est-ce que tout ça a vraiment *marché*, au juste ? Regardez autour de vous ; je dirais que non. Nous avons estimé que notre investissement avait ses chances, Ed. Il était à la fois rudimentaire et élégant. Et d'autant plus intéressant que nous avons laissé intervenir l'univers et, ici et là, le hasard. Je n'ai jamais cessé de surveiller ce projet.

Le Secteur Kefahuchi.

Une singularité sans horizon d'événement. Un lieu où toutes les règles bafouées de l'univers se répandent comme de mauvais accessoires de prestidigitation, comme une magie qui pourrait marcher ou non, comme des objets peu fiables trouvés dans la vitrine d'une boutique rétro. On ne pouvait rien faire avec une idée pareille, mais on ne pouvait pas s'arrêter d'essayer. On ne pouvait pas s'arrêter d'essayer de la mettre en pratique.

Le cortex visuel d'Ed, aussi excité qu'une paire d'ions dans un dispositif de Tate-Kearney, hallucinait des figures de dés dans ce vaste pan de ciel scintillant. Il vit les Jumeaux, une tête de cheval, un clipper dans une tour de nuages fumeux. Sous ces emblèmes du hasard ou du non-hasard, la surface de l'astéroïde – si c'en était bien un –

s'étirait loin de lui, pratiquement unie, couverte d'une fine poussière blanche. Ça et là on voyait les vestiges de structures rectangulaires basses, leurs fondations réduites à une éminence de trois centimètres par des forces ablatives inconnues émanant du Secteur. Dispersées autour d'elles dans ce paradis entradista se trouvaient les formes d'artefacts plus modestes, aux contours émoussés par des couches de poussière, dont chacun valait une petite fortune dans les laboratoires de retaille sur Motel Splendido.

Il essaya de s'imaginer qu'il était un artefact.

Il s'agenouilla et colla l'oreille à la surface. Il entendait le code K pas très loin en dessous, qui chantait tout seul comme un chœur.

— Vous êtes encore là, chuchota-t-il.

— Ici-bas et partout ailleurs. Alors, que voulez-vous faire, Ed ?

Ed se releva.

— Faire ?

La Shrande éclata de rire.

— Je ne vous ai pas amené ici rien que pour regarder le spectacle, l'informa-t-elle. Si vous saviez ce que ça coûte au niveau thermodynamique rien que pour vous maintenir en vie dans ce... dans cet endroit fabuleux, vous changeriez de couleur. Sérieusement, Ed, j'aurais été ravie rien que de vous amener ici, mais ce n'aurait pas été suffisant pour rentabiliser l'opération.

— Faire quoi, alors ?

— Ne soyez pas naïf, Speedy Eddy. Vous ne pouvez pas rester immobile dans cette vie. Vous continuez ou vous descendez. Qu'est-ce que ça sera ?

Ed grimaça un sourire. Il savait maintenant comment s'y prendre avec elle.

— Vous étiez dans le caisson à buller aussi, dit-il en étouffant un rire. Rita Robinson ! Je parie que vous étiez aussi Rita Robinson.

Il s'approcha de l'endroit où gisait le squelette, s'agenouilla dans la poussière et toucha les os brunâtres. Il détacha une bandelette de tissu, délavée par la lumière, qui adhérait à la cage thoracique, la laissa tomber et la regarda descendre lentement sous la pesanteur réduite.

— Dites, qu'est-ce qui s'est passé ici ?

— Ah, dit la Shrande. Kearney.

— Kearney ? Mon Dieu. Pas le vrai Kearney ?

— Voilà quelqu'un qui est retombé de sa propre hauteur, dit la Shrande. C'est exactement ce dont je veux parler. Au début, il était très prometteur, et pourtant, il avait peur de tout. Je l'ai vu démarrer à partir de rien, Ed, et puis s'éteindre brusquement, comme la flamme d'un briquet. Oh, je sais ce que vous allez dire. C'est lui et Brian Tate qui vous ont amenés ici. Sans lui, vous n'auriez pas d'ordinateurs

quantiques. Vous n'auriez pas de traitement parallèle massif des données. Et sans cela vous n'auriez jamais pu trouver votre chemin dans l'espace. Mais, à la fin, il était décevant. Croyez-moi, Ed : il avait carrément trop peur de ce qu'il savait. Je n'aurais pas dû l'amener ici, mais j'avais l'impression que je lui devais ça.

Elle rit et poursuit :

— Quand bien même il m'avait volé quelque chose et qu'il prenait la fuite chaque fois que je voulais lui demander de me le rendre.

Elle se baissa et fouilla dans la poussière avec ses petites mains grassouillettes.

— Regardez.

— Hé ! dit Ed. Le jeu du Vaisseau.

— Ce sont les originaux, Ed. Voyez cette finesse d'exécution. Nous n'avons jamais su de quand ils datent.

Elle contempla les dés dans la paume de sa petite main boudinée.

— Ils étaient déjà vieux quand nous les avons trouvés.

— Et qu'est-ce qu'ils font ?

— Ça, nous ne l'avons pas trouvé non plus, soupira la Shrandeur. Je les ai gardés pour leur valeur sentimentale. Tenez. Ils sont à vous.

— C'est rien qu'un jeu pour moi, dit Ed.

Il prit les dés et les orienta pour qu'ils captent la lumière du Secteur Kefahuchi. C'était ainsi qu'on devait les regarder, songea-t-il. Ils formaient eux aussi un dispositif pour appréhender le lieu où les règles s'abolissaient. Les images familières vacillèrent, languissantes, comme si elles voulaient s'arracher aux faces des dés et mijoter dans la lumière. Il eut l'impression qu'il lui devait quelque chose en échange de sa compréhension.

— Qu'est-ce que je dois faire ? dit-il.

— Voici le marché : vous prenez le classe K. Vous plongez avec. C'est le Boogie du Kefahuchi, Ed : on vise et on appuie sur le bouton. Vous allez jusqu'au bout.

— Pourquoi moi ?

— Vous êtes le premier. Vous êtes ce que nous espérons créer.

— Le cerveau, c'était Kearney, lui fit remarquer Ed. Pas moi.

— Vous n'avez pas à comprendre le classe K pour surfer avec, Ed.

Ed lança les dés, songeur.

Il les relança.

— J'ai toujours voulu piloter un de ces machins, dit-il. Qu'est-ce qui arrivera si je l'emmène là-dedans ?

— À vous ?

Ed lança les dés.

— À tout le reste, dit-il avec un geste qui semblait inclure

l'univers.

L'extraterrestre haussa les épaules.

— Qui sait ? Les choses seront à jamais changées.

Ed lança les dés encore une fois. Le Secteur Kefahuchi tempêtait en silence au-dessus de lui. Par un effet de résonance, la guerre éclatait d'un bout à l'autre de la Plage. Il regarda les dés qui reposaient dans la poussière irradiée. Ce qu'il vit là – une particularité de leur disposition – sembla l'amuser.

— Allez, tout ça, j'en ai rien à foutre, dit-il avec un grand sourire. On va s'amuser, hein ?

— Je vous le promets, Ed.

— Où je signe ?

Un peu plus tard, paraplégique, cathétérisé et bourré de drogues toutes neuves à la limite des capacités de son système nerveux, Ed Chirnois, bulleur, sentit la Croix d'Einstein illuminer son cerveau et prit les commandes de son vaisseau classe K. Sandra Shen l'avait bien formé. La navigation est un acte prophétique – une ou deux conjectures, la tête dans un caisson rempli de gelée prophylactique. Vous pouvez laisser le traitement parallèle massif des données aux algorithmes, à la logique quantique. Après l'avoir enrôlé, les mathématiques s'étaient retirées dans leur espace propre. C'est là qu'Ed les trouva. Elles l'attendaient.

— Hé ! dit Ed.

— Comment ?

— Un truc que je veux. J'avais une sœur, vous savez, et j'ai fait une connerie et j'ai rompu avec elle. Je voudrais la revoir. Juste une fois encore. Vous arrangez ça.

— Cela ne sera pas possible, Ed.

— Alors, je veux rebaptiser le vaisseau. Je peux faire ça ?

— Bien sûr.

Ed songea à sa vie bousillée et se tritura les méninges.

— Nous sommes le *Chat Noir*, dit-il. Nous sommes le *Chat Noir* à partir de maintenant.

— C'est un beau nom, Ed.

— Branchez-moi, alors.

Les mathématiques furent ravies de le faire. Ed passa dans le temps du vaisseau. Dix dimensions spatiales et quatre temporelles se déployèrent pour lui comme autant de membres. La matière sombre bouillonna et flamboya. Là-bas, dans ce coin perdu tout au bout du monde ordinaire, le *Chat Noir* s'éleva de la surface de l'astéroïde. Il oscilla comme l'aiguille d'une boussole et pivota lentement pour se mettre à la verticale. Pendant trente nanosecondes, soit un million d'années dans le bas monde où tout est petit, il ne se passa rien. Puis

le produit de fusion jaillit de sa poupe. Le *Chat Noir* bondit en avant sur une ligne d'éblouissante lumière blanche et ne tarda pas à faire un trou dans le néant.

— Bon, le moteur tourne. Y a plus qu'à mettre ce tas de ferraille dans la bonne direction.

— Allons-y, Ed.

— Il est où, le bouton de la musique ?

Il ne restait plus sur l'astéroïde désert que les dés en os et le cadavre du physicien. Les dés demeurèrent dans la position où ils étaient tombés quand Ed Chirnois les avait lancés et la poussière s'accumula sur eux. Les ossements de Michael Kearney foncèrent un peu plus. Seria Mau Genlicher revint plus d'une fois, tantôt heureuse, tantôt comme l'image vivante de l'hiver ; elle regardait le sol et elle repartait. Les années passèrent. Les siècles passèrent. Puis le ciel se mit à changer de couleur, lentement et subtilement d'abord, ensuite plus rapidement et plus frénétiquement que quiconque pourrait l'imaginer.

DEBUT